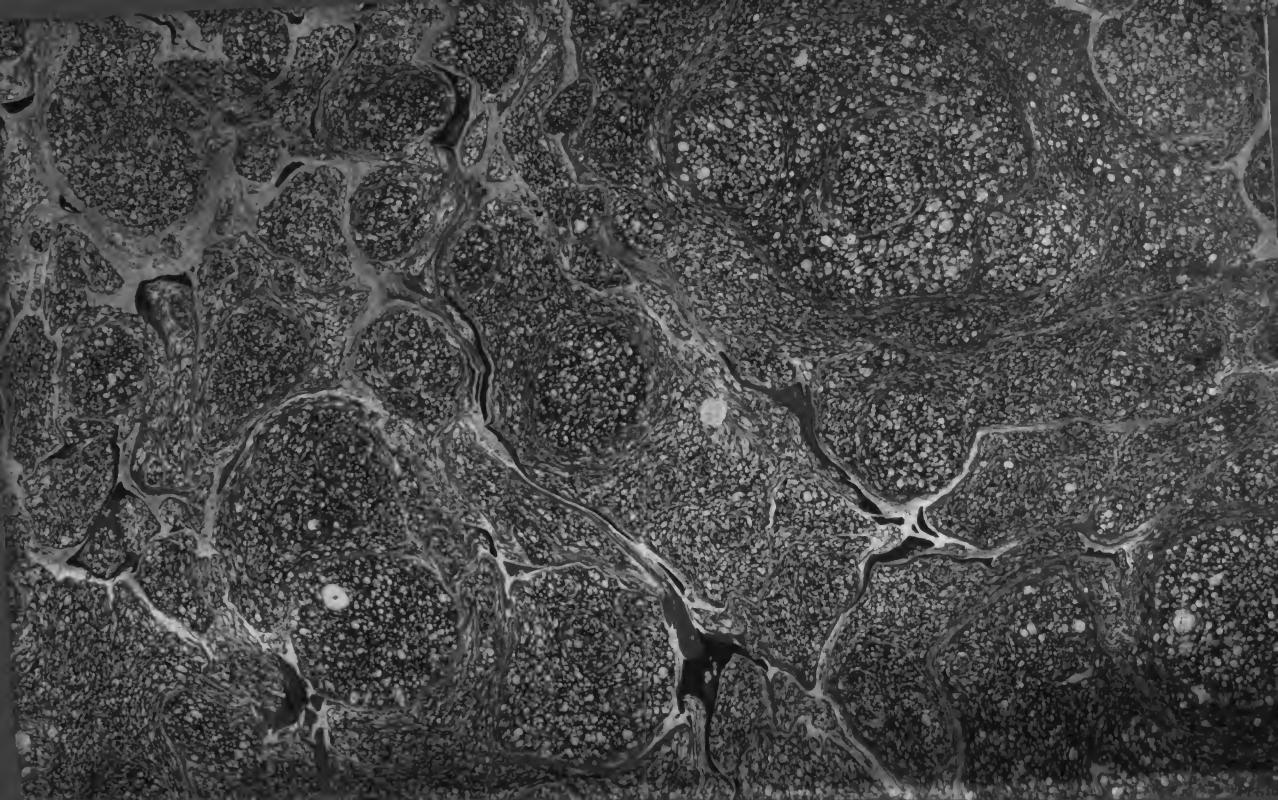
Ex dono
Illustrissimi
AC
Reverendissimi
D D. Francisci
DE BOVET,
Arch. Tolosani.
Anno 1838.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. 327/10

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RELIGION.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RELIGION

A LA FIN DU XVIIIe. SIÈCLE.

TOME SECOND.

Gaspard Jauffret

ECOLE SAINTE GENEVIEVE
R. D.
BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Collèges
CHANTILLY

A PARIS,

Chez Le Clere, Imprimeur de S. E. M. le Cardinal Archevêque de Paris, quai des Augustins, n°. 39.

AN XI. — 1803.

C 3

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA RELIGION
ET
DE LA PHILOSOPHIE
A LA FIN DU XVIIIe. SIÈCLE.

LE TRIOMPHE DE LA FOI
SUR
TOUS LES EFFORTS DES IMPIES,
OU EXAMEN CRITIQUE DU RAPPORT DE ROBESPIERRE SUR SON CULTE PRÉTENDU NATUREL.

INTRODUCTION.

Il existe un écrit qui doit faire époque dans les Annales de la religion et de la philosophie. Cet écrit, dont Robespierre fut l'auteur dans les jours de son exécrable tyrannie, ne mériteroit point qu'on le retirât du profond oubli

Digitized by Google

dans lequel il est tombé, s'il n'importoit à l'intérêt de la foi d'en rappeler les paroles et les maximes, pour le triomphe même de sa cause sur celle d'une vaine philosophie.

C'est moins en effet l'ouvrage de Robespierre qui doit fixer nos regards dans cet examen, que la fausse sagesse, dont les maximes corrompues préparèrent les voies à ce sanguinaire novateur, et sur qui seule rejaillit la honte d'un tel disciple, l'odieux de ses blasphèmes, l'impuissance de ses moyens, et tous les vices d'un culte prétendu naturel, qui n'est autre que la dérision de tous les cultes. Ainsi l'a voulu la divine Providence, pour manifester, d'une manière solennelle, la divinité de sa religion. Ce qui devoit l'abattre, sert à la relever. Tous les efforts de ses ennemis se tournent contre eux-mêmes, et ils ne deviennent les maîtres d'instituer un culte dans les jours de leur toute-puissance, que pour nous faire mieux sentir toute la foiblesse de la raison humaine luttant contre tout l'ascendant de la raison divine.

Le Rapport de Robespierre, considéré sous ce point de vue, mérite toute l'attention de nos lecteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

AVEUX MÉMORABLES.

Il n'appartient qu'à Dieu de se jouer de la volonté des impies, et de leur faire détruire par eux-mêmes le projet de leur malice, en tirant de leur propre bouche des témoignages qui les accusent, des aveux qui les confondent, des principes qui les condamnent, des vérités qui les flétrissent.

Que vouloit Robespierre dans ses désirs ambitieux ? Ce que vouloient, depuis un demi-siècle, tous nos philosophes novateurs, établir le culte d'une philosophie purement naturelle, la destruction de la foi. Que devoit-il faire pour cela ? Nier l'existence de la révélation, de ses dogmes, de ses mystères, et nous assurer qu'il n'est pas de culte plus obligatoire pour l'homme, que celui de la simple raison. Voilà, sans doute, ce que Robespierre avoit présent à l'esprit, quand il a médité son Rapport. Mais quand il a tenu la plume, quels aveux contraires sont venus se placer, malgré lui, dans son discours !

Digitized by Google

PREMIER AVEU.

L'homme dégénéré.

Le premier aveu de Robespierre, à la tête de son Rapport, qui le croiroit! c'est la dégénération de l'homme.

« *Le monde moral*, dit-il, *ainsi que le* » *monde physique, semble plein de con-* » *traste et d'énigmes. La nature nous dit* » *que l'homme est né pour la liberté, et* » *l'expérience des siècles nous montre* » *l'homme esclave. Ses droits sont écrits* » *dans son cœur, et son humiliation dans* » *l'histoire.... La raison de l'homme res-* » *semble encore au globe qu'il habite; la* » *moitié en est plongée dans les ténèbres,* » *quand l'autre est éclairée* ». (Rapport, pag. 4 et 5).

« *D'où vient dans l'homme*, ajoute-t-il, » *ce mélange de génie et de stupidité* » ? Voici le sectaire qui veut faire tourner à son profit ce sentiment inné dans l'homme d'une dégénération primitive.

Robespierre nous assure que si nous sommes dégénérés, c'est la faute des rois, des

Digitized by Google

prêtres et des nobles ; que c'est encore la faute des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs. Il en accuse tout l'ordre social établi sur la terre depuis le commencement des siècles, les lois, les mœurs, les cultes, les gouvernemens préexistans.

Mais remarquez qu'avant Robespierre, c'étoit là le langage des Helvétius, des Diderot, des Raynal, des Voltaire et des Rousseau, dont Robespierre se contente d'emprunter les principes, en se réservant pour lui la gloire de les mettre en action.

Or, la religion reconnoît aussi dans l'homme une dégénération primitive. Mais qu'elle se montre bien autrement la fille du ciel et de la paix, quand elle nous instruit de nos maux, et qu'elle nous en présente le remède ! C'est dans la perte originelle de notre vertu qu'elle trouve la ruine de notre liberté et celle de notre bonheur. C'est dans les suites funestes de cette dégénération morale, qu'elle nous fait remarquer le perpétuel contraste de grandeur et de foiblesse, d'élévation et de bassesse, de désirs sans bornes, et de petites passions qui semblent diviser notre nature, et contre lequel la

Digitized by Google

forme diverse des gouvernemens ne peut rien.

En nous instruisant ainsi de la vraie cause de notre dégénération morale, la religion nous offre, pour moyen de salut, notre réconciliation avec Dieu, avec nous-mêmes, avec nos semblables. Elle veut aussi nous restituer à notre liberté première, mais en nous rendant supérieurs à nos propres passions et à celles d'autrui, en présentant un Dieu régénérateur à des hommes dégénérés, une morale pure à des hommes corrompus; le grand commandement de Dieu et du prochain à des hommes haineux, en appelant tous les hommes à l'unité d'une même foi, d'une même espérance, d'une même charité.

SECOND AVEU.

Toute philosophie irréligieuse violente le genre humain, et tend à la destruction des gouvernemens établis.

C'est un principe que les philosophes de notre âge avoient feint de ne pas reconnoître, et que Robespierre ne craint plus de publier à la face de l'Univers. C'est le secret

Digitized by Google

de la philosophie du dix-huitième siècle dévoilé. « *Le genre humain est dans un état* » *qui ne sauroit être durable. La raison* » *humaine marche depuis long-temps con-* » *tre les trônes, à pas lents et par des routes* » *détournées, mais sûres. Le génie me-* » *nace le despotisme, alors même qu'il* » *semble le caresser* (1) ». C'est-à-dire, en propres termes, que les voies de cette philosophie sont trompeuses et hypocrites. Ce n'est point ainsi que le christianisme s'est établi sur la terre!

TROISIÈME AVEU.

Deux sortes d'égoïsme; l'un vil, l'autre généreux.

« *Il y a deux sortes d'égoïsme; l'un vil,* » *cruel, qui isole l'homme de ses sembla-* » *bles, qui cherche un bien-être exclusif,* » *acheté par la misère d'autrui; l'autre* » *généreux, bienfaisant, qui confond no-* » *tre bonheur dans le bonheur de tous, qui* » *attache notre gloire à celle de la patrie.*

---

(1) Rapport de Robespierre, etc.

Digitized by Google

» *Le premier fait les oppresseurs et les ty-*
» *rans ; le second, les défenseurs de l'hu-*
» *manité : suivons son impression salu-*
» *taire* (1) ».

La religion chrétienne, sans distinguer entre ces deux égoïsmes, nous a mieux appris que tous les sophistes, comment nous devons nous aimer nous-mêmes dans les autres, et ne faire avec le prochain qu'un seul cœur et une seule âme. Le sophiste dissertera long-temps avant de rien trouver de si parfait dans les maximes de la sagesse humaine, que ce précepte si simple et si sublime tout à la fois, et que l'on peut appeler le commencement, le milieu et la fin de la loi évangélique : *Aimez Dieu par-dessus tout, et le prochain comme vous-même.*

QUATRIÈME AVEU.

La morale est le fondement de la société.

Le fondement unique de la société civile, c'est la morale. (Pag. 8). Oui, c'est

---

(1) Rapport, etc., page 8.

Digitized by Google

là une vérité connue, et que depuis long-temps nous rappelions en vain à notre siècle; mais une vérité non moins ancienne, non moins recommandable en politique, c'est qu'il n'existe point d'autre fondement pour la morale que celui de la religion.

CINQUIÈME AVEU.

La raison insuffisante pour nous porter au bien, et l'autorité humaine également insuffisante pour nous l'ordonner.

La raison particulière de chaque homme égaré par ses passions, n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, et l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. (Pag. 20).

SIXIÈME AVEU.

La nécessité d'une sanction divine dans les préceptes de la morale reconnue.

Le chef-d'œuvre de la société seroit de créer dans l'homme, pour les choses morales, un instinct rapide, qui, sans le secours tardif du raisonnement, puisse le porter à faire le bien, et à éviter le mal.

Digitized by Google

Or, ce qui produit ou remplace cet instinct précieux, ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine, c'est le sentiment religieux qui imprime dans les âmes l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale, par une puissance supérieure à l'homme.

Pesez, lecteur, toute la force d'un pareil aveu dans la bouche de Robespierre, aveu destructif de son propre culte! Il est vrai que ce novateur félicite ses collègues, dans la page suivante de son Rapport, de n'avoir pas besoin de faire intervenir cette sanction surnaturelle dans un siècle aussi éclairé que le nôtre. Mais la vanité de cette assertion en prouve la fausseté; car il faudroit, pour la rendre vraie, que les hommes de notre siècle eussent une raison supérieure à celle des hommes des siècles précédens, et qui ne pût être égarée par les mêmes passions; et nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur les prétentions exagérées de notre fol orgueil.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Faussetés historiques, politiques ou morales.

NOUS avons dit que la philosophie de Robespierre étoit la même dans la théorie, que celle de nos plus fameux incrédules du siècle : il seroit inutile de vouloir le nier. Nous n'avons besoin, pour le prouver, que de citer quelques faussetés morales, historiques ou politiques, dont il a pris soin d'enrichir son Rapport d'après Jean-Jacques, et de joindre à ce chapitre celui de ses calomnies contre les prêtres, d'après Raynal, Helvétius, ou le philosophe de Ferney.

I.

La liberté et la vertu, dit Robespierre, *se sont à peine reposées un instant sur quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses.* (Pag. 4).

C'est J.-J. Rousseau qui, le premier, a vanté les lois et les mœurs de Lacédémone,

Digitized by Google

comme le chef-d'œuvre de la législation humaine : Robespierre n'est donc ici que l'écho du philosophe de Genève. Mais Sparte mérite-t-elle bien cet excès de louange au-dessus de toutes les nations de la terre ? Tout étoit-il ténèbre dans l'Univers, quand cette république florissoit ? Qu'avoit-elle donc de plus sublime en législation que le peuple juif, qui, sous Salomon, étendoit son commerce et sa gloire jusqu'aux pays des Indes et au détroit de Gibraltar ? qu'Athènes, qui lui disputa si souvent la primatie de la Grèce, que Rome, qui finit par l'asservir ? Il est d'ailleurs remarquable que cette Sparte, au lieu d'un roi, en avoit deux, avec un sénat, avec des éphores, juges dictatoriaux de tous les citoyens !... Et il est permis d'être étonné qu'un si cruel ennemi des rois que Robespierre, ait rendu un tel hommage à un Etat gouverné par deux rois et un sénat. Si nous considérons Sparte dans ses mœurs, nous y reconnoîtrons, à la vérité, une éducation très-mâle et très-vigoureuse ; mais non plus mâle et plus vigoureuse que celle des Perses sous le jeune Cyrus.

Mais au milieu de cette éducation spar-

Digitized by Google

tiate, quels affreux principes d'égoïsme et de tyrannie ne découvrirons-nous pas, si nous faisons attention que ces peuples, loin d'être de vrais amis de l'égalité et de la liberté, n'étoient au fond que des maîtres impitoyables et politiquement atroces, qui, non contens de demeurer oisifs dans une place publique, quand des milliers d'ilotes, leurs esclaves, travailloient pour eux dans leurs champs ou dans leurs ateliers, massacroient clandestinement ces mêmes esclaves, quand leur trop grande population leur faisoit ombrage... ? Ignore-t-on encore que ces Spartiates si vantés étoient quelquefois dans l'usage de faire fustiger leurs enfans jusqu'à la mort sur les autels de Cybèle (1), ou de les massacrer quelquefois à leur naissance, sous le prétexte, vrai ou faux, d'une conformation physique moins bien ordonnée ?

Que l'on juge de là si cette république mérite d'être autrement distinguée des di-

---

(1) *Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat: nonnunquàm etiam ut cùm ibi essem, audiebam ad necem* (Tusculan. Disput. lib. II, c. 13).

Digitized by Google

vers gouvernemens anciens et modernes, que par les crimes dont sa législation la rendoit froidement coupable contre les droits les plus sacrés de la nature et des gens.

I I.

Qu'y a-t-il de commun, dit Robespierre, *entre ce qui est et ce qui fut?* (Pag. 4 du Rapport).

Robespierre parle des sciences et des arts; il se glorifie de la découverte du Nouveau-Monde, de la découverte du paratonnerre, du miracle de l'imprimerie, du voyage de la Peyrouse, etc.; et il ne sait pas, ou il feint d'ignorer, que c'est avec les débris des systèmes philosophiques, astronomiques, physiques et moraux des anciens, que nos plus illustres philosophes modernes ont bâti leurs propres systèmes; que Leucippe, Démocrite et Epicure sont les premiers auteurs de la philosophie corpusculaire, renouvelée par Newton et ses disciples; que la gravitation universelle du même Newton a été connue des pythagoriciens et des platoniciens, et clairement annoncée par Plutar-

Digitized by Google

que; que la théorie newtonienne des couleurs est platonienne dans son origine; que la doctrine des antipodes et le vrai système planétaire appartiennent aux anciens; que l'électricité relative au tonnerre ne leur a pas été ignorée : que seroit-ce, si tout ce qu'ont inventé les mages d'Egypte et de Chaldée nous étoit également parvenu; si la bibliothèque d'Alexandrie, dépositaire de toutes les découvertes des Orientaux et des Africains, depuis le siècle du déluge, n'avoit chauffé pendant six mois les bains de cette ville?... Nous verrions alors que l'homme, quand il étudie la nature sous un gouvernement pacifique et protecteur, n'a pas besoin de l'étendue des siècles pour s'élever à des résultats qui étonnent; il lui suffit de se livrer à l'étude des mêmes sciences, pour arriver aux mêmes découvertes (1).

(1) Voyez l'*Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, par Dutens, *in*-8°. 2e. édit.

Digitized by Google

III.

Tout a changé dans l'ordre physique, tout doit changer dans l'ordre moral et politique. (Pag. 5).

Ce principe est démontré faux, 1°. par la nature même de l'ordre moral, qui, étant fondé sur les lois éternelles, est immuable comme leur auteur; 2°. par l'expérience des siècles. Depuis que les philosophes écrivent, ont-ils découvert une seule vérité nouvelle en morale? ont-ils fait un pas de plus dans la connoissance du juste et de l'injuste? Certes, il n'y a que les méchans qui puissent trouver leur profit à nous représenter la vérité, changeant et variant au gré de nos passions. Ce désir doit être celui de tous les impies. Il leur seroit trop avantageux de créer, selon leur volonté, de nouvelles idées de vertus, copiées d'après le modèle même de leurs vices; mais heureusement, l'ordre moral n'est autre que l'ordre éternel : il n'est point au pouvoir des hommes; et comme il a Dieu pour auteur, il ne change non plus que Dieu même.

IV.

Digitized by Google

IV.

Quels sont les politiques qui peuvent vous servir de précepteurs ou de modèles? Ne faut-il pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous? L'art de gouverner a été jusqu'à nos jours l'art de tromper et de corrompre les hommes.

Ainsi, toute l'expérience des siècles n'est rien aux yeux de nos sophistes; toutes les maximes des plus grands hommes de l'antiquité ne valent pas seulement la peine d'être méditées. Lois, constitutions des Empires, politique, morale, religion, tout est à recréer de nouveau. Nulle vérité n'avoit éclairé la terre avant qu'il y eût des sophistes dans le monde!

V.

De la science politique.

A quoi se réduit donc cette science mystérieuse de la politique et de la législation? Vous ne devineriez pas la réponse. Elle

se réduit à mettre dans les lois et dans l'administration, les vérités morales reléguées dans les livres *des philosophes, et à appliquer à la conduite des peuples les notions triviales de probité que chacun est forcé d'adopter pour sa conduite privée.*

Vous demanderez peut-être ce qu'il faut entendre par *ces notions triviales que chacun est forcé d'adopter pour sa conduite privée.* La réponse est facile. Ce sont les notions que les philosophes modernes sont convenus depuis long-temps de substituer aux vrais principes de la religion et des mœurs: notions que Carrier appliquoit à l'épurement de l'espèce humaine, Babeuf à son nivellement, et qui, ne pouvant avoir d'autre source que les passions humaines, en justifieroient au besoin tous les excès.

V I.

Si le stoïcisme a jamais sauvé l'honneur de la nature humaine.

Robespierre fait un éloge très-pompeux du stoïcisme (page 33). S'il faut l'en croire, *c'est la secte qui sauva l'honneur*

Digitized by Google

de la nature humaine, dégradée par les vices des successeurs de César, et surtout par la patience des peuples... dans les siècles affreux qui suivirent la perte de la liberté romaine.

Cet éloge n'est point du tout fondé. Quelques vertus superbes dans une longue suite de siècles ne nous présenteroient aucun dédommagement des horreurs qui les ont accompagnées, si une philosophie plus sublime que le stoïcisme n'étoit venue au secours de l'humanité malheureuse; et d'abord cette secte des stoïciens si vantée n'est point à la portée du peuple; elle s'isole elle-même de la multitude qu'elle désigne sous le nom de *foible vulgaire*: en second lieu, en voulant trop élever l'homme, elle met la vertu trop au-dessus de lui, pour qu'il puisse jamais se flatter d'y atteindre. Elle ne fait ainsi de la vertu, dont la simplicité et la modestie forment le plus beau cortége, elle ne fait de la vertu qu'un sujet de présomption et de vaine gloire: en troisième lieu, en niant que la douleur soit un mal, le stoïcien ôteroit à l'homme l'idée même de la vertu, si son système n'étoit point vain; mais cette négation

Digitized by Google

de la douleur ne sert qu'à la rendre plus aiguë au dedans, quand le stoïcien en nie l'effet au dehors; elle flatte son amour-propre en public, elle le laisse sans consolateur dans les adversités privées : en quatrième lieu, le stoïcisme ne s'adresse qu'à des hommes impeccables et déjà parfaits; or, quel est l'homme qui puisse se ranger à ce titre dans le nombre de ses disciples? enfin le stoïcisme, en prétendant égaler à Dieu même le sage formé à son école, l'abandonne dans la douleur au seul sentiment de ses propres forces; elle lui ôte le sentiment d'une assistance divine, et un homme ainsi abandonné, que sera-t-il dans l'oppression? Un homme plus foible, plus inconstant, et plus malheureux que les autres..... Sénèque dit, à la vérité, que le sage, dans le taureau de Phalaris, se sentiroit plus à son aise que Mécènes sur un lit de duvet. Cependant le même philosophe est-il exilé en Corse? il prostitue le plus vil encens au plus vil des empereurs, pour en obtenir son rappel; il ne rougit pas d'appeler Claude, l'imbécille Claude, un astre bienfaisant, un Dieu !...

Combien compte-t-on, d'ailleurs, de stoï-

Digitized by Google

ciens dans Rome, soit avant, soit après la fin de la république ? Le nombre en est petit ; ceux des stoïciens qui ont conformé leur vie à leurs principes est plus petit encore ! Vous pourriez citer un Marc-Aurèle, un Julien l'Apostat... Mais ignore-t-on quelles superstitions nombreuses ces deux princes mêlèrent à leurs stoïques vertus ?...

Le stoïcisme n'étoit donc pas capable de sauver l'honneur de la nature humaine. Mais ce que cette vaine philosophie ne pouvoit faire, l'Evangile l'a fait. Doctrine vraiment céleste, à la portée de tous les esprits, convenable à tous les cœurs ; elle vient relever l'espérance des peuples abattus sous le joug de la tyrannie ; elle vient les rappeler à la vraie liberté des enfans de Dieu : ses moyens ne sont pas moins admirables que sa doctrine. Avec la seule force de ses principes, sans autres armes que celles de la parole, sans autre empire que celui de la persuasion, sans autre sang versé que celui de ses apôtres, elle convertit l'Univers au grand commandement de l'amour de Dieu et des hommes, elle détruit l'esclavage en Europe, elle polit les nations du nord, et réunit dans

Digitized by Google

une même croyance pacifique les peuples conquérans et les peuples conquis ; elle ennoblit l'existence des pauvres, rabaisse l'orgueil des grands, prêche la plus sublime morale à tous les hommes, et rend, pour ainsi dire, vulgaires les plus héroïques vertus.

VII.

Si Rousseau se montra digne du ministère de précepteur du genre humain.

Robespierre, en jetant un regard de pitié, d'indignation et de mépris sur la plupart des philosophes qui précédèrent en France l'époque de la révolution, s'arrête à l'éloge de J.-J. Rousseau : il l'appelle *un homme qui, par l'élévation de son âme et la grandeur de son caractère, se montra digne du ministère de précepteur du genre humain* (pag. 25).

En quoi donc J.-J. Rousseau se montra-t-il si digne du grand ministère de précepteur du genre humain ? — Il fut un sophiste éloquent ; mais cela suffit-il pour assurer la vertu et le bonheur des hommes sur des bases immortelles ? Jean-Jacques fut élo-

Digitized by Google

quent; mais s'il ne se servit de son éloquence que pour établir tour à tour les systèmes les plus contradictoires, que pour peindre, d'une manière également expressive, les charmes de la vertu et les attraits des passions, que pour conduire ses lecteurs à des opinions exagérées, à des principes antisociaux, à des systèmes extravagans en politique, en éducation, en sentimentalité; si le même Jean-Jacques n'est qu'un sceptique déguisé qui, tantôt croyant, tantôt incrédule, tantôt pieux, tantôt impie, tantôt l'apologiste des vérités premières, tantôt l'apologiste du doute universel, ne sait jamais lui-même ce qu'il croit, ni ce qu'il veut croire... quel cas puis-je faire de ce philosophe, pour le mettre si fort au-dessus des sophistes de notre âge?... J'ai lu, j'ai médité tous ses systèmes, son Emile, ses Lettres, ses Opuscules, ses Confessions, tous ses ouvrages; je n'en ai pu extraire un système suivi dans ses principes... J'ai reconnu dans tous ses écrits l'inconstance d'un écrivain à qui toute religion, toute philosophie étoient également indifférentes, quand la passion du moment le faisoit écrire, et qui n'écrivoit jamais

Digitized by Google

que d'après la passion du moment. J'ai suivi ce même philosophe dans sa vie privée. Il s'avoue lui-même voleur, ivrogne, menteur, concubinaire, plusieurs fois adultère, débauché, filou, ingrat, calomniateur, impudique, plusieurs fois apostat, mauvais ami, mauvais époux, plus mauvais père; enfin il est peu de fautes dont les hommes puissent se rendre coupables, que ce grand philosophe n'ait commises, et qu'il n'ait eu encore la folle présomption de vouloir justifier en sa personne. Soit que vous le jugiez d'après ses écrits, ou d'après ses exemples, en quoi donc peut-il être *digne du ministère de précepteur du genre humain?*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Calomnies contre les prêtres; le vrai sacerdoce méconnu.

Il est évident que Robespierre ayant l'ambition d'établir un nouveau culte sur la terre, fondé sur la fausse philosophie du dix-huitième siècle, devoit non-seulement abolir le sacerdoce de Jésus-Christ, mais calomnier ses prêtres, dénaturer leur institution, les confondre tous dans les mêmes anathèmes, prêtres de l'Evangile, et prêtres des idoles, martyrs de la vérité, et panégyristes de l'erreur; c'est ce qu'il a fait dans son Rapport, pag. 29. Citons ses propres paroles; elles sont empruntées des plus fameux sophistes modernes, dont Robespierre n'a été que le trop fidèle disciple.

Digitized by Google

I.

Prêtres ambitieux, dit ce cruel novateur, *n'attendez pas que nous travaillions à rétablir votre empire.*

Que signifient toutefois ces paroles hautaines et menaçantes à l'égard de ces vénérables pasteurs qui ont tout sacrifié, fortune, parens, amis et patrie, à l'intégrité de leur sacerdoce? Leur empire, ils l'ont assez montré, est indépendant des hommes et des choses. Si on les rejette dans un pays, ils secouent la poussière de leurs souliers, et ils passent dans un autre. La France les déporte-t-elle, que l'on ne croie pas leur sacerdoce anéanti : l'Europe entière les accueille; l'Angleterre, si long-temps leur ennemie, leur ouvre tous ses ports; elle rend en leur faveur des lois favorables aux catholiques, et dans le Nouveau-Monde, les treize Etats-Unis voient s'établir dans leur sein deux florissantes catholicités, l'église du Mariland et celle de Philadelphie, et tout l'Univers chrétien rend hommage à la divinité d'un sacerdoce dont toutes les persécu-

Digitized by Google

tions ne peuvent que multiplier les vertus, les espérances et les triomphes.

Ainsi, que Robespierre et tous les novateurs du dix-huitième siècle multiplient leurs efforts pour perdre le sacerdoce de Jésus-Christ, ce sacerdoce ne craint rien de leurs efforts; il a été, il est, et il sera toujours un, comme la vérité qui ne change point; lorsque les impies seront toujours divisés, comme le mensonge qui n'est qu'inconstance, il se répandra chez toutes les nations et dans tous les siècles; et les impies, comme les monstres qui n'engendrent point, n'auront qu'un temps, après lequel ils ne seront plus. En vain donc Robespierre diroit aux prêtres fidèles : *Vous vous êtes tués vous-mêmes, et on ne revient pas plus à la vie morale qu'à la vie physique.* Ils ne se sont pas tués eux-mêmes à la vie morale ceux qui, plutôt que de mourir à cette vie, ont préféré de mourir à la vie physique; ceux qui sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient hier; les mêmes prêtres fidèles au même Christ, à la même église, au même sacerdoce *un et indivisible.*

Digitized by Google

II.

Qu'y a-t-il entre les prêtres et Dieu ? (Pag. 29).

Cette apostrophe, ou plutôt ce blasphème, est de Rousseau. Nous répondrons à ce sophiste, nous répondrons à Robespierre, et dans leur personne à tous les incrédules, 1°. qu'entre Dieu et les prêtres, il y a la religion, dont les prêtres sont les ministres; il y a la tradition des premiers siècles, dont ils sont les dépositaires; il y a les dogmes fondamentaux de la foi et des mœurs, dont ils sont les interprètes; il y a la vérité, dont ils sont les organes : car s'il n'y avoit rien de commun entre la religion, la tradition, les dogmes sacrés et les prêtres, pourquoi toutes les religions, toutes les traditions, tous les dogmes sacrés des peuples auroient-ils admis des prêtres? auroient-ils institué des prêtres? auroient-ils regardé les prêtres comme les médiateurs nécessaires entre Dieu et les hommes ? le consentement unanime des peuples n'est-il pas ici la voix même de la nature?

Digitized by Google

Nous répondrons, 2°. qu'entre Dieu et les prêtres, il y a la société, dont les prêtres sont les représentans auprès de la Divinité : l'ordre social ne permettant pas à tous les citoyens la même assiduité dans les études religieuses et morales, dans les prières, les louanges et la contemplation, tous les peuples se sont accordés à charger de ce double ministère, des hommes d'élite, des *dévoués*, pour les revêtir spécialement de cette auguste fonction : ces hommes cessent-ils d'être les dépositaires d'une foi pure, d'une morale saine, les exemples de bonnes mœurs, les modèles de toutes les vertus; dès lors ils doivent être rappelés à eux-mêmes et à leur sacerdoce; ils ont besoin d'être réformés, mais non point détruits. D'ailleurs, cette destruction ne dépend pas même du législateur humain. Cette idée qu'il est des hommes plus rapprochés de la Divinité que le simple vulgaire des hommes, est tellement inhérente à l'esprit des peuples, que vous voudriez en vain la leur ôter. Ils donneroient leur foi aux premiers venus, s'ils pouvoient la refuser aux légitimes ministres; ils croiroient aux ministres de toutes

Digitized by Google

les superstitions, s'ils ne croyoient plus aux prêtres de la vraie religion. Ainsi, dans tous les pays où le gouvernement ne reconnoît ou ne protège aucun sacerdoce en particulier, les ministres de l'erreur s'y multiplient bientôt, et tous les genres de superstitions ne tardent pas à y être accueillis. L'état actuel de la Mingrélie en est un exemple frappant.

III.

Les prêtres sont à la morale, ce que les charlatans sont à la médecine. (Pag. 29).

La médecine a de vrais docteurs, la morale reconnoît les siens. Les mœurs d'un prêtre qui ne déroge point aux devoirs de son état, sont pures. Il prêche d'exemple plus que de paroles : il porte empreint dans son âme et dans ses œuvres le grand commandement de l'amour de Dieu et des hommes. Il est charitable, doux, patient, dévoué pour le salut de ses frères ; c'est un saint François de Sales, un Charles Borromée, un Vincent-de-Paule, un Las-Casas, un Fénélon, un Belzunce ; c'est, si vous vou-

Digitized by Google

lez, un bon curé qui est toujours à sa place lorsqu'il fait le bien ou qu'il le sollicite; c'est un bon vicaire de ville ou de campagne qui catéchise les pauvres, et porte tous les malheureux dans son cœur. Certes, de pareils hommes valent bien tous les sophistes du jour, et si le nom de charlatans de morale convient à l'une de ces deux classes, l'on sait maintenant à qui le donner.

I V.

Combien le Dieu de la nature est différent du Dieu des prêtres? (Pag. 29).

Quel est donc le Dieu de la nature dont on nous parle? est-ce un être souverainement intelligent, infiniment juste, tout-puissant, tout miséricordieux? C'est le Dieu des prêtres de l'ancienne et de la nouvelle loi. Que le sage cherche dans les livres des philosophes de toutes les nations quelque idée de Dieu, grande, sublime, vraie aux yeux de la conscience, qui ne se trouve point dans la doctrine de ces prêtres dont Robespierre cherche à séparer la cause de celle de la raison et de la justice? Que le sage considère

Digitized by Google

si le livre de l'archevêque de Cambrai, sur l'existence de Dieu, ne surpasse pas tout ce que les plus grands philosophes des nations en ont pu dire? Qu'il considère si ce que l'évêque d'Hyppone, celui de Meaux, le prêtre Théodoret, le prêtre Salvien, le moine saint Basile, le prêtre Pluche, et tant d'autres prêtres, et tant d'autres religieux, ont écrit du Dieu de la religion et de la nature, n'est pas également digne de l'un et de l'autre, et ne réunit point tout ce qui a été dit de plus beau sur les attributs suprêmes? Quoi donc! les premières pages du catéchisme en apprennent davantage à cet égard aux plus jeunes enfans, que les Confucius, les Socrate et les Platon en apprirent jamais au plus intelligent de leurs disciples!

V.

Je ne connois rien de si ressemblant à l'athéisme que les religions que les prêtres ont faites. (Pag. 29).

La religion de Moïse, et celle de Jésus-Christ, ces deux religions, le commencement

ment et la fin de cet Univers, c'est-à-dire, qui nous expliquent, l'une comment le monde a commencé, l'autre comment le monde doit finir, qui nous instruisent de tous les phénomènes de la création, qui nous rendent la Providence sans cesse présente dans le gouvernement de ce monde, qui nous inspirent à chaque instant la crainte et l'amour du souverain bien, qui nous appellent à la possession immortelle de Dieu, qui nous entretiennent continuellement de ses merveilles, qui ne nous occupent que de notre salut, c'est-à-dire, des moyens d'arriver à Dieu, et de revenir à lui, si nous avons eu le malheur de nous en éloigner; qui nous transmettent d'âge en âge un culte très-pur, fondé tout entier sur la vertu la plus pure, sur la foi la plus invariable, rien ne ressemble mieux, en effet, à l'athéisme que ces deux religions !

Digitized by Google

V I.

A force de défigurer l'Être suprême, ils l'ont anéanti autant qu'il étoit en eux. Ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un dieu.

Ce reproche convient-il aux prêtres de la vraie religion? Robespierre le voudroit ainsi. Mais ces mêmes prêtres qui ont instruit l'Univers du grand précepte de l'amour de Dieu et des hommes, ces mêmes prêtres qui ont rappelé le genre humain à la connoissance d'un Dieu créateur et conservateur, qui ont éclairé les Perses, les Egyptiens, les idolâtres de toutes les nations, sur la vanité de leurs superstitions; ces mêmes prêtres doivent-ils être accusés de prêter à l'Être suprême les vices et les erreurs des hommes? Certes! toute l'économie de la religion juive et de la religion chrétienne dépose le contraire; et si le sacrement de l'Eucharistie pouvoit être assimilé par les novateurs à l'idolâtrie des nations, ne suffit-il pas d'expliquer quel est ce mystère, pour con-

Digitized by Google

fondre les ennemis du vrai sacerdoce, pour venger la Divinité de ses blasphémateurs? C'est un mystère inconcevable, sans doute; mais c'est un mystère de miséricorde et d'amour, une glorification continuelle de la souveraine puissance et de la souveraine bonté.... Vainement chercheroit-on à l'assimiler avec les diverses déifications imaginées par les faux cultes (1). La superstition sera toujours reconnoissable à ces traits: elle dégrade les attributs divins; elle éloigne l'homme de Dieu et de la vertu, pour l'attacher à de vaines pratiques; elle détourne l'homme de sa fin dernière; elle l'asservit au culte des passions, à celle des faux dieux. L'Eucharistie ne nous est incompréhensible que parce qu'elle est le mystère d'un amour sans bornes du Créateur envers sa créature:

(1) De ce que les diverses nations ont voulu rapprocher la Divinité de l'homme, on peut en conclure que ce rapprochement auguste n'a rien de contraire à l'assentiment de la conscience, et que le mystère de l'Eucharistie n'a rien qui répugne au sens commun; puisque le sens commun, qui est le sens universel, la raison du genre humain, admet dans tous les cultes l'idée et la possibilité d'un tel mystère.

Digitized by Google

loin de dégrader les attributs divins, elle y ajoute un nouvel éclat; elle nous apprend à aimer Dieu comme Dieu nous aime, c'est-à-dire, à nous donner tout entiers à lui; elle ne fait plus de tous les vrais chrétiens qu'un seul esprit et un seul cœur en Jésus-Christ; elle est ainsi le centre de l'union la plus forte qui puisse exister entre Dieu et les hommes, entre les hommes et leurs semblables; elle reforme tout notre être sur celui de Dieu; elle nous inspire le zèle de tous les devoirs, la pratique de tout bien : à sa table, le riche et le pauvre sont admis, non-seulement comme les enfans d'un même père, mais comme les membres d'un même corps. L'Eucharistie appelle donc les chrétiens à une égalité, à une fraternité incomparable, devant lesquelles l'égalité, la fraternité civique ne sont qu'une dérision et une vanité. Voilà le mystère divin que Robespierre affecte de confondre avec toutes les erreurs du polythéisme; nous verrons, dans un des articles suivans, si les sophistes ont mieux connu la Divinité, s'ils l'ont mieux glorifiée.

Digitized by Google

VII.

Les prêtres ont créé Dieu à leur image ; ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. (P. 29).

C'est ainsi que les prêtres de l'erreur en ont agi dans tous les siècles : c'est ainsi que des politiques sanguinaires, semblables à Robespierre, voulurent en divers temps nous présenter la Providence d'accord avec leur tyrannie, pour couvrir la terre de deuil et de larmes ; mais ce n'est point ainsi que les prêtres de l'ancienne et de la nouvelle loi, fidèles à l'institution de leur sacerdoce, nous présentent la Divinité dans le gouvernement de l'Univers : et d'abord, le Dieu des saintes Ecritures ne les établit prêtres que pour l'instruction et pour l'édification des peuples : les livres sacrés sont remplis de menaces et de terreur contre les mauvais prêtres. Ces livres dévoilent sans aucun ménagement les vices dont ceux-ci se sont rendus coupables, les dénoncent au ciel et à la terre comme de faux pasteurs, qui abandonnent la sainteté et la justice de leur état, pour suivre leurs pas-

Digitized by Google

sions et celles de la multitude. Or, si les prêtres avoient été les maîtres de créer Dieu à leur image, comme ils n'étoient que des hommes, ils n'auroient eu garde de créer un Dieu si terrible contre leur propre prévarication; ils n'auroient eu garde de s'imposer de si grands devoirs, une si pressante responsabilité; ils n'auroient eu garde de dévoiler leurs fautes avec autant de solennité, de les consigner dans les livres sacrés, de les immortaliser ainsi pour leur honte; ils se seroient dispensés de revenir si souvent, et si éloquemment, sur les prévarications du sanctuaire, sur la sévérité de leur discipline, sur le bon ou le mauvais usage de leur revenu, et ils n'auroient pas accueilli avec un semblable transport les prophètes et les grands hommes justes, qui dans les divers siècles ont tonné si publiquement contre les vices des mauvais prêtres..... Est-il une preuve plus évidente, plus palpable, plus solennelle, que ce ne sont pas les prêtres de l'ancienne, ni de la nouvelle loi, qui ont créé Dieu à leur image; mais Dieu même qui, en les instituant, a voulu les former plus spécialement sur le modèle de ses attributs di-

Digitized by Google

vins, jusque-là qu'il les menace de tous ses châtimens, s'ils cessent d'être la lumière de l'Univers par leur science et leurs vertus, par leur zèle pour la maison de Dieu, et leur charité pour la maison des pauvres?

Ces prêtres *ont fait* Dieu *jaloux*. Oui, jaloux, mais de la justice et de la sainteté de ses prêtres, comme de celles de ses autres enfans; jaloux de la pureté de son culte, de l'unité de son sacerdoce, du triomphe de la vérité dans la suite des siècles. *Ils l'ont fait capricieux, avide, cruel, implacable.* Quels blasphèmes! Mon Dieu! qui reconnoît là le Dieu de l'Ecriture! qui reconnoît là ce Dieu dont tout Israël s'écrie à l'envi : *O que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit!* qui reconnoît à ces traits difformes le Dieu de l'Evangile, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie; qui, sous tant d'emblèmes divers, se peint à nous comme le meilleur des pères, le plus sensible des amis, le plus patient de tous les maîtres! Voyez la parabole de l'enfant prodigue, celles du Samaritain, du bon pasteur; voyez Jésus-Christ parlant et instruisant le peuple.... Quelle douceur!

Digitized by Google

quelle longanimité dans sa conduite à l'égard de la femme adultère, du Lazare, du centenier, et dans toute la suite de ses œuvres....! Voyez s'il existe dans les fastes des nations une plus belle prière à l'Éternel, que celle que ce chef du sacerdoce chrétien nous a donnée dans l'oraison dominicale, et si cette prière n'est pas, dans sa sublime beauté, le témoignage toujours subsistant, que le Dieu des prêtres chrétiens n'est ni un Dieu capricieux, ni un Dieu avide, ni un Dieu cruel, ni un Dieu implacable! Convenons toutefois que ce même Dieu, dans nos Ecritures, et tel que nos prêtres nous le représentent, est quelquefois implacable.... Mais contre qui sa justice se revêt-elle de ce caractère de toute-puissance et de durée? contre les mauvais prêtres, contre les hommes implacables qui prononcent leur propre condamnation en le priant de *pardonner leurs offenses, comme ils pardonnent à ceux qui les ont offensés;* contre les méchans et les impies obstinés qui se refusent à tout moyen de repentir... Certes! qui osera se plaindre contre ce caractère de justice...? Qui osera prendre le parti des méchans contre la jus-

Digitized by Google

tice de Dieu qui les menace ? Qui osera blasphémer contre la miséricorde du Très-Haut, qui, pour rappeler les coupables au repentir, fait gronder de loin à leurs oreilles le tonnerre de ses jugemens ? Ah ! si Dieu, en menaçant le crime, ne cherchoit à le prévenir, s'il n'étoit un Dieu clément en même temps qu'un Dieu juste, tout criminel pourroit alors se récrier contre sa toute-puissance, qui ne laisseroit plus de place au repentir. Mais il n'en est pas ainsi : partout Dieu se montre bon, dans nos Ecritures, aux coupables qui se repentent ; partout il appelle les coupables au repentir ; et dans l'Evangile, la conversion d'un seul pécheur glorifie plus Dieu et ses saints, que la persévérance de quatre-vingt-dix justes dans la justice. Qui peut donc, je le répète, se récrier contre le Dieu de l'Evangile, si ce n'est le méchant qui veut persévérer dans sa méchanceté, et se montrer jusqu'à la fin l'ennemi de Dieu et des hommes ?

Digitized by Google

VIII.

Les prêtres ont traité Dieu, comme les maires du palais ont traité les descendans de Clovis; pour régner sous son nom, et se mettre à sa place, ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, et ne l'ont appelé sur la terre, que pour demander à leur profit des dîmes, des richesses, des honneurs, des plaisirs et de la puissance.

Cette calomnie se trouve détruite par ce qui vient d'être dit, et par toute la suite des instructions et des cérémonies chrétiennes, où l'on voit que les prêtres sont sans cesse rappelés à eux-mêmes, et à leurs devoirs envers Dieu et la société; où les prêtres sont sans cesse avertis que leur état est un état de privation, de dévouement et de sacrifices; où, loin que l'on voie les dîmes, les richesses, les honneurs, les plaisirs, la puissance leur tenir lieu de patrimoine, l'on voit que s'ils reçoivent une portion du travail de la société, c'est pour en être les simples économes, c'est pour en retirer uniquement le

Digitized by Google

nécessaire à la vie, tout le reste étant, sous peine de prévarication, acquis aux pauvres. Tous les abus contraires que l'on pourroit citer, ne sauroient prévaloir, ni contre l'institution même du sacerdoce chrétien, ni contre l'Evangile, ni contre la tradition de toutes les églises, ni contre les lois de tous les conciles, qui déposent hautement, publiquement, dans tous les siècles, que tout prêtre qui recueille la dîme, en doit au pauvre le superflu, et n'est plus qu'un prévaricateur, qu'un voleur des deniers publics, s'il détourne le superflu à son profit, ou à celui de sa famille. L'on citeroit les plus intolérables abus, que l'on ne citeroit jamais que la transgression de la loi, que la violation du vrai sacerdoce: l'on pourroit prouver tout au plus qu'en un tel temps, et chez un tel peuple, les prêtres avoient presque généralement prévariqué; mais que pourroit-on en conclure contre le vrai sacerdoce? rien que ce que Jésus-Christ lui-même en a conclu dans son Evangile, que ceux de ses prêtres qui cesseront d'être l'exemple et la lumière du monde, dans une nation, attireront sur leur tête des maux incalculables : *Vous*

Digitized by Google

êtes la lumière du monde, dit Jésus-Christ en parlant à ses apôtres; et il parloit en leur personne à tous leurs successeurs : *Vous êtes le sel de la terre; mais si le sel vient à s'affadir, à quoi sera-t-il bon désormais, qu'à être foulé aux pieds des hommes, et jeté dehors?* Que cette parole vienne donc à s'accomplir vis-à-vis les prêtres d'une nation... le sacerdoce n'en est pas moins toujours en lui-même très-saint... et *les honneurs*, *les plaisirs*, *la puissance*, ne sont pas plus à désirer pour ses prêtres dans l'adversité que dans la prospérité. *Les plaisirs mondains* leur furent toujours défendus. Ils y renoncent dans leur consécration à Dieu; ils n'y peuvent revenir sans apostasie. Si les honneurs et la puissance viennent au-devant d'eux, il leur est souvent préférable de les fuir, comme tant de saints en ont donné l'exemple. Mais s'il faut qu'ils en soient revêtus, ils ne peuvent y consentir que dans la vue de servir plus efficacement la religion et la patrie. S'ils s'écartent de ce double dessein, la gloire de Dieu et l'intérêt du peuple, Dieu les voit et les juge : chaque jour ils lisent dans l'Evangile; ils chantent

Digitized by Google

dans les psaumes leur propre jugement; ils le prêchent en chaire; ils le portent toujours avec eux, sans pouvoir s'y soustraire, sans pouvoir en appeler, sans pouvoir ni changer, ni modifier, encore moins falsifier la foi, ni se défendre contre le tribunal secret et tout-puissant qui doit tôt ou tard les juger.

Je ne cite point des autorités cachées, des témoins obscurs; je cite tous les livres saints, l'ancien et le nouveau Testament; je cite tous les conciles œcuméniques et particuliers, tous les livres qui servent d'instruction aux jeunes clercs... Et pour qu'on ne dise pas que nos prêtres, comme les philosophes indiens et chinois, ont une double doctrine, c'est-à-dire, qu'ils ont pour eux une doctrine différente de celle qu'ils affectent en public, voyez les Conférences de Massillon à ses ecclésiastiques: il y parle dans le secret à des prêtres; il les instruit de leurs devoirs. Ces Conférences sont aujourd'hui dans les mains de tout le monde; elles sont assez éloquentes pour plaire aux amis des lettres, à cause de leur éloquence même: qu'on daigne les consulter, et l'on connoîtra quelle étoit

Digitized by Google

la morale des prêtres vis-à-vis d'eux-mêmes, et si elle a rien de commun avec les vices que Robespierre leur reproche.

I X.

Le véritable prêtre de l'Etre suprême, c'est la nature.

Voilà une de ces assertions de la philosophie moderne, qui, sous l'apparence d'un zèle plus éclairé, cache une impiété plus profonde.

Cette maxime, proposée d'un ton dogmatique, n'est bonne qu'à surprendre des hommes inattentifs, ou déjà pleins de préjugés contre la religion de l'Evangile.

Analisons, avant tout, l'idée que l'on doit donner à chacun de ses mots: *le véritable prêtre de l'Etre suprême, c'est la nature.*

Il nous semble, premièrement, que Robespierre fait injure à la nature, en l'appelant *le véritable prêtre de l'Etre suprême*, si nous ne devons donner d'autre idée à ce mot *prêtre*, que celle *du charlatanisme, de l'athéisme et de l'imposture.* Si les prêtres, jusqu'à ce jour, ont créé Dieu à leur image,

Digitized by Google

s'ils l'ont fait *jaloux*, *capricieux*, *avide*, *cruel*, *implacable*; s'ils l'ont renfermé dans le ciel comme dans une prison, pour régner sur la terre à sa place; s'ils n'ont été que des usurpateurs sacriléges, des voleurs, des voluptueux, des tyrans, il est maladroit, après avoir ainsi avili le caractère sacerdotal, après avoir ainsi foulé aux pieds le nom de *prêtre*, de créer une prêtrise en l'honneur de la nature, de vouloir faire de la nature *un véritable prêtre*; ce qui, dans le langage de Robespierre, si les impies, si les sophistes savoient être conséquens, seroit la plus cruelle de toutes les injures; car, dans le sens de ce novateur, *un véritable prêtre* devroit réunir au suprême degré tous les vices qu'il reproche au sacerdoce même. Mais ce n'est pas là ce que le théophilantrope Robespierre entend, comme la suite le fait assez voir. Qu'entend-il donc? Le voici rapproché de notre culte; car telle est notre profession de foi: nous croyons que l'Univers doit à Dieu un tribut journalier de glorification, de louange et d'amour; et l'idée de prêtres réveille dans notre esprit celle de représentans choisis de par la société, agréés de Dieu pour

Digitized by Google

lui rendre ce tribut d'hommages et de sentimens au nom de la société même. Nous ne bornons pas à cette vocation l'apostolat de Jésus-Christ; mais c'est là son premier devoir sur la terre. Or, maintenant Robespierre reconnoît dans le même sens la nécessité d'un véritable sacerdoce. Prenons acte de cet aveu, le *véritable prêtre de l'Etre suprême.* Il existe donc, selon Robespierre, de faux prêtres; il en existe de véritables. Le sacerdoce n'est donc pas en lui-même condamnable : sa fin, d'après Robespierre, est digne de l'Etre suprême. Mais

ue nous sommes persuadés qu'au seul
ntelligent appartient le droit de louer
uprême, Robespierre, et tous les
au nom desquels il agit, de leur
ai rivée transfèrent ce droit à la
nat

Mais qu'est-ce que la nature, pour en faire *le véritable prêtre de l'Etre suprême?* La nature, dans l'acception ordinaire de ce mot, est la collection de tous les êtres créés, où sont compris les êtres intelligens et irraisonnables, l'esprit et la matière, l'animal, le végétal et le minéral; en un mot,

Digitized by Google

mot, tous les élémens, toutes les substances qui composent ce grand tout que nous appelons l'*Univers*: telle est la nature. Lui transporter le vrai sacerdoce, c'est ôter à l'être intelligent, pour les faire partager à tous les êtres matériels irraisonnables, des rapports qui n'appartiennent et ne peuvent appartenir qu'à l'homme... Que toute la nature glorifie Dieu par ses différentes merveilles! nous en convenons; mais devant qui ces différentes merveilles glorifient-elles Dieu? Seroit-ce devant lui-même? Non; il n'en a pas besoin pour sa gloire, puisqu'il est souverainement parfait: c'est devant l'homme que Dieu a voulu se voir glorifié par le spectacle de la nature, et c'est par l'homme qu'il a voulu se voir loué et béni de ses propres dons; non encore qu'il ait besoin de cette louange et de cette bénédiction, mais parce qu'ayant créé l'homme capable de le connoître et de l'aimer, il a dû lui donner les moyens d'arriver à cette fin, et que le spectacle de la nature, où se trouve empreinte de toute part la magnificence et la bonté d'un Dieu, est un des plus sûrs moyens de toucher le cœur de l'homme,

et d'élever son esprit vers l'Etre suprême, lorsque l'homme n'est point inattentif au langage de la nature. Mais de là ne s'ensuit-il pas que transporter à la nature le sacerdoce religieux, c'est faire à la fois injure à l'homme et injure à Dieu ; à l'homme, que l'on dépossède d'un caractère qui lui appartient ; à Dieu, qui ne sauroit être loué dignement que par le culte même de l'homme, dont le sacerdoce fait partie (1).

X.

Son temple (de l'Etre suprême), c'est l'Univers. (Pag. 29).

Sans doute l'Univers est, dans un sens

---

(1) Je ne dois pas omettre une autre remarque qui me frappe dans cette assertion de Robespierre : c'est qu'ici, caractérisant la nature de *véritable prêtre de l'Être suprême*, il la place ensuite sur les autels, et lui fait partager, avec l'Être suprême, les honneurs de sa première décade. Ainsi, la nature, c'est-à-dire, la collection de tous les êtres, est à la fois le *véritable prêtre* dans le discours de Robespierre ; et le *véritable prêtre* disparoît à la fin de son discours pour prendre place à côté de l'Éternel !

Digitized by Google

métaphorique, le temple de l'Etre suprême; mais comme les hommes réunis en société habitent des villes, que le temps, la saison, les climats, ne sont pas également propres à réunir les hommes en plein air, il a été jugé convenable à la décence du culte public, à sa continuité, d'élever des temples de pierre, où Dieu fût plus particulièrement honoré. Ces temples sont ainsi devenus des lieux d'assemblée, qui ont réuni les différentes classes des citoyens aux pieds des mêmes autels, qui ont multiplié les moyens de se voir, de s'aimer comme des frères, de s'exciter mutuellement à la prière, à l'adoration; ces temples ont été décorés de monumens religieux qui ont rappelé aux fidèles les traits héroïques des saints qui les ont mis en présence de leurs vertus... Ce sentiment qui porte les hommes à se réunir dans des lieux consacrés, dans des temples matériels, pour y rendre à Dieu le culte qui lui est dû, ce sentiment est aussi ancien que les sociétés humaines.

Digitized by Google

XI.

Son culte (de l'Etre suprême), la vertu. (Pag. 29).

La vertu est inséparable du vrai culte; mais y eut-il jamais des vertus sans religion, une religion sans culte, un culte sans prières, sans sacrifices, sans prêtres? Toutes ces idées se suivent : l'on ne peut en rejeter une sans les rejeter toutes.

Ses fêtes (de l'Etre suprême) sont la joie d'un grand peuple rassemblé sous ses yeux pour resserrer les doux nœuds de la fraternité universelle, et pour lui présenter l'hommage des cœurs sensibles et purs. Nous en convenons, si toutefois on ne veut parler ici que d'une joie sainte, et d'un grand peuple de gens de bien ; car ce seroit avoir de l'Etre suprême une idée trop inférieure à son essence, que de penser l'honorer par une joie tumultueuse, à la manière des païens. La joie qui honore Dieu est calme et paisible; c'est la joie de la bonne conscience, la joie de la vertu; c'est la joie qui n'entroit pour rien dans les saturnales et dans les or-

Digitized by Google

gies superstitieuses des anciens peuples, la joie qui ne sauroit régner dans des fêtes purement civiques, mais qui est le partage unique des fêtes chrétiennes.

Ce seroit encore se faire une idée trop fausse de la sainteté divine, d'imaginer que la grande multitude des adorateurs lui est plus agréable que le petit nombre de ceux qui portent, dans leur âme, sa crainte et son amour. Ce n'est donc pas la multitude, mais la vertu des adorateurs, leur piété qui fixe ses regards immortels.

Nous verrons, dans un des articles suivans, quelle religion est la plus propre à resserrer les doux nœuds de la fraternité universelle, et à présenter à l'Etre suprême l'hommage des cœurs sensibles et purs, ou de la religion chrétienne, ou de la religion des prétendus disciples de la nature.

Digitized by Google

XII.

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre mission ? Avez-vous été plus justes, plus modestes, plus amis de la vérité que les autres hommes ? Avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des peuples, abhorré le despotisme, et abattu la tyrannie? (Pag. 29 et 30).

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre mission? Par une multitude de preuves dont la réunion rend la vérité catholique la vérité la mieux démontrée de l'Univers. Demanderez-vous quelles sont ces preuves? Il faudroit des volumes pour vous en développer toute l'étendue. Nous nous contenterons d'en indiquer ici le sommaire. Ces preuves sont la connoissance du vrai Dieu, du Dieu créateur et conservateur, dont les philosophes de la Grèce, de Rome et d'Egypte ne nous ont donné qu'une bien foible idée dans leurs ouvrages les plus diserts, et que les prêtres de l'ancien et du nouveau Testament ont persévéramment enseigné, les premiers aux juifs, les seconds à

Digitized by Google

tous les peuples; ces preuves sont l'admirable conformité de l'ancienne et de la nouvelle loi, dont une explique l'autre, dont la réunion forme le code le plus parfait de religion et de morale qui existe, le centre de toutes les traditions de la terre; ces preuves sont l'histoire suivie du genre humain dans toute l'étendue des âges, qui ne se retrouve que dans nos livres sacrés; ces preuves sont la conversion du monde à l'Evangile, les martyrs qui ont cimenté le christianisme de leur sang, les confesseurs qui l'ont propagé par leurs lumières, tous les saints qui l'ont rendu si vénérable par leurs vertus; ces preuves sont le témoignage de la conscience, qui ne sauroit être contraire à l'idée d'une tradition successive, qui ne sauroit établir en principe que l'être intelligent une fois créé, a été étranger à son auteur, abandonné de lui sans retour, et rejeté de ses espérances immortelles; ces preuves sont l'invariabilité de doctrine qui se rencontre dans le culte catholique, et ne se rencontre que dans ce culte.

Prêtres, avez-vous été plus justes, plus modestes, plus amis de la vérité que les

Digitized by Google

autres hommes? Plus justes. Oui ; le sacerdoce catholique peut se glorifier d'avoir produit des hommes plus justes que le reste des mortels; car si la parfaite justice ne consiste pas seulement à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, mais à faire encore pour autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît, mais à rendre à Dieu le culte qui lui appartient, mais à aimer le souverain Etre par-dessus tout, et le prochain comme soi-même : ce sont les prêtres que vous calomniez si horriblement, qui en ont appris les préceptes à leurs semblables, et qui, dans une suite non interrompue de saints, leur en ont encore présenté le modèle en eux-mêmes.

Plus modestes. La modestie est inhérente au sacerdoce catholique ; tout prêtre qui en est dépourvu, n'a pas son esprit : mais il suffit de connoître les annales de l'Eglise, pour y voir, au milieu de quelques prêtres superbes, des hommes d'une modestie d'autant plus éprouvée, qu'elle est dans le vrai chrétien un effet de la conviction même de l'esprit, une claire vue des misères de l'homme, une persuasion intime de cette

Digitized by Google

vérité: que, sans le secours de Dieu, nous ne sommes que foiblesse, sans ses lumières, que ténèbres, sans sa grâce, qu'imprudence, folie et vanité.

Plus amis de la vérité que les autres hommes. On peut, certes, l'assurer hardiment, que nul homme, avant les prêtres de l'Evangile, n'avoit porté chez les nations, à travers mille périls, la connoissance de la vérité. Depuis dix-huit siècles, le catholicisme nous offre le même exemple de dévouement et d'amour pour l'instruction des peuples et de leurs chefs. Que l'on nous montre un seul philosophe qui, pour l'instruction des peuples, ait jamais hasardé ce que des milliers de prêtres ont souffert pour la prédication du grand précepte de l'amour de Dieu et des hommes ! Platon et Pythagore avoient voyagé pour s'instruire; mais prirent-ils la peine, à leur retour, de parler au peuple, de l'éclairer sur ses erreurs ? ils se contentèrent de se choisir un petit nombre de gens instruits, dont ils se firent des disciples, affectant au contraire de laisser au stupide vulgaire, comme ils appeloient la multitude, toutes

Digitized by Google

ses superstitions et tous ses vices. Ah ! ce n'est pas ainsi que les prêtres ont fait lorsqu'ils ont entrepris de convertir l'Univers à l'Evangile, par la seule force de la parole. L'exil, la prison, tous les supplices, ne les ont point effrayés ; et ce même zèle de la vérité ne soutient-il pas encore aujourd'hui nos missionnaires dans les deux Indes? D'où vient que ces missions n'ont pas cessé dans l'Univers catholique depuis Jésus-Christ, et qu'il n'est pas venu dans l'idée d'un seul philosophe d'aller s'exposer au moindre péril parmi les sauvages, pour les appeler à sa philosophie? C'est que la seule vérité peut inspirer aux hommes le dessein généreux de tout braver pour son triomphe ; c'est que son amour soutient ses disciples dans le secret, comme dans les assemblées du peuple; c'est qu'un philosophe est bien seul loin des lycées, des académies, des cercles d'admirateurs, et qu'un missionnaire se voit investi de la toute-présence de Dieu au milieu de l'Océan et des déserts, ou dans la tente d'un sauvage comme au milieu de nos cités ; c'est que le philosophe ne trouve point de dédommagement à des maux dont personne

Digitized by Google

ne lui sauroit gré, lorsqu'ils ne seroient vus de personne ; c'est que le prêtre se fait une meilleure idée de la vérité ; quand il combat pour elle, qu'il souffre pour elle la faim, la soif, la calomnie, l'outrage, l'exil, la prison et les fers, il sait qu'il ne combat point en vain ; que sa récompense est dans le sein de Dieu, et qu'il doit retrouver dans ce fidèle dépositaire le prix de ses moindres travaux.

Prêtres, avez-vous chéri l'égalité? (P. 30). Oui, vous diront-ils, puisque les premiers nous l'avons prêchée à l'Univers ; oui, puisque les premiers nous avons rappelé les hommes à l'antique fraternité, à la descendance d'un même père, aux principes d'un même culte, d'une même foi, d'une même espérance immortelle, d'une même charité divine ; oui, puisque les premiers nous avons enseigné aux peuples égarés le retour à la vérité sans acception de personnes, instruisant avec zèle les pauvres, les appelant de préférence les amis de Dieu, les associant aux mêmes mystères que les riches et les grands, et leur donnant la première place dans nos banquets spirituels ; témoin l'Evangile, qui semble n'être que la religion du

Digitized by Google

pauvre; témoin cette belle réponse du diacre Laurent au tyran avide qui vouloit envahir les trésors de son église; Laurent introduit le tyran dans le temple, à l'heure de la prière; il lui montre une foule de pauvres fidèles : ce sont là, lui dit-il, nos trésors... Les bons prêtres n'ont jamais pensé autrement, et l'esprit de l'église n'a jamais varié sur ce point. *Avez-vous chéri l'égalité?* Toutes nos institutions en font foi, vous diront encore nos prêtres; nous inscrivons sur le même registre de naissances, l'enfant du pauvre et celui des rois; nous les rendons participans des mêmes sacremens; nous les admettons à la même table; nous honorons en eux la seule vertu, et les pauvres, les humbles, les petits, sont les saints de prédestination que notre loi vénère; jusque-là, que nous ne comptons les gens riches et les grands au nombre des justes, que lorsqu'ils se sont faits pauvres et petits par le vœu de leur cœur et la simplicité de leurs âmes.

Ainsi, dans le catalogue de nos saints, ce ne sont ni les grands talens que l'homme ne se donne pas, ni les grandes actions qui sont l'effet des circonstances, que notre culte

Digitized by Google

préconise; mais l'innocence des mœurs, mais l'amour de Dieu et des hommes, mais les bonnes pensées, les sentimens généreux; enfin tout ce qui est bon, juste, saint aux yeux de Dieu, et à la portée de tous les hommes.

Prêtres, avez-vous défendu les droits du peuple, abhorré le despotisme, et abattu la tyrannie? (P. 30).

Avez-vous défendu les droits du peuple?.. Oui, vous diront-ils, et mieux que tous les philosophes ensemble ne l'ont su faire; car nous n'avons cessé de faire entendre aux rois, aux chefs des peuples, qu'ils ne sont les gouvernans de la terre, que pour faire le bonheur des gouvernés; qu'ils ne sont établis rois et chefs que pour régner selon la justice; que plus ils sont élevés au-dessus des autres hommes, plus ils sont responsables devant l'Être suprême de leurs moindres actions, plus ils seront jugés avec une inflexible rigueur. Nous n'avons cessé de faire entendre aux grands et aux riches, qu'ils ne sont grands que pour protéger les foibles, riches, que pour répandre des bienfaits dans le sein

Digitized by Google

des pauvres ; qu'ils ne doivent point espérer de miséricorde, s'ils ne sont miséricordieux ; point de justice, s'ils sont injustes. Nous avons fait incessamment retentir à l'oreille des magistrats, ces paroles que nous avons écrites sur le frontispice du temple des lois : Il est un Dieu qui juge les justices, *justitias judicabo ;* nous avons sans cesse parlé, sans cesse agi pour le peuple ; nous avons formé sur la terre les premiers établissemens d'hospitalité pour les pauvres d'entre le peuple ; nous avons invité les riches et les grands à devenir les serviteurs du peuple, dans les jours de leurs maladies et de leurs infirmités, et il s'est formé au milieu de la société des corporations saintes, dont la seule institution ici-bas a été de nourrir, de soulager, de servir les plus malheureux du peuple dans les hôpitaux, dans les maladreries, dans les bagnes, au milieu des armées et au delà des mers.

Si l'on songe qu'aucun établissement semblable n'exista chez les anciens peuples, et que le sort des malheureux ou des pauvres enfans abandonnés est encore déplorable chez la plupart des peuples étrangers à la

Digitized by Google

foi de l'Evangile, certes, l'on sera plus reconnoissant envers un sacerdoce qui, par la douceur et l'efficacité de sa morale, a ramolli le cœur des riches, n'a cessé d'opérer le bien du peuple, et de fortifier ses droits de nature par ses droits de religion.

Avez-vous défendu les droits du peuple? Oui, continueront à vous répondre les prêtres, nous les avons défendus, et l'abolition de l'esclavage en Europe n'est qu'une suite de nos prédications célestes; et si nous ne l'avons pas détruit dans nos îles et dans tous les pays chrétiens, c'est que nous n'avons pas toujours été entendus par les avares et cupides mortels; c'est que notre ministère n'est qu'un ministère de persuasion et de douceur, que nous n'allons pas au bien par la force et la violence : nous laissons ces moyens de bienfaisance despotique aux hypocrites de la bienfaisance, aux novateurs qui cherchent moins à répandre des bienfaits sur le genre humain, qu'à le faire servir à leur élévation et à leur gloire. Mais les efforts des prêtres catholiques sont, à cet égard, attestés par une suite d'écrits émanés, soit de la cour de Rome, soit de la part de ses nonces, soit de

Digitized by Google

la part de ses missionnaires, qui ont constamment adouci l'état des malheureux esclaves lorsqu'ils n'ont pu le changer. La méthode que nos philosophes législateurs ont prise pour rompre soudainement les fers des nègres dans nos colonies, a été plus courte, elle ne leur a coûté qu'un décret par levé et par assis; mais elle a réduit ce beau pays en cendre, elle l'a changé en un affreux désert; elle a armé l'esclave d'un poignard, dont il a assassiné son maître; elle a rempli toutes nos colonies de deuil, de sang et de ruines, et les a rendues les témoins de crimes et d'horreurs qui n'avoient point encore eu d'exemple dans le Nouveau-Monde.

Prêtres, avez-vous défendu les droits du peuple? avez-vous abhorré le despotisme? (P. 30).

Nous renvoyons ici les ennemis du sacerdoce au petit Carême de Massillon, où ce grand orateur a réuni, dans un petit nombre de discours, tout ce que l'Evangile nous enseigne de plus intéressant sur les devoirs des princes, sur l'horreur du despotisme, sur les châtimens à venir, qui seront le dernier partage

partage des oppresseurs.... Mais l'Evangile lui-même n'est-il pas un témoignage suffisant, que l'esprit de son sacerdoce n'est ni celui du despotisme, ni celui de la tyrannie? J.-J. Rousseau ne craint pas d'en convenir dans sa Dissertation sur la Paix perpétuelle, où il fait entre autres cette remarque judicieuse, que l'Evangile tend à la réunion des peuples, et à la sociabilité des nations, tous les peuples, toutes les nations qu'il éclaire en Europe fraternisant ensemble, et la seule puissance européenne qui n'est point chrétienne, vivant isolée de toutes les autres.

Montesquieu avoit remarqué, avant Rousseau, que la douceur inhérente à l'esprit de l'Evangile, avoit toujours empêché les gouvernemens chrétiens de tomber dans l'abus du pouvoir, que l'on peut reprocher aux gouvernemens idolâtres ou musulmans; que cette douceur se fait remarquer jusque sous un ciel brûlant, et sous un Empire de sa nature très-despotique, comme celui de l'Ethiopie. Enfin, Montesquieu remarque que ce même esprit de douceur a toujours rendu nos guerres moins cruelles et moins féroces que celles des anciens ou des infidèles; les

Digitized by Google

chrétiens laissant la vie et les biens aux vaincus, et l'Evangile ayant réformé sur ce point le droit des gens, qui jusque-là n'avoit que trop admis le privilége despotique et sanguinaire d'asservir les vaincus, de les réduire en esclavage, eux, leurs femmes et leurs enfans, ou de les immoler, soit aux mânes des morts, soit à la sûreté des vainqueurs. Mais quoi! n'avons-nous pas vu les mêmes fureurs se renouveler parmi nous, à l'époque même où la religion de l'Evangile s'est trouvée proscrite par la religion prétendue naturelle de Robespierre? Cette proscription n'a été que de quelques mois, et déjà l'on avoit vu renaître toute la barbarie des siècles idolâtres. Je parle de ce décret infâme, qui ordonnoit à nos soldats de ne point faire de prisonniers sur les Anglais, les Hanovriens et les Espagnols; de ne point accorder la vie à leurs ennemis vaincus; de tout massacrer sur le champ de bataille. Apprenez par ce seul décret à distinguer entre l'humanité des prêtres et celle des sophistes modernes, et dites-nous lesquels des deux surent le mieux respecter les droits des peuples, et abhorrer le despotisme?

Digitized by Google

Prêtres...., avez-vous abattu la tyrannie? Non pas les armes à la main; car nous ne savons combattre, pour la vérité et la justice, que par la parole même de l'Evangile. Nous n'avons donc pas cherché à troubler les Empires qui nous ont introduit dans leur sein, quelle que fût, d'ailleurs, la forme de leurs gouvernemens; mais nous avons incliné sans cesse les gouvernemens les plus despotiques vers la douceur et la paix; nous n'avons pas insurgé les peuples contre les peuples, les sujets contre les rois, les citoyens contre la République; nous avons appris à tous les hommes à être fidèles aux lois de leur patrie. Ainsi donc, si l'Evangile étoit suivi, et nos leçons de morale, de politique, pratiquées, tous les gouvernemens seroient justes et tous les peuples soumis; les monarchies seroient gouvernées comme une seule famille, dont le chef seroit le père : les Républiques n'en seroient pas moins vertueuses et paisibles; les peuples, toujours bien gouvernés, ne révolutionneroient plus, et les gouvernans comme les gouvernés n'en seroient que plus heureux. Chaque Etat tendroit sans cesse à la perfec-

Digitized by Google

tion de ses lois, et chaque citoyen y demeureroit constamment attaché par principe de religion et de conscience.

XIII.

Prêtres..., c'est vous qui avez dit aux rois : — Vous êtes les images de Dieu sur la terre ; c'est de lui seul que vous tenez votre puissance, et les rois ont répondu : Oui, vous êtes vraiment les envoyés de Dieu ; unissons-nous pour partager les dépouilles et les adorations des mortels.

Or, il est, 1°. à remarquer que si Robespierre entend parler de tous les prêtres collectivement, la République de Sparte, qui, selon lui, *a brillé comme un éclair au milieu de ténèbres immenses*, avoit ses prêtres, son culte, ses autels, et faisoit de la piété même une des bases de son éducation et de sa politique; il est à remarquer que toutes les autres Républiques anciennes ont eu leur collége de prêtres.

Il est à remarquer, 2°. que si cette injure s'adresse plus particulièrement aux prêtres chrétiens, elle porte à faux, puisque, non-

Digitized by Google

seulement ils ne se sont pas introduits dans l'Univers du consentement des rois, mais contre leur consentement; les Césars, loin de les accueillir, leur ont fait, pendant trois siècles, une continuelle guerre d'assassins et de bourreaux, et la majorité des peuples étoient déjà chrétiens, lorsque les Césars se sont convertis au christianisme.

Il est à remarquer, 3°. que l'époque où les Césars se sont convertis au christianisme, non-seulement n'a rien ajouté à leur puissance sans bornes, mais l'on peut dire que l'Evangile n'a fait que tempérer leur pouvoir, en les instruisant dans le grand précepte de l'amour de Dieu et des hommes. Considérez en effet quel étoit le pouvoir des Césars, quand Constantin se fit chrétien; ils ne connoissoient d'autres lois que leur volonté, d'autres règles de mœurs que celles de leurs désirs. Quoi ! telle étoit la servitude sous laquelle gémissoit l'Univers, que leurs propres passions étoient, dès leur vivant, déifiées : oui, dès leur vivant, de vils adulateurs; le sénat lui-même leur élevoit des temples, des autels, des idoles, devant lesquelles les magistrats faisoient brûler un

Digitized by Google

encens sacrilége. Or, les prêtres et les fidèles chrétiens ne voulurent jamais prostituer ainsi leurs hommages et leurs vœux, malgré tous les genres de tortures et de mort dont leur refus les rendoit chaque jour les victimes. Tels étoient les Césars, au-dessus de toutes les lois divines et humaines, et par conséquent sans frein dans leur despotisme, lorsque la religion chrétienne vint les soumettre à la même discipline que le vulgaire des chrétiens. Saint Ambroise interdit la porte du temple à Théodose-le-Grand, parce qu'il étoit souillé du sang du peuple, et Théodose est obligé de faire une réparation publique de sa faute, pour avoir part au sacrifice des chrétiens. Voilà comment les prêtres s'entendirent avec les rois, dès les premiers siècles du christianisme. Voyez dans les livres des prophètes, si les prêtres de l'ancien Testament surent mieux pactiser avec les crimes des potentats et de leurs courtisans; s'ils ne surent pas sacrifier au besoin leurs biens et leurs vies pour la défense des droits des peuples; voyez si dans l'histoire des nations il est un seul courage qui puisse se comparer à celui de Nathan, lorsqu'il ose dire à

Digitized by Google

son roi coupable d'un grand crime : *Vous êtes cet homme.* (II Rois, 12. I Par. 20).

Mais sans recourir aux temps anciens, voyez dans notre nation, et sous le règne du plus illustre de ses rois, comment nos prêtres parloient à Louis XIV, dans toute la prospérité de ses conquêtes, lorsque tous les beaux-arts décorant à l'envi son trône, l'Europe s'unissoit à la France pour l'appeler du nom de *Grand.* Je pourrois citer une foule de passages de prédicateurs du temps; mais les preuves de ce que j'avance sont imprimées, on peut y recourir. Je me bornerai à un seul extrait des sermons de Massillon, à l'exorde de son premier sermon de l'Avent, devant le roi, *sur le bonheur des justes.* L'orateur, après avoir choisi son texte dans les béatitudes de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés* (Matt. 55), commence de la sorte :

« SIRE,

» Si le monde parloit ici à la place de Jésus-» Christ, sans doute il ne tiendroit pas à » votre majesté le même langage.

» Heureux le prince, vous diroit-il, qui » n'a jamais combattu que pour vaincre, qui » n'a vu tant de puissances armées contre » lui, que pour leur donner une paix plus » glorieuse, et qui a toujours été plus grand, » ou que le péril, ou que la victoire !

» Heureux le prince qui, durant le cours » d'un règne long et florissant, jouit à loisir » des fruits de sa gloire, de l'amour de ses » peuples, de l'estime de ses ennemis, de » l'admiration de l'Univers, de l'avantage » de ses conquêtes, de la magnificence de » ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de » l'espérance auguste d'une nombreuse pos- » térité, et qui n'a plus rien à désirer que » de conserver long-temps ce qu'il possède » !

Ainsi parleroit le monde ; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

« Heureux, vous dit-il, non celui qui fait » l'admiration de son siècle, mais celui qui » fait sa principale occupation du siècle à » venir, et qui vit dans le mépris de soi- » même et de tout ce qui passe, parce que » le royaume de Jésus-Christ est à lui » ! *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Digitized by Google

« Heureux, non celui dont l'histoire va » immortaliser le règne et les actions dans » le souvenir des hommes; mais celui dont » les larmes auront effacé l'histoire de ses » péchés du souvenir de Dieu même, parce » qu'il sera éternellement consolé » ! *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

« Heureux, non celui qui aura étendu par » des conquêtes les bornes de son Empire; » mais celui qui aura su renfermer ses dé- » sirs et ses passions dans les bornes de la » loi de Dieu, parce qu'il possédera une terre » plus durable que l'empire de l'Univers » ! *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

« Heureux, non celui qui, élevé par la » voix des peuples au-dessus de tous les » princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de » sa grandeur et de sa gloire; mais celui qui, » ne trouvant rien sur le trône même digne » de son cœur, ne cherche de parfait bon- » heur ici-bas que dans la vertu et dans la » justice, parce qu'il sera rassasié » ! *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

« Heureux, non celui à qui les hommes

» ont donné les titres de glorieux, de grand » et d'invincible; mais celui à qui les mal- » heureux donneront devant Jésus-Christ le » titre de père et de miséricordieux, parce » qu'il sera traité avec miséricorde » ! *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

« Heureux, enfin, non celui qui toujours » arbitre de la destinée de ses ennemis, a » donné plus d'une fois la paix à la terre; » mais celui qui a pu se la donner à soi- » même, et bannir de son cœur les vices et » les passions déréglées qui en troublent la » tranquillité, parce qu'il sera appelé enfant » de Dieu » ! *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

« Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ ap- » pelle heureux, et l'Evangile ne connoît » point d'autre bonheur sur la terre que la » vertu et l'innocence.

» Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette » longue suite de prospérités inouies, dont » vous avez favorisé la gloire de son règne, » qui peut le rendre le plus heureux des rois. » C'est par là qu'il est grand, mais ce n'est

Digitized by Google

» pas par là qu'il est heureux ; sa piété a » commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanc- » tifie pas l'homme, ne sauroit faire le bon- » heur de l'homme. Tout ce qui ne vous met » pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou » que de faux biens qui le laissent vide, » ou que des maux réels qui le remplissent » d'inquiétude, et une conscience pure est » la source unique des vrais plaisirs.

» C'est à cette vérité, mes frères, que » l'Église borne aujourd'hui tout le fruit de » la solennité qu'elle nous propose, etc. ».

XIV.

Prêtres, c'est vous qui avez dit aux rois: Vous êtes les images de Dieu sur la terre. (Pag. 30).

Oui, mais nous avons ajouté, soyez donc bienfaisans comme la Divinité même, soyez ses vrais représentans sur la terre, par votre justice, par votre bonté, par votre amour pour les hommes. Nous avons dit aux rois: *Vous êtes les images de Dieu sur la terre ;* mais nous ne les avons revêtus par là même que d'une responsabilité d'autant plus grande,

Digitized by Google

et nous n'avons pas enflé leur cœur; car lorsque nous avons dit aux rois : *Vous êtes les images de Dieu*, nous l'avons dit de même aux magistrats des républiques, à toutes les personnes constituées en dignité, sans distinction de gouvernement : *Vous êtes les images de Dieu* dans l'exercice de vos fonctions; et par là qu'avons-nous prétendu? rendre le fonctionnaire public plus attentif sur lui-même; car dès lors qu'il ne commande que par représentation, il doit rendre compte à celui qui l'envoie; qu'avons-nous prétendu encore? rendre la magistrature plus respectable, ses lois plus sacrées, et par là les peuples plus fidèles et plus soumis; enfin, consolider par cette céleste doctrine tous les gouvernemens de la terre, sans distinction de république ou de monarchie, et imposer en même temps aux gouvernans les devoirs de la justice, et aux gouvernés celui de la fidélité, sans lesquels il ne peut exister de bons gouvernemens sur la terre; et voilà ce qu'il est important de méditer dans les principes du sacerdoce chrétien.

Ce ne sont pas seulement les rois qu'il appelle *les images de Dieu*, mais toutes les

Digitized by Google

personnes revêtues d'un pouvoir dans la société ; mais les pères de famille eux-mêmes, dans le sein de leurs familles, et tous les hommes en particulier dans leur rapport avec la nature. — Loin donc que ces principes soient un motif d'asservissement pour les peuples, ils sont évidemment nécessaires à la stabilité des Etats, et jamais vous n'aurez d'Empire stable et permanent sur la terre, si l'idée, si le sentiment de la Divinité n'interviennent dans le respect des peuples vis-à-vis de leurs magistrats, et dans le respect des magistrats vis-à-vis d'eux-mêmes et des peuples.

X V.

Le sceptre et l'encensoir ont conspiré pour déshonorer le ciel, et pour usurper la terre. (Pag. 30).

On vient de voir combien cette conspiration est fausse, calomnieuse ; combien elle est solennellement démentie par les nombreux bienfaits que les hommes doivent à la religion, et qu'ils ne peuvent retrouver loin de ses autels.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Philosophes interrogés à leur tour.

QU'IL nous soit maintenant permis d'adresser aux sophistes du siècle, les mêmes questions que Robespierre adressoit aux prêtres catholiques : *Par quel titre avez-vous prouvé votre mission? Avez-vous été plus justes, plus modestes, plus amis de la vérité que les autres hommes? Avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des peuples?...*

Par quel titre avez-vous prouvé votre mission? Est-ce par la réforme, ou par l'anarchie des principes? Est-ce par l'amélioration des mœurs publiques, ou par leur corruption? Est-ce par les nouvelles lumières, ou les nouvelles ténèbres que vous avez répandues sur la terre?

Sophistes! *avez-vous été plus justes que les autres hommes?*

Et d'abord *plus justes* envers Dieu, dont

vous n'avez cessé de blasphémer la religion, de calomnier les ministres, d'obscurcir ou de nier la Providence, de révoquer en doute les célestes attributs, dont vous avez ainsi détruit, autant qu'il étoit en vous, l'adoration, l'amour, et même le souvenir sur la terre, avant que d'en abattre les temples et les autels?

Avez-vous été *plus justes* envers vos semblables, en mettant en problème jusqu'à l'existence du juste et de l'injuste, en faisant de l'intérêt personnel la règle suprême de nos actions, en détruisant, dans l'esprit des riches et des pauvres, la crainte de Dieu et de sa justice, en appelant les hommes à cette morale d'une chimérique égalité, dont les principes affreux ont occasionné tous nos maux?

Avez-vous été *plus justes* envers vous-mêmes, en vous refusant à vous-mêmes toutes les consolations et toutes les espérances de la religion, en cessant de reconnoître en vous l'être fait à l'image et à la ressemblance de son auteur, l'être religieux par excellence, pour lequel cet Univers existe et les cieux ont été créés, en substituant à

Digitized by Google

cette vocation immortelle une fin périssable, des désirs mortels, et une destinée semblable à celle de la brute?

Sophistes! *avez-vous été plus modestes que les autres hommes?* vous qui, dans l'excès de votre orgueil, avez dit avant Robespierre : *Quels sont les politiques qui peuvent nous servir de précepteurs ou de modèles? Ne faut-il pas que nous fassions précisément le contraire de ce qui a été fait avant nous? L'art de gouverner les hommes a été inconnu jusqu'à nous. Tout est à recréer sur la terre, religion, morale, législation. Nos pères étoient des insensés, des superstitieux, des ignorans ou des fanatiques. Le bon sens et la raison n'appartiennent qu'à nous, et à ceux qui pensent comme nous; c'est nous qui l'assurons, et l'Univers doit nous en croire sur parole. Nous sommes appelés à devenir les précepteurs du genre humain.* Telle est l'humble profession de foi de Robespierre. (*Voyez* son Rapport.) Telle est celle du philosophe de Ferney, et du philosophe de Genève; celle de d'Alembert, d'Helvétius, et de Raynal; celle de Diderot, et de tous les sophistes.

qui

qui ont voulu placer leur opinion au-dessus de la révélation.

Or, l'orgueil des maîtres étant devenu celui des disciples, et le nombre des disciples s'étant accru dans toutes les classes de citoyens, il en est résulté ce nombre prodigieux de précepteurs du genre humain, de fabricateurs de constitutions politiques, religieuses et morales, qui, pendant neuf ans, travaillèrent à nous réformer, à nous régénérer, et à nous reconstituer chacun à leur manière, les uns par le pillage, les autres par la proscription, la déportation ou la mort; ceux-ci, zélés philantropes, par des abstractions métaphysiques, nous donnant du moins cette utile leçon, qu'ils nous ont fait, il est vrai, acheter un peu cher, que de toutes les maladies les plus intolérables dont les peuples puissent être dévorés, celle de l'orgueil philosophique est la plus dangereuse de toutes pour leur repos, leur vertu et leur bonheur.

Sophistes! *avez-vous été plus amis de la vérité que les autres hommes?* vous qui voulez rendre toutes les vérités douteuses; vous qui ne reconnoissez aucune vé-

rité surnaturelle; vous qui laissez à chaque homme le soin d'expliquer la vérité comme il l'entend, et qui faites ainsi de la vérité le jouet de toutes les passions; vous à qui l'amour de la vérité n'a jamais coûté un seul sacrifice, qui sûtes toujours être les complaisans des heureux du siècle, et pas une seule fois les solides amis des pauvres; vous enfin qui reçûtes assez de talent pour corrompre les mœurs de votre siècle, mais dont tous les efforts de génie ne nous ont pas appris une vérité de plus en religion, en morale, en sentimens généreux et sublimes?

Sophistes! *avez-vous chéri l'égalité?* vous les détracteurs de la seule égalité véritable, l'égalité religieuse et morale; vous qui avez écrit que la communion des saints n'étoit qu'une chimère, que l'identité de la foi n'étoit qu'une superstition, que l'unité des mêmes prières, des mêmes sacremens, des mêmes espérances immortelles n'étoit qu'un fanatisme; vous qui avez voulu bannir de dessus la terre le catéchisme qui enseigne la même morale aux enfans du riche et à ceux du pauvre, et la charité qui embrasse Dieu et les hommes, sans acception de personne,

Digitized by Google

dans la plénitude de son amour, et banquet eucharistique, où tous les enfans de l'Eglise s'asseyent et mangent à la même table, participent à la même Divinité, et ne sont plus en Dieu par Jésus-Christ, qu'un seul cœur et une seule âme ?

Sophistes ! *avez-vous défendu les droits des peuples* ? Vous vous en êtes glorifiés vous-mêmes. Mais voyez comment vous les avez défendus, lorsque vous avez outragé le peuple dans le plus précieux de ses droits, celui de sa conscience ; lorsque vous avez voulu lui ravir la religion, le plus sacré de tous ses biens !...

Ainsi tous les reproches des sophistes contre la religion et ses prêtres, retombent sur eux-mêmes ; et nous savons maintenant où chercher les vrais conspirateurs contre le ciel et contre la terre.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du culte de la religion prétendue naturelle.

ROBESPIERRE nous appelle à la connoissance de deux dogmes fondamentaux de la religion et des mœurs; *l'existence d'un Être suprême, et l'immortalité de l'âme.* La manière dont il fait décréter ces deux grandes vérités, aussi anciennes que le monde, aussi étendues que le genre humain, est digne de tout l'orgueil philosophique. Tels sont les termes du décret.

I.

Dogmes de la religion de Robespierre.

1. Le peuple français reconnoît l'existence de l'Être suprême,

2. Et l'immortalité de l'âme. (Décret, art. I).

Digitized by Google

II.

Morale de cette religion.

Il (le peuple français) met au premier rang de ses devoirs, de détester la mauvaise foi et la tyrannie, de punir les tyrans et les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les foibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut, et de n'être injuste envers personne. (Décret, art. III).

III.

Son culte.

Robespierre établit en fait *que le culte digne de l'Être suprême, est la pratique des devoirs de l'homme.* (Décret, art. II).

Ce n'est donc point à cet Être suprême qu'il adresse son culte; vous pouvez vous en convaincre par la lecture de son Rapport, depuis la page 31 jusqu'à la fin, et par celle du projet de décret. L'article IV et l'article V disent en propres termes :

ART. IV. « Il sera institué des fêtes pour

» rappeler l'homme à la pensée de la Divi-
» nité, et à la dignité de son être ».

ART. V. « Elles emprunteront leurs noms
» des événemens glorieux de notre révolu-
» tion, des vertus les plus chères et les plus
» utiles à l'homme, des plus grands bienfaits
» de la nature ».

L'article VI désigne ces événemens glo-
rieux.

« La République Française célébrera, tous
» les ans, les fêtes du 14 juillet 1789, du
» 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31
» mai 1793 ».

L'article VII comprend l'énumération des fêtes décadaires.

« Elle (la République Française) célé-
» brera, aux jours de décadis, les fêtes dont
» l'énumération suit :

A l'Être suprême et à la Nature.

Au Genre humain.

Au Peuple Français.

Aux Bienfaiteurs de l'humanité.

Aux Martyrs de la liberté.

A la Liberté et à l'Égalité.

Digitized by Google

A la République.
A la Liberté du monde.
A l'Amour de la patrie.
A la Haine des tyrans et des traîtres.
A la Vérité.
A la Justice.
A la Pudeur.
A la Gloire et à l'Immortalité.
A l'Amitié.
A la Frugalité.
Au Courage.
A la Bonne foi.
A l'Héroïsme.
Au Désintéressement.
Au Stoïcisme.
A l'Amour.
A la Foi conjugale.
A l'Amour paternel.
A la Tendresse maternelle.
A la Piété filiale.
A l'Enfance.
A la Jeunesse.

Digitized by Google

A l'Age viril.
A la Vieillesse.
Au Malheur.
A l'Agriculture.
A l'Industrie.
A nos Aïeux.
A la Postérité.
Au Bonheur ».

D'après les articles VIII, IX et X du projet de décret, il doit être établi des hymnes et des chants civiques pour honorer ces diverses fêtes. Tous les talens dignes de servir la cause de l'humanité sont appelés à la composition de ces hymnes, et invités de contribuer à l'embellissement de ces fêtes. Des récompenses sont promises aux meilleurs compositeurs et inventeurs.

Le but de Robespierre est de rappeler l'homme, par son culte, *à la pensée* de la Divinité. Remarquez ce mot consacré dans le projet de décret, *à la pensée*, et non pas à l'adoration, à la glorification et à l'amour, et non pas à la prière, à l'hommage des bienfaits reçus, à l'esprit de dévouement et de sacrifices, *à la pensée* de la Divinité, et *à*

Digitized by Google

la dignité de son être. C'est donc ici proprement le culte de l'homme, sous les auspices de l'Être suprême (1).

I V.

Précis de la prétendue religion naturelle.

Nous y avons reconnu l'idée d'un Être suprême et de l'immortalité de l'âme.

L'idée d'une morale naturelle.

Le culte de l'homme, plus que celui de la Divinité.

Ce culte est fondé sur l'absence de toute révélation divine.

Par conséquent, il suppose que tout le genre humain, sans exception, a été plongé

---

(1) Robespierre n'appelle dans l'article IX du décret, tous les talens à concourir à l'embellissement de ses fêtes, qu'au nom de la seule humanité, dont il identifie la cause avec celle de ses fêtes. La convention nationale, dit-il, *appelle tous les talens dignes de servir la cause de l'humanité*, etc.

Digitized by Google

dans l'ignorance entière de la vérité, jusqu'à la législation de Robespierre.

Il ne nous dit rien de la création, de l'origine de l'homme sur la terre, du commencement et de la fin des siècles.

Il n'est point proprement un culte, puisque l'adoration en est bannie, que l'Être suprême n'intervient dans ses solennités que comme témoin et protecteur.

Il n'admet point de sacerdoce, point de sacrifices, point de moyens d'expiation pour les péchés.

Il éternise les haines des peuples contre les peuples, des nations contre les nations.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Du culte de Robespierre, ou des disciples de la religion prétendue naturelle, comparé avec le culte catholique.

La morale attachée à des bases éternelles et sacrées : le respect religieux de l'homme vis-à-vis de l'homme, l'éducation commune, la réunion des citoyens, lien de fraternité, moyens de régénération, fêtes solennelles et générales pour toute la République, fêtes particulières et pour chaque lieu, qui soient des jours de repos, sentimens généreux excités par ses fêtes, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie, le respect des lois, la mémoire des tyrans et des traîtres vouée à l'exécration, le juste tribut de la reconnoissance publique acquitté envers les héros de la liberté et de l'humanité, les objets les plus sacrés et les plus chers au cœur de l'homme vénérés, les grandes époques de la patrie célébrées, l'égalité, la fraternité préconisées, l'humanité déifiée, les vérita-

Digitized by Google

blement grands hommes glorifiés, le genre humain appelé au banquet de l'unité et de la paix, les martyrs de la justice portés sur les autels, l'amour de la gloire propagé, le malheur consolé, l'amitié sanctifiée, la vérité adorée, la justice, la pudeur, toutes les vertus qui font le charme et l'ornement de la vie humaine honorées; voilà les bienfaits dont Robespierre fait le partage du culte des théophilantropes.

Or, nous lui prouverons que tous ces bienfaits préexistent dans le culte catholique; que ses idées les plus brillantes à cet égard, ne sont qu'une mauvaise copie d'un sublime original; que malgré toutes les folles prétentions de son orgueil, malgré toute l'aide, tout le secours qu'il a pu tirer de la philosophie humaine, il n'a rien pu dire de bien, que la religion de l'Evangile n'ait dit avant lui et mieux que lui; que toutes les parties de son culte, qui semblent frappées à un plus grand caractère, sont visiblement tirées du culte catholique, mais n'en sont qu'une imitation informe; nous lui prouverons enfin que son culte, dans les parties qui lui sont propres, ne peut nullement entrer en comparaison

Digitized by Google

avec la foi de nos pères, ni convenir, sous aucun rapport, à l'adoration et à l'amour du souverain Être.

ARTICLE PREMIER.

Idées religieuses, morales ou politiques, faisant partie du culte de la religion théophilantropique de Robespierre, puisées dans la religion catholique.

Je reviens sur les différens bienfaits que Robespierre veut unir à son culte. Pardon, lecteur, si l'intérêt du sujet que je traite m'oblige de suivre pas à pas cet homme vain et superbe qui, tout enflé qu'il est du succès éphémère de son ambition, ne lui donne plus aujourd'hui d'autres bornes que celles de l'Univers politique, religieux et moral.

I.

La morale attachée à des bases éternelles et sacrées.

L'Univers étoit plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, le Dieu du ciel et de la terre n'étoit connu qu'en Israël, la morale des

nations étoit pervertie, les plus sages d'entre les philosophes ne craignoient pas d'en faire l'aveu. Cependant Platon s'étoit contenté de former des désirs impuissans sur la venue d'un régénérateur du genre humain, qui pût attacher la vertu à des bases éternelles et sacrées; car ce grand philosophe savoit bien que nul mortel ne pouvoit avoir assez de crédit sur l'esprit des autres mortels, pour restituer à la vertu son premier éclat, pour renouveler entre le ciel et les gens de bien une alliance de protection et de faveur : et Robespierre lui-même ne dit-il pas (pag. 20), *que l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme;* et (pag. 21) qu'il est besoin, pour la morale, d'une *sanction* divine *donnée à ses préceptes par une puissance supérieure à celle de l'homme.*

La religion chrétienne avoit réalisé les vœux de Platon; elle avoit rappelé tous les peuples aux principes immortels de la morale; elle avoit établi la sanction de ces principes sur la parole même d'un Dieu, sur la tradition suivie de tous les siècles.... Et maintenant que pour nous persuader ses prin-

Digitized by Google

cipes, elle est forte de dix-huit siècles de triomphe, nos théophilantropes feignent de croire que la morale n'est point encore attachée à des bases éternelles et sacrées, ils veulent ravir ce premier bienfait à la vraie religion pour se l'approprier, pour s'en glorifier. Mais quels sont leurs moyens? Et si leur propre raison est pour nous, en dernier résultat, le seul garant de leurs principes, qui attestera la sanction divine de leur morale? Qui nous rendra leur autorité plus respectable que celle d'un autre homme? Nous avons vu quels étoient, à cet égard, leurs plus beaux titres.

I I.

L'homme instruit au respect religieux de ses semblables et de lui-même.

Que la religion catholique nous élève à une doctrine céleste, quand elle nous parle de nos devoirs envers le prochain! Elle ne se contente pas de nous inspirer son amour, mais elle nous apprend à nous honorer les uns les autres d'une sorte de culte religieux; ce que nulle religion, nulle philosophie

Digitized by Google

n'avoit enseigné aux hommes avant Jésus-Christ. Reportez-vous, en effet, aux plus beaux siècles du Paganisme; comment croyez-vous que les Romains si fiers, les Grecs si superbes, les Spartiates si durs, eussent accueilli ce commandement, d'avoir pour leurs misérables esclaves un *respect religieux?* Comment encore les brames de l'Inde, ces philosophes si vantés, honoreroient-ils d'un respect religieux l'homme né des pieds de Brama, lorsqu'ils se croient sortis de la tête?

Cependant Robespierre, comme s'il ne tenoit cette connoissance de la religion où il est né que de lui-même, s'écrie d'une manière dogmatique : *Inspirons à l'homme ce respect religieux pour l'homme, ce sentiment profond de ses devoirs; nourrissons-le par toutes nos institutions; que l'éducation publique soit surtout dirigée vers ce but.* (Pag. 30).

Mais, encore une fois, quels sont les moyens des novateurs pour nous commander un si sublime devoir? Car il ne suffit pas de faire de beaux préceptes, il faut encore en rendre la pratique possible, il faut les mettre

à

Digitized by Google

à la portée de tous les esprits, il faut en inspirer le désir et l'émulation par des motifs assez puissans pour résister au langage contraire de nos passions, à l'indifférence des cœurs, à l'amour-propre de la multitude.

Quand la religion catholique nous inspire pour nos semblables et pour nous-mêmes un respect religieux, ô combien ses motifs sont grands! combien ses moyens sont efficaces! C'est dans le corps entier de sa doctrine, c'est dans l'ensemble de son culte, c'est dans toute la suite de ses sacremens, de ses prières et de ses rites qu'elle a placé la raison et le motif de ce respect. Cet homme n'est pas seulement mon semblable, mais il est mon second *moi*. Nous remontons à un même père sur la terre et dans le ciel; nous sommes régénérés dans les eaux du même baptême; nous sommes les cohéritiers de la même immortalité; nous sommes plus encore, nous devenons, par la participation des mêmes prières et des mêmes sacremens, les membres du même corps; nous ne sommes plus qu'un seul cœur et une seule âme en Jésus-Christ notre chef: je reconnois donc

Digitized by Google

en l'homme, par la foi, la ressemblance et l'image du Très-Haut, un corps sanctifié dès sa naissance, une âme devenue le temple du Saint-Esprit, un corps et une âme rendus participans de la Divinité même. Or, quel motif peut m'inspirer un respect plus religieux de mes semblables? Dira-t-on que ce respect cesse d'exister à l'égard d'un homme qui ne sera pas de ma religion, ou qui en sera le transgresseur?.... Mais la même foi catholique ne m'apprend-elle pas que l'homme le plus infidèle peut devenir le plus fidèle; que Saul, de persécuteur peut devenir apôtre; que le plus grand pécheur peut devenir le plus grand saint, et l'homme le plus juste décheoir? ainsi le respect religieux du catholique s'étend également sur tous les hommes; sur les catholiques d'abord, et puis sur les Gentils; premièrement, sur les justes, et ensuite sur les pécheurs, non comme pécheurs, mais comme appelés au repentir, et capables de renouvellement moral.

Y a-t-il dans le système religieux des sophistes modernes, quelque motif pareil de respecter les hommes? Tout ce que ces novateurs peuvent dire, se réduit au sentiment

Digitized by Google

tiré de la morale naturelle ; mais ces sentimens se retrouvent ici mêlés à tous les autres principes que nous venons de décrire, et qui leur donnent une force sans bornes, et que nulle politique humaine ne sauroit suppléer.

Observez qu'il n'est point parlé de ce respect religieux pour nos semblables dans la religion des anciens peuples : les sophistes modernes se sont donc ici rendus les plagiaires de l'Evangile ; mais leur doctrine du respect *religieux* étant séparée du reste de la loi, devient insignifiante pour leur disciple, qui ne trouvera le plus souvent rien à respecter dans un homme, que la crainte du mal qu'il pourroit en recevoir.

Appliquez au respect de soi-même, ce que nous disons du respect religieux pour autrui. Ce sont pour soi et pour les autres, les mêmes motifs qui ne se trouvent que dans la religion de Jésus-Christ. Son disciple n'est pas le maître de violer en lui la ressemblance divine, la sainteté de son baptême, la communion des saints ; il est obligé de respecter en soi un autre soi plus grand que celui de

Digitized by Google

la nature; sa pensée comme son cœur appartiennent à Jésus-Christ dont ils sont l'héritage; ses membres sont les membres de Jésus-Christ; en lui donc tout est saint; et s'il manque au respect qu'il se doit, il pèche; s'il ne conserve point la pureté de son âme, il pèche, il outrage en soi le caractère de fils de Dieu qu'il ne s'est pas donné; il fait injure à sa propre dignité d'homme et de chrétien. Or, peut-il jamais exister dans aucun autre culte une pareille réunion de motifs pour se respecter soi-même dans ses semblables, et ses semblables dans soi-même?

III.

L'Éducation commune.

Le sophiste sanguinaire rappelle les hommes à l'éducation commune et égale pour tous. *Il ne s'agit plus*, dit-il, *de former des messieurs, mais des citoyens; la patrie seule a droit d'élever ses enfans; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'aristocratie et d'un fédéralisme do-*

Digitized by Google

mestique, qui rétrécit les âmes en les isolant, et détruit avec l'égalité tous les fondemens de l'ordre social. (Rapport, pag. 30).

Les anciens Perses nous ont offert, dans le monde, le premier exemple de l'éducation commune pour les enfans des grands; après les Perses, les Lacédémoniens nous ont donné le même exemple pour les enfans de leurs citoyens; mais à la religion catholique appartient l'honneur d'être venue la première rappeler les hommes de toutes les conditions et de tous les climats à la même instruction morale.

C'est tout ce qu'elle pouvoit faire pour le bonheur des sociétés humaines; et quand des philosophes novateurs, voulant renchérir de nos jours sur la loi de Jésus, ont voulu jeter les bases d'une éducation civile, commune pour tous les citoyens, ils ont formé un projet impossible dans son exécution.

Leur République admettroit-elle, en effet, des maîtres et des serviteurs, des gouvernans et des gouvernés, des artisans et des ouvriers, des citadins et des cultivateurs, des professions diverses ou une seule profes-

Digitized by Google

sion, ou bien tout le monde y seroit-il gouvernant, citadin et artiste de la même profession, et d'une égale fortune? C'est ce que l'on ne peut dire, sans renverser tout à coup le système social de fond en comble. Mais dès lors, que devient le système de la même éducation pour tous les citoyens? N'est-elle pas une véritable dérision dans le sens de ce novateur? *Il ne s'agit plus de former des messieurs, mais des citoyens.* Fort bien; mais croit-on que l'éducation publique est capable par elle-même de diminuer l'orgueil des enfans des riches, en les associant à la même discipline que les enfans des pauvres? D'ailleurs, comment les enfans du cultivateur à gage profiteront-ils de cette instruction commune? La République se chargera-t-elle de les nourrir durant tout le cours d'une longue éducation? Non, dit-on, il leur suffira d'avoir des écoles primaires. J'entends : les seuls enfans des riches pourront se procurer les instructions savantes et philosophiques; les premiers se contenteront de notions vulgaires et triviales, qu'ils apprendront des maîtres subalternes de leur canton; les seconds atteindront seuls au faîte

Digitized by Google

du savoir, à la double doctrine de Pythagore. — Vous vous trompez, ajoute-t-on, la République se chargera des enfans des pauvres qui, dans les écoles primaires, annonceront de grands talens : ceux-ci seront envoyés aux écoles centrales ; ils seront élevés aux frais de la République, ils recevront la même éducation que les enfans des riches. Mais que devient encore ici l'éducation commune pour tous ? En condamnez-vous moins la majorité de la nation à recevoir une instruction inférieure à celle de ce petit nombre de citoyens, qui pourront seuls ensuite se mettre sur les rangs pour les différentes magistratures ? Certes, en détruisant l'ancienne religion de l'Etat, vous ôtez la seule compensation que la Providence eût réservée aux pauvres et aux ignorans, la même instruction morale pour tous, l'instruction évangélique qui, sans rien déranger à la hiérarchie des conditions, appelle à la connoissance des mêmes vérités les pauvres et les simples, ainsi que les premiers et les plus savans d'entre le peuple.

Dira-t-on que cette religion favorise l'orgueil des familles ? tout au contraire, sa

Digitized by Google

morale est d'autant plus propre à couper racine à cet *orgueil*, qu'elle ne cesse de le combattre. Ouvrez les livres saints, parcourez toutes les pages de l'Evangile; que reste-t-il de l'orgueil des familles devant la crèche de Jésus-Christ, devant l'unité de la foi catholique, qui soumet tous les hommes, sans distinction d'état, aux mêmes élémens de doctrine?

Arrêtons-nous un moment ici. Comment, hors de la foi chrétienne, se flatteroit-on d'amener dans l'instruction publique la même croyance de la part des maîtres et des disciples? Comment, hors d'une foi divine qui commande à l'inconstance de l'esprit humain, et qui, sans blesser leur orgueil, soumet les esprits les plus altiers et les plus disparates à la même doctrine, parce qu'ils la croient également inspirée du ciel? comment, hors de cette foi, soumettre les différens maîtres à enseigner les mêmes principes? Qui se chargeroit seulement de trouver en France six philosophes, publicistes, littérateurs, moralistes, qui pensassent précisément de même sur les points capitaux de la religion et de la morale?

Digitized by Google

L'idée des écoles normales étoit en elle-même très-grande, très-utile, très-heureuse, si l'on avoit pu trouver ce petit nombre de philosophes conformes dans leurs opinions. Je connois trois professeurs de cette école. Je suis bien sûr qu'aucun d'eux ne pense comme l'un ou l'autre de ses collègues. On peut juger de là quelle disparité de principes devoit nécessairement résulter d'une pareille école.

Revenons à l'enseignement catholique. Lorsqu'il atteint par la hiérarchie de ses instituteurs d'un bout à l'autre de l'Univers, et qu'il est le même partout, dira-t-on qu'il *rétrécit les âmes en les isolant*, ce culte dont la doctrine embrasse tous les âges et tous les peuples, dont les dogmes mettent le disciple en communion avec tous les hommes justes des siècles passés, des siècles présens, des siècles à venir, avec le ciel et avec la terre, avec le Dieu créateur, conservateur et sauveur? Dira-t-on qu'il rétrécit les âmes en les isolant, ce culte dont les prières, les sacrifices et tous les rites sont inséparables du dévouement personnel au bien général; ce culte qui ne cesse de prêcher à ses disci-

Digitized by Google

ples l'abnégation de soi-même, la charité universelle ?

I V.

Réunion des Chrétiens. Liens de fraternité.

Le génie humain inventera-t-il jamais quelque chose de semblable à nos solennités chrétiennes pour réunir les citoyens, pour resserrer les liens de leur fraternité ? La réunion des citoyens, telle que les sophistes novateurs l'ont entendu, loin d'exciter l'attendrissement des cœurs, y réveille toutes les passions. Remarquez, en effet, que ce ne sera ni la piété modeste, ni l'obscure vertu, ni les talens cachés, mais l'intrigue, l'ambition altière, les talens séducteurs, qui tiendront la première place dans ces solennités civiques, qui en seront les idoles et les pontifes : remarquez que dans cette réunion de citoyens, l'adresse, la beauté du corps, toutes les grâces extérieures, toutes les qualités qui brillent au dehors, fixeront seules tous les regards, tandis que ceux qui, sans avoir ces recommandations périssables, en auront l'amour-propre, ne

Digitized by Google

s'en retireront qu'avec le secret dépit de leur infériorité.

Le chef-d'œuvre de pareilles réunions dans les temples chrétiens, c'est qu'ici l'homme s'oublie lui-même, pour ne s'occuper plus que de pensées et de sentimens divins; c'est que l'homme n'y connoît plus l'homme que sous ses rapports immortels; c'est que l'on n'y vénère que les vertus intérieures qui sont à la portée de tous, qui ne peuvent exciter la jalousie d'un seul, qu'il est beau de posséder, mais doux encore de contempler dans ceux qui les possèdent; c'est que là tous les hommes sont intéressés, et liés les uns aux autres par des prières communes, par un sacrifice commun, par un banquet spirituel où ils ont tous le même droit, par une même parole de vie qui les pénètre de ses ineffables consolations, leur adoucit les chagrins de la vie, et les rappelle incessamment à la considération des siècles éternels. C'est la même parole qui leur prescrit leurs différens devoirs, qui satisfait également les maîtres et les serviteurs, les différentes conditions et les différens âges, et leur assure à tous les moyens

Digitized by Google

de se réconcilier avec Dieu, avec soi-même, avec leur prochain. C'est enfin qu'on ne sort jamais avec quelque recueillement de l'assemblée des fidèles, sans se sentir meilleur qu'auparavant, au lieu qu'on ne sort jamais des fêtes et des banquets civiques, sans se sentir plus dissipé.

V.

Moyens de régénération.

Remarquez que ce mot de *régénération*, ignoré des anciens peuples, nous vient de la religion chrétienne. C'est de l'Evangile même, comme nous l'avons dit, que nos sophistes novateurs l'ont emprunté; mais nous aurons toujours la même raison de leur demander : où sont vos moyens de régénération?

Quand la religion de Jésus-Christ vint éclairer l'Univers de ses lumières, et appeler les peuples à la vraie foi, elle produisit une vraie régénération dans les esprits et dans les cœurs, c'est-à-dire, qu'elle les enfanta à une

Digitized by Google

nouvelle vie, qu'elle les créa de nouveau; qu'elle les dépouilla du vieil homme d'incrédulité, de corruption, d'immoralité, pour les revêtir de l'homme crucifié dans tous ses vices, de l'homme sanctifié dans toutes ses actions, de l'homme soumis à la parole de Dieu, fidèle à la pratique de ses commandemens, de l'homme enfin restitué à la souveraine perfection de son être.

Mais en quoi les novateurs du jour peuvent-ils se flatter d'avoir rien opéré de semblable sur la terre? Suffit-il donc de dire aux hommes : soyez régénérés, pour les régénérer en effet?

Si je médite, si j'approfondis les moyens régénérateurs du christianisme, j'y vois d'abord la renaissance spirituelle dans l'eau et dans l'Esprit-Saint; j'y reconnois une voie toujours ouverte au vrai repentir, et qui ne peut jamais favoriser le vice; j'y vois un sacrifice d'expiation et d'actions de grâces, un sacrifice non sanglant, qui réunit tous les fidèles à Jésus-Christ dans un seul et même cœur; j'y vois des prières, des hymnes et des cantiques, qui portent aux âmes la conviction de la vertu; j'y vois un Décalogue, un

Digitized by Google

Evangile, une alliance contractée avec le ciel, qui me certifient un paradis et un enfer, sans lesquels la plus sublime morale laissera toujours l'homme charnel avec ses passions; j'y vois enfin une église, un sacerdoce consolateur, réformateur, embrassant, par la même charité, toutes les parties de l'Univers, et les conduisant à Dieu.

Si je médite, si j'approfondis les moyens régénérateurs de nos sophistes, j'y reconnois une voie toujours ouverte au libertinage d'esprit et à la dépravation du cœur; j'y vois l'absence absolue du sacrifice : comme si dans la religion prétendue universelle de la nature, l'homme n'avoit point à reconnoître le souverain domaine de Dieu, à se repentir de ses fautes, à en demander à Dieu le pardon; comme si, dans cette religion théophilantropique, tout don excellent venant de l'homme, il n'en devoit à Dieu aucun autre hommage qu'un simple aveu! J'y vois encore dans les moyens régénérateurs, un sujet éternel de division religieuse et morale, aucune autorité suffisante pour commander à ma foi, aucun centre de ralliement pour retenir les hommes unis dans la même espérance et la

Digitized by Google

même charité ; je n'y vois d'autres prières que celles qui frappent les sens par la nouveauté des images, sans toucher les cœurs, et les ramener à la pénitence; je n'y vois dans les hymnes et les cantiques qu'un Dieu, qui n'est pour moi, ni le Dieu de la création, ni le Dieu de la révélation, ni le Dieu qui doit venir juger les vivans et les morts; mais le Dieu véritablement inconnu, le Dieu qui n'est pas même bien distinct de la nature avec lequel on l'associe, le Dieu qui, après avoir crée l'homme, l'a délaissé sur la terre, sans daigner s'intéresser jamais à son sort. Mais que puis-je attendre d'un tel Dieu, que l'abandon, l'isolement et l'oubli ? comment puis-je espérer que mes prières s'éleveront jusqu'à lui ? que dans mes maux il sera mon libérateur, dans mon repentir mon sauveur, et dans ma mort ma seconde vie ?

Et cependant quelle régénération morale peut-on espérer de produire dans l'Univers sans cette espérance ? que dis-je ! en voulant la lui ôter quand il l'a déjà ?

Mais quels sont enfin les autres moyens régénérateurs de nos sophistes ? où est dans leur doctrine un corps de préceptes semblable à

Digitized by Google

celui du Décalogue, et qui soit digne de régénérer l'Evangile lui-même ? car c'est de quoi les sophistes novateurs se vantent ; et comment, sans alliance constatée avec le ciel, sans la doctrine clairement énoncée d'un ciel et d'un enfer, osent-ils se flatter de régénérer la vertu de l'homme, et de le défendre de ses propres passions ?

V I.

Fêtes solennelles et générales pour toute la République ; fêtes particulières, et pour chaque lieu, qui soient des jours de repos ; sentimens généreux excités par ces fêtes ; l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie, le respect des lois, la mémoire des tyrans et des traîtres vouée à l'exécration ; le juste tribut de la reconnoissance publique acquitté envers les héros de la liberté et de l'humanité, etc.

La religion de Jésus-Christ a procuré aux hommes tous ces signalés bienfaits ; mais sans mêler des sentimens pénibles à des sentimens généreux, sans faire de la haine et de

Digitized by Google

de la vengeance une partie de son culte. Elle a aussi ses fêtes générales et solennelles pour toute la France, et non-seulement pour toute la France, mais pour tout l'Univers.

Dans ces fêtes générales et solennelles, ce n'est pas un seul peuple qui se réjouit dans le Seigneur, mais tous les fidèles de l'Univers prennent part à la même joie, aux mêmes prières, au même sacrifice.

Admirez d'abord le sujet des solennités chrétiennes. Il ne s'agit point ici de célébrer l'époque où un peuple s'élève contre un autre peuple, où un gouvernement succède à un autre gouvernement, où une faction l'emporte sur une autre faction; il ne s'agit point enfin de rappeler le souvenir des batailles ou des triomphes, qui firent couler le sang des hommes.

Non, les solennités qui méritent d'être célébrées par les peuples, et qui honorent véritablement le genre humain, ne sont point celles qui ne sont propres qu'à humilier les vaincus, qu'à conserver la mémoire des discordes civiles, qu'à prêter un nouvel aliment à l'orgueil des nations, des familles ou des

hommes. Ce sont les solennités qui tendent à la réunion des peuples, à l'oubli des injures, à la gloire de Dieu et au salut des hommes; ce sont les solennités qui conviennent également à tous les pays et à tous les âges, et qui portent dans tous les cœurs bien disposés les mêmes consolations et les mêmes allégresses; ce sont les solennités où l'on célèbre toutes les grandes époques de la création et de la régénération du monde: telle la *solennité de Noël*, ou de la nature divine unie à la nature humaine, dans le mystère d'un Dieu fait homme; telle la *solennité du Vendredi-Saint*, qui m'apprend à souffrir et à mourir avec Jésus-Christ, qui me présente le Fils de Dieu les bras étendus en croix sur le Calvaire, embrassant les siècles anciens et les siècles nouveaux, s'immolant pour les péchés du genre humain, et par son immolation sainte rendant à la vertu tout son éclat, renouant l'antique alliance formée entre le ciel et la terre, et restituant à l'homme toute sa dignité; telle la *solennité de la Résurrection de Jésus-Christ*, qui me cautionne la mienne; la *solennité de la Pentecôte*, qui

Digitized by Google

nous embrase de l'amour de Dieu et des hommes; la *solennité du Dimanche*, qui consacre tous les septièmes jours au Seigneur; jours de fraternité et de paix, où toutes les vaines distinctions mondaines cessent d'exister pour les vrais chrétiens dans les saints temples; où tous les hommes redevenus frères par la charité, resserrent entre eux les liens célestes qui les unissent; où les riches et les pauvres, les grands et les petits, les puissans et les foibles, les savans et les ignorans, reconnoissent devant les mêmes autels, un même Dieu, rémunérateur et vengeur, une même foi, une même immortalité; où la seule piété, qui est le complément de tout devoir envers Dieu et envers les hommes, a des droits à la vénération publique.

Vous désirez *des fêtes solennelles et générales pour toute la République, et des fêtes particulières pour chaque lieu, qui soient des jours de repos.* Ouvrez le calendrier catholique, vous y verrez dans le cours d'une seule année, toutes les vertus préconisées, toutes les conditions sanctifiées, des exemples de justice et de magnanimité pour tous les hommes et pour tous les âges, pour

les époux et pour les vierges, pour les pères et pour les enfans, pour les maîtres et pour les serviteurs; vous y verrez chaque jour de l'année nous offrir un patron et un modèle, et l'année ne s'écouler point, sans que le vœu de ces anciens philosophes, qui conseilloient à leurs disciples de se choisir ce patron et ce modèle parmi leurs sages, et de l'avoir toujours présent à leur pensée; sans, dis-je, que ce vœu ne soit accompli pour tous les vrais chrétiens, et d'une manière plus excellente que ces philosophes l'eussent jamais imaginé dans leurs écoles.

Vous désirez *des fêtes particulières* pour chaque lieu. Mais ces fêtes existent dans la religion catholique. Chaque pays, chaque cité, chaque village a les siennes. Quoi! il n'est point de hameau qui n'ait son patron choisi parmi nos saints, et que l'on se flatteroit vainement de remplacer par l'idée de quelques grands hommes selon le siècle.

Vous désirez que ces *fêtes produisent des sentimens généreux*. Mais les fêtes catholiques ne sont-elles pas une continuelle leçon de charité envers les hommes, de fidélité envers la patrie, de dévouement de l'intérêt

Digitized by Google

particulier à l'intérêt général? Un sophiste prétend que l'enthousiasme de la liberté ne sauroit se rencontrer dans ces fêtes; comme si l'esprit de la religion chrétienne n'étoit pas celui de la vraie liberté, qui élève l'homme chrétien au-dessus de la force et de la violence des plus cruels tyrans! C'est cette liberté, dont l'enthousiasme divin animoit les confesseurs de la foi, sous les Maxence et les Néron, quand ils ne craignoient pas, en rendant aux lois civiles le respect dû à ces lois, de rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu. C'est cette même liberté, dont les vrais chrétiens ont parmi nous donné les plus grands exemples dans tout le cours de la révolution, et jusque sous le couteau de la terreur. J'en atteste le témoignage de la nation entière. N'a-t-on pas vu de simples vierges de Jésus-Christ, d'humbles religieuses, manifester devant leurs juges, et à la vue du supplice, un courage supérieur à toutes les craintes, et à la mort même?

Je ne répète pas ce que j'ai dit ailleurs, que l'Evangile tend naturellement à la liberté des peuples; que l'Europe lui doit la cessation de l'esclavage, et la réforme de ce droit

Digitized by Google

des gens, si méconnu sur la terre, jusqu'à la propagation de la loi de Jésus-Christ.

Qu'il me suffise d'ajouter que tout sentiment généreux, tout modèle du beau moral, tout exemple de justice et de vérité s'y retrouve; elle n'inspire pas seulement le goût et le désir du bien, mais son amour, mais son enthousiasme, mais son émulation. Vertus publiques, vertus secrètes, moyen d'instruction, moyen de réforme, moyen de renouvellement, moyen de retour au bien, moyen de perfection, moyen de charité, culte d'égalité, culte de fraternité, culte d'amour de Dieu et des hommes; tels sont les bienfaits de la religion de Jésus-Christ, et que l'on chercheroit en vain dans tout autre culte.

Si vous descendez maintenant à l'examen des fêtes décadaires, vous serez encore mieux convaincu de leur insuffisance morale sur l'esprit de leurs disciples.

Une première réflexion très-importante, c'est que parmi les trente-six fêtes ou vertus décadaires établies par les novateurs, toutes celles qu'une saine morale pouvoit admettre, se trouvent dans le culte de tous les dimanches, sans que le chrétien ait besoin de les

Digitized by Google

diviser par décades pour les honorer une à une; que dis-je? le sacrifice de la messe les comprend toutes d'une manière si sainte, que la raison humaine ne sauroit rien imaginer de plus parfait. Lecteur, soyez attentif. Revenez, s'il est nécessaire, sur le tableau que nous vous avons offert des fêtes décadaires. Que s'y propose le prétendu disciple de la religion naturelle? D'y honorer successivement les vertus les plus recommandables à la société, *successivement*. Or, l'Eglise honore toutes ces vertus *collectivement*, toutes les fois que le prêtre catholique monte à l'autel; elle les honore de même dans les psaumes et les cantiques sacrés, non-seulement de chaque dimanche, mais de chaque jour de l'année.

La première fête décadaire est établie en l'honneur de *l'Être suprême et de la Nature*. Chaque jour, le chrétien célèbre l'Être suprême dans la nature, et la nature dans son auteur. « *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* ».

Voilà le vœu journalier que répète, le

matin et le soir, chaque fidèle, et que le prêtre catholique porte continuellement à l'autel. Vous y remarquerez, 1°. que l'Être suprême y est connu sous ses vrais rapports, de père de la nature et du genre humain; 2°. que la nature n'y est point invoquée, mais Dieu seul, parce que Dieu seul est Dieu.

Je ne parle pas ici des autres prières, des autres bénédictions, des autres louanges sans nombre, par lesquelles l'Eglise ne cesse d'acquitter envers Dieu le tribut de la création et de la régénération. J'ai parlé du sacrifice de nos autels; c'est là que Dieu est invoqué sous tous les titres qui le rendent cher à l'homme, et qui rendent l'homme cher à Dieu; c'est là que la religion est véritablement l'union du ciel et de la terre; c'est là que tous les justes, tous les fidèles, ne font plus en Jésus-Christ qu'un seul cœur et une seule âme; c'est là que l'homme est averti qu'il ne doit pas approcher de la Divinité, s'il n'est vertueux, du moins par le repentir: là vous trouverez, 1°. un *sacrifice de pénitence* dans la confession des péchés; 2°. un *sacrifice d'adoration et d'amour* dans l'hymne des Anges:

Digitized by Google

Gloire à Dieu au plus haut des cieux; 3°. un *sacrifice d'expiation et de satisfaction* dans l'immolation de l'agneau sans tache; là vous trouverez tous les dogmes fondamentaux de la morale dans le symbole des apôtres, l'Être suprême reconnu pour le Dieu créateur, conservateur et sauveur; pour le juge des vivans et des morts; pour le principe et la fin de toute justice, comme la source d'où tout bien procède; pour le souverainement bon, le souverainement juste, le souverainement aimable; là vous reconnoîtrez Dieu à ses vrais attributs. Et dans les fêtes des prétendus disciples de la nature, dites-nous ce que signifie cet Être suprême dont on nous parle, sans nous enseigner ce qu'il est en lui-même, ni ce qu'il est par rapport à l'homme; dites-nous ce que signifie cette nature que l'on ose placer sur les mêmes autels. Veut-on la faire égale à Dieu, ou co-éternelle avec Dieu, comme plusieurs sectes de philosophes n'ont pas rougi de le soutenir dans les différens âges? J'ai beau méditer cet Être suprême des sophistes du jour, et cette nature qu'ils mettent à ses côtés, comme si elle pouvoit rivaliser avec son

Digitized by Google

maître; je ne saurois concevoir cet Être, qui se montre pour la première fois à l'Univers, par l'organe d'un Robespierre.

La seconde fête décadaire est dédiée *au genre humain.* Ce n'est pas en ne consacrant aux nations qu'une seule fête dans l'année, que la religion chrétienne se déclare leur bienfaitrice, c'est en nourrissant continuellement l'esprit et le cœur de ses disciples de sentimens catholiques, qu'elle les appelle à la morale et au sacrifice universels. Son sacrifice, elle l'offre chaque jour dans tous les pays de la terre, et c'est pour le *salut du genre humain. Pro totius mundi salute.* Avouons toutefois que cette idée d'instituer une fête en l'honneur *du genre humain*, une autre à la *liberté du monde*, est grande et sublime; mais considérez qu'on la doit uniquement à la religion chrétienne: qu'avant cette religion, tout législateur, tout philosophe avoit concentré ses vues dans les limites de son pays; que Jésus-Christ le premier a fondé sa loi sainte pour tout le genre humain, et a donné la mission à ses apôtres d'aller prêcher l'Evangile dans tous les pays du monde.

Digitized by Google

Je dis la même chose de la fête en *l'honneur des bienfaiteurs de l'humanité*. Il n'étoit venu dans l'esprit d'aucun législateur avant Jésus-Christ, d'appeler les héros des autres pays à partager les honneurs rendus à ceux de leur patrie. Jamais un Chinois n'eût songé à élever à Socrate un autel à côté de celui de Confucius, et de même les Romains et les Grecs, s'estimant fort supérieurs à tous les autres peuples, n'étoient pas dans l'usage de chercher des grands hommes ailleurs que dans leur pays. La religion chrétienne rendit un service plus signalé à la vertu, en la rendant commune à tous les pays, en donnant à l'homme juste l'Univers pour patrie, en le faisant le patron de tout le genre humain, en honorant indistinctement sur ses autels les cendres de l'homme juste, sans distinction de climat, de gouvernement ou de naissance.

Quant aux différentes vertus, *l'amour de la patrie, la vérité, la justice, la bonne foi, le désintéressement, la pudeur, l'amitié, la frugalité, le courage, la foi conjugale, l'amour paternel, la tendresse maternelle, la piété filiale*, toutes ces vertus

Digitized by Google

sont également louées, protégées dans notre culte, non pas un seul jour dans l'année, mais tous les jours, mais dans toutes nos prières, dans tous nos sacrifices; et je défie tous les sages de la terre de pouvoir jamais enseigner aux hommes rien de plus efficace en l'honneur de toutes ces vertus, que le livre classique des chrétiens les plus vulgaires, le Catéchisme des enfans.

Je conviens après cela que la religion prétendue universelle de la nature, crée des vertus que la religion chrétienne regarde comme des vices; c'est la partie du culte de Robespierre, dont il ne faut pas lui ravir l'intention et la gloire, et que je vais examiner en peu de mots dans l'article suivant.

ARTICLE II.

Idées religieuses, morales ou politiques de la religion prétendue naturelle, qui n'ont rien de commun avec le culte catholique.

Le culte de la *nature*, celui du *genre humain*, ne sont qu'une idolâtrie mal déguisée.

Digitized by Google

La seconde décade est consacrée au *genre humain*, et la troisième au *peuple français*; mais dans le genre humain, comme dans le peuple français, tout n'est pas également digne d'être célébré par un culte. Le genre humain considéré en masse, n'est qu'un assemblage confus d'intérêts divers, de passions contraires, où l'on distingue à peine quelques vertus au milieu de beaucoup de vices. Le peuple français est composé d'une multitude d'individus de talens et de qualités opposées. Or, n'est-ce pas insulter à la raison même, que de lui proposer ce mélange révoltant de bons et de méchans à louer, et à célébrer à l'envi dans les mêmes cantiques?

Dira-t-on que les diverses vertus n'étoient pas sans autel dans la religion prétendue naturelle? Mais n'avons-nous pas dit que toutes ces vertus, en ce qu'elles ont de conforme à la vraie morale, se retrouvent dans la religion chrétienne, et sans mélange d'erreur? Elles s'y retrouvent chaque jour, le prêtre ne montant jamais à l'autel sans faire intervenir dans ses offrandes *l'Etre suprême*, *le genre humain*, *le peuple fran-*

Digitized by Google

çais, les bienfaiteurs de l'humanité, la liberté et l'égalité sainte, l'amour de la patrie, la haine de la tyrannie et de la trahison, l'amour de la vérité, de la justice et de la pudeur, de la frugalité, de la bonne foi, etc., sans faire intervenir encore la mémoire des vivans et celle des morts, sans rappeler les hommes à la vraie gloire et à l'immortalité glorieuse.

Il est vrai que la religion chrétienne ne fait point une fête de la frugalité; mais elle la recommande dans tous les temps à ses disciples, et son carême est institué plus particulièrement pour exercer l'homme à cette vertu; elle ne fait pas non plus une fête en l'honneur de *la bonne foi;* mais elle en fait le fond de toutes ses fêtes, et ne sépare jamais cette vertu de l'homme chrétien; elle ne fait point non plus les fêtes de *la gloire* et de *l'immortalité* humaine, car elle ne se laisse point surprendre par de vains dehors. Elle ne déifie que les vertus vraiment dignes de ce nom, et elle ne compte pour rien la gloire des sophistes, et de tous les génies corrupteurs de la morale des nations. La gloire, l'immortalité, qui lui sont chères, sont à la

portée de tous les hommes, des plus simples mortels comme des génies les plus élevés. Ainsi donc elle ne fera pas non plus la fête de *l'héroïsme*, et cependant elle célèbre chaque jour l'héroïsme de ses saints; cet héroïsme est celui de la vertu, que tout homme de bien peut cultiver dans le sein de sa famille; qui s'exerce moins dans l'éclat d'une vie publique que dans l'obscurité d'une vie privée; qui convient au dernier des citoyens comme au premier des législateurs; qui ne demande enfin d'autre force, d'autre bravoure, d'autre savoir, d'autre tactique que celle de la vertu, au lieu que la gloire, l'immortalité des disciples de la religion prétendue naturelle et leur héroïsme ne conviennent qu'aux grands talens aidés de grandes occasions, ce qui en exclut nécessairement la presque totalité du genre humain, qui ne peut trouver par conséquent dans ces fêtes, ni motifs d'émulation, ni sujet d'édification, qui ne peut en sortir que pénétrée d'une admiration stupide, d'un découragement intérieur, et du sentiment amer de sa propre insuffisance. Enfin, la religion chrétienne ne fait point la fête du *stoïcisme;* mais toute la

Digitized by Google

suite de ses mystères, de sa morale, de ses rites, élève l'homme aussi haut que le stoïcisme, plus haut même, et sans l'enfler d'un vain orgueil, sans lui inspirer aucun désir de rivalité avec son Dieu, sans l'éloigner des sentimens de patience, de résignation et de vertu qui conviennent à l'homme dans toutes les circonstances de la vie, mais surtout dans le malheur. Or, la religion chrétienne est intelligible à tous les esprits dans ses préceptes, et le stoïcisme est et demeurera toujours inconnu à la multitude, qui ne comprendra jamais rien au pompeux étalage de ses maximes, qui appellera constamment un mal un mal, et un bien un bien, qui n'a point assez de philosophie pour se contenter, dans la conduite de la vie, du *Manuel d'Epictète*, ou des *Pensées d'Antonin*, et qui veut être instruite par une doctrine plus convenable à la nature de l'homme.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De la religion prétendue naturelle de nos sophistes, comparée avec les divers autres cultes existant aujourd'hui sur la terre.

TOUTES les religions ont des dogmes de foi; elles ont une morale qu'elles regardent comme divine; elles ont une tradition qui les fait remonter aux premiers âges du monde; elles ont des livres sacrés, une révélation et un sacerdoce; elles ont des temples, des autels, des prières pour les vivans et pour les morts, des sacrifices d'expiation et d'actions de grâce: la religion prétendue naturelle s'éloigne de cette croyance générale.

Celle-ci ne porte que sur l'homme, et celles-là font de Dieu leur premier appui; leurs livres sacrés sont supposés venir de Dieu même, ce qui leur donne une sanction que les théophilantropes chercheroient en vain à donner à leur croyance.

Mais, dira-t-on, la foi de ces peuples sanc-

Digitized by Google

tionne des erreurs : je l'avoue; mais des erreurs qui n'ôtent rien de leur force à certaines vérités naturelles, au lieu que le système des disciples de la religion prétendue naturelle tendoit à la destruction de toute vérité.

Cette pensée veut être approfondie. Les livres de Mahomet et de Brama, ceux de Confucius et de Zoroastre, commandent l'un et l'autre le devoir de la bienfaisance : les sophistes novateurs le commandent aussi; mais les premiers le commandent au nom de l'Eternel, et ils en font un devoir de religion en même temps qu'un devoir de nature: les sophistes novateurs commandent la bienfaisance en leur privé nom; ils en font seulement un devoir de nature; ils ne mettent ce précepte sous la sauvegarde de personne; ils n'en font qu'un moyen de sensibilité fort étranger à l'expiation des fautes dont ils ne parlent seulement pas, et aux récompenses immortelles dont ils ne disent mot.

Il en est de même des autres devoirs moraux, qui sont toujours appuyés, dans les différens cultes, des mêmes motifs divins, et qui en sont également abandonnés dans

Digitized by Google

le culte de Robespierre, ou des disciples de la prétendue religion naturelle.

Achevons rapidement le parallèle. Ce culte ne peut, ni ne doit inspirer aucune vénération aux peuples : il ne vient point de Dieu, mais de l'homme ; il n'a d'autre corps de doctrine que l'innombrable variété de principes qui divisent la philosophie moderne en autant d'opinions contraires qu'il y a de philosophes. Sa première croyance, c'est de supposer qu'il n'existe aucune révélation divine sur la terre ; toute tradition commence pour elle avec Robespierre ; elle méconnoît toute communication préexistante entre Dieu et l'homme ; elle se tait également, et sur les moyens d'expiation, et sur ceux du repentir, et sur tout ce qui tient au changement intérieur de l'homme.

La religion de l'Indien se prétend fondée sur la parole du dieu Brama ; celle des Mahométans, sur la foi de leur prophète ; celle des Guèbres, sur la foi de Zoroastre ; celle des habitans des îles du Sud, sur la foi de leurs oracles : tous les Indiens, Mahométans, Guèbres, Otaïtiens, croient à leurs dieux, aux instructions émanées de leurs

dieux, à la tradition de leurs ancêtres, à des rapports antérieurs entre Dieu et l'homme; ils croient à l'efficace de la prière, à celle des sacrifices, à celle de la pénitence, pour les vivans et pour les morts. Ces religions sont donc bien plus sentimentales que celle des disciples de la prétendue religion naturelle, bien plus adaptées aux besoins de l'homme, à ses foiblesses, et à sa régénération morale.

Tel a été, dans tous les temps, un des défauts les plus essentiels de la philosophie humaine, de ne compter au nombre de ses disciples que des hommes impeccables, et les sophistes novateurs n'ont point évité cet insupportable orgueil de la philosophie. Vous chercheriez en vain dans tout leur culte aucune partie qui ait rapport au pardon des péchés, au retour à la vertu, à la mortification des sens : ce sont là des sentimens étrangers à ces novateurs, et dont l'absence frappe leur culte d'une nouvelle nullité. Vous chercheriez aussi vainement dans leur culte le moindre vestige des prières et des sacrifices offerts pour les morts. Une fête consacrée à nos aïeux, sans intervention céleste, sans

Digitized by Google

aucune trace de sentiment religieux, voilà tout ce qu'ils nous offrent en l'honneur de ceux qui nous ont précédés dans la carrière de la vie; tandis que l'insulaire d'Otaïti, qui n'est inspiré que par la nature sauvage, ne se croit pas dispensé de venir passer des nuits entières sur les tombeaux d'un père, d'un époux ou d'un enfant chéri, et d'ajouter, sur le gazon qui le couvre, le sacrifice à la prière. Ah! c'est qu'une funeste philosophie n'a point encore arraché ce sauvage aux premiers vœux de sa conscience, aux premières impulsions de son cœur, aux premiers devoirs d'une âme sensible.

Enfin, dans la religion des sophistes novateurs, l'on ne voit ni sacerdoce, ni consécration de l'homme à la Divinité... Seroit-ce donc là une perfection de leur culte? Mais si le propre de la religion est d'unir l'homme à Dieu, si le propre de la religion est encore d'inspirer à l'homme l'amour de toutes les vertus, n'est-il pas évident que plus un culte multipliera pour l'homme les moyens d'union avec Dieu et les moyens de vertus, plus il se rapprochera de la fin même pour laquelle la

Digitized by Google

religion est établie? Or, d'après ce principe incontestable, laquelle de ces religions atteindra plus efficacement son but? Ce n'est pas celle qui se prive des plus sûrs moyens de parler aux sens de l'homme en même temps qu'à son esprit; ce n'est pas celle qui isole l'homme de tout sacerdoce; car par cet isolement, elle fait deux maux à la fois. En se privant du secours du sacerdoce, elle s'ôte un des plus sûrs moyens d'instruction; elle délaisse son culte à la merci des opinions; elle n'a plus de dépositaire assuré de ses cérémonies et de ses rites: nul ne peut s'intéresser à ses progrès; c'est une place forte sans garnison, ou une armée sans chef, une cité sans magistrats; la place ne tarde pas à devenir la proie des ennemis; l'armée tombe dans l'indiscipline, et la cité dans l'anarchie. Que l'on ne nous demande donc plus si les prêtres sont nécessaires à la religion; ils en sont les agens nécessaires. Sans prêtres, vous pourrez avoir une belle morale philosophique, mais vous n'aurez point de religion; vous pourrez avoir des processions civiques, des inscriptions civiques, des Elysées et des Panthéons, mais vous n'aurez

Digitized by Google

point de religion ; vous pourrez avoir quelques partisans de votre doctrine, mais vous n'aurez jamais des croyans ; vous pourrez avoir une réunion de sophistes, vous ne pourrez jamais avoir une assemblée de fidèles; et tous vos rêves métaphysiques feront moins de fortune encore dans le monde, que ceux des philosophes de la Grèce et de Rome, parce que vous êtes venu trop tard pour nous prêcher la théophilantropie.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De la religion prétendue naturelle de nos sophistes, comparée avec l'ancien paganisme.

L'ANCIEN paganisme avoit eu, chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, les mêmes commencemens que la prétendue religion naturelle des théophilantropes. L'idée d'un Dieu créateur et conservateur y avoit été corrompue par les sophistes; elle y avoit été divisée d'abord en autant de personnages distincts qu'il y a d'attributs divers dans la Divinité. C'est ainsi du moins que Plutarque nous explique la théologie païenne : Mars, dit-il, n'est pour le sage que l'Être suprême considéré sous le rapport du dieu de la guerre; Pluton, Neptune, Vénus, c'est toujours le même Être suprême, considéré sous ses divers rapports, du dieu des enfers, du dieu des mers, du dieu de l'amour, etc.

Quoi qu'il en soit de cette explication, il est certain que les peuples ne l'entendoient pas ainsi, et que Bacchus, Junon, Minerve,

Digitized by Google

Apollon et les trois mille dieux dont la théologie païenne se trouvoit à la fin enrichie, n'étoient pas à ses yeux le même Dieu. Et comment les peuples auroient-ils eu de ce grand Être des idées plus pures que le divin Platon, qui animoit les astres, que Cicéron, qui invoquoit les dieux à la tribune aux harangues, que Marc-Aurèle, qui leur rend des actions de grâces dans ses écrits, que Socrate, qui leur sacrifie en mourant?

Il est vrai toutefois que dans l'histoire primitive des Egyptiens, des Chinois, des Grecs et des Romains, l'on ne trouve point ce polythéisme impur que la suite des siècles enfanta chez ces peuples. Les livres sacrés des Chinois ne parlent que d'un être créateur et conservateur, et le règne des idoles ne leur est venu que des brames de l'Inde, philosophes raisonneurs, déplorables sophistes, qui, pour vouloir analiser dans leur foible raison l'Être suprême, et réduire la religion à des principes purement politiques, ont peut-être, les premiers sur la terre, dégradé la tradition originaire du monde. Les Egyptiens, comme on peut s'en convaincre dans Hérodote, le premier des historiens, se

Digitized by Google

rapprochoient beaucoup dans les premiers temps de la foi d'un seul Dieu. Leurs prêtres, qui furent en même temps leurs philosophes, trop épris des charmes de la nature, voulurent lui rapporter une partie de leurs hommages. De là le culte du soleil et de la lune, de la terre et de ses diverses productions, le culte des légumes et des animaux, celui des insectes et des reptiles. Et n'est-ce pas là où nous conduit la religion des novateurs, en faisant des instrumens aratoires, du soc, de la charrue, des bœufs, une partie liturgique de leur culte, en bornant tous nos vœux à la terre, et ne nous montrant au delà que des *mânes*, des *ombres*, et une immortalité trop semblable au néant pour être désirée? Les Grecs et les Romains, en accueillant les erreurs superstitieuses des Egyptiens, y ajoutèrent encore. La politique de leur législateur leur fit un devoir religieux d'immortaliser leurs héros dans les temples, de leur élever des statues, des monumens, qui devinrent bientôt des idoles et des autels. De là, la naissance des demi-dieux; de là, l'origine du Panthéon chez les Romains et chez les Grecs. Mais,

Digitized by Google

Romains des beaux temps de la République, et vous, fiers Spartiates, qu'auriez-vous dit, si vous aviez vu s'ériger parmi nous un nouveau Panthéon, dont le premier héros fût le plus immoral des hommes; le second, le plus impie des écrivains, et le troisième, l'obscur et sanguinaire Marat?

Dans les principes constitutifs de son culte, Robespierre n'a fait que copier l'ancien paganisme; mais il en a dégradé les idées politiques, en les faisant tourner au profit du vice. Et quant aux vertus consacrées dans ses décades, si son institution fut encore ici la même que celle des législateurs païens, ses moyens furent bien inférieurs.

En effet, l'idolâtrie des païens portoit sur des rapports préexistans entre le ciel et la terre; ces rapports étoient faux, à la vérité, mais ils n'en portoient pas moins la conviction aux yeux des mortels abusés; ils ne leur en inspiroient pas moins la crainte des dieux, si recommandée dans tous les écrits de leurs sages; ils n'en imprimoient pas moins bien avant dans l'esprit des peuples, la terreur d'un Tartare, et l'espoir d'un Elysée. Cet Elysée étoit, si l'on veut, une assez triste

Digitized by Google

demeure pour les vertus privées, que l'on y distingue à peine au dernier rang, lorsque tous les honneurs y sont pour les grands hommes et les grandes actions ; mais enfin c'étoit un lieu de repos, et le Tartare un lieu de tourment ; il y avoit dans l'enfer des païens un tribunal redoutable, où les actions les plus secrètes des mortels étoient discutées, jugées, punies ou récompensées ; il y avoit dans leur religion un Jupiter conservateur, protecteur et sauveur, un Jupiter hospitalier, une divinité secourable dans toutes les circonstances fâcheuses de la vie ; il y avoit des livres sibyllins ; il y avoit des oracles ; il y avoit un sacerdoce et des prêtres pacificateurs, comme les Amphyctions de la Grèce ; il y avoit enfin un corps entier de religion, que l'on ne trouve point dans le culte des théophilantropes.

Sur quoi porteront toutes les vertus décadaires, séparées de toute tradition antique, de toute révélation divine, de tout sacerdoce, de tout livre sacré, de tout commandement surnaturel, de tout sacrifice expiatoire, de tout dogme certain sur la vie à venir ? Comment nos philosophes novateurs

Digitized by Google

prétendoient-ils donc en favoriser la pratique? Par des récompenses populaires? Par les honneurs du Panthéon? Mais toutes ces récompenses ne sont que pour les actions d'éclat. Les vertus privées, les vertus obscures, les vertus dédaignées ne peuvent y aspirer. Que signifient d'ailleurs des récompenses que l'intrigue ne cessera d'usurper sur le mérite modeste? Que signifient pour les cœurs sensibles et généreux des récompenses aussi périssables, qu'une même génération souvent accorde et refuse aux mêmes hommes? Que signifient les plus superbes monumens de la reconnoissance des nations envers les personnages qui les ont le mieux servies?

Quoi! le même jour a vu s'engloutir dans la nuit du néant les statues de soixante générations de rois! Ce même jour a vu leurs mausolées réduits en poudre, leurs tombeaux entr'ouverts, leurs cendres jetées au vent, et devant ce grand exemple de l'instabilité des choses humaines, qui nous retrace d'un seul coup l'origine, la durée, et le néant de tant d'autres monumens de l'orgueil humain, qui ont été, qui ne sont plus, qui se sont effacés de la mémoire des peu-

Digitized by Google

ples, comme l'ombre des montagnes disparoît à nos yeux, au coucher de chaque soleil; quoi! dis-je, devant ce grand exemple du néant de la gloire humaine, vous prétendez me pénétrer de l'ambition d'une renommée, dont les hommes seront les distributeurs!

Ah! qu'un pareil motif est insuffisant pour la religion, la morale, et la politique des nations, et le bonheur des hommes!

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Insuffisance religieuse, morale et politique de la religion prétendue naturelle.

CET article est une conséquence des précédens.

Un culte qui n'admet point de révélation divine, point de dogmes avoués de Dieu, point de vérités surnaturelles; un culte qui n'est fondé que sur le témoignage de l'homme, et qui ne se rapporte qu'à l'homme; un culte qui n'a ni prêtres, ni sacrifices, ni moyens d'expiation, ni profession de foi distincte sur l'ensemble de ses rites; un culte où l'homme est tout; et où la Divinité n'est rien, ou presque rien; où l'Être suprême n'assiste que comme protecteur et témoin; où, s'il est question de *gloire*, c'est de la gloire humaine que l'on parle, de *vérité*, c'est encore de la vérité humaine; si c'est enfin de toute autre vertu, c'est toujours de la vertu de l'homme, et jamais de la vertu de Dieu, des attributs de Dieu; un tel culte est trop récent pour inspirer quelque respect à ses disciples; il est trop

Digitized by Google

au pouvoir de l'homme, pour lui commander la moindre obéissance, et lors même qu'il conviendroit à l'homme, il ne sauroit convenir à Dieu, qui nous a créés et mis au monde pour le connoître, l'aimer, et le servir, et acquérir par ce moyen la vie éternelle; un tel culte enfin ne lie pas Dieu à l'homme, ni l'homme à Dieu. L'on ne sauroit donc l'appeler *religion*, puisque l'étymologie de ce mot annonce une seconde *alliance* de l'homme avec Dieu, dont il n'existe pas même ici de traces. Ce culte est donc encore insuffisant pour la morale.

C'est en augmentant jusqu'à l'infini les motifs en faveur de la vertu, que la religion est utile à la morale. Or, dans le culte théophilantropique, la morale n'en devient pas plus obligatoire pour l'homme; elle n'y trouve point d'autres secours que ceux de la simple raison, et de l'aveu des philosophes eux-mêmes, la raison toute seule est bien foible devant les passions. Voyez au contraire combien la religion chrétienne est puissante pour maintenir ses disciples dans les voies de la sagesse, ou pour les y rappeler lorsqu'ils s'en écartent.

Toute

Digitized by Google

Toute sa doctrine n'a point d'autre fin que la gloire de Dieu et le salut de l'homme; toutes ses fêtes, toutes ses solennités sont pour ses disciples un motif de renouvellement moral; ses prêtres ne sont établis que pour prêcher incessamment aux hommes les préceptes de la vraie justice, et leur en offrir en eux-mêmes les premiers modèles. La doctrine des novateurs n'a rien de commun avec la gloire de Dieu, avec le salut de l'homme, avec la componction de l'âme, avec le renouvellement spirituel. Elle rejette tout sacerdoce. La religion chrétienne consacre chaque jour de l'année par la vertu de ses saints; le culte des novateurs ne peut y suppléer que par les imitations les plus imparfaites. La religion chrétienne consacre les quatre-temps de l'année par le jeûne, la bénédiction, le sacrifice et la prière; le culte des novateurs laisse passer la vie entière sans jamais satisfaire à Dieu pour les péchés du peuple. La religion chrétienne rappelle plus particulièrement une fois l'année tous ses disciples à l'examen approfondi de leur conscience, à la confession de leurs péchés, à la satisfaction de leurs fautes, à la

Digitized by Google

victoire sur leurs passions, à la fin première de leur existence, à la perfection de l'homme chrétien et social, à la communion des justes ; et la prétendue religion naturelle ne connoît ni retour sur la conscience, ni examen des péchés, ni moyens d'expiation, ni voies de satisfaction... Certes! ce n'est pas avec un pareil dénûment de morale qu'elle pourroit faire le bien de la société humaine. Elle pourroit éterniser ainsi l'oubli de Dieu et de soi-même ; mais de quelle voix assez puissante se serviroit-elle pour inviter, pour presser, pour forcer la volonté des trop foibles mortels, pour les avertir à temps et à contre-temps, pour les toucher, les persuader, et les convaincre de leurs erreurs? et quand ils seroient touchés, persuadés, convaincus, comment seroient-ils ensuite assurés du pardon de leurs fautes ? Comment oseroient-ils se flatter que le ciel n'est point insensible au cri de leur repentir, dans une religion où Dieu se montre constamment sourd aux prières de l'homme, et n'a jamais daigné lui révéler son impénétrable nature ? Et toutefois, si je ne puis être certain du pardon de mes fautes, mes bons désirs ne seront-ils

Digitized by Google

pas étouffés dans leur source ? Le culte catholique ouvre mille voies au repentir, au changement de vie, et cependant il ne me permet pas un seul instant de délai dans le retour au bien, qu'il n'ouvre sous mes pas mille abîmes. Admirable économie, qui n'est toute-puissante que pour opérer la réforme des mœurs ! Elle correspond excellemment à tous les vœux secrets de mon cœur. Si je reviens à la vertu, je veux y revenir tout entier; je veux pouvoir la reconquérir sans partage; je serois trop découragé, si, plein de la céleste ambition de me régénérer dans la perfection de mon être, je demeurois incertain sur le pardon de mes fautes; il ne me suffit même pas que mes fautes soient pardonnées, il faut qu'elles soient effacées, qu'il n'en existe plus de traces dans mon âme, pour la rendre satisfaite de son vœu régénérateur, pour la remplir de contentement et d'allégresse dans les sentiers rudes et difficiles d'une entière réforme : ôtez en elle ce sentiment divin, vous ôtez toute émulation pour le bien, tout désir céleste. O triste condition d'une âme pénétrée de remords pour sa vie passée, et qui, désirant

Digitized by Google

se réconcilier avec la vertu, ne connoîtroit d'autre religion que celle de ces novateurs ! De quel côté tourneroit-elle ses regards pour être secourue dans le sentiment de sa foiblesse ? qui l'assureroit jamais que ses fautes sont pardonnées dans un culte dont le repentir et l'expiation des péchés sont bannis ? Que resteroit-il donc à faire à cette âme éplorée, qu'à gémir dans son péché, et à y mourir sans consolation comme sans espoir ? L'insuffisance de ce culte pour la morale, se fait également sentir dans ses dogmes comme dans ses rites.

Nous avons vu que tous ses dogmes se réduisoient à deux; mais ils sont énoncés si vaguement, qu'ils donnent lieu à toutes les interprétations des sophistes, qui nous laissent à la fois ignorer ce que l'Être suprême est à l'homme, et ce que l'homme est à l'Être suprême; si cet Être suprême, la nature et l'homme, sont coéternels; si cet Être suprême est un Dieu créateur, conservateur, rémunérateur et vengeur; si cette immortalité de l'âme est l'immortalité de la métempsycose, comme le veulent les Pythagoriciens; si c'est l'immortalité des Champs-Elysées et du Tar-

Digitized by Google

tare, comme le vouloient les Païens; si c'est l'immortalité planétaire, ou l'immortalité céleste; si les bons et les méchans peuvent également y prétendre, etc., etc. Or, ces deux dogmes étant aussi peu clairement développés, il en résulte que tout homme peut se croire en droit, comme il l'est en effet, de les interpréter au gré de ses passions. De là ces deux dogmes fondamentaux de la morale humaine deviennent dans la religion de Robespierre et des Théophilantropes, deux supports mal assurés qui rendent tout le reste de l'edifice ruineux et chancelant. Ainsi donc ces novateurs bâtiroient sur ces deux bases la plus belle de toutes les morales, qu'elle n'en seroit pas plus solidement établie contre le premier effort de nos passions.

Enfin, le culte de Robespierre et de ses disciples est insuffisant en politique. Il ne peut servir de caution assurée aux traités des peuples, et de garantie certaine aux gouvernemens : sur quoi reposent en effet cette caution, cette garantie, si ce n'est sur la crainte de l'Être suprême, crainte dont ce culte ne parle seulement pas, sur l'existence d'un Dieu vengeur des parjures, à laquelle ce

Digitized by Google

culte n'apporte d'autre foi que celle des sceptiques ?

Mais l'insuffisance politique que nous lui reprochons, réside surtout dans l'orgueil dont il est infecté : les législateurs des peuples avoient toujours cru qu'un des moyens les plus sûrs de conserver la paix des Etats, de rendre les citoyens plus amis les uns des autres, plus frères, plus attachés à la patrie, plus soumis aux lois, plus respectueux envers les magistrats, plus dévoués aux services publics, et meilleurs citoyens dans l'intérieur des familles ; ils avoient cru, dis-je, qu'un des moyens les plus sûrs d'opérer ces biens, d'accroître ces affections sublimes, c'étoit d'unir toutes ces affections aux sentimens religieux, de les en rendre inséparables, de faire de l'amour de la paix une vertu céleste, de la fréquentation des temples un rendez-vous journalier, où les hommes apprissent devant les mêmes autels à se regarder comme soumis aux mêmes besoins et aux mêmes vœux, de lier l'attachement à la patrie, et le respect de ses lois aux destinées de l'homme immortel, au respect de la Divinité même ; de faire du dévouement à ses

Digitized by Google

devoirs publics ou privés le motif des récompenses à venir, et de la transgression de ces devoirs, le juste sujet des châtimens futurs. Voilà ce que tous les législateurs avoient pensé jusqu'au règne de nos sophistes, qui, dédaignant toute l'expérience des siècles, ont rejeté tous ces grands et solides motifs, pour ne mettre plus à leur place que des motifs tirés de la seule raison humaine, motifs impuissans et fragiles comme elle, et qui, pour être aidés des récompenses de l'opinion, ne sont pas plus propres à fixer les désirs de l'homme sur la vertu, à assurer les principes constitutifs des Etats, et à les garantir de l'anarchie des opinions, et de tous les vices corrupteurs qui accélèrent la chute des Empires.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Que de la propagation du culte de Robespierre dans une vaste étendue de pays, l'on n'en auroit rien pu préjuger contre la foi.

Telle est la nature de la prétendue religion naturelle de Robespierre, qu'elle porte avec elle-même la cause de sa destruction et de son avilissement.

Premièrement, elle venoit trop tard pour enseigner aux hommes de nouvelles vérités morales.

Secondement, si Robespierre et ses sectateurs se flattèrent, en généralisant les deux premiers dogmes de tous les cultes, de s'être rapprochés de la croyance universelle, leur erreur fut extrême; ils ne firent qu'accuser tous les cultes d'erreur, et les mécontenter tous; car tous admettent également la nécessité d'une révélation divine, celle des sacrifices, celle des expiations, et la consécration de l'homme aux trois époques princi-

Digitized by Google

pales de la vie, et la *religion prétendue universelle* qui blasphème contre cette nécessité, doit leur faire également horreur à tous.

Troisièmement, de quel autre témoignage avons-nous besoin contre la religion prétendue naturelle, sous quelque nouveau nom ou nouvelle forme qu'on veuille la ressusciter parmi nous, que de ce simple témoignage: c'est le culte dont Robespierre s'est déclaré l'inventeur et le héros? Il n'est donc point un culte *divin*.

Mais, dira-t-on, d'autres philosophes en avoient eu l'idée avant Robespierre. Nous sommes loin de le nier; mais voyez comment Dieu s'est plu, dans les profondeurs de ses conseils, à tromper l'attente de ces faux sages. Il ne permet pas qu'un culte destructif de tout culte ait d'autre instituteur public que Robespierre. Or, peut-il exister un plus juste préjugé contre ce culte prétendu naturel, que d'en voir la mission confiée au plus vil, au plus exécrable des mortels? Certes! ce seroit se faire de la providence de Dieu une idée trop coupable, de supposer que l'Univers entier eût été, pendant près de six mille ans, dans

Digitized by Google

l'attente de toute vérité religieuse et morale, jusqu'à ce que ce monstre, pétri de sang et de boue, fût venu la remplir.

Lors donc que Robespierre s'est emparé de toutes les idées philosophiques de son siècle pour en façonner sa religion prétendue universelle, il a dû produire un effet tout contraire à celui qu'il se proposoit en dogmatisant. Il a détourné de la philosophie du dix-huitième siècle un grand nombre de ses disciples; il en a ramené plusieurs à Jésus-Christ qu'il a désabusés du déisme, en s'en déclarant le pontife national. Il a frappé d'une marque éternelle d'ignominie tout homme qui ne rougiroit pas dans la suite de marcher sur ses traces.

Et cependant je suppose un instant, et j'en demande pardon à mes lecteurs, que par un de ces décrets de la Providence, qui surpassent toute l'étendue de notre foible raison, la religion prétendue universelle de Robespierre se fût accréditée dans le monde, soit par la politique des gouvernemens révolutionnaires, soit par l'indifférence religieuse des hommes, plus avides aujourd'hui de rapporter à eux-mêmes toute

Digitized by Google

leur existence, que d'en faire hommage à leur auteur; je suppose donc que cette religion eût étendu ses principes dans l'Univers; qu'auroit-on pu en conclure contre la foi évangélique? Rien qui dût la rendre moins vraie aux yeux de la conscience, rien qui dût nous détacher de ses dogmes et de sa morale, rien qui dût nous faire douter de son existence céleste.

Quoi donc! n'a-t-on pas vu des temps difficiles dans la foi? n'a-t-on pas vu cette époque dans l'Univers, où la vérité religieuse n'avoit plus qu'un petit nombre d'adorateurs? en étoit-elle alors moins la vérité? l'oubli de Dieu et de soi-même en étoient-ils moins des crimes, et la multitude des coupables put-elle jamais les élever au rang des vertus? Supposez donc que le culte de Robespierre eût été accueilli dans une vaste étendue de pays, la certitude des preuves du catholicisme en eût-elle été diminuée? Non, sans doute; mais la vraie religion eût ajouté au nombre de ses preuves celle des prophéties du nouveau Testament, qui font un devoir aux chrétiens de se tenir en garde contre une vaine philosophie, qui nous annon-

Digitized by Google

cent la venue des temps orageux pour la foi, des temps où des hommes réprouvés de Dieu, de faux sages épris de la folle ambition de dominer sur la terre, ne chercheront qu'à détourner les hommes du culte du vrai Dieu. Le culte de Robespierre eût-il donc eu le succès de l'Alcoran, en seroit-il moins inférieur à tous les autres cultes, en soutiendroit-il mieux le jour du catholicisme, en seroit-il moins une diminution des vérités naturelles, en auroit-il moins tous les défauts qu'au premier examen nous sommes obligés d'y reconnoître? D'un autre côté, la religion de Jésus-Christ en seroit-elle moins le commencement et la fin de la création, la suprême beauté morale, la foi traditionnelle des peuples, le chef-d'œuvre d'un Dieu? Son culte seroit-il moins propre à nous rendre vertueux et heureux? La prétendue religion naturelle ne sauroit donc jamais remporter de victoire certaine sur celle de Jésus-Christ, que celle de la séduction ou de la violence; mais, si l'on avoit vu plusieurs gouvernemens l'accueillir, si l'on avoit vu ses erreurs devenir presque générales!... eh bien! je le répète, qu'au-

Digitized by Google

roit-on pu en préjuger contre la foi? La foi peut-elle courir plus de danger qu'au temps du déluge, où elle se trouva concentrée dans une seule famille de justes? peut-il exister de plus grand scandale pour l'Univers que celui de l'idolâtrie, quand elle couvroit le monde entier de ses ténèbres, à l'exception du pays de Juda? La société des enfans de Dieu courra-t-elle jamais plus de périls que sous la servitude de Pharaon, au passage de la Mer-Rouge, à la défection des dix tribus, à la captivité de Babylone? courra-t-elle jamais plus de danger que sous le règne des sophistes juifs, de leurs scribes et de leurs pharisiens, qu'à la naissance même du Messie, où le nombre des vrais croyans étoit si rare en Israël, où Rome et Athènes ne mettoient leur espérance que dans les vains systèmes de leur philosophie? Cependant la foi s'est relevée de toutes ces attaques, et elle ne s'est jamais montrée plus grande que dans la persécution; c'est au moment que les hommes de peu de foi la croyoient perdue sans ressource, qu'elle nous développe les ressources infinies d'une Providence qui n'a point juré vainement de la maintenir jus-

Digitized by Google

qu'à la fin des siècles. Ainsi donc, je suppose que Dieu eût voulu se servir une seconde fois de la philosophie, pour préparer, chez les nations infidèles, le règne de son Christ, en les ralliant, malgré la diversité de croyance, à ces deux dogmes qui servent de support à toute vérité, et qui doivent amener tout homme conséquent à la connoissance d'une religion traditionnelle..... Qui oseroit dire qu'il eût été peu digne de la toute-puissance de Dieu d'employer ainsi l'orgueil des faux sages à préparer de nouveau les voies à son Evangile...? Dieu n'eût fait alors que ce qu'il a fait déjà, lorsque, pour faciliter la prédication de sa loi dans l'Univers, il avoit permis à la philosophie ancienne de disposer les esprits des Grecs et des Romains, par l'étude des vérités naturelles, à celle des vérités religieuses (1).

(1) Voyez les belles réflexions de Bossuet et de Rollin à ce sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Que l'on peut conclure de ce dernier effort de la philosophie humaine contre la foi : que les portes de l'enfer ne sauroient prévaloir contre elle.

Ce n'est ni le temps, ni l'étude, ni le génie, ni les circonstances, ni le pouvoir qui ont manqué à la philosophie humaine pour régénérer une grande nation, selon toutes les vues et toutes les profondeurs de ses conseils.

Le temps ! il n'a point manqué aux philosophes du dix-huitième siècle. Depuis cinquante années, ils préparoient la destruction de la foi; depuis cinquante années, ils multiplioient leurs efforts pour en saper l'édifice par les fondemens.

L'étude et le génie ! toutes les branches des connoissances humaines leur ont servi d'étançon pour substituer à cet édifice celui de leur philosophie; et, s'il faut le dire, jamais plan mieux combiné contre la religion, que celui

Digitized by Google

de nos philosophes, aidés, soutenus de toute la perversité de leur siècle. Quels travaux n'ont-ils pas entrepris pour nous conduire, par d'insensibles degrés, à l'anéantissement de l'Evangile ! Point de genre de littérature qu'ils n'aient infecté du venin de leur incrédulité, point de genre de sciences qu'ils n'aient corrompu dans sa source. L'érudition qui nous apprend ce qui s'est passé dans les premiers siècles du monde, et qui, lorsqu'elle n'est point trompeuse, nous conduit au récit de Moïse comme au centre de toutes les traditions de la terre; l'érudition a été employée à nous détourner de toute tradition antique, l'histoire a été altérée, le sophisme s'est emparé de toutes les sciences abstraites; les voyages, les romans, la poésie, les élémens des connoissances humaines, tout a servi dans le plan de ces maîtres d'impiété à faire préférer le règne des sophistes à la place de celui de Jésus-Christ (1).

(1) C'est aujourd'hui le siècle de la philosophie, écrivoit un auteur, il y a quarante ans; tout est à présent philosophe : expliquons-nous, tout prétend l'être.

Or,

Digitized by Google

Or, lorsque les esprits étoient mûrs pour l'irréligion, les philosophes pouvoient-ils

---

Notre prose et nos vers retentissent de ces grands mots, philosophie, vérité, sagesse, vertu. On dissipe nos préjugés, on éclaire nos esprits. Quelle lumière affreuse, ou plutôt quelles ténèbres ! Pour rallumer le flambeau de la philosophie, on éteint celui de la foi. La religion naturelle est l'unique religion *des honnêtes gens du monde*. Le déisme a levé le masque, il paroît à découvert dans les livres accrédités. Physicien, naturaliste, astronome, métaphysicien, géomètre et moraliste, chacun, dans son district, s'érige un tribunal suprême, où il examine, apprécie, calcule, pèse des causes qu'il ne voit point, des effets qu'il ne voit qu'à demi. Les opérations mystérieuses de la Divinité sont mesurées le compas à la main. On discute les livres divins comme une question de physique ou comme un point d'histoire. Moïse n'est pas mieux traité que Descartes. Physiciens de mauvaise foi, dont les expériences sur le même fait sont détruites par des expériences contraires ; philosophes aveugles, artistes impuissans, qui ne sauroient concevoir la prévoyance, ni l'industrie de la fourmi, imiter le nid d'un oiseau, et qui veulent soumettre à des observations incertaines, à des chimères métaphysiques, celui même qui leur donna la faculté de penser et de raisonner ! *Le Franc de Pompignan, Poésies sacrées et philosophiques, Disc. préliminaire.*

ambitionner des circonstances plus heureuses pour devenir les dominateurs d'un grand Empire, et pour étendre de là leurs principes sur toutes les autres nations? Un roi qui se dépouille de son autorité en leur faveur, un peuple de vingt-cinq millions d'âmes qui se lève en *masse* pour les seconder, ce même peuple qui ne respire que pour un nouvel ordre de choses, toutes les classes des citoyens osant tout attendre du siècle dit par excellence le *siècle des lumières*... Quel beau moment pour les philosophes de réaliser leurs sublimes espérances! Tous leurs décrets ayant force de loi pour un vaste pays... toutes leurs paroles, tous leurs discours recueillis par des tachigraphes, proclamés et publiés aussitôt, comme autant d'oracles qui devoient honorer la raison humaine, et éclairer les générations futures..... toute l'Europe attentive pour donner sa voix aux philosophes, si les philosophes, devenus législateurs, donnoient à l'Univers un meilleur code de lois religieuses et morales que celui de l'Evangile... Quelle époque pour *organiser* tous les hommes en philosophes! Depuis la naissance

Digitized by Google

des sociétés en avoit-il jamais existé de plus favorable?

Mais combien l'impuissance des sages du siècle s'est manifestée aux yeux des nations! combien ces hommes superbes qui devoient inonder l'Univers de la surabondance de leurs lumières, se sont montrés à nous foibles et petits, ridicules et vains dans leurs prétentions, et quelques-uns fourbes et atroces dans leurs moyens, lorsqu'ils ont été revêtus du pouvoir d'*organiser* les peuples au gré de leurs désirs!

D'où vient donc qu'ils sont restés si fort au-dessous de leurs brillantes promesses? d'où vient que leur régénération politique n'a été qu'une anarchie déplorable, leur régénération morale qu'une corruption sans bornes? O sujet merveilleux de confusion pour la philosophie du dix-huitième siècle! qu'est devenue cette raison riche de l'expérience de tous les siècles? où ont abouti tous ses sarcasmes contre le culte de nos pères, sinon à l'accabler elle-même de ses propres mépris, et à la faire rougir de ses propres triomphes?

Qu'elle soit donc éternellement confondue

cette vaine philosophie, qui, dans son fol orgueil, aspiroit à régénérer l'Univers selon ses principes, et qui n'a pu régénérer encore un seul peuple; qu'elle soit à jamais confondue cette philosophie qui se vantoit d'apporter avec son règne la paix aux nations, et qui n'a pas encore pu se la procurer à elle-même, qui ne vouloit rien moins qu'asservir l'opinion du genre humain, et qui a fini par n'avoir plus d'opinion; qu'elle soit à jamais confondue, et que les hommes instruits de ce qu'ils peuvent en attendre, reviennent enfin aux vrais principes religieux, politiques et moraux, dont le funeste oubli a occasionné tous nos malheurs; qu'ils reviennent à ces principes d'éternelle vérité : que *la piété fait le bonheur des nations, comme l'impiété fait leur misère* (1): « que le devoir d'un législateur est de pro» téger avant tout la religion dans ses Etats, » la religion, sans laquelle la bonne foi n'est » plus comptée pour rien parmi les mortels;

(1) *Justitia elevat gentem, miseros facit populos peccatum.* Prov.

Digitized by Google

» qu'un Etat gouverné par des chefs iniques,
» où l'on s'abandonne à des œuvres d'iniquité,
» où l'on cesse d'accomplir les cérémonies du
» culte, est comme s'il se trouvoit privé de
» magistrats... que la licence des principes
» et des mœurs, l'oubli, le mépris de tous
» les devoirs, le soulèvement des peuples,
» leur perversité, la ruine publique, sont
» la suite nécessaire d'une telle iniquité (1)».

Qui pourroit donc aujourd'hui nous faire craindre pour la durée même de la foi? La philosophie a triomphé, mais pour sa propre confusion. La foi de Jésus-Christ a été persécutée, mais pour sa propre gloire. Les réunions de sophistes sont devenues des temples, et les temples des réunions de sophistes; mais pour l'opprobre de la raison humaine. Les églises ont été dévastées, les autels renversés, les croix brisées, le sanctuaire couvert de ruines; mais pour l'accomplissement des prophéties, pour l'exaltation de la parole de Dieu, pour servir de témoignage contre la fureur des impies, pour

(1) Code des Gentoux.

Digitized by Google

nous apprendre si les vrais amis de Dieu, sont les sophistes ou les prêtres. Les anciens pasteurs ont été bannis, leurs troupeaux dispersés ; le schisme, l'impiété ont fait d'énormes ravages dans l'église; mais pour attester à tous les siècles ce que signifioit cette tolérance si vantée, pour dévoiler au grand jour la haine des sophistes contre Jésus-Christ, pour ne laisser aucun doute sur l'hypocrisie de leurs discours, pour nous convaincre d'une manière plus solennelle que ni la religion de Jésus-Christ, ni son sacerdoce ne sont au pouvoir des hommes.

Et voilà, lecteurs fidèles, ce qui doit nous consoler de nos maux; voilà ce qui doit, au milieu de notre douleur profonde, soutenir notre foi, relever nos espérances, embraser notre charité, c'est que l'église de Jésus-Christ est bâtie d'une main divine, et que son sacerdoce ne peut point périr.

Oui, telle est ici-bas la destinée de la vérité, d'être dans une lutte continuelle avec le monde et les faux sages, d'être sans cesse attaquée, et sans cesse triomphante de mille ennemis divers. Ne perdez pas de vue cette existence de la vérité sur la terre, et vous

Digitized by Google

ne serez plus scandalisé des coups acérés que lui portent de toutes parts la multitude des sophistes et des impies, et vous lui demeurerez constamment fidèle, dût l'Univers entier lui devenir rebelle. Suivez-la dès l'origine du monde, vous la verrez persécutée dans Abel, couronnée de gloire dans Hénoch. Il ne lui reste plus du temps de Noé, qu'une seule famille d'adorateurs, et qu'un seul asile, celui d'un frêle vaisseau environné des décombres et des ruines de l'ancien monde. Elle survit au déluge; elle se perpétue dans la famille d'Abraham, et lorsque Moïse vient à peine de la tirer de la servitude d'Egypte, on sait quels nouveaux périls l'attendent dans l'apostasie du désert. Elle reçoit dans la terre de Canaan le culte et l'hommage des douze tribus. Mais ne croyez pas que ses dangers cessent avec les victoires des Israélites. Les Philistins au dehors, les sophistes au dedans, continuent à attaquer son existence, les uns par la force des armes, les autres par la séduction de leurs principes. L'arche sainte, les livres sacrés tombent au pouvoir des ennemis. L'incrédulité s'empare du cœur même de Salo-

Digitized by Google

mon, les tribus se divisent sous Jéroboam, l'idolâtrie devient dominante dans Israël, des princes conquérans s'élèvent contre Juda, Jérusalem est détruite, son temple renversé, son peuple emmené captif... La vérité fait entendre sa voix sur les bords de l'Euphrate; elle réside à la cour du roi de Babylone, sur les lèvres de Daniel; elle sort inviolable avec ce prophète de la fosse aux lions, et c'est au milieu d'une fournaise ardente qu'elle entonne, par la bouche des trois jeunes Hébreux, le plus beau cantique qui existe en l'honneur du Dieu de la création. Elle conduit la main qui vient écrire l'arrêt de mort de Balthasar et de son Empire au milieu de la solennité de ses festins; elle voit sous Cyrus son temple rebâti; elle ne semble succomber sous les Machabées, que pour offrir au monde l'image des plus héroïques vertus. Mais bientôt son éclat immortel paroît s'affoiblir. Plusieurs sectes de faux sages propagent, en Israël, leurs opinions impies. Jésus-Christ arrive, et le massacre des innocens, commandé par l'affreuse politique d'Hérode, ôte aux Juifs foibles et pusillanimes l'espérance même d'un Messie.

Digitized by Google

La tradition primitive leur paroît en défaut, lorsqu'elle va devenir, par la prédication de l'Evangile, la tradition de l'Univers.

Mais l'Evangile ne se propage pas sans résistance de la part du monde et de ses sages. La persécution des sophistes aide celle des bourreaux, et la persécution des bourreaux, celle des sophistes (1); et tandis que

---

(1) Le premier des apologistes de la foi, S. Justin, dut la couronne du martyre à un philosophe cynique nommé Crescent. Ce sophiste, loin d'aimer la véritable sagesse, n'avoit de passion que pour les richesses, les sales voluptés, et la vaine gloire. C'étoit pour plaire à la multitude, qu'il décrioit les chrétiens comme des impies et des athées. Saint Justin le convainquit dans plusieurs conférences, en présence de divers témoins; et la récompense que Dieu lui donna pour les victoires qu'il avoit remportées sur son ennemi, fut la couronne du martyre, que Crescent lui fit souffrir par ses artifices et par ses intrigues. S. Justin l'avoit ainsi prédit dans sa première apologie, composée plusieurs années avant sa mort. *Je m'attends bien*, disoit-il, *de me voir quelque jour dans les fers, ou attaché à un poteau pour y souffrir le dernier supplice, par l'instigation de quelque ange de ténèbres, ou peut-être même par les sollicitations de Crescent, que l'on peut plutôt appeler un sectateur des applaudissemens et du faste*,

Digitized by Google

ceux-ci épuisent contre les chrétiens le sel de la raillerie et le fiel de la satire, ceux-là inventent des supplices inouis contre les confesseurs de la foi. Vains et inutiles efforts, la vérité demeure victorieuse du glaive et du sophisme; et la croix de Jésus-Christ remplace l'aigle romaine sur le front des Césars.

Un nouvel ordre de persécutions s'élève alors contre la vérité; le relâchement de ses ministres et les hérésies. A ces deux fléaux viennent se joindre les siècles d'ignorance; aux siècles d'ignorance succèdent les prétendues réformes du quinzième siècle; à ces fausses lumières, le philosophisme de notre âge, et tous les genres d'impiété dont nous avons été les témoins et les victimes.

Mais, quelque grands que soient ces maux, devons-nous désespérer de la vérité?

---

qu'un amateur de la sagesse et de la vérité. (Justin. Apol. I, p. 46). Voyez Euseb., Lib. IV, Hist. (Ap. XVI).

Il seroit aisé de prouver, par une suite de faits historiques, que la religion chrétienne n'eut jamais de plus grands adversaires que les faux sages qui, sous le nom de *philosophes*, ont voulu dominer l'opinion des peuples.

Digitized by Google

La vérité du Seigneur demeure éternellement. Comme elle a triomphé de toutes les persécutions anciennes, elle triomphera des persécutions nouvelles. Ne faut-il pas qu'il y ait des hérésies, pour que l'oracle de l'apôtre s'accomplisse, et que les élus de Dieu soient éprouvés? Ne faut-il pas encore que la foi voyage sur la terre, qu'elle passe d'un climat à un autre climat, pour que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse, et que la vérité soit ôtée au peuple qui en abuse, pour être transportée à un autre peuple qui en connoisse tout le prix, et où elle puisse produire son fruit? Que peuvent donc contre elle tous les efforts de l'impiété? Tout varie dans l'Univers, les lois, les arts, les sciences; mais la vraie tradition demeure. Chaque âge a son opinion, chaque peuple son temps d'accroissement et de décadence. Les nations les plus colossales meurent à la fin, comme les hommes; mais la vraie tradition est immuable. Thèbes, Memphis et Babylone ont été, et ne sont plus. On ignore à la fois l'époque de leur fondation, et celle de leur durée. Il en est ainsi de tous ces cadavres de villes qui jonchent le sol de

Digitized by Google

l'Asie, du midi de l'Europe, et des côtes orientales de l'Afrique : ils nous rappellent la mémoire de vingt nations jadis célèbres, dont un souvenir confus est aujourd'hui tout ce qui nous en reste. Ainsi, les usages et les coutumes des peuples, et leurs religions elles-mêmes, quand elles sont l'ouvrage de l'homme, s'altèrent avec les années, et finissent par tomber avec eux dans un éternel oubli : rien, enfin, sur la terre ne sauroit se conserver dans le même état, au milieu de cette continuelle mutation des hommes et des choses, qui transportent la politesse et la philosophie d'une nation à une autre nation, des Egyptiens aux Grecs, des Grecs aux Romains, des Romains aux Barbares, des habitans de l'ancien monde à ceux du nouveau. La vraie tradition surnage seule au-dessus de l'abîme des siècles ; et toujours pure, et toujours inviolable dans sa durée, elle enseigne constamment aux hommes le même Dieu à adorer, la même morale à pratiquer, la même tradition à suivre.

Digitized by Google

MÉMOIRES
HISTORIQUES
SUR
L'ÉGLISE DE MARSEILLE,
DANS LES TEMPS DE LA TERREUR RÉVOLUTIONNAIRE 1793-1794.

CHAPITRE PREMIER.

État de l'Eglise de Marseille à la fin de 1793. *Prêtres dévoués au secours de cette Eglise abandonnée. Convocation faite par eux d'une assemblée de catholiques députés de diverses paroisses. Zèle des catholiques. Leur promesse de vivre et de mourir pour la foi.*

C'EST de la bouche même des prêtres et des fidèles de Marseille, que je tiens les faits mémorables que je vais raconter à l'Univers

Digitized by Google

catholique, pour servir à l'éternelle édification des vrais enfans de la foi.

L'église de Marseille avoit vu, comme toutes les églises de France, ses prêtres dépouillés et proscrits, et sa désolation étoit extrême, lorsqu'au mois de septembre 1793, le régime de la terreur força les plus riches Marseillais de se dérober à la mort par un exil volontaire. Ceux qui restoient, étoient désignés comme autant de victimes vouées à l'échafaud. Le nombre des arrestations et celui des condamnés augmentoit chaque jour dans une proportion effrayante. Dans le même temps, par ordre de la Convention, des milliers d'ouvriers abattoient les plus beaux temples de la ville. Les autres temples étoient fermés et pillés, les autels renversés, les tombeaux violés, tous les monumens extérieurs du culte détruits, les livres divins condamnés aux flammes; il n'étoit plus permis de paroître chrétien, sans craindre d'être dénoncé comme fanatique, d'être arrêté comme suspect, et d'être conduit à l'échafaud comme ennemi de la patrie.

Tel étoit l'état malheureux de Marseille, lorsque trois prêtres, deux ou trois jeunes

Digitized by Google

clercs et quelques zélés laïques, furent appelés par la Providence à devenir les apôtres et les catéchistes de cette église, et eurent le bonheur, en s'élevant par la grandeur de leur foi au-dessus de toutes les craintes humaines, d'y fonder, au milieu de la plus grande terreur, la plus florissante catholicité, d'y porter les consolations des sacremens et des divines Ecritures dans les âmes les plus abandonnées, et d'y renouveler le sublime spectacle des premières assemblées chrétiennes, qui ne furent jamais plus édifiantes que dans les catacombes, ou dans les antres profonds et solitaires des bois, lorsque la sainteté des fidèles en faisoit le plus bel ornement.

Ces généreux confesseurs de la foi s'étant communiqué leurs pensées, formèrent le dessein de réunir un certain nombre de catholiques députés de différentes paroisses, pour exciter leur courage, maintenir en eux l'amour des bons principes, s'informer des besoins généraux et locaux des divers cantons, et se concilier sur les moyens de les satisfaire. Dieu bénit ce sage dessein : deux cents catholiques se rendirent à leur invitation, et se montrèrent tous prêts à seconder

Digitized by Google

leurs vues. Il ne se passa rien d'ailleurs de mémorable dans cette première assemblée, si ce n'est que les fidèles y manifestèrent hautement la résolution de vivre et de mourir pour la foi de leurs pères. On ne se sépara pas sans fixer le jour d'une seconde assemblée, au quartier de Séon, pour la mi-janvier 1794.

CHAPITRE II.

Plusieurs habitans de Marseille cherchent leur salut dans la fuite ; les montagnes de Séon, des Pènes, de la Nerte et du Rove, leur offrent un asile. Eloge des catholiques de ces cantons.

CEPENDANT la crainte de l'arrestation et d'une mort certaine, forçoit tous les jours de nouveaux malheureux de quitter Marseille, et de chercher leur salut dans la fuite; mais où fuir, lorsque la mer étoit investie, que l'on ne pouvoit voyager sans passe-port, et que l'on ne donnoit point de passe-port aux suspects ? C'est vers les montagnes et les

Digitized by Google

les vallées profondes qui bornent au nord-ouest le territoire de Marseille, et qui s'étendent bien avant entre la mer et la terre, que se tournèrent les pas de plusieurs fugitifs. Il est probable que jadis, en de semblables calamités, si toutefois il en exista jamais de semblables, d'autres fugitifs avoient été chercher un asile dans les grottes de ces vallées. Des corps entiers d'hommes et d'enfans, pétrifiés, peut-être morts de faim et de misère dans une de ces grottes, sembleroient l'indiquer. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de Marseillais s'étoit réfugié dans les montagnes de Séon, des Pènes, de la Nerte et du Rove. Les catholiques des environs, tous hommes simples et craignant Dieu, par conséquent humains, charitables, hospitaliers, leur offroient tous les secours de la bienfaisance chrétienne; et comme plusieurs d'entre eux avoient été députés à la dernière assemblée des fidèles, ils ne laissèrent pas ignorer aux missionnaires l'état de ces infortunés. C'étoit leur faire un devoir de leur porter à tout prix les secours de la religion.

De plus, il existe dans ces montagnes

une communauté de paysans, qui travaillent à leur salut et à leur perfection, à la manière des anciens cénobites, dans le jeûne, la prière et le travail des mains. Ils ont un supérieur, qui cultive avec eux quelques terres qu'ils possèdent en commun. Ces bienheureux solitaires, ignorant un monde dont ils sont ignorés, pratiquent en silence dans leur retraite, ce que tant de philosophes anciens et modernes se sont contenté d'indiquer dans leurs écrits sur le détachement des richesses périssables, et l'éloignement des faux plaisirs. C'est à l'édification de leurs exemples qu'il faut, surtout, attribuer les différentes vertus religieuses et hospitalières qui distinguèrent en ces circonstances les autres habitans de ces montagnes.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Visite des prêtres de Marseille dans le canton de Séon et les montagnes voisines. Leur départ de la ville, en habit de cultivateur et de berger. Misère et piété des fugitifs. Conversion d'un magistrat du peuple; ses sentimens sublimes sur le pardon des injures. Confessions et communions dans les bois et les trous de rochers. Arrivée des prêtres au milieu de la nuit, à une grotte considérable. Six cents catholiques réunis dans l'intérieur ou à la porte de cette grotte. Danger imminent auquel l'amour de leur culte les rend insensibles. Repas fraternels. Autres grottes visitées. Nouvelle réunion des catholiques, indiquée pour le 2 février.

LA veille du jour indiqué pour la seconde assemblée, deux prêtres missionnaires, sous le modeste costume de cultivateur et de berger, partirent de Marseille, à neuf heures du soir, et ils arrivèrent au canton de Séon

Digitized by Google

à onze heures avant minuit : ils étoient attendus avec une sorte d'impatience; mais comme l'assemblée devint trop nombreuse, et que le feu de la persécution ne permettoit pas de réunir sans danger, dans le même lieu, tous les catholiques qui désiroient participer à la communion des fidèles, il fut décidé que l'on multiplieroit les visites partielles dans les campagnes voisines. On fit aussi prévenir de cette résolution divers chefs de famille. Chaque maison indiquée pour recevoir les ministres de Jésus-Christ, se contentoit d'introduire dix à douze catholiques. Les prêtres, suivis de leurs clercs et de leurs conducteurs, trouvoient à leur arrivée ces pieux enfans de la foi, prosternés devant un autel dressé à la hâte, et versant des larmes de reconnoissance à la vue de Jésus-Christ et de ses ministres, qui venoient leur apporter la bénédiction de la miséricorde; mais écoutons un de ces prêtres nous faire lui-même le récit de ce qui se passa dans le cours de cette visite pastorale.

« Après avoir satisfait, dit-il, à la piété de ces bons catholiques, et avoir confessé et communié en viatique ceux qui étoient hors

de la loi, nous partîmes pour les montagnes. A peine entrés dans les bois, nos conducteurs nous invitèrent à ne point passer outre, sans offrir les secours de la religion à trois ou quatre fugitifs que nous trouvâmes cachés dans le trou d'un rocher, au milieu des transes les plus cruelles : leur résignation et leur patience nous remplirent d'édification. Nous les laissâmes fortifiés de la communion en viatique. Avec un tel secours, ils se crurent au-dessus de leur infortune, et ils s'estimèrent heureux de souffrir pour la cause de la justice. Nous continuions notre route, lorsque nous entendîmes un cri; c'étoit un cri de joie, qui signaloit notre approche à quelques fugitifs placés sur une hauteur, et qui vinrent aussitôt à notre rencontre. Ils nous conduisirent à des masures voisines; nous fûmes reçus par un ex-magistrat du peuple, naguère dans l'opulence et la mollesse, maintenant dans l'indigence et la proscription. Il nous accueillit comme des anges tutélaires; et telle étoit la vivacité de ses pieux sentimens, que l'ayant jugé digne de recevoir la communion en viatique, nous eûmes la consolation de le voir s'écrier, dans le

Digitized by Google

ravissement de son âme : « Dieu puissant et » bon, quelles actions de grâces ne vous » dois-je point, de m'avoir conduit au re- » pentir par la grandeur même de mon in- » fortune, et de vous être donné tout entier » à moi dans la communion ! Riche des tré- » sors du ciel, je ne regretterai plus désormais » ceux de la terre. S'ils me sont rendus, grand » Dieu ! les pauvres en auront les prémices. » Mais non, je ne le voudrois point au- » jourd'hui que je vous possède, votre amour » me suffit. Qu'ils viennent à cette heure, » qu'ils viennent mes ennemis, j'ai cessé de » les craindre, et *je désire de tomber entre* » *leurs mains, pour prêcher sur l'écha-* » *faud le pardon des injures* ». Sentiment de clémence commun à tous les fugitifs que nous eûmes le bonheur de visiter dans ces montagnes.

Nous prîmes à l'instant congé de cet heureux pénitent, et nous avançâmes dans le bois pour nous rendre dans une grotte de la Nerte, qui étoit devenue un véritable temple où les catholiques du pays et les fugitifs avoient coutume de se réunir pour chanter les louanges du Seigneur. Nous nous croyions

Digitized by Google

loin encore de cette grotte, et nous en étions affligés, dans la crainte de ne pouvoir y satisfaire l'attente des fidèles qui soupiroient également après la confession de leurs péchés. Nous nous entretenions de nos peines à cet égard avec l'un de nos guides, lorsque nous fûmes arrêtés par le son de plusieurs voix qui s'échappoient à travers l'ouverture de la grotte. On ne peut se faire une idée de l'impression céleste que fit sur nous ce mélange d'accords divins. Nous fûmes un instant en extase, et comme transportés dans la région des anges. La nuit étoit calme, l'air étoit assez doux : on chantoit en ce moment les *laudes*, et on en étoit à ce psaume de bénédiction, chanté par les trois jeunes Hébreux dans la fournaise; les paroles de ce cantique retentirent à notre cœur en même temps qu'à nos oreilles. « Béni soit Dieu, m'é-» criai-je, les élus de tous les siècles se res-» semblent, et ils vous glorifient de même, » grand Dieu ! au milieu de leur affliction. » Ne permettez pas qu'il arrive à ceux-ci » aucun mal, et sauvez-les du feu de la per-» sécution, comme vous sauvâtes autrefois » les trois jeunes Hébreux des flammes de la

» fournaise ». En disant ces mots, je hâtois le pas vers la grotte, je suivois la direction du chant; j'étois précédé par M. Jaubert, mon confrère. Nous arrivons; le chant des laudes cesse; les catéchistes avoient dressé l'autel au fond de la grotte, éclairée de plusieurs flambeaux. Je portois le corps adorable de Jésus-Christ; tous les fidèles se prosternent en couvrant la terre de leurs pleurs. J'avance vers l'autel, d'où j'adresse la parole au peuple. Il me seroit difficile de rappeler le sens de mon discours; mais j'étois ému, je parlois d'après l'inspiration du moment, et les esprits étoient si bien disposés, que des sanglots continuels m'interrompoient à chaque mot. Je finis mon discours pour commencer les confessions. J'étois en nage, et je fus m'asseoir dans le creux d'un rocher fort humide. Je ne m'aperçus qu'après une première séance de trois heures, qu'il y pleuvoit de toute part, et que j'étois assis à côté d'une source d'eau. Je ne cessai point pour cela de confesser trois cents personnes; ces confessions ne pouvoient être fort étendues, ces trois cents personnes étoient trois cents proscrits. Je m'assurois de leur repentir: il étoit extrême; pas

Digitized by Google

un seul qui ne courbât la tête dans la poussière, ne l'arrosât de ses larmes, et ne voulût vivre et mourir pour Jésus-Christ. Une pareille disposition dans une pareille circonstance, sollicitoit toute l'indulgence de l'église. Nous n'étions qu'à un quart de lieue d'une batterie de canons, où se trouvoit un poste de volontaires nationaux qui pouvoient aisément nous découvrir : la Providence ne le permit pas; mais au milieu de ces confessions, on vint m'avertir que des catholiques de Marseille, en se rendant à la grotte du côté de la mer, avoient entendu le chant des psaumes à un quart de lieue de cette batterie. Je surseois aux confessions; je préviens les fidèles de ce danger imminent. Je les trouve imperturbables. J'ajoute : voyez, et délibérez sur le parti que vous devez prendre. — Nous ne craignons rien avec Jésus-Christ. — Si vous êtes arrêtés, vous serez traduits à Marseille. — Dieu sera notre protecteur. — Si vous êtes traduits, la mort vous attend. — Nous trouverons en Dieu une meilleure vie. — Ravi d'une telle fermeté d'âme et d'un pareil héroïsme chrétien, je continuai les confessions.

On achevoit en même temps de chanter

Digitized by Google

l'office, et diverses prières convenables à ces jours d'épreuve et de repentir. Les confessions finies, je célébrai une première messe au chant des divins cantiques, où furent admis à la communion les fidèles qui venoient de recevoir l'absolution de leurs fautes.

Il fallut alors que les trois cents catholiques présens fissent place à trois cents autres, la grotte ne pouvant en contenir un plus grand nombre. A la vue de ce concours, je fus curieux de voir ce qui se passoit au dehors, et je fus témoin du plus beau de tous les spectacles. Je vis accourir de tous les sentiers des montagnes et des vallées voisines plusieurs fidèles, une lanterne à la main, suivis de familles entières, ce qui formoit au milieu de la nuit une illumination aussi agréable pour les yeux, que touchante pour le sentiment.

Je fus reprendre les confessions, que je terminai par une seconde messe, suivie d'une exhortation et des exercices accoutumés, c'est-à-dire, du *miserere*, du *parce, Domine*, et de la bénédiction. L'exercice fini, nous sortîmes de la grotte au lever du soleil, et nous déjeûnâmes en commun, buvant tous dans la

Digitized by Google

même coupe, selon l'usage des premiers chrétiens, et nous exhortant les uns les autres à la pratique de la même patience dans les mêmes travaux, de la même résignation dans les mêmes épreuves, et de la même fermeté dans les mêmes périls. Mais pourrai-je rendre les délices d'une telle réunion de fidèles? Quelle différence entre cette société de frères, ne formant qu'un seul esprit et un seul cœur en Jésus-Christ, et celles qui, dans toutes les parties de la France, en usurpoient alors le nom! Malheureuses sociétés où toutes les passions étoient débordées, et tous les intérêts divisés, où l'on n'élevoit la voix que pour maudire, où retentissoient le cri de la haine et de la vengeance, les fureurs de l'homicide et les hurlemens de l'impiété; lorsqu'ici toutes les vertus se trouvoient réunies, toutes les âmes étoient calmes, l'on n'élevoit la voix que pour bénir, et l'on ne formoit des vœux que pour le salut et la conservation de tous, sans excepter nos pires ennemis, et ceux-là même qui ne nous auroient pas découverts dans cet asile, sous la sauvegarde de la religion et de la nature, sans nous vouer à la destruction et à la mort.

Digitized by Google

Après le déjeûner, nous partîmes pour une autre grotte, qui servoit de retraite à plusieurs proscrits d'une classe distinguée. Ils nous édifièrent par le changement extrême qui s'étoit opéré dans leur philosophie. Ils nous avouèrent avec une parfaite résignation aux volontés du ciel, qu'il leur étoit avantageux de souffrir, et que leur état actuel valoit mieux que le précédent, puisqu'il leur dessilloit les yeux sur la vanité d'une fausse sagesse, et qu'il leur faisoit connoître tout le prix des consolations religieuses ; ils nous montrèrent en même temps les livres dans lesquels ils puisoient journellement ces consolations ; la *Journée du Chrétien*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Catéchisme du diocèse*, c'est-à-dire, les trois livres répandus dans les grottes des quatre montagnes. C'est ainsi que ces hommes instruits à l'école du malheur, devenoient simples et bons comme des enfans à l'école de Jésus-Christ, et se rendoient dignes, s'ils étoient arrêtés, de mourir martyrs, et s'ils survivoient, de rendre hommage à la vérité par leurs œuvres. Quand nous eûmes satisfait au vœu de leur piété, nous partageâmes leur repas frugal, que nous

Digitized by Google

terminâmes par des prières communes, et par les adieux les plus tendres et les plus touchans. Ces vertueux proscrits nous accompagnèrent encore quelques pas dans les bois, et nous les quittâmes pour aller visiter une dernière grotte distante d'une heure de chemin, où deux cent cinquante personnes soupiroient après notre arrivée. Notre seule présence leur apporta la paix et le contentement intérieur. Nous pénétrâmes jusqu'au fond de la grotte, où la nature avoit, ce semble, disposé tout exprès la base d'un rocher pour nous servir d'autel. Nos jeunes clercs étendirent un linge sur cette pierre; ils y placèrent deux cierges, et j'exposai le saint Sacrement. C'étoit l'heure des vêpres. Depuis long-temps nous n'en avions chanté d'aussi solennelles. Les vêpres furent suivies de diverses prières de pénitence, d'une exhortation, et de la bénédiction. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit des dispositions saintes de ces catholiques. C'étoient ici les mêmes larmes de reconnoissance, les mêmes sanglots de componction, le même dévouement à la cause de Jésus-Christ, le même vœu de clémence et de pardon, la même promesse de verser

Digitized by Google

jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la conservation de la foi, le même amour de Dieu et des hommes. Nous eûmes de la peine à nous arracher à une telle société, qui n'en eut pas moins de nous voir retourner à Marseille; mais d'autres catholiques abandonnés de tout secours spirituel, réclamoient aussi dans cette ville les consolations de notre ministère. La nuit approchoit. Il falloit nous arracher aux sollicitudes les plus pressantes, et nos adieux furent d'autant plus attendrissans, que Dieu seul pouvoit savoir si la troisième assemblée que nous indiquâmes pour le 2 février, nous verroit également réunis, si déjà plusieurs de nous ou nous-mêmes n'aurions pas comparu devant le tribunal sanguinaire. Nous nous donnâmes le baiser de paix, pleins de ces pensées, nous recommandant les uns les autres aux prières des frères, et emportant avec nous le souvenir éternel des grâces dont le Seigneur dans sa miséricorde venoit de nous combler en ce jour ».

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Dom Joseph, prêtre et religieux de l'ordre de Saint-Bruno, exerce les fonctions du saint ministère, à Marseille. Son zèle, ses vertus sacerdotales, ses travaux apostoliques, sa mort édifiante.

LORSQUE les deux ministres de Jésus-Christ, dont nous venons de parler, répandoient les bénédictions du Seigneur sur les montagnes de Séon, des Pènes et du Rove, un seul prêtre religieux de Saint-Bruno, qui s'étoit formé dans son cloître aux plus sublimes vertus de son état, et qui maintenant appelé à l'exercice du saint ministère, en possédoit toute la perfection, ce seul prêtre se multiplioit en quelque sorte lui-même, pour suffire à tous les besoins des fidèles. Il passoit le jour et la nuit dans la visite des pauvres malades; il les confessoit, il les administroit, et les disposoit à la sainteté par sa seule présence. C'est sous le nom

de *dom Joseph*, son nom de religion, qu'il étoit connu des plus fervens catholiques de Marseille. Il marchoit ordinairement suivi d'un laïque, compagnon zélé de ses courses apostoliques, dont la surveillance avoit éloigné plus d'un péril de dessus sa tête. Ses exhortations simples et naïves faisoient un effet prodigieux sur ses auditeurs, et ses paroles étoient comme autant de traits qui pénétroient les âmes des feux de l'amour divin. Le nom de cet homme miraculeux avoit passé jusque dans les départemens voisins. Tout ce que j'apprenois de lui dans ma retraite, m'inspira le désir de le connoître. Lorsqu'il fut permis aux gens de bien de former des espérances pour la renaissance du culte, je fus à Marseille, en partie à ce dessein; mes vœux furent exaucés. Je vis un prêtre vraiment prêtre, un religieux vraiment religieux, dont la conversation douce, aimable et instructive tout à la fois, me remplit d'estime pour ses lumières et d'amitié pour sa personne. Mais j'avois trop de questions à lui faire, il fallut répéter ma visite. Je le trouvai dans une autre maison. Il changeoit chaque jour de domicile, et partout il étoit

étoit suivi d'un nombreux concours de fidèles. Il me parla le langage de la plus haute spiritualité : tout ce qu'il me dit des travaux de son ministère, pour répondre à mes questions, me parut devoir intéresser la piété de tous les fidèles; et comme dès lors j'amassois des matériaux pour ces Mémoires, je le priai de vouloir bien me communiquer tout ce qu'il savoit d'édifiant dans la persécution de l'église de Marseille. Il me le promit, et j'obtins même de lui qu'après la quinzaine de Pâques 1795, il me donneroit un jour entier, et que nous passerions ce jour à la campagne, pour n'être point distraits de l'objet même de ces Mémoires.

Je quittai Marseille dans cette espérance; mais ce fut pour ne plus le revoir. Ce bon prêtre se considéroit lui-même comme une victime dévouée au Seigneur, et qui devoit être consumée sur ses autels, ou par le glaive des bourreaux, ou par l'ardeur même de l'amour divin. Toutes ces journées étoient une suite continuelle de saints exercices. Il se levoit pour prier et pour méditer; puis il confessoit, prioit encore; il célébroit la sainte messe; il confessoit encore; il prenoit une lé-

Digitized by Google

gère réfection, il prioit encore; il lisoit quelquefois les saints Pères, il méditoit de nouveau; il confessoit, la nuit arrivoit; il sortoit pour la visite des malades, et le lendemain il recommençoit les mêmes exercices.

Cependant, son corps succomboit sous tant de travaux. Il avoit dit qu'il espéroit aller à Dieu, lorsque d'autres prêtres seroient arrivés au secours de la même église, et rendroient, par leur présence, ses services moins nécessaires. Ce qui arriva comme il l'avoit pressenti. Plusieurs ministres de Jésus-Christ, que la persécution avoit éloignés, retournèrent à Marseille après les fêtes de Pâques, et chaque jour en ramenoit de nouveaux, lorsque dom Joseph tomba malade; il connut que son heure étoit venue; il en bénit le Seigneur, et après avoir reçu les sacremens de l'église, il mourut de la mort des justes, vers la fin de mai 1795.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Seconde assemblée des fidèles dans les montagnes du Rove. Deux prêtres de Marseille s'y rendent à travers tous les périls ; ils s'égarent dans les bois, au milieu des précipices ; ils découvrent une grotte de réunion, où cinq cent cinquante catholiques les attendent. Conversion d'un jeune proscrit. Première communion de divers jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. — Repas fraternel. Départ des deux missionnaires.

DANS l'intervalle qui s'écoula depuis le 15 janvier jusqu'au 2 février, le règne du crime prenant chaque jour un nouveau degré de terreur, rendoit la sortie de Marseille extrêmement dangereuse pour les prêtres missionnaires, également dénoncés comme *fanatisant* l'esprit du peuple, et *l'instruisant avec opiniâtreté dans la morale superstitieuse de Jésus-Christ.* Mais un bon prêtre ne calcule pas avec le danger, lorsqu'il s'agit

Digitized by Google

du salut de ses frères. Nos zélés missionnaires, suivis de leurs jeunes clercs, après avoir administré dans la ville les catholiques malades, qu'ils ne pouvoient visiter qu'à l'entrée de la nuit, partirent sur les neuf heures du soir (le 1er. février) pour se rendre au canton de Séon.

Il ne leur fut pas aisé, sans s'exposer étrangement eux-mêmes, de sortir de la ville; mais une fois dehors, leur guide, devenu depuis sa conversion l'un des plus fervens catholiques de son église, les éloigna de la grande route, et les fit arriver au lieu du rendez-vous en deux heures de marche. Laissons encore le soin à l'un des deux missionnaires de nous faire le récit de cette seconde mission.

« La visite de quelques malades dans le canton, nous arrêta jusqu'à minuit. On avoit changé les points de réunion dans les grottes des montagnes. Un berger s'offrit à nous y conduire à travers les bois; nous le suivîmes. Mais l'obscurité de la nuit étoit si profonde, que nous ne tardâmes pas à nous égarer loin de tous les sentiers. Nous marchions au milieu des rochers; et pour ne pas tomber de

Digitized by Google

leur hauteur, nous étions obligés quelquefois de nous suspendre aux branches des arbres; et ce fut ainsi, par une espèce de miracle, d'après le témoignage de nos guides, que nous eûmes le bonheur d'éviter un affreux précipice, dont la seule vue nous fit éprouver, le lendemain, un frissonnement involontaire.

Nous avions évité ce péril, lorsque nous arrivâmes sur le sommet d'une des plus hautes montagnes du Rove. Nous ne croyions pas en être plus rapprochés de la grotte où nous étions attendus, lorsqu'en inclinant nos regards incertains du côté des vallées, nous fûmes frappés par l'éclat d'une lumière; ses rayons dirigèrent nos pas. Bientôt le chant des psaumes et des cantiques nous annonça que nous n'étions pas loin de l'assemblée des fidèles. Ce nouveau temple étoit rempli d'une multitude choisie d'environ cinq cent cinquante personnes accourues à l'entrée de la nuit de tous les pays environnans. Plusieurs catholiques de Marseille, distingués par leur naissance et leur piété, s'y trouvèrent réunis avec les députés de diverses paroisses. Je ne répéterai pas ici tout ce que j'ai raconté de

Digitized by Google

l'esprit de pénitence et de componction de tous ces pieux enfans de la foi. Je ne dirai rien non plus de nos prières, de nos exhortations interrompues par les pleurs et les sanglots les plus touchans; mais je ne dois pas omettre cette conversion solennelle. Dans le nombre des pénitens qui soupiroient après la rémission de leurs fautes, un jeune homme de vingt-trois ans, d'un état et d'un savoir au-dessus du commun, vient se jeter à mes pieds. Ce jeune proscrit n'avoit affecté jusque-là d'autre courage que celui d'une vaine philosophie. Plus son cœur étoit intérieurement dévoré par l'injustice de ses ennemis, plus il feignoit au dehors une force d'âme qu'il n'avoit pas au dedans. Son impassibilité n'étoit qu'apparente; il souffroit d'autant plus, qu'il vouloit persuader aux autres qu'il ne souffroit pas, et qu'il s'ôtoit à lui-même, par ses principes, une des plus grandes consolations des misérables, celle d'avoir Dieu pour témoin et pour réparateur de ses maux. Il nioit qu'il y eût un Dieu; il prêchoit l'athéisme. La seule curiosité l'avoit emmené dans cette grotte. Il me dit avec une touchante simplicité, les yeux baignés de

Digitized by Google

larmes : « Un pécheur tel que moi pourra-t-il » encore se réconcilier avec son Dieu? J'ai été » jusqu'à présent incrédule; mais je trouve » dans cette caverne la démonstration de » l'existence de Dieu et de la divinité de la » religion chrétienne ». Il joignit à ces paroles des témoignages d'une conversion tellement sincère, qu'attendu le danger de mort, (il étoit hors de la loi) je ne différai pas de le réconcilier avec Dieu. Heureux moment pour cet infortuné ! De quelle consolation son âme ne fut-elle pas alors remplie ! Il en fit l'aveu, qu'il n'avoit jamais goûté le vrai bonheur, et qu'il ne le connoissoit que de ce moment même.

Après avoir confessé cinq cents personnes environ, nous fîmes la cérémonie de la bénédiction des cierges (c'étoit le jour de la Purification de la sainte Vierge). Cette bénédiction fut suivie de la procession et de la grand'messe. Tous les fidèles présens furent admis aux saints mystères. Au milieu de cette société d'élite, trente jeunes gens des deux sexes s'approchèrent, pour la première fois, de la sainte table. Leurs parens les y suivoient. Toute l'assemblée bénissoit Dieu

Digitized by Google

de voir cette nouvelle génération de justes s'avancer vers le Saint des saints. Toute la grotte étoit illuminée : il seroit difficile de rendre la beauté céleste d'un pareil spectacle; il faut en avoir été le témoin, pour juger de l'effet attendrissant qu'il devoit produire sur des cœurs navrés au dehors par tous les crimes de la tyrannie, et par tous les excès de la persécution.

L'office terminé, les fidèles se réunirent au dehors de la grotte. Ils mirent en commun, avec les proscrits, leur pain, leur vin, et leurs autres nourritures. Nous bénîmes ce repas fraternel, qui fut sanctifié par les discours des convives. Nous chantâmes ensuite les vêpres, qui furent suivies de plusieurs prières de pénitence, de l'exhortation et du salut.

Quand il fallut nous séparer, ce fut encore des pleurs et des sanglots que nous pouvions calmer à peine. Ces vertueux enfans de la foi baisoient avec affection la trace de nos pas. Nous leur donnâmes une dernière bénédiction, en leur annonçant une troisième visite dans les premiers jours de mars.

Digitized by Google

Nous passâmes de ce canton dans le territoire des Pènes, où plusieurs catholiques s'étoient réunis dans un même lieu pour y recevoir notre visite. C'est en nous y rendant que nous rencontrâmes dans les bois, auprès d'une bergerie abandonnée, deux malheureux proscrits de Marseille. Leur joie fut grande en nous voyant. Ils se confessèrent l'un et l'autre, et communièrent en viatique: vingt-quatre heures après, l'un des deux étoit déjà mort; mais dans des sentimens si chrétiens, que nous osons espérer que le Seigneur l'aura reçu dans sa miséricorde ».

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Assemblée tenue dans une grotte vis-à-vis du port de Marseille, le jour où les croix furent abattues, et traînées publiquement dans cette ville. Édification de cette assemblée; amende honorable des fidèles. Leur promesse de vivre et de mourir catholiques; quelques-uns sont arrêtés; nul d'eux ne succombe sous la hache des bourreaux.

NOUS passerons sous silence les autres réunions convoquées dans les quatre montagnes, et qui se ressemblent par les mêmes pratiques et les mêmes exemples de ferveur; mais nous ne devons pas taire l'assemblée tenue dans une grotte vis-à-vis du port de Marseille, de l'autre côté du golfe, le jour où les croix furent abattues, et publiquement traînées dans les rues de cette ville. Les prêtres et les fidèles s'y rendirent à peu près à la même heure; le saint Sacrement y fut exposé. L'un des missionnaires exhorta les ca-

Digitized by Google

tholiques à réparer les outrages faits en ce moment à la croix, par leurs humbles supplications. Il entonna l'hymne de la passion, le *Vexilla regis*, etc. Au verset, *O Crux, ave, spes unica*, tous se prosternèrent les yeux baignés de larmes devant le signe adorable de notre salut, placé dans le creux d'un rocher qui formoit une espèce d'amphithéâtre derrière l'autel. L'autre missionnaire, obligé d'interrompre les confessions, veut parler aux fidèles, mais leurs larmes font couler ses larmes. Sa voix est étouffée par des sanglots; il se contente de présenter la croix à leurs hommages, et les fidèles accourent pour en baiser le bois précieux. Ils renouvellent également la promesse de vivre et de mourir dans la religion de leurs pères, et pour cette fois le Seigneur ne tarda pas à mettre leur promesse à l'épreuve. Quarante des catholiques furent saisis peu de temps après comme *fanatiques*, c'est-à-dire, dans le langage du jour, comme vrais croyans. On les traita comme des ennemis de la patrie, on les jeta dans des maisons d'arrêt; mais la Providence ne permit pas qu'aucun d'eux périt sur l'échafaud. On a fait la même remarque à l'égard de

Digitized by Google

tous les catholiques assidus aux réunions des quatre montagnes de Séon, de la Nerte, des Pènes et du Rove. Nul n'a succombé sous la hache des assassins.

CHAPITRE VII.

Familles obligées de quitter Marseille pour se conformer au décret de la Convention. Piété de plusieurs de ces familles. Leur départ est une calamité pour les catholiques de cette ville. Comment elles se préparent à ce départ. Communion en viatique ; pardon des ennemis. Esprit de sacrifice. La Religion vengée des calomnies de ses oppresseurs, par la générosité des sentimens qu'elle inspire à ses disciples.

Les familles catholiques de Marseille, les plus distinguées par leur naissance, ne se rendoient pas inutiles les jours de la persécution. Elles avoient plus encore que les autres classes du peuple, de grands reproches à se faire sur le relâchement dans la foi; mais lorsqu'elles se virent frappées de la main de

Digitized by Google

Dieu, plusieurs cherchèrent à fléchir son infinie miséricorde par un sincère repentir, et loin de rougir désormais de la croix de Jésus-Christ, elles y mirent toute leur consolation et toute leur gloire.

Ce fut donc une vraie calamité pour l'église de Marseille, que le décret de proscription qui obligea ces familles de quitter Marseille comme port de mer, et ce fut pour ces familles elles-mêmes le plus douloureux des sacrifices, que de s'éloigner de cette ville, sans savoir si elles trouveroient les mêmes secours religieux dans le lieu de leur exil. C'est alors que toute la vivacité de leur foi parut avec éclat. Le moment étoit urgent, et il sembloit qu'avant de quitter, peut-être pour toujours, le lieu natal, dix jours n'étoient pas suffisans pour vaquer aux soins temporels qu'un pareil déménagement exigeoit, et la loi n'accordoit que dix jours. Mais, ô prodige de la piété chrétienne! ce court intervalle de temps eut une autre destination pour plusieurs de ces familles. Elles songèrent moins aux biens périssables qu'aux biens immortels, et toutes leurs pensées, tous leurs vœux se reportèrent avec d'autant plus d'im-

Digitized by Google

pétuosité vers les cieux, qu'on leur ravissoit avec plus d'injustice tous les moyens d'existence sur la terre. Les dix jours qui devoient se passer entre la publication du décret et leur départ, furent pour ces chrétiens d'élite, dix jours de jeûnes, de prières, de consécration. Soixante ou quatre-vingts d'entr'eux ne cessèrent de remplir, jour et nuit, l'oratoire qui leur fut destiné. Tous se confessèrent, et communièrent en viatique. Jamais les ministres de Jésus-Christ ne trouvèrent des âmes mieux disposées à recevoir le joug de la croix, et à se rendre dignes des miséricordes du ciel par leur propre miséricorde. Nulle confession, nulle communion qui ne fût suivie, de la part de ces illustres infortunés, du pardon le plus généreux envers leurs ennemis, de la plus entière soumission à la volonté de Dieu sur leurs biens, leur liberté, leur vie même.

Or, quel argument en faveur d'une religion capable d'inspirer à ses disciples d'aussi sublimes vertus, et de leur en rendre l'acquisition usuelle et commune ! Quelle reponse aux calomnies des faux sages, et à la rage de ses persécuteurs, qui s'obstinent à ne

Digitized by Google

voir dans ses dogmes et dans sa morale qu'un répertoire de superstition et de fanatisme, et dans son enseignement qu'un cours de haine, de trahison et d'imposture !

Les familles dont nous venons de parler, ne quittèrent point Marseille sans avoir obtenu de leurs prêtres la promesse d'en être visitées dans le lieu de leur exil.

CHAPITRE VIII.

Les familles de Marseille, exilées à Aix, visitées par leurs prêtres. Conversion d'un luthérien à la foi catholique. Fermeté de ses principes; son zèle pour la propagation du vrai culte.

La ville d'Aix, où la plupart des familles proscrites à Marseille cherchèrent un asile, et où elles ne trouvèrent bientôt qu'une maison d'arrêt, n'étoit pas dépourvue de tout secours religieux. Elle possédoit dans son sein plusieurs fidèles ministres de Jésus-Christ, prêts à s'exposer à tous les périls pour l'exercice de leur saint ministère. Parmi ces

Digitized by Google

zélés pasteurs, je me contenterai de citer M. Isnardon, qui ne cessa de communiquer avec les prêtres de Marseille pendant le règne de la terreur. M. Isnardon, et quelques autres prêtres que je nommerai dans un Mémoire particulier sur l'église d'Aix, suffisoient à tous les besoins de cette ville et de son territoire; mais la promesse que les prêtres de Marseille avoient faite aux catholiques chassés de leur commune, de les visiter dans le lieu de leur exil, ne leur permit pas de tromper leur attente. Celui qui tenoit alors parmi eux la place de supérieur ecclésiastique, partit pour Aix le jour de la Pentecôte, suivi d'un de ses catéchistes. (C'étoit le même jour que, par les ordres de Robespierre, l'on célébroit dans toute la France la fête de l'Etre suprême et de la Nature). Sur la nouvelle de son passage, cent cinquante personnes de familles distinguées ou de simples paysans, s'étoient réunis dans une maison de campagne à quelque distance de Marseille. Le missionnaire s'arrêta la nuit entière pour entendre la confession de leurs péchés, et les rendre participans des saints mystères. Il se rendit le lendemain à Aix, où,

Digitized by Google

où, pendant huit jours, il ne cessa d'exercer avec fruit les fonctions de son sacerdoce. Il eut même la douce consolation de convertir un luthérien âgé de vingt-huit ans, que ses titres de noblesse avoient aussi conduit en exil, et qui fit son abjuration entre ses mains. Fort étonné d'apprendre cette nouvelle, un de ces hommes dont la croyance n'est qu'un pur scepticisme, fit observer à ce luthérien combien il pouvoit être dangereux d'embrasser une religion, lorsqu'elle étoit proscrite; il répondit : « Que la vérité étoit de » tous les temps, que la persécution en fai» soit mieux ressortir le divin caractère, » et qu'heureux de la connoître, il seroit plus » heureux encore de mourir pour elle ». On a vu depuis ce néophyte se conserver pur et inviolable dans sa foi, donner aux autres l'exemple du plus ardent prosélytisme, encourager les fidèles à former chez eux, au prix de leur vie, des assemblées religieuses, et ne se plaindre de la soustraction de ses revenus, que par l'impuissance où elle le mettoit d'avoir des appartemens assez vastes pour les consacrer à la célébration des saints mystères.

CHAPITRE IX.

Condition déplorable des familles chassées comme nobles, de Paris, et des villes frontières et maritimes. Familles Marseillaises à Aix : leur état d'oppression, leur arrestation. Prières publiques adressées au ciel en leur faveur : leur délivrance ; elle n'est point l'effet du hasard, elle est l'œuvre de la Providence.

L'ÉTAT des familles nobles chassées de Paris, et des villes frontières et maritimes, dans l'intérieur des terres, étoit déplorable; celles de Marseille réfugiées à Aix, y furent soumises à un appel nominal, dont les plus jeunes enfans ne furent point exceptés, qui les consignoit tous les jours pendant quatre heures dans la cour de l'hôtel de la Commune, exposés à toutes les insultes, sans qu'il leur fût possible de se soustraire à cet excès d'oppression et d'ignominie. Il étoit d'ailleurs trop évident qu'une telle injustice devoit amener d'autres horreurs, et que la mort de

tous les nobles étoit arrêtée dans la pensée de Robespierre; ses projets à cet égard ne tardèrent pas à se manifester dans les diverses parties de la France, par l'arrestation de la plupart de ces malheureux proscrits : ceux d'Aix, hommes, femmes et enfans, furent saisis au moment de l'appel avec une barbarie sans égale. On les enveloppa tout à coup au milieu de la cour de l'hôtel de la Commune, et on les conduisit de suite dans la maison d'arrêt, au milieu des piques et des baïonnettes.

A cette nouvelle, les prières les plus ferventes furent adressées au ciel pour la conservation de ces infortunés détenus. — Les prêtres de Marseille, secondant le zèle des catholiques, firent porter leurs vœux à cet égard de maison en maison, et jusque dans les grottes des montagnes, où des mains pures s'élevoient incessamment vers le Seigneur pour fléchir sa justice. Ces prières, ces vœux furent entendus de l'Être souverainement bon, et ils furent exaucés. La chute de Robespierre ne tarda point; elle amena celle des principaux chefs du règne de la terreur et du sang. Les infortunés détenus n'eurent plus

à craindre pour leur vie, et bientôt ils furent libres.

Or, les sages du siècle ne virent dans un pareil événement, dont la suspension d'un seul mois eût entraîné le massacre convenu de tous les prisonniers; les sages du siècle ne virent, dis-je, dans un pareil événement qu'une chance heureuse du hasard; mais qu'est-ce que le hasard, s'il est un Dieu qui gouverne l'Univers dans la justice? Quoi! l'action de la Providence ne sera-t-elle donc jamais démontrée à ces esprits superbes et vains, et l'expérience de leur propre malheur ne servira-t-elle jamais de rien pour les instruire dans une meilleure philosophie? Quoi! cette action de la Providence ne s'est-elle pas rendue assez visible, de nos jours, dans cette suite d'événemens aussi terribles qu'inattendus, où la sagesse des hommes n'a plus été que folie, leur conseil qu'imprudence, leur force que foiblesse, leurs lumières que ténèbres; où il est arrivé précisément le contraire de ce qui devoit arriver; où le ciel enfin s'est plu à confondre la raison de l'homme, et à la tenir humiliée sous sa main puissante? Les vrais fidèles ne se sont jamais mépris sur

Digitized by Google

l'action éternelle de cette Providence, qui peut à son gré précipiter les hommes dans l'abîme, et les en retirer, les conduire jusqu'à la porte du trépas, et les rendre à la vie, les perdre enfin ou les sauver.

C'est donc à cette Providence qu'ils ont recouru dans leur malheur, ou dans celui de leurs frères; et comment douter, si l'on croit en cette même Providence, que leurs prières et leurs vœux n'aient eu part au salut de plusieurs, et n'aient attiré sur la France une première miséricorde, dont les impies eux-mêmes ont ressenti les heureux effets, lors même qu'ils en ont méconnu la cause?

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Utilité des afflictions. Malheur de l'homme qui n'en profite pas. Vaine philosophie de plusieurs détenus à Paris. Quelques-uns d'entre eux recourent à la divination. Conduite des détenus de Marseille dans les maisons d'arrêt à Aix. Leur innocence de mœurs. Eloge des plus jeunes d'entre eux. Vœux que l'auteur de ces Mémoires leur adresse.

Les afflictions furent toujours dans les desseins de la Providence un moyen de régénération pour les gens de bien. Malheur à celui qui ne profite pas de ce dernier moyen que lui offre la clémence divine, pour corriger ses voies, et pour se réformer dans ses œuvres ! Cet homme se range de lui-même dans la classe des réprouvés qui souffrent en vain, et qui ne trouvent dans leur souffrance qu'un nouveau motif d'obstination dans le crime. Mais combien de malheureux se sont ainsi rendus inutiles de nos jours

Digitized by Google

les leçons de l'adversité la plus cruelle ? Nous en avons, hélas ! la triste expérience dans la capitale de la France. Les principes et les mœurs n'ont pas également gagné dans les prisons. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu dans les maisons d'arrêt des conversions mémorables, et des exemples dont nous ferons ailleurs l'édifiant récit ; mais plusieurs, loin de profiter d'un temps si favorable pour l'acquisition de la sagesse, n'ont fait que se fortifier de plus en plus dans leur vain système d'incrédulité. Vils esclaves des préjugés de leur siècle, lorsqu'ils croyoient les braver tous; un imbécille respect humain les a suivis jusque sur l'échafaud, et en leur faisant un devoir de mourir avec grâce, ainsi que l'opinion l'exigeoit jadis des gladiateurs blessés à mort dans l'arène, il leur a fait un crime de lâcheté de se procurer à eux-mêmes les dernières consolations de la foi : comme s'il étoit plus beau de quitter la vie sans autre espérance que celle des scélérats, que d'emporter avec soi celle des saints ! comme si la croyance des bourreaux devoit être celle des victimes ! Non, un tel aveuglement ne se conçoit pas, et ce que l'on conçoit encore moins, c'est

Digitized by Google

qu'en faisant gloire de douter de tout, quelques-uns de ces sceptiques n'aient pas rougi d'avoir recours à la divination, pour connoître s'ils devoient succomber sous le glaive de leurs ennemis, ou se relever de leur infortune, tant est vrai ce que j'ai dit dans un autre ouvrage, que l'esprit de l'homme a besoin de croire et de fixer sa croyance quelque part ! S'il ne s'arrête point à la vérité, soyez sûr qu'il se confiera dans le mensonge.

Les mêmes opinions philosophiques et superstitieuses, car ces deux opinions ont plus de rapport entre elles qu'on ne le pense, n'eurent pas la même faveur dans les autres maisons d'arrêt des départemens : toutes nos relations s'accordent sur ce point, et rien n'est plus édifiant que le récit de la conduite des familles catholiques de Marseille pendant leur détention à Aix. « Jamais on n'a vu, dit un de nos » missionnaires, plus de soumission aux or- » dres de la Providence, et plus d'héroïsme de » sentimens, que dans ces illustres détenus. » Nous avons été les visiter après leur déli- » vrance ; ils nous ont fait avec simplicité l'his- » toire de leurs épreuves. Leur vertu s'étoit » perfectionnée dans leur prison, et malgré

» tous les raffinemens de cruauté dont on usoit » à leur égard, telle avoit été l'innocence de » leur vie, qu'un grand nombre de ceux qui » s'étoient approchés de Jésus-Christ avant » leur incarcération, n'avoient point commis » de fautes assez graves pour servir de matière » au sacrement de pénitence. Mais aucun de » ces prisonniers ne se rendit l'adversité plus » profitable que les plus jeunes d'entre eux. » Ils sortirent de leurs maisons d'arrêt aussi » fidèles à Dieu, qu'ils seroient sortis d'un » temple très-saint où la vertu de Dieu même » les eût conduits. Ainsi l'adversité la plus » déplorable leur fut plus utile que la plus » brillante fortune, et ils éprouvèrent ce qui » est écrit dans les livres saints, que Dieu » châtie ceux qu'il aime, et qu'il est bon à » l'homme de porter le joug du Seigneur dès » sa jeunesse ». Puisse maintenant l'éducation du malheur, la plus propre de toutes à former l'esprit et le cœur de l'homme, assurer leurs principes religieux contre toutes les surprises de l'incrédulité, et contre tous les efforts que le monde ne manquera pas de tenter dans la suite pour leur communiquer ses vaines opinions, et les asservir à ses vices!

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Soins attentifs de la Providence pour les gens de bien. Maison de campagne habitée par deux sœurs, modèles de la virginité chrétienne. Quatre jeunes orphelines, leurs nièces, trouvent auprès d'elles un asile sacré : tableau de leurs journées; elles désirent ardemment la visite d'un ministre de Jésus-Christ. Dieu exauce leurs vœux.

Il est une Providence qui veille sur la conservation du juste, et qui se plaît à disposer toutes choses dans les événemens de leur vie, pour leur souverain bien. C'est cette Providence qui, dans le même moment qu'elle exauçoit jadis la prière de la jeune Sara dans la ville de Ragès, envoyoit à Ninive l'ange tutélaire qui devoit l'unir bientôt au jeune Tobie. C'est cette même Providence qui, variant ses épreuves et ses bienfaits à l'égard des enfans des hommes, se fait admirer dans le récit que l'on va lire.

Digitized by Google

A deux lieues et demie d'Aix et de Marseille, à quelque distance du village de Simiane, et dans une maison de campagne, simple dans son architecture, mais agréable par sa simplicité même, deux sœurs, d'une naissance distinguée, vivoient depuis trente ans comme deux vierges consacrées à Dieu, dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Les temps les plus agités de la révolution les laissèrent paisibles dans leur retraite, et des armées révolutionnaires avoient passé plusieurs fois à côté, sans qu'elles en eussent souffert la moindre insulte : on eût dit de leur asile champêtre, que la Providence l'avoit pris sous sa sauvegarde particulière, pour le défendre de l'approche même du danger ; car l'on ne peut attribuer qu'à cette sauvegarde la sûreté dont ces deux sœurs ont joui dans leur solitude, lorsque leur nom, leur piété, leurs bonnes œuvres, et leur zèle pour les vrais principes, étoient connus de tous les environs, et ne pouvoient, ce semble, rester ignorés des comités révolutionnaires des deux villes voisines, remplies de leurs parens et de leurs amis malheureux. Mais la Providence, en les sauvant

de tout mal, avoit ses vues de miséricorde, non-seulement sur elles, mais sur quatre jeunes personnes qui, sans elles, se seroient trouvées dans le plus déplorable abandon, et dans la plus cruelle des infortunes.

Ces quatre jeunes personnes étoient leurs nièces ; elles avoient perdu depuis long-temps leur tendre mère, et elles vivoient à Marseille auprès de M. le C..... de***, leur respectable père, dans l'absence du reste de leur famille. De barbares satellites du crime vinrent un jour l'enlever à leurs yeux. En vain réclamèrent-elles en faveur de son innocence ; leurs cris, leurs pleurs, leurs sanglots ne furent pas entendus, et quelque temps après on vint leur signifier de sortir de leur maison. Il falloit en effet la laisser libre à de nouveaux propriétaires. Leur père n'étoit plus ; ses biens étoient confisqués, et ses infortunés enfans se trouvoient sans protection et sans asile, lorsqu'elles furent accueillies par leurs deux tantes, avec tous les sentimens de la piété maternelle. Elles vinrent donc se renfermer dans la même solitude. Là, tous les jours se passoient dans l'édification mutuelle ; la lecture, les prières,

Digitized by Google

le travail de l'aiguille, quelques études convenables aux demoiselles, faisoient leur occupation accoutumée. Elles y joignoient quelques méditations et quelques promenades dans les champs, qu'elles arrosoient plus d'une fois de leurs larmes, au souvenir de leur malheureux père, et d'une de leurs sœurs, alors détenue dans une maison d'arrêt de Paris, et dont elles ignoroient la destinée. Leurs tantes prenoient soin d'ailleurs de leur cacher les nouvelles arrestations de leurs proches; et, autant qu'il étoit en leur pouvoir, elles les éloignoient de toutes les pensées tristes et décourageantes, pour reporter vers les cieux tous leurs désirs et toutes leurs espérances. Mais elles étoient affectées d'une peine commune, qu'un plus grand amour des biens à venir ne faisoit que leur rendre plus sensibles. La privation de tout secours religieux laissoit dans leur âme un vide que rien n'étoit capable de suppléer. Elles répétoient chaque jour à Dieu le sacrifice volontaire qu'elles lui faisoient de leur propre vie; mais elles le conjuroient, avec un cœur brisé d'amertume, de ne pas les priver davantage de la grâce des sacremens.

Digitized by Google

Or, le ciel devoit s'intéresser à des vœux qui se rapportoient à sa gloire. Un des prêtres de Marseille, dont nous avons parlé ci-dessus, se rendoit un jour à Aix par des sentiers détournés, et sous le costume d'un paysan. Il faisoit un fort mauvais temps, et il étoit arrivé dans le territoire de Simiane, lorsqu'un de ses guides l'invita de prendre quelque repos dans une maison de campagne voisine. — Il ne veut pas; le guide insiste, et si vivement qu'il ne peut le refuser. On parloit depuis long-temps des travaux de son apostolat dans cette maison hospitalière, sans oser néanmoins espérer de le voir encore, lorsqu'il est annoncé par son guide. On ne sauroit se figurer quelle fut, à cette nouvelle, la joie sainte des deux tantes et des quatre jeunes orphelines : il n'y a que de vrais enfans de la foi qui puissent comprendre combien des âmes aussi long-temps affamées des sacremens, durent s'estimer heureuses à la vue de ce fidèle ministre. Mais elles s'en crurent à l'instant abandonnées, lorsqu'après avoir répandu dans leur âme quelques paroles de consolation, il fut obligé de les quitter, pour ne point manquer au

Digitized by Google

rendez-vous d'un catholique nouvellement converti, qui l'attendoit à deux lieues de distance. Il revient le huitième jour, comme il l'avoit promis : ce fut le plus beau jour de cette solitude; il combla les âmes de ces habitans de toutes les grâces du ciel. Plusieurs catholiques des environs accoururent en augmenter la solennité par leur présence. Non-seulement le jour, mais encore la nuit furent employés à bénir le Seigneur, à chanter les terreurs de sa justice et les merveilles de sa miséricorde; tous les esprits et tous les cœurs étoient à Dieu; toutes les pensées et tous les sentimens étoient dignes de sa clémence, de sa bonté suprême. Le moment de la communion fut ravissant; il n'eût fallu, pour venger la religion de son ennemi le plus implacable, et pour lui prouver l'existence de ses plus sublimes bienfaits, il n'eût fallu que l'introduire dans cette solitude, et le rendre le simple spectateur de cette journée. Tant de vertus réunies dans cet asile du malheur, et enfantées par la religion seule, ou l'auroient rendu chrétien, ou l'auroient fait rougir profondément d'avoir cessé de l'être.

Les catholiques des environs, admis à

Digitized by Google

cette solennité, se retirèrent au commencement du second jour, et le missionnaire ne retourna point à Marseille, sans glorifier Dieu de l'avoir conduit dans cette sainte solitude. Il y revint depuis quelquefois apporter les mêmes consolations divines, jusqu'à ce que les biens des condamnés étant rendus à leurs familles, le ciel disposa toutes choses pour unir l'aînée de ces jeunes orphelines à celui qui devoit faire son bonheur; union consacrée par la piété des deux époux, et bénie par le même prêtre qui les avoit visités l'un et l'autre dans leur infortune.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Jeunes époux saisis aux pieds des autels le jour de leur mariage. Ils aiment mieux être mis en prison que de trahir leur conscience, et de déclarer le prêtre qui les a mariés. Ils sont conduits au tribunal sanguinaire d'Orange avec leurs père et mère. Leur délivrance.

Au milieu de la plus grande persécution contre la foi, deux familles chrétiennes de Marseille, de la classe des simples ouvriers, voulurent s'unir l'une à l'autre par un mariage. Fidèles aux maximes de la vraie sagesse, ce qu'elles recherchoient le plus dans leur union, c'étoit la rencontre des mêmes principes et des mêmes vertus, bien convaincus que l'unité de croyance concourt à celle des cœurs, et que la plus riche dot des enfans est la piété des parens. Leurs enfans s'aimoient comme ceux des patriarches; c'est-à-dire, que leur amour ne ressembloit en rien à celui des époux mondains. La vertu la plus aimable présidoit à leur attachement mutuel; ils se voyoient toujours avec un

nouveau plaisir, mais ce plaisir étoit pur; ils le goûtoient en présence de leur famille, et jamais la crainte de Dieu n'en fut séparée. C'est ainsi que les vrais enfans de la foi contractèrent, dans tous les temps, des alliances bénies du ciel. La volupté, l'avarice, aucune des passions dégradantes qui souillent et multiplient les unions malheureuses dans le monde, ne sauroient corrompre les innocentes délices, qui sont le partage de ces belles âmes.

Cependant la Providence, qui vouloit faire ressortir la vertu de ces deux familles, et les proposer en exemple à toutes les autres, comme des modèles de piété religieuse et sociale, la Providence leur réservoit une grande épreuve, le jour même de l'union de leurs enfans devant l'Eglise. Si les deux jeunes époux avoient eu moins de cette foi qui fait les martyrs, et qui rend l'homme juste supérieur à toutes les craintes, lorsqu'il s'agit pour lui d'avoir une nouvelle part aux bénédictions du ciel, leur union n'eût été suivie d'aucun trouble; mais elle n'eût pas été célébrée devant les autels catholiques, et ils eussent été privés de la grâce du

Digitized by Google

sacrement. Ils ne balancèrent pas dans leur dessein ; ils savoient qu'il existoit des prêtres exerçant secrètement leur ministère ; ils se disposèrent au mariage comme tous les chrétiens devroient le faire, en se recueillant en eux-mêmes, en purifiant leur conscience par la confession de leurs péchés, en commençant une vie nouvelle en Jésus-Christ. Leurs parens les imitèrent : car tel est l'esprit des familles vraiment chrétiennes, tous les événemens qui forment époque dans la vie, leur sont un sujet de renouvellement intérieur. Elles attirent ainsi sur elles-mêmes une augmentation de grâces divines, et elles en prennent un nouveau motif de croître dans l'amour de la sagesse.

Le jour qui devoit, ce semble, récompenser de si touchantes vertus, étant fixé par les pères et mères, on éleva dans l'intérieur de leur maison un autel, sur lequel le prêtre vint offrir l'adorable sacrifice, et consacrer l'union des deux jeunes époux, dont la piété n'avoit jamais été plus remarquable qu'au moment où ils se présentèrent aux pieds du ministre de Jésus-Christ, pour se jurer une fidélité mutuelle.

Digitized by Google

Le prêtre s'étoit déjà retiré, lorsque des satellites impies, suivis d'un membre du comité révolutionnaire, accoururent pour le saisir, et pour arrêter en même temps les nouveaux époux. Ceux-ci, sommés de répondre s'ils ne venoient pas de contracter mariage devant un prêtre catholique, pouvoient le nier; ils ne voulurent pas acheter leur liberté, leur vie au prix d'un mensonge. On consent à les relâcher s'ils nomment le prêtre : ils gardent le silence, et rien ne peut les obliger à trahir leur secret. On les entraîne soudain, le jeune époux dans une prison, la jeune épouse dans une autre; et ce qui les afflige le plus, c'est de voir leurs bons et vénérés pères et mères entraînés avec eux dans les mêmes maisons d'arrêt.

Or, plusieurs mois s'étoient écoulés depuis leur arrestation, lorsque fut érigé à Orange ce tribunal sanguinaire qui devoit engloutir de si nombreuses victimes. C'est à ce tribunal que les deux époux furent traduits avec leurs père et mère, comme des contre-révolutionnaires fanatiques, dont il étoit urgent de punir les crimes. La même charrette les conduisit au lieu qui, dans les

Digitized by Google

vues de leurs persécuteurs, devoit être celui de leur supplice ; la même charrette fut témoin de leurs sentimens héroïques, de leur dévouement généreux, de leur esprit de religion et de sacrifice, et qui devint pour eux comme un autel d'immolation, où ils ne cessoient pas de s'offrir à Dieu comme des victimes consacrées à sa justice; mais cette justice satisfaite ne leur demandoit pas d'autre immolation que celle de leur cœur. Ils furent à peine arrivés à Orange, que Robespierre terrassé, les lois de sang suspendues, les deux jeunes époux furent libres. Leurs pères, leurs mères le furent aussi. Tous revinrent à Marseille en bénissant le Seigneur de les avoir jugés dignes de souffrir pour l'amour de son culte, et depuis ils n'ont pas cessé d'être un sujet d'édification pour les familles chrétiennes.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Vaines tentatives des persécuteurs pour se saisir de la personne des prêtres catholiques exerçant le saint ministère à Marseille. Anecdote singulière touchant le vénérable dom Joseph.

CELUI qui repose sous la sauvegarde du ciel, ne craint rien des efforts des impies. Les prêtres exerçant à Marseille le saint ministère au milieu des temples fermés ou renversés, et des autels en décombres, lorsque des terroristes semoient partout l'épouvante et l'horreur, devoient être le sujet de toutes les recherches des comités révolutionnaires, et de leurs infâmes satellites. Ces prêtres étoient dénoncés, on avoit leur signalement. On multiplioit à leur sujet les visites domiciliaires; mais en vain, on ne put les arrêter. La Providence sembloit elle-même les défendre de tous périls, et guider leurs pas au milieu de leurs ennemis. Un jour néanmoins que MM. les missionnaires

Digitized by Google

étoient à se reposer l'un et l'autre de leurs travaux apostoliques dans une maison que les malheurs du temps doivent encore m'empêcher de nommer, les satellites du comité arrivent (1). Ils ont à peine le temps de s'enfermer tous les deux dans un asile, dont la porte donnant sur l'escalier avoit été récemment murée, et pouvoit aisément être découverte. Ils étoient descendus par une ouverture pra-

(1) Le 2 juillet, jour de la Visitation, deux officiers municipaux, des juges de paix, des commissaires de toute espèce se portèrent sur le lieu. On fit marcher de la cavalerie et des troupes à pied. On investit tout le quartier. On entra à deux heures après-midi dans la maison, et on y resta jusqu'à dix heures du soir. On visita plusieurs fois tous les coins et recoins. On interrogea séparément toutes les personnes de la famille, jusqu'à un enfant de six à sept ans, auprès duquel on épuisa en vain toutes les promesses et toutes les menaces. On finit par mettre le scellé sur la plupart des appartemens. Toutes les personnes qui, dans l'intervalle, passèrent par la même rue, furent arrêtées, et on en conduisit environ quarante au fort Saint-Jean. On ne les élargit qu'après un long interrogatoire, dans lequel ces mêmes personnes montrèrent autant de fermeté que de présence d'esprit.

Digitized by Google

tiquée dans le plancher supérieur, et deux planches renversées sur cette ouverture eussent indiqué à des yeux vigilans le lieu de leur retraite. Cependant les satellites, les membres du comité, pénètrent dans la maison. Ils visitent tous les appartemens, et c'est pour eux sans aucun succès. On avoit vu les deux prêtres entrer dans la maison, et on avoit été les dénoncer à l'instant. On ne les avoit point vu sortir; ils doivent donc s'y trouver, disoient les membres du comité, et ne pouvant se résoudre à renoncer à leur proie, ils parcouroient de nouveau les mêmes appartemens: ils entrèrent plusieurs fois dans celui qui recéloit sous les deux planches, les deux proscrits; mais chaque fois une bonne femme qui leur en ouvroit la porte, avoit soin de se placer sur l'ouverture qu'elle couvroit de ses vêtemens, et elle ne quittoit ce poste qu'au moment où les satellites se retiroient pour passer dans une autre chambre: enfin, après huit heures d'inutiles recherches, les satellites furieux se retirèrent en jurant d'être plus heureux une autre fois dans leur espérance homicide. On vint alors inviter les deux prêtres de sortir.

Digitized by Google

Toute la maison s'unit à eux pour loner et bénir Dieu de les avoir sauvés de la main de leurs bourreaux. Leurs actions de grâce achevées, ils prirent une légère réfection, et furent porter à divers catholiques infirmes les secours accoutumés de leur ministère.

Dom Joseph étoit aussi dénoncé, signalé, poursuivi; des récompenses étoient promises à ceux qui viendroient à bout de l'enlever : ce vénérable religieux, suivi d'un simple laïque appelé Bernard, continuoit sans crainte ses courses apostoliques. Il ne refusoit à personne les secours de son ministère, et s'exposoit même beaucoup plus que la prudence chrétienne n'eût semblé le permettre. Ce grand courage qui naissoit en lui de la soif ardente du salut des âmes, lui faisoit courir les plus grands dangers; et comme la Providence l'en retiroit quelquefois par des moyens inopinés, les catholiques n'étoient pas loin d'y voir le concours même des miracles. On racontoit, entre plusieurs autres, le fait suivant, comme venant à l'appui de l'opinion générale. Dom Joseph avoit, le soir de chaque jour, plusieurs rendez-vous chez

Digitized by Google

autant de malades. La femme d'un misérable persécuteur se trouva du nombre. Le mari sut gagner sa confiance par son hypocrisie, et fut instruit de l'heure à laquelle dom Joseph devoit venir la visiter. Il avertit plusieurs de ses complices, qui vinrent se poster en armes derrière la porte de son logis, à neuf heures du soir, moment où le zélé ministre devoit y pénétrer.

Or, dom Joseph se trouvoit à quelque distance de ce logis, sur les huit heures et trois quarts, lorsque, d'après la carte de ses visites, il croit devoir consulter son vertueux guide, pour savoir de lui s'il ne feroit pas mieux, pour éviter une plus longue course, de revenir d'abord sur ses pas, et de commencer les visites par un malade très-dangereux qui demeuroit dans un quartier collatéral, mais assez éloigné de celui-là. Comme ils délibéroient à ce sujet, un enfant traverse soudain la rue, dit à dom Joseph de suivre ce dernier avis, et dom Joseph obéit.

Cependant le terroriste et ses satellites se lassèrent d'attendre derrière la porte. Ils se crurent joués par la pauvre femme malade, à laquelle ils firent supporter les plus

Digitized by Google

durs reproches. Cette aventure fit du bruit dans le quartier. Dom Joseph en fut prévenu le soir même, au moment où il alloit se rendre à la maison du terroriste, et il fut ainsi soustrait au péril extrême qui le menaçoit. Voilà ce que l'on m'avoit appris de ce fait singulier. Je fus curieux d'entendre le même récit de la bouche de dom Joseph : il se mit à sourire, et il me dit avec une touchante simplicité : « Tout est à peu près exact dans ce qu'on vous a raconté ; ce fait n'a toutefois rien que de naturel. Il est pour moi la preuve d'une assistance visible de la Providence ; mais il faut en ôter le mot *miracle*. J'étois en effet à quelque distance de la maison de ce terroriste, lorsque j'appelle mon conducteur. Je lui fais part de mes réflexions sur les moyens d'abréger nos courses en revenant sur nos pas. Il m'observe la proximité de cette maison ; j'hésite, je veux une décision de sa part. Allons-nous-en avant, lui disois-je, lorsqu'un petit enfant, une lanterne à la main, traverse la rue tout en courant, et s'écrie : *Non, n'allez pas*. Rien, sans doute, de surnaturel dans l'espiéglerie de cet enfant. Mais il n'en est pas

moins vrai qu'il fixa mon incertitude et celle de mon guide, et que, sans ajouter aucune importance à sa décision, nous fûmes l'un et l'autre d'avis de la suivre ».

C'est ainsi que dom Joseph m'expliqua lui-même comment la Providence l'avoit sauvé cette fois de la main de ses ennemis.

CHAPITRE XIV.

Oubli des injures et des outrages. Pardon des ennemis.

LOIN de vouloir se venger des injustices qu'ils avoient éprouvées, les vrais chrétiens, après avoir recouvré leur liberté, se distinguèrent par la générosité de leurs sentimens envers leurs ennemis les plus cruels.

I. Une femme dont on ne nous a pas transmis le nom en nous cautionnant la vérité du fait, une femme avoit été jetée dans les cachots, sous le règne de la terreur. Quelques jours s'écoulent à peine; son dénonciateur ne se donne point de repos qu'elle n'ait été appelée devant les juges, et ceux-ci l'envoient

Digitized by Google

à la mort. Arrivée au pied de l'échafaud, elle se déclare enceinte : on la ramène en prison; mais, soit que son ennemi craignît de voir échapper sa proie, soit que l'on suspectât sa déclaration de fausseté, son jugement lui fut une seconde fois signifié. Le bourreau la conduisit derechef à l'échafaud, où sa réclamation, fondée sur son état réel de grossesse, fut une seconde fois admise.

Cette femme, ainsi sauvée du dernier supplice, vit arriver le 9 thermidor, et enfin le jour de sa délivrance. Le même homme qui l'avoit fait enfermer et conduire deux fois au supplice, se présente sur ses pas : elle court au-devant de lui; l'accabler peut-être de reproches! Non, sans doute : cette femme n'étoit-elle pas chrétienne, et les chrétiens se vengent-ils autrement de leurs ennemis que par des bienfaits? Celle-ci court au-devant du sien, pour lui dire que tous ses maux sont oubliés, et qu'elle s'estimeroit heureuse de lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir : et ces sentimens étoient dans son cœur!

II. Un fidèle de la même Eglise connoissoit aussi son dénonciateur. Il voulut, en

Digitized by Google

mourant sa victime, lui pardonner en vrai disciple de Jésus-Christ, et lui rendre le bien pour le mal. Il avoit été conduit à Orange, et il y succomba sous la hache des bourreaux. Mais avant de mourir, il envoya sa montre à son ennemi, et il lui écrivit une lettre dans laquelle il s'exprimoit ainsi : « Je » n'ai contre vous aucun ressentiment pour » le mal que vous avez médité contre moi. » Je ne considère que Dieu et sa miséricorde » dans tout ce qui m'est arrivé jusqu'à ce » jour. C'est avec joie que j'envisage mon » supplice. Si jamais je ne m'étois trouvé » dans un semblable péril, jamais je n'au- » rois songé sérieusement à moi-même, ni » n'aurois élevé mes pensées vers Dieu. Mes » souffrances ont fait briller à mes yeux d'é- » clatantes lumières, à la faveur desquelles » j'ai reconnu toute la vanité des biens de ce » monde, et tout le prix des biens éternels. » Mais c'est de vous que Dieu s'est servi » pour opérer en moi un changement aussi » salutaire. Loin donc que je nourrisse pour » vous des sentimens de haine dans mon » cœur, je vous porte, tout au contraire, le » plus grand amour et la plus sincère grati-

Digitized by Google

» tude. Je vous prie d'en accepter un foible » gage, dans cette montre que je vous » adresse; c'est le seul bien qui me reste, et » je dois l'offrir à l'homme de qui je tiens » le plus grand des bienfaits que j'aie reçus » dans le cours de mes années ».

III. Un autre fidèle de la même Eglise n'ignoroit pas qu'une fatale créance l'avoit conduit aux portes de l'échafaud. Il sort de sa prison après le 9 thermidor, et se rend chez son débiteur. Voici, lui dit-il, les billets que j'ai reçus signés de vous; ils ont été le sujet de mon arrestation. Vous vouliez vous défaire de moi pour vous acquitter: eh bien! bénissons tous les deux en ce jour la Providence; bénissons-la, pour moi, de m'avoir sauvé de la prison et de la mort, et bénissons-la pour vous, de ce que vous êtes acquitté de votre créance, sans qu'il en coûte la vie à votre créancier. En disant ces mots, il déchire les billets de son débiteur, l'embrasse, et se retire.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Nouveaux détails sur les missions des prêtres de Marseille dans les montagnes de la Nerte, des Pènes et du Rove, par un jeune ecclésiastique attaché à ces missions.

AU jour fixé, les prêtres quittoient la ville, précédés d'un conducteur, et suivis de plusieurs zélés catholiques. C'est à la faveur des ténèbres que l'on arrivoit jusqu'au lieu du premier rendez-vous.

Nous ne répéterons pas les détails que nous avons déjà donnés; mais nous croyons devoir citer les témoignages d'un jeune ecclésiastique, qui parle ainsi de la dernière de ces missions :

« Nous partîmes le soir de Marseille, dit-il, suivis de quelques fervens chrétiens, et nous dirigeâmes d'abord nos pas vers Séon, où nous passâmes la nuit. Le lendemain au soir, nous continuâmes notre route dans la société de plusieurs fidèles de ce canton. Des bergers

bergers nous servoient de guides. Nous marchâmes assez long-temps dans le silence de la nuit par des sentiers escarpés. La vue d'un groupe de gens qui me paroissoient debout sur une hauteur, me fit craindre quelque surprise. J'en prévins nos conducteurs. Ils me rassurèrent. Ce sont de nos gens, dirent-ils. En effet, nous reconnûmes bientôt en eux des personnes amies qui se joignirent à nous. Un autre groupe nous attendoit au pied d'un rocher auprès duquel nous nous arrêtâmes. Là, les missionnaires avertirent les fidèles que tous ceux qui voudroient se confesser se présentassent à eux, qu'ils étoient prêts à entendre leurs confessions.

Pour nous, et quelques fidèles de la suite des missionnaires, nous continuâmes de marcher vers la grotte du rendez-vous. Nous en étions encore fort éloignés. Arrivés au sommet d'une colline, nous découvrîmes une lumière vers le milieu de la colline opposée. Nos guides nous assurèrent qu'elle nous indiquoit le lieu de l'assemblée des fidèles; et à peine descendus vers la vallée, nous fûmes ravis d'entendre le chant des psaumes. On nous accueillit dans la grotte comme les plus

Digitized by Google

tendres des frères. Bientôt ceux qui s'étoient arrêtés avec leur confesseur vinrent nous rejoindre. Tout fut édifiant et digne des premiers âges du christianisme dans cette assemblée de chrétiens. Le saint sacrifice y fut célébré comme du temps des apôtres et des martyrs. La parole de Dieu y fut entendue dans un recueillement angélique. Cette sainte parole s'accomplissoit ici à la lettre. Le malheur du temps disposoit la plupart de ces fugitifs à mettre tout leur espoir dans le bonheur de l'éternité. Leur sort, tout épouvantable qu'il étoit aux yeux de la nature, leur sembloit encore digne d'envie. On en a vu plusieurs qui, depuis plus d'un an, erroient dans ces montagnes ; on en a vu, dis-je, plusieurs s'écrier, pleins de foi, dans l'excès même de leurs misères : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

Avec quelles délices ces hommes vraiment pénitens ne s'unissoient-ils pas au sacrifice d'un Dieu mort sur une croix pour expier leurs fautes, et pour rendre leurs souffrances méritoires? Dieu seul connoît ce qui se passoit dans ces âmes qu'il avoit éprouvées, et

Digitized by Google

dans lesquelles il opéroit invisiblement, par sa grâce, l'ouvrage admirable de leur sanctification.

La sainte messe, l'exhortation évangélique, le grand nombre de communions, tout fut fini au commencement du jour. Nous fîmes alors un déjeûner très-frugal à la porte de la grotte; et conduits ensuite par quelques fugitifs, nous fûmes administrer les sacremens à un d'entre eux, malade dans ces lieux déserts.

Nous trouvâmes cet infortuné, selon le siècle, dans la cavité d'un rocher, n'ayant aucun de ses parens autour de lui; mais servi toutefois avec soin par la charité de quelques fidèles, dont les uns l'avoient étendu sur un matelas, les autres lui préparoient les remèdes et les boissons dont il avoit besoin.

Cette grotte domine un vallon assez étendu, environné de montagnes arides, qui bornent la vue de tous les côtés, excepté vers un seul point par où l'on entrevoit la mer. Une vingtaine de fugitifs s'étoient cachés dans ces déserts. L'un d'eux avoit établi sa retraite dans l'intérieur d'un rocher taillé

Digitized by Google

à pic, et où l'on ne pouvoit atteindre qu'à l'aide d'une corde. De ce gîte sauvage, la mer se découvroit à ses regards, et offroit un vaste champ à ses méditations.

Les autres fugitifs s'étoient logés, à leur choix, dans des cavités semblables.

Arrivé dans cette solitude profonde, le prêtre chercha d'abord un lieu décent pour y reposer le saint viatique. Il le plaça sur un banc de pierre à hauteur d'homme, et on alluma sur-le-champ un cierge sur cet autel rustique. Le paysan qui nous servoit de conducteur demeura constamment prosterné aux pieds de Jésus-Christ, tandis que le missionnaire entra dans la grotte pour confesser le malade.

Pour moi, j'ignore si je songeai à prier, tant j'étois ému de tout ce que je voyois. J'avois à ma droite un malheureux que la maladie étoit venu surprendre dans son dernier asile, et à qui la religion apportoit ses dernières consolations. Je contemplois à ma gauche cet homme simple, mais plein de foi, qui, le front contre terre, adoroit le Sauveur du monde, et qui ne pouvoit s'humilier assez pour suivre tous les sentimens

Digitized by Google

de respect, d'amour et de crainte filiale dont il étoit tout entier pénétré. Je reportois également mon esprit vers ce Dieu dont les miséricordes infinies venoient chercher ses enfans dans un désert, et jusqu'au fond des antres, où la fureur de leurs ennemis les avoit obligés d'ensevelir leur existence; et à la vue de ces ineffables bienfaits, le culte catholique ne me paroissoit pas moins digne de son immortel auteur dans ce désert que dans le plus magnifique de tous les temples. Ainsi j'étois absorbé dans les plus sublimes pensées. Le souvenir d'un si touchant spectacle ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Digitized by Google

RELATION

De la mort de M. DE NOLHAC, *curé de Saint-Symphorien, né au Puy-en-Vélay, l'une des victimes du massacre de la Glacière, à Avignon.*

DANS le nombre des victimes de la *Glacière* d'Avignon, se trouva un bon et respectable curé, blanchi dans les travaux du ministère.

Il étoit recteur du noviciat des Jésuites à Toulouse, lors de la destruction de ce corps. Dans les malheurs de la société, il avoit accepté la cure de Saint-Symphorien à Avignon, parce qu'elle lui fournissoit l'occasion d'exercer habituellement sa charité auprès du grand nombre de pauvres dont cette paroisse est composée. Tous les jours, il faisoit la visite des malades, et s'il les connoissoit indigens, il ne les quittoit pas sans répandre dans leur sein quelque secours temporel. Sa charité étoit sans bornes; elle ne s'arrêtoit pas aux limites de sa paroisse.

Digitized by Google

On ne sauroit imaginer le nombre d'indigens qu'il a trouvé le moyen de secourir dans le cours de son apostolat.

M. Nolhac n'auroit pu néanmoins multiplier ainsi ses bienfaits, s'il n'avoit été aidé et soutenu par les efforts des fidèles; mais telle étoit la confiance qu'il s'étoit acquise, que l'on ne croyoit pas faire de meilleures aumônes que celles dont ce bon pasteur régloit lui-même l'usage. Ainsi il étoit devenu dans Avignon comme l'économe général des hommes bienfaisans, et la seconde providence des pauvres.

M. Nolhac trouvoit encore le moyen de multiplier ses œuvres de miséricorde par ses propres économies, par sa frugalité, et par son abnégation personnelle pour toutes les commodités de la vie. Il ne dépensoit pas plus de deux cents francs pour sa nourriture et pour son entretien; ce qui étonnera moins, si l'on apprend quelle étoit son austérité continuelle et son amour pour la pénitence. Quelques fruits de la saison, un peu de lait ou de riz, très-rarement ou presque jamais de la viande, voilà sa nourriture pendant toute l'année. Les jours de

Digitized by Google

jeûne et dans tout le temps du carême, il joignoit à cette abstinence une plus grande privation encore, se contentant de lait ou de riz en petite quantité pour tout repas et pour toute boisson. Il se couchoit tard, pour vaquer davantage à la prière, et il aimoit à se lever de grand matin, pour faire sa méditation, qui étoit d'une heure et demie, et pour consacrer ensuite plus librement le reste de sa journée aux fonctions de son sacerdoce, à l'instruction, et au soulagement de ses ouailles.

Il étoit ainsi parvenu à sa soixante-dix-septième année, et sa santé sembloit se fortifier au milieu de ses innombrables travaux, mêlés à une vie si austère; il étoit même si fort et si robuste, parvenu à son grand âge, que l'on auroit pu attendre encore de lui plusieurs années d'édification et de bons exemples; mais il en avoit assez fait pour laisser un grand modèle à suivre, et de sublimes vertus à imiter. Il étoit mûr pour le ciel; et ce vénérable pasteur a pu mériter de voir finir ses années, pour n'être pas plus long-temps le témoin des abominations commises dans sa patrie, comme autrefois saint

Digitized by Google

Augustin obtint une faveur à peu près égale, à l'approche des Vandales qui dévastèrent l'Afrique. Il est vrai qu'Augustin mourut dans son lit; mais qu'importe le fer des assassins à celui qui peut rendre en paix son âme à Dieu?

Ce prêtre selon le cœur de Dieu avoit toujours envié le sort des martyrs : nous le tenons de la bouche même de ses anciens disciples. Lorsqu'il étoit leur recteur dans le noviciat de Toulouse, il ne cessoit de leur répéter dans ses discours : « O mes enfans, » que je serois heureux, si j'avois le bon- » heur de verser un jour tout mon sang » pour Jésus-Christ! Mais non, ajoutoit-il, » je ne suis pas digne d'unir ainsi mon sa- » crifice à celui du Fils de Dieu immolé sur » la croix. Si, toutefois, l'un de vous, ô » mes enfans, transporté dans les pays loin- » tains pour y prêcher le saint Evangile aux » nations barbares, vient à obtenir un jour » les honneurs du martyre; ah! quand tout » son sang coulera pour la gloire de notre » divin maître, qu'il se souvienne du père » Nolhac, et qu'il offre une seule goutte de » ce sang d'expiation à la justice du Sei-

Digitized by Google

» gneur, pour le rachat de mes propres » péchés ».

Lors donc que la Providence, exaucant les vœux les plus ardens de ce saint pasteur, eut permis aux méchans de mettre la main sur lui, et de l'enfermer pêle-mêle avec tous les détenus (c'étoit le soir du 16 au 17 octobre 1791), M. Nolhac leva les yeux au ciel, pour le remercier de l'avoir ainsi réservé à la hache des bourreaux pour le salut de plusieurs. Le moment étoit urgent; les victimes étoient près d'être immolées : on ne leur avoit pas caché leur sort. La seule incertitude des malheureux prisonniers n'avoit rapport qu'au genre de supplice auquel le conseil directeur du massacre alloit les condamner.

Que l'on se figure donc le désespoir de la plupart de ces victimes, les unes coupables d'homicides antérieurs, dévorant en secret leurs crimes et leurs remords, les autres innocentes de tout délit social, et parmi celles-ci des pères et des mères serrant pour la dernière fois leur fils, leur tendre fils entre des bras défaillans. Quel spectacle affreux, intolérable aux yeux de la nature!

Digitized by Google

C'est au milieu des gémissemens et des cris de cette multitude destinée à la boucherie, que le vénérable Nolhac fait entendre la voix du vrai ministre de Jésus-Christ. Il parle; et qui me donnera de pouvoir rapporter ici toutes ses paroles qu'animoit la vertu même du Fils de Dieu. Non, ce n'est plus un homme qui parle, c'est un ange descendu du ciel, c'est l'Esprit-Saint lui-même, l'esprit de force et de constance, l'esprit de charité, qui donne à sa voix un accent céleste, à son discours une persuasion efficace.... Il parle, et on l'écoute en silence; il invite, il exhorte, il supplie, il conjure au nom de Jésus-Christ de ne plus songer qu'à sauver son âme.

« Je viens mourir avec vous, mes en-
» fans, leur dit-il, nous allons tous ensem-
» ble paroître devant Dieu. Que je le remer-
» cie de m'avoir envoyé pour préparer vos
» âmes à paroître devant son tribunal! Al-
» lons, mes enfans, les momens sont pré-
» cieux. Demain et aujourd'hui, peut-être,
» nous ne serons plus de ce monde. Allons,
» disposons-nous par une sincère pénitence
» à être heureux dans l'autre. Que je ne perde

Digitized by Google

» pas une seule de vos âmes. Ajoutez à » l'espoir que Dieu me recevra moi-même » dans son sein adorable, le bonheur de pou- » voir vous présenter à lui comme des enfans » qu'il me charge de sauver tous ».

A ces mots, la plupart tombent à ses genoux en versant un torrent de larmes. C'est à qui lui fera l'humble aveu de ses fautes. Il les entend tour à tour, il les absout, il les embrasse avec cette tendresse qu'il eut toujours pour les pécheurs. L'exemple des uns devient la leçon des autres. Tous finissent par être dociles aux paternelles exhortations du bienheureux Nolhac. Mais bientôt la voix des assassins appelle les premières victimes; on les attendoit à la porte du fort. Là, deux bourreaux, placés à droite et à gauche de la porte, les assommoient à coups de barre de fer. Le cadavre étoit alors livré à de nouveaux bourreaux qui déchiroient ses membres, qui le défiguroient à coups de sabre, pour mettre les amis et les enfans des morts dans l'impuissance de les reconnoître; ensuite ils le jetoient dans un vaste puits appelé *la Glacière*.

M. Nolhac se portoit vers chaque prison-

Digitized by Google

nier que l'appel des bourreaux désignoit à la mort. Il l'exhortoit au nom de Jésus sur la croix, et des martyrs sur le chevalet et au milieu des supplices; il l'encourageoit en lui montrant le pardon de toutes les fautes dans ce second baptême de sang; le ciel ouvert sur sa tête; Dieu, les anges et les saints témoins de son sacrifice, tenant la couronne d'immortalité qui devoit tout à l'heure les couronner. Puis il les embrassoit, et leur donnoit la bénédiction des mourans, et la victime résignée s'avançoit avec confiance vers la mort. M. Nolhac fut la dernière de ces victimes. Ainsi, la Providence le permit, sans doute, pour la consolation et le salut des soixante prisonniers qui le précédèrent. Il s'avança donc le dernier de tous, d'un air calme, serein, portant ses regards vers le ciel, et implorant la clémence de Dieu sur ses bourreaux, et sa miséricorde sur la cité dont il avoit été le pasteur (1).

---

(1) M. Nolhac remercia le bourreau qui lui porta le premier coup; et sa voix se changeant depuis en un glaive de terreur pour ce malheureux assassin, celui-ci s'imaginoit souvent l'entendre, dans le silence

Digitized by Google

Quand il fut permis de retirer les corps de la Glacière, le peuple s'empressa d'y chercher celui de son bon père. Il étoit couvert de cinquante blessures. Un crucifix sur sa poitrine, et des habits de prêtre le firent reconnoître. Chacun se disputa les morceaux de sa robe, et il fallut, pendant huit jours, laisser ces précieux restes exposés au concours et à la vénération du peuple, qui honore toujours la véritable vertu, lorsqu'il n'est point trompé par ceux qui sont intéressés à la décrier.

Or, tout ce récit peut être attesté par des témoins oculaires; car dans le nombre des prisonniers quelques-uns furent sauvés, sans doute pour rendre hommage à la vérité de ce qu'ils avoient vu et entendu. Ainsi s'accomplissent, constamment, ici-bas, les desseins de la Providence, et à des traits si reconnoissables, qu'il est impossible de ne pas y voir sa main divine. Aussi, tous les fidèles d'Avignon regardent-ils M. Nolhac comme

---

de la nuit, lui répéter les mêmes actions de grâces; et le désespoir de son crime s'emparoit alors de son âme.

Digitized by Google

un martyr, et sont prêts à l'honorer comme tel. On l'appelle encore le père des pauvres; c'est le nom qu'il a toujours porté, et que lui donne le procès-verbal, qui fut, dans le temps, dressé à Avignon, par MM. les commissaires du roi, et qui fut lu à l'assemblée nationale.

Digitized by Google

MORT ÉDIFIANTE

De deux frères, JEAN-JOSEPH et ANDRÉ BOSCUS, prêtres, immolés à Rodez, le 2 juin 1794, pour la cause de la foi.

JEAN-JOSEPH et ANDRÉ BOSCUS, qui furent mis à mort, à Rodez, le 2 juin 1794, étoient natifs du lieu d'Anhac, paroisse de Flanhac, diocèse de Rodez. Le premier, âgé de 38 ans, étoit vicaire de Naussac; le second, âgé de 28, l'étoit de Saint-Julien de Pigagnol, même diocèse.

Jean-Joseph, l'aîné des deux victimes, avoit renoncé de bonne heure à toutes les espérances du siècle, pour se consacrer uniquement au service des autels. Ce fut le premier vœu de son enfance, et l'on peut dire que l'esprit ecclésiastique naquit avec lui. Il ne fut pas plutôt ordonné prêtre, qu'ayant remarqué dans son frère André d'heureuses dispositions pour le même état, il fit, pour le seconder, le sacrifice de tout le temps que lui laissoient les fonctions du saint

saint ministère qu'il remplissoit avec le plus grand zèle, et de légères épargnes qu'il pouvoit faire sur le foible revenu d'un vicaire; il put ainsi se charger de son instruction et d'une partie de son entretien; car, quoique issus d'une famille très-honnête, une suite de circonstances malheureuses avoit beaucoup diminué à cette époque les ressources de leur maison.

Le Seigneur bénit de si louables efforts, et les couronna par les progrès rapides et la bonne conduite d'André : dans l'espace de quelques années, ses supérieurs le jugèrent digne d'être admis dans l'état ecclésiastique, et il étoit sous-diacre, lorsque la révolution ferma les séminaires, et supprima les ordinations catholiques.

Le jeune aspirant, plein de l'esprit de Dieu, et animé du zèle dont tous les prêtres du voisinage lui donnoient l'exemple (car on n'en a presque pas connu d'autres dans tout le district d'Aubin), ne se laisse pas rebuter par la terreur qui planoit déjà sur toute la France, et surtout sur les ecclésiastiques; il n'est point effrayé des dangers de toute espèce qu'il va courir en traversant une par-

tie de la France pour aller se faire ordonner sur une terre étrangère ; il craint encore moins les maux qui menacent tout prêtre fidèle : il se rend à deux diverses reprises sur les frontières de l'Espagne, et reçoit enfin le sacré caractère du sacerdoce, le seul objet de ses désirs, parce qu'il le regardoit surtout comme le prélude de son martyre.

A peine revenu dans son pays, les décrets contre les prêtres fidèles se succèdent avec rapidité ; mais ils ne font qu'enflammer l'ardeur de son zèle, et donner une nouvelle activité à ses travaux dans le saint ministère.

Les lois barbares de déportation, et ensuite de mort contre ces prêtres, ayant été publiées, les deux frères qui n'avoient qu'un cœur et qu'une âme, se réunissent pendant quelques jours, et après de mutuelles exhortations et des encouragemens réciproques, ils se rendent dans leurs arrondissemens respectifs.

Il n'est point de peines et point de fatigues qu'ils n'ayent supportées, ni point de dangers qu'ils n'ayent courus presque tous les jours, pour procurer les secours spirituels aux mourans, aux malades, et à tous ceux qui récla-

Digitized by Google

moient leur ministère. En vain parens et amis les avertissoient, les supplioient de modérer leur zèle, et de ne pas s'exposer visiblement au péril imminent de la mort. Dans aucun temps, répondoient-ils, nous n'avons dû être prêtres pour nous seuls, mais c'est surtout dans ces temps de calamité que nous devons être disposés à nous immoler pour le salut des fidèles.

Ainsi répondit André, quelques jours avant sa capture, dans une maison très-chrétienne, où on lui recommandoit fortement de mettre des bornes à son zèle; et il ajouta, avec autant de franchise que de gaieté : « Par la grâce de Dieu, je suis décidé à ne jamais refuser le secours de mon ministère à personne; si l'on me prend, j'ai de quoi payer, et je mourrai content ».

Enfin, le terme de leurs travaux et le moment de leur récompense arrivèrent: le 29 mai 1794, après avoir employé toute la veille, la nuit et le jour de l'Ascension à entendre les confessions des fidèles, malgré la surveillance des ennemis de la religion, qui étoient alors très-multipliés dans cette contrée, les deux frères, qui, séparés depuis long-temps,

Digitized by Google

s'étoient réunis à cette époque dans le lieu de leur naissance, épuisés de fatigue, venoient de se coucher; les ténèbres d'une nuit des plus obscures, et une pluie des plus abondantes, redoublèrent leur ordinaire sécurité, et leur firent négliger un avis indirect, que des ordres étoient donnés pour s'emparer d'eux, peut-être cette nuit même.

Ils s'endorment tranquillement; mais vers minuit, la maison qui les recéloit se trouve investie par un grand nombre de satellites, qui se saisissent de ces deux innocentes victimes, et malgré leur calme, leur douceur et leur tranquille résignation, les accablent d'injures, et déchargent sur l'aîné plusieurs coups de sabre, qui le mirent tout en sang; ils les lient l'un à l'autre par le cou avec une grosse chaîne de fer, et les amènent, en ne cessant de les outrager, au chef-lieu du district. C'étoit le vendredi matin.

Ces deux ministres de Jésus-Christ, inaltérables dans leur constance et leur sérénité, se renouvellent en chemin toute leur tendresse, et s'invitent, de plus en plus, à ne pas se laisser abattre par aucune espèce de frayeur; ils entrent dans la ville, le calme

Digitized by Google

de la vertu peint sur leur visage. La première personne qu'ils rencontrent, c'est une de leurs sœurs, établie dans les environs, et qui ignorant jusque-là leur capture, succombe à sa douleur inopinée; ils la consolent en passant, de la manière la plus tendre, et en lui faisant leurs derniers adieux, ils la conjurent de ne pas s'affliger de leur bonheur.

Interrogés par les membres du district, qui étoient tous leurs parens ou d'anciens amis, ils font leur profession de foi avec cette douceur et cette fermeté qui sont toujours le caractère de l'innocence; mais ils sont inébranlables dans le refus des aveux qu'on vouloit leur arracher, pour associer à leur sort une foule d'autres victimes.

Un de ces hommes, rares dans tous les pays, mais plus qu'extraordinaire dans ces temps d'horreur, où développer le moindre sentiment d'humanité étoit un crime digne de mort, ne peut résister à l'impulsion de son cœur déchiré; il se précipite aux pieds des administrateurs, et essaye de sauver au moins le plus jeune, en leur remontrant qu'ayant été ordonné prêtre pendant la ré-

Digitized by Google

volution, il n'étoit pas censé fonctionnaire, ni par conséquent sujet aux lois qui les concernoient.

L'intérêt, nous dirons même la grâce presque miraculeuse qu'il met dans sa supplication, les désarme, et sa prière est exaucée.

Qui pourroit peindre la tendre et vive émotion avec laquelle M. Dubruel (c'est le nom de ce vertueux intercesseur, le même qui depuis fut membre du conseil des Cinq-Cents, et s'y distingua par ses vertus,) s'approche d'André? Cher ami, lui dit-il avec transport, vous êtes sauvé, j'en ai la parole, pourvu que vous disiez que vous n'étiez pas fonctionnaire; celui-ci jette sur son bienfaiteur un regard où se peignent les sentimens de la reconnoissance et de la foi la plus vive : *Ah! Monsieur*, lui répond-il, *la vie la plus heureuse vaut-elle assez pour être rachetée par un mensonge?*

L'homme bienfaisant, pénétré d'admiration, mais suffoqué par la douleur, se retire en sanglotant, et va mêler ses larmes à celles d'une famille voisine très-respectable,

Digitized by Google

dont il allège l'amertume en leur racontant ce nouveau trait.

Quelques heures après, on fait partir à pied nos deux confesseurs de la foi, chargés de chaînes, sous une nouvelle escorte, pour le chef-lieu du département, éloigné de dix lieues communes de France, et on n'avoit pas manqué de leur annoncer la mort prochaine qui les y attendoit.

Traduits, le samedi après leur arrivée, devant le tribunal criminel, même courage, même douceur, même sérénité; mais toujours aussi inébranlables dans la profession de leur foi, que dans le refus des aveux injustes qu'on vouloit leur arracher. On renvoie leur jugement au surlendemain lundi, et on les plonge en attendant dans un affreux cachot, où personne absolument ne peut les approcher, excepté le geôlier commis à la garde des criminels, et le propriétaire de la maison où on les avoit saisis, et qui étoit destiné à périr avec eux.

Ils profitèrent de cet intervalle pour se faire l'un à l'autre une confession extraordinaire, et employèrent le temps qui leur restoit, non-seulement à psalmodier leur of-

Digitized by Google

fice, mais une grande partie du psautier, et ils chantèrent alternativement le *Miserere*, le *Stabat*, le *Vexilla*, etc. Ils récitèrent ensuite les prières des agonisans, et chantèrent avec un nouveau transport : *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum.*

Enfin, le lundi matin ils sont reconduits au département, où dans peu d'instans ils entendent leur sentence de mort qu'ils doivent subir dans quelques heures : aucune altération dans leur figure, mais toujours une miraculeuse sérénité ; ils s'embrassent de nouveau, en se félicitant mutuellement de se voir si près de leur bonheur éternel, et de partir ensemble pour la céleste Jérusalem.

Ils aperçoivent dans la foule que la curiosité, ou une compassion douloureuse, avoit attirée dans la salle, un de leurs anciens amis, qu'ils connoissoient zélateur de toutes les abominations du temps ; ils l'embrassent, l'exhortent, et avec tant de tendresse et d'efficacité, qu'il se retire en fondant en larmes, et la componction dans le cœur. Sa conversion a été des plus solides.

Digitized by Google

Ils distinguent ensuite dans la foule un autre jeune homme, leur parent et leur tendre ami; sensibles à la désolation dans laquelle ils le voient plongé, et qui le tenoit écarté dans un coin de la salle, où le seul égarement de sa douleur l'avoit amené, ils s'approchent de lui, le serrent dans leurs bras : Ah! cher ami, lui disent-ils avec un visage rayonnant de joie, ne t'afflige pas de notre sort, ne pleure point sur nous; si tu pouvois concevoir l'excès de notre bonheur! encore quelques momens, et nous jouirons de notre Dieu; nous prierons pour toi, et pour ta bonne et digne mère, qui va nous plaindre beaucoup; console-la de notre part, ainsi que notre frère et son épouse. Ils demandent ensuite une légère réfection, qu'ils prennent avec le plus grand sang-froid; ils prient qu'on leur fasse la barbe, et demandent à être peignés décemment, parce que, disent-ils, étant sur le point de donner un spectacle à toute la ville, il ne conviendroit point d'avoir l'air ni le costume de l'affliction et du deuil.

Conduits à l'échafaud, ils y marchent d'un pas ferme et assuré, et avec cette contenance

Digitized by Google

et cette gravité qui distinguent ceux qui participent à une auguste cérémonie.

Arrivés au lieu du supplice, c'est là l'époque et le premier moment de leur vie où ils ont été divisés; mais ne vous affligez point, et ne vous étonnez point, ô vous, lecteur sensible, qui jusqu'ici n'avez éprouvé que de l'admiration et de l'attendrissement pour ces deux illustres Machabées! Ils disputent, il est vrai, et très-sérieusement, mais c'est à qui sera le premier immolé; chacun veut donner à l'autre l'exemple de son courage. Le bourreau les met enfin d'accord, en décidant en faveur du plus jeune.

Celui-ci, transporté de joie, embrasse encore son frère et l'exécuteur; il s'écrie qu'il pardonne à ses ennemis, qu'il meurt satisfait de verser son sang pour sa religion..... Le bruit de la caisse étouffe sa voix, et il reçoit le coup de la mort. L'autre victime, qui, pendant cette épouvantable opération, avoit toujours les yeux levés et les bras tendus vers le ciel, imite en tout les dernières démarches de son frère, et meurt comme lui dans les bras de son Dieu.

Telle est l'histoire fidèle de la mort glo-

Digitized by Google

rieuse de ces vénérables prêtres, qui ne cesse d'attendrir et d'édifier tous ceux qui en connoissent les détails, et qui n'ont pas perdu, avec la foi, les premiers sentimens de l'humanité.

Digitized by Google

HISTOIRE

Des derniers momens de madame DURETAL, *l'une des victimes du tribunal révolutionnaire.*

MADAME Duretal étoit condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire. Une haute piété faisoit en ce moment sa consolation. Le ciel, qui n'abandonne pas les siens, voulut ajouter à la paix de son âme, fruit d'une conscience pure, le bonheur de recevoir encore une fois, avant sa mort, l'absolution de ses fautes de la main d'un prêtre fidèle. Sa femme de chambre, qu'elle avoit su prévenir de ses derniers vœux, fut voir l'ecclésiastique dont nous tenons ce récit : « Monsieur, lui » dit-elle, madame Duretal va périr tout à » l'heure sur l'échafaud. La charrette ne tar- » dera pas à entrer dans la cour de la Con- » ciergerie. Elle compte sur vous pour ses » derniers momens. Trouvez-vous à la sortie » de la prison ; elle portera ses regards au- » tour de la charrette; elle vous distinguera

Digitized by Google

» sans doute, et elle bénira le Seigneur d'être » suivie de l'un de ses ministres jusqu'au lieu » de son immolation ». A l'instant le prêtre se rend à la cour de la Conciergerie. La charrette étoit prête à recevoir les victimes. La première personne que l'on amène est madame Duretal, grande femme, d'un port noble, modeste et plein de dignité, d'une figure imposante. A sa vue, les clameurs, les vociférations ordinaires d'une populace délirante n'eurent point lieu, comme pour les autres victimes. Elle jette les yeux autour d'elle; le ciel les conduit aussitôt sur ceux du prêtre qu'elle désiroit avoir pour assistant à la mort, et dès lors leurs âmes s'entendirent. Le prêtre levant ses yeux vers le ciel, et les baissant aussitôt jusqu'à terre, fit comprendre à sa pénitente qu'il alloit lui donner l'absolution. Madame Duretal s'incline profondément pour la recevoir. Le prêtre suit la charrette collatéralement à peu de distance de la pénitente de Jésus-Christ. Rien ne sauroit rendre, nous dit-il, le calme, la sérénité, la paix de cette pieuse dame. Combien se montroit alors publiquement la différence de cette victime que soutenoit la

Digitized by Google

foi la plus vive dans les promesses de Jésus-Christ, et des autres victimes de la même révolution, privées de ce motif puissant de consolation et d'espérances immortelles !

Madame Duretal voulut qu'un de ses oncles, que l'on conduisoit à côté d'elle sur la charrette, pût partager avec elle le même bonheur spirituel ; mais cet infortuné captif de la mort avoit perdu le sens de l'ouïe ; sa vue s'étoit troublée, sa raison égarée ; il ne répondit rien aux instances réitérées de sa nièce, qui fut obligée de le recommander à la miséricorde de Dieu, et de cesser ses inutiles instances. La charrette touchoit à la place de l'échafaud ; le prêtre fit signe à madame Duretal que le lieu de son sacrifice n'étant pas loin, elle devoit s'incliner de nouveau pour recevoir une absolution dernière. Cette fois, comme la première, quelques impies s'aperçurent de cet acte religieux. Elle fait son acte de contrition, avoit-on dit à la porte de la prison ; ici l'on ajouta : ce sera le dernier. On se trompoit, car cette pieuse dame ne cessa de s'humilier devant Dieu jusqu'à l'instant qu'elle reçut le coup de la mort. Elle fut conduite la première sur

Digitized by Google

l'échafaud : instruite de la manière dont le bourreau dépouilloit en ce moment ses victimes, elle avoit eu la prévoyance d'ajouter à son vêtement ordinaire ce qu'elle crut devoir la garantir de toute indécence aux regards du public. Mais, ô comble d'infamie, lorsqu'elle fut ainsi prête à subir le tranchant de la hache, des voix s'élevèrent du milieu de la horde impie qui l'environnoit, et ces voix demandoient à grands cris que la victime ne fût point immolée, sans que ses vêtemens fussent entr'ouverts. La Providence ne le permit pas; le bourreau continua son office, et madame Duretal n'étoit déjà plus au pouvoir des hommes, que les mêmes cris impudiques se prolongeoient encore au loin.

Digitized by Google

LETTRE

De M. de Parseval-Frileuse, ci-devant fermier général, à sa femme et à ses enfans, écrite de l'hôtel des Fermes, où il étoit détenu avec ses confrères, son beau-père, son frère aîné, et deux de ses beaux-frères, pour la reddition des comptes de la ferme générale, au moment où les fermiers généraux apprirent qu'un décret les traduisoit devant le tribunal révolutionnaire.

A MA FEMME, QUAND JE NE SERAI PLUS.

Si tu reçois ce papier, ma chère et tendre amie, ce ne sera que quand nous serons séparés pour toujours. Que dis-je, pour toujours ! nous nous réunirons un jour dans le sein du bonheur éternel, qui ne sera plus troublé par aucune des passions des hommes. Mon voyage sur la terre est fini, je suis arrivé au port; du moins j'espère que la bonté divine me pardonnera mes offenses, qui n'ont été que trop nombreuses, et qu'il m'admettra dans

dans le séjour des bienheureux, d'où je pourrai veiller sur toi, sur mes enfans. J'ose espérer que je pourrai lui présenter tes prières et les leurs.

Mais, ma chère amie, de quel fardeau la Providence te charge en cet instant! Elle ne veut pas que ce soit moi qui veille à l'éducation des enfans qu'elle m'avoit donnés; c'est toi qu'elle charge de former leur âme et leur cœur, de leur inspirer les sentimens de toutes les vertus qui doivent être un jour la règle de leur conduite. Je suis bien loin de pouvoir leur être donné pour exemple; mais tu peux leur dire que leur père (leur père, que quelques-uns d'eux ont à peine connu) aimoit la vertu, qu'il servoit Dieu dans toute la sincérité de son âme, et que la plus grande grâce qu'il lui ait jamais demandée, étoit celle de bénir ses efforts pour leur inspirer les mêmes sentimens. Pour toi, ma chère amie, garde-toi bien de laisser abattre ton courage par la douleur que tu éprouveras; songe que tu es le seul appui que tes enfans aient actuellement; songe que la Providence t'ordonne de te conserver pour eux: soumets-toi donc à ses décrets, et,

sans murmurer, songe que c'est un devoir impérieux, commandé par la religion même, de te soumettre aux autorités que Dieu a établies sur la terre. Ce sont les sentimens que je m'efforce d'exciter dans mon cœur.

J'offre à Dieu tous les sacrifices qu'il veut que je lui fasse, et je sens que mes forces augmentent à mesure que je le prie. Ne te laisse donc pas abattre, ma tendre amie; toi seule as été une occasion de bonheur pour moi sur la terre, depuis que j'ai quitté l'appui de la maison paternelle. Les biens de la terre n'étoient pas faits pour moi : rien de ce que j'ai entrepris dans ce genre ne m'a réussi. Le dernier état que j'ai obtenu, celui qui sembloit me mettre à l'abri de tout revers, est celui précisément qui me précipite dans les derniers malheurs aux yeux des hommes; mais admire les voies de la Providence; c'est celui qui m'ouvre les portes du bonheur éternel.

Oh! mes enfans, quand vous serez en état de comprendre ce qui est aujourd'hui au-dessus de vos forces, vous lirez vraisemblablement ces lignes, les dernières expressions

Digitized by Google

des sentimens d'un père qui vous aimoit tendrement. Elise, ma fille aînée, tu les liras la première; souviens-toi que comme l'aînée, tu dois être la première à exprimer à ta maman ta tendresse et celle de ton père. Tu instruiras Caroline et Floride, à mesure qu'elles grandiront, à imiter ton exemple, et toutes trois, vous remplacerez dans le cœur de votre maman, la tendresse que votre papa avoit pour elle.

Et vous, mes fils, Victor et Charles, écoutez, et retenez bien les premières et dernières leçons que vous recevrez du plus tendre des pères. Votre maman vous transmettra les principes que votre papa vous eût donnés lui-même; écoutez-les, suivez ses préceptes et son exemple. Elle vous parle au nom de votre père et au sien, par conséquent au nom de Dieu même, dont la loi suprême a toujours voulu que sa volonté parvînt aux enfans par la bouche de leurs parens. Quand vous aurez atteint l'âge où vous pourrez commencer à voler de vos propres ailes, n'oubliez jamais que votre premier devoir est de vous regarder comme les soutiens et les seuls appuis de votre mère et de vos sœurs.

Représentez-vous toujours votre père, étant là pour guider toutes vos actions.

Oh ! mes enfans, j'ai eu la douleur, et en même temps la consolation d'embrasser mon père sur son lit de mort. Les dernières paroles qu'il m'a dites, sont toujours restées gravées dans mon cœur; les voici : je vous les confie, parce que c'est un dépôt que je ne puis plus garder; je vous les remets, pour que vous les gardiez soigneusement dans vos cœurs, et pour que vous les transmettiez à vos enfans.

« Mon ami, me dit-il, en me prenant la » main, je ne puis que t'inviter à garder les » principes que tu as montrés jusqu'à présent; » ce sont ceux qui constituent l'honnête » homme, et ils ne pourront jamais t'égarer ».

Oh ! mon père, puis-je me rendre témoignage que je ne me suis jamais écarté de ces principes qui ont mérité ton approbation ? Au moins, puis-je me dire que si je m'en suis écarté, ce n'a été que dans des momens où je n'étois pas maître de moi, et que j'ai toujours cherché à réparer mes erreurs. Aimez Dieu, mes enfans, servez-le du fond du cœur; aimez la vertu, et si vous vous égarez quelquefois, ne rougissez pas d'y rentrer.

Digitized by Google

L'homme est foible et sujet à l'erreur : s'il y tombe, ce n'est point une honte, c'est un devoir de reconnoître ses torts. Soyez donc vertueux, et sachez vous exposer à la mort, et la souffrir plutôt que de cesser de l'être.

Et toi, ma bonne amie, ma femme, après avoir rempli tes derniers devoirs envers tes enfans, songe à ceux qui te lient à ta mère, à la mienne, à nos frères, à nos sœurs. Je remplis ici vis-à-vis de ton père (1) ta place, celle de tes frères et de tes sœurs. Je n'ai pas besoin de te parler de sa religion, de sa résignation. Son courage est tel que nous pouvons le désirer. Mes frères (2), nos amis sont de même. Nous nous préparons tous, avec la même résignation, à paroître devant celui qui jugera tous les hommes.

---

(1) M. de la Perrière, beau-père de l'auteur de cette lettre, vieillard respectable, père de six enfans, tous dignes de lui et de sa vertueuse compagne.

(2) M. Parseval, son frère aîné, père de cinq enfans. M. de Venhan, son beau-frère. Ce dernier fut acquitté, parce qu'il n'étoit qu'adjoint. Ses amis étoient M. de Saint-Amand, vieillard non moins respectable, et qui, tous les ans, distribuoit plus de soixante mille livres aux pauvres; M. Ventes, etc.

Digitized by Google

Adieu, ma fidèle compagne, pardonne-moi les sujets de plainte que j'aurois pu te donner. Je le demande de même à ma mère, à tes parens, à nos domestiques. Oh ! mes amis, Launos et Rosalie (1), il m'est bien cruel de ne pouvoir rien faire pour vous ; il ne m'est pas permis de rien disposer. Je connois votre attachement pour ma femme et mes enfans, continuez-leur vos soins, tant qu'ils pourront les reconnoître. Adieu, ma tendre femme, ma bonne amie, mes bons enfans ; je vous laisse mon cœur, il sera toujours au milieu de vous.

P. FRILEUSE.

Ce 16 floréal (5 mai 1794, v. st.).

---

(1) L'un domestique, et l'autre femme de chambre de madame Parseval-Frileuse.

Digitized by Google

RELATION

De la fin glorieuse de Jacques DAMBORGES, *natif de la ville de Salies, prêtre du diocèse de Dax, mis à mort dans la ville de Tartas.*

Des prisons de Tartas, le 11 mars 1794.

JACQUES Damborges, prêtre vicaire, âgé de trente-deux ans, après avoir resté six jours dans les prisons de Dax, fut conduit, le dernier jour gras, dans celles de Tartas, avec la chaîne au cou. En y entrant, il témoigna beaucoup de joie de se trouver avec deux prêtres, et dès lors il regarda sa prison comme une maison de délices. Il nous embrassa avec une tendresse qui ne peut s'exprimer : ses manières, son air, ses discours ne permettoient pas de douter un moment de la pureté de ses motifs, et de la noblesse de ses sentimens. Une chose des plus remarquables en lui, est l'empressement qu'il témoigna de subir son interrogatoire, pour avoir occasion de professer, de la manière

Digitized by Google

la plus authentique, sa foi et sa religion : il ne fut interrogé que le lendemain dans la matinée. Il parut au tribunal avec un courage surprenant, et il y répondit avec la même fermeté qu'il y entendit son arrêt de mort. Quel moment heureux pour lui! Il sortit avec précipitation, tant il lui tardoit de nous faire part de son jugement. *Oh! la bonne nouvelle que je vous apporte*, s'écria-t-il en nous abordant. *Mes chers amis, mon procès est vidé; je suis condamné à mort; j'en suis bien aise; Dieu soit béni! J'espère qu'il voudra recevoir mon sacrifice.* Si vous aviez vu la joie qui brilloit sur son visage, vous auriez été transporté d'admiration. Depuis le moment de sa sentence, jusqu'à celui de l'exécution, il s'est écoulé sept jours. L'instrument de mort et l'exécuteur n'étant pas ici, tout ce temps étoit nécessaire pour les faire venir. Ce saint homme en profita pour se préparer au sacrifice qu'il alloit faire à son Dieu. Il est plus facile de sentir que d'exprimer les sentimens de l'amour divin dont il étoit pénétré. Nous lui voyions passer les journées entières dans une suite d'exercices différens, qui avoient tous

Digitized by Google

pour objet l'adoration de son Créateur, et les préparatifs nécessaires pour lui rendre agréable l'holocauste qu'il alloit lui offrir. Dès son lever il faisoit une longue méditation, ensuite la lecture de la Vie des Saints, ou de l'Ecriture sainte, de sorte que tous ses momens étoient religieusement remplis; ceux du repas ou de la conversation étoient aussi édifians que ceux qu'il passoit en prières. *Quoi!* disoit-il souvent, *l'instant de ma délivrance n'arrive donc jamais! L'instrument de mort, l'exécuteur tardent bien! Ah! qu'on me rend un mauvais service!* Tous les soirs, lorsqu'il alloit se mettre au lit, nous lui entendions répéter ces paroles; Voici, j'espère, ma dernière nuit. Il s'endormoit paisiblement en récitant quelque passage de l'Ecriture sainte. La femme du concierge ne pouvant s'empêcher d'admirer sa tranquillité, lui en témoigna sa surprise; il lui répondit avec l'accent de la douceur et de la joie : *Puis-je n'être pas satisfait de quitter ce misérable monde, puisque je vais aller dans un autre où il n'y a ni convention, ni comité de surveillance, ni tribunal revolutionnaire! Là, je serai exempt*

Digitized by Google

de toute crainte, et je n'aurai rien à redouter des menaces des hommes. Que je plains bien ceux qui restent parmi eux! je ne leur céderois pas mon sort.

Dans une autre occasion, cette même femme paroissant s'attrister sur la peine à laquelle il avoit été condamné : *Ne vous affligez point*, lui dit-il ; *les hommes m'ont jugé, mais j'espère de Dieu un jugement plus doux. Je vous prie de dire à mes juges que je leur pardonne la sentence qu'ils ont prononcée contre moi, quoique injuste ; il est vrai qu'ils ont suivi la loi, mais cela ne les justifie point, parce qu'en me jugeant, ils ont obéi à une loi inique : je désire que Dieu leur pardonne, comme je le fais moi-même. Je prierai pour eux.*

Enfin, le moment où il devoit recevoir la palme du martyre arriva : il m'est impossible de vous peindre la joie qui brilla alors sur son visage ; elle sembloit être l'avant-goût de la félicité céleste dont il alloit jouir : il dîna avec appétit. *Je nourris bien*, dit-il, *un corps qui sera ce soir la pâture des vers.* Voyant des prisonniers répandre des larmes, il leur adressa ces paroles : *Votre*

Digitized by Google

état m'affecte ; prenez courage, mes amis ; l'heure de mon repos approche ; Dieu va accepter le sacrifice de ma vie, et alors je serai bien plus heureux que vous. Dès qu'il comprit, par le bruit qu'on faisoit dans la rue, qu'on venoit le chercher, il se mit en prières, et fit à haute voix la recommandation de son âme avec tant de ferveur et d'onction, que tous les assistans en furent pénétrés. A peine l'eut-il achevée, que la porte s'ouvre; il s'avance aussitôt vers celui qui venoit le chercher, et descend avec lui dans une chambre où il trouva l'exécuteur, qu'il salua, et auquel il présenta sa tête pour la raser. Cela fini : *Allons maintenant*, dit-il à l'exécuteur; *adieu, mes amis ; priez pour moi.*

Il marcha vers le lieu du supplice avec le courage d'un vrai soldat de Jésus-Christ. J'appris qu'étant arrivé au pied de l'échafaud, il y monta avec une fermeté qui étonna tous les spectateurs : il voulut parler au peuple, mais le bruit des tambours étouffa sa voix; on entendit seulement ces mots : *Je meurs pour ma religion.*

Digitized by Google

MORT GLORIEUSE

De deux dames chrétiennes (madame D'ARGICOURT et madame BOIROU-DOET), *victimes du tribunal sanguinaire de Bordeaux, dans le temps de la terreur.*

LA première de ces deux dames chrétiennes, dont la mort excita les plus vifs regrets parmi les gens de bien, et contre laquelle ses bourreaux ne purent même alléguer un prétexte pour colorer un atroce jugement, est madame d'Argicourt, fille unique de M. de Fumel. Un esprit naturel, cultivé par une excellente éducation, une grande douceur de caractère, une figure distinguée, une piété solide et éclairée, une fidélité constante dans la pratique de tous les devoirs de la religion, la firent rechercher avec empressement, et chérir de tous ceux qui ont eu des liaisons avec elle. Unie au comte d'Argicourt par le choix de son père, conduite à la cour dans des circonstances critiques, et particulièrement difficiles pour elle, elle se fit pardonner ses

Digitized by Google

mœurs rigides, ses vertus chrétiennes, ses pratiques pieuses, et elle se fit généralement aimer. Elle avoit eu de son mariage un fils unique qu'elle fit élever sous ses yeux, avec le plus grand soin, et qui lui donnoit les plus belles espérances. Retirée à Bordeaux, dans le sein de sa famille, dont elle faisoit les délices, elle partageoit son temps entre l'éducation de son fils et les différens devoirs de son état, qu'elle remplissoit avec la plus grande fidélité, lorsque Dieu, qui la destinoit à de grands combats, vint troubler cette douce félicité dont elle jouissoit. Ce fils unique, qu'elle aimoit avec une tendresse inexprimable, qui faisoit toute sa joie et toute sa consolation, lui fut enlevé à la fleur de l'âge, et à l'entrée de la carrière dans la vie. Cette perte qui rompoit tous les liens par lesquels elle tenoit au monde, fut immense ; elle en fut accablée. Elle auroit succombé à l'excès de sa douleur, si sa foi ne l'avoit soutenue ; mais la foi vint au secours de la foiblesse de la nature ; elle lui montra la main de Dieu disposant de tous les événemens, dispensant les biens, les maux, la vie, la mort, selon les vues d'une profonde sagesse, et toujours pour le bien

Digitized by Google

de ses élus, qui sont, comme dit l'apôtre, la fin de toutes ses œuvres : *Omnia propter electos.* Elle adore cette main qui venoit de faire à son cœur une plaie si cruelle. Sa soumission et sa résignation furent sans bornes. Sa piété en devint plus éclairée et plus agissante. Elle mit dans sa maison le plus grand ordre; les exercices de piété s'y faisoient en commun, et elle y présidoit. La méditation de la loi de Dieu, la prière, le travail des mains, la société de quelques gens de bien, l'exercice de la charité chrétienne, remplissoient tous ses momens. C'est ainsi que Dieu la purifioit dans le secret, qu'il la détachoit peu à peu des choses de la terre, et qu'il la fortifioit, comme les athlètes, pour le jour du combat auquel il l'avoit destinée.

La révolution française, qui a pesé plus particulièrement sur la classe à laquelle elle appartenoit par sa naissance, lui fit d'abord éprouver de grands sacrifices dans sa fortune; elle les fit sans murmurer. Tous ses regrets furent pour les pauvres, qu'elle ne pouvoit plus soulager. Les mortifications particulières que des hommes durs et cruels lui firent essuyer, ne purent ni altérer sa dou-

Digitized by Google

ceur, ni troubler sa patience, ni affoiblir sa résignation à la volonté de Dieu. Instruite à l'école de son divin maître, elle étoit soumise aux lois de son pays, et elle respectoit l'autorité qui vient de Dieu, malgré l'injustice des ministres qui l'exerçoient.

Lorsque ces jours désastreux, qui seront pour la France un sujet de regrets éternels, lorsque cette sanglante persécution qui vouoit à la mort tous les gens de bien, éclata, la commune de Bordeaux se signala par des excès qu'on ne vit point ailleurs. La vertueuse madame d'Argicourt en fut une des premières victimes. Elle fut arrêtée avec monsieur son pere, M. de Fumel, et une de ses tantes, religieuse et abbesse. On mit dans son arrestation toute la dureté dont des âmes féroces et avides de sang étoient capables. Elle demanda avec instance la faveur d'être renfermée avec son père, pour le servir dans sa vieillesse et le secourir dans les infirmités dont il étoit accablé. Cette faveur lui fut refusée, et ce refus seul rendit sa prison douloureuse. Elle y resta plusieurs mois toujours malade, et souffrant avec joie la privation des choses les plus nécessaires à la vie. Sa

Digitized by Google

résignation, sa patience, son inaltérable douceur, lui gagnèrent le cœur de tous ses compagnons d'infortune. On avoit pour elle une vénération profonde ; on se disputoit le bonheur de lui rendre des services. Rien ne coûtoit pour vaincre sa modestie, qui se refusoit constamment aux sacrifices qu'on vouloit faire pour elle.

Enfin, le jour fatal arriva. La victime, suffisamment éprouvée par le feu des tribulations, fut plutôt traînée que conduite devant le tribunal de sang. On allégua contre elle mille accusations plus absurdes les unes que les autres. Forte du témoignage de sa conscience, et bien convaincue que la calomnie la plus audacieuse ne pourroit prouver contre elle aucun délit, aucune infraction aux lois, aucun crime même révolutionnaire, elle s'attendoit, comme noble, comme femme d'émigré, comme chrétienne fervente, et fidèle à remplir les devoirs de sa religion, à être renfermée jusqu'à la paix. Elle avoit réfuté d'ailleurs toutes les imputations qui lui avoient été faites, avec tant de précision, qu'elle les crut détruites dans l'esprit de ses juges. Hélas ! elle les jugeoit d'après son cœur.

Digitized by Google

cœur. Quel dut être son étonnement, lorsqu'après un moment de silence qu'elle interprétoit en sa faveur, elle entendit prononcer son arrêt de mort? *O mon Dieu!* s'écria-t-elle. Cette exclamation fut mal interprétée par ces hommes de sang, qui osèrent lui reprocher qu'elle ne soutenoit pas jusqu'à la fin ce courage qu'elle avoit montré jusques alors. Elle répondit d'une voix ferme et assurée : *Ce n'est point la perte de ma vie qui m'a arraché ce cri de douleur. Dieu me fait une grande grâce de me la redemander pour une si belle cause, et je suis trop heureuse d'être associée, en la perdant, aux martyrs de la foi; mais c'est sur vous que je m'afflige, sur vous qui ne craignez pas d'envoyer à la mort une victime innocente.*

Dans le même instant elle se mit à genoux, en présence de tous les spectateurs attendris jusqu'aux larmes, et elle resta dans cette posture pendant qu'on lui coupa les cheveux, et jusqu'à ce qu'il fallût partir pour le lieu de l'exécution. Ceux qui étoient condamnés, faisoient à pied ce trajet, qui étoit assez long. On lui offrit une voiture, sachant que sa

foiblesse et ses infirmités la mettoient hors d'état de marcher. Elle refusa ce soulagement, en disant : *J. C., mon divin maître, est allé de Jérusalem au Calvaire, chargé du bois pesant de sa croix ; si j'ai trop peu suivi ses traces durant ma vie, j'espère qu'il m'accordera la force de l'imiter dans mes derniers momens ;* et s'étant levée, elle marcha d'un pas ferme et assuré jusqu'au lieu où elle devoit consommer son sacrifice, recueillant les bénédictions, les soupirs et les larmes de tous les spectateurs.

Arrivée à l'échafaud, elle se mit à genoux pour s'offrir en holocauste au Dieu qui alloit la recevoir dans ses tabernacles éternels. L'exécuteur voulut lui ôter son fichu; elle s'y opposa avec courage, et d'une main ferme elle l'arrangea elle-même de manière à ce que le fer qui devoit trancher sa tête innocente ne trouvât aucun obstacle; et ayant levé les yeux au ciel pour la dernière fois, elle passa de cette vie de douleur et de misère à une vie éternellement heureuse.

La seconde dame dont la fin glorieuse mérite une place distinguée dans les Annales de l'Eglise, est Marguerite Boirou-Doët, consa-

Digitized by Google

trée depuis plusieurs années aux exercices de charité en qualité de directrice des pauvres de la paroisse Sainte-Eulalie, l'une des plus considérables de Bordeaux. Elle fut arrêtée le 4 mars 1794, et conduite au couvent des Orphelines, l'une des prisons destinées aux victimes de l'un et de l'autre sexe. Elle y resta libre jusqu'au samedi suivant : à dix heures du soir, elle fut réveillée en sursaut par le bruit que faisoient des hommes armés, des commissaires, un serrurier, qui venoient mettre au secret cette dangereuse conspiratrice. A la vue de tous ces satellites, elle fut saisie d'une attaque de nerfs si violente, que les geôliers craignirent de perdre leur proie. C'est dans cet état qu'elle fut séquestrée de tous les autres prisonniers, et enfermée seule dans un vaste corridor. Dieu la soutint, et lui fit trouver les forces nécessaires pour passer le carême entier, en ne mangeant qu'un peu de riz et de légumes. Dans cet intervalle, elle parut une fois au tribunal de sang : le grand nombre de victimes qui y comparurent le même jour, fit qu'on la renvoya avec un seul soldat qui la conduisoit. Elle traversa les rues de Bor-

Digitized by Google

deaux au milieu des huées d'une populace qu'on soudoyoit pour outrager les prisonniers : elle avoit les mains croisées sur la poitrine, et les yeux fixés vers le ciel, gardant un profond silence qu'elle s'étoit prescrit, et que rien ne put lui faire rompre. La guillotine lui causoit néanmoins une horreur indicible. « Vous savez, écrivoit-elle à un » homme digne de sa confiance, combien j'ai » horreur de ce genre de supplice; elle est » si grande, que, si la chose étoit permise et » à mon choix, je me jeterois plutôt, volontiers » dans un brasier ardent; mais Dieu ne nous » donne pas ce qui nous plaît, et il veut que » nous acceptions avec soumission ce qu'il » choisit pour nous purifier ». Elle parut quatre fois différentes au tribunal. Sa foiblesse étoit si grande, qu'on fut contraint de l'y faire conduire dans une chaise à porteur. Sa dernière apparition à ce tribunal de sang fut le dimanche des Rameaux. La séance dura plus de deux heures, pendant lesquelles son juge ne put lui arracher une seule parole, se contentant d'approuver ou de désapprouver par un signe de tête. Un défenseur officieux mit son innocence dans un si grand jour, que

Digitized by Google

le juge lui imposa silence dans les termes les plus grossiers. Ce défenseur officieux fut lui-même mis à mort le jeudi suivant. On lut, pour la forme, une foule d'accusations vagues, et le juge prononça avec les accens de la rage, sa sentence de mort; et s'adressant à sa victime : « Eh bien ! qu'as-tu à répondre » maintenant que tu es condamnée » ? *Rien, puisque vous me trouvez digne de mort. Dieu veuille vous pardonner, comme je vous pardonne!* Tous les spectateurs, frappés de cette atroce condamnation, demeurèrent dans un morne silence ; elle seule parut satisfaite. Ceux qui la considérèrent attentivement, crurent apercevoir sur son visage un rayon de cette gloire immortelle à laquelle elle touchoit. Sa foiblesse disparut ; au lieu de cette pâleur qu'elle avoit eue jusqu'alors, ses joues se colorèrent d'un vif incarnat. Elle se leva aussitôt, et traversa la salle avec une majesté qui frappa tout le monde. Arrivée au pied de l'échafaud, elle demanda au bourreau la permission de faire sa prière; et, l'ayant obtenue, elle se prosterna dans la boue le visage contre terre. Les spectateurs s'approchant de trop près, elle

Digitized by Google

dit avec une douceur angélique : *Eloignez-vous, je vous prie, et permettez que je fasse en paix ma dernière prière au Seigneur. C'est aujourd'hui qu'il est entré en triomphe à Jérusalem ; je le supplie de recevoir en ce même jour mon âme dans la Jérusalem céleste.* Elle put exécuter tout ce que je viens de raconter, parce que, contre l'usage, elle n'eut point les mains liées derrière le dos. Après avoir achevé sa prière, elle monta librement et courageusement sur l'autel de son sacrifice, et elle le consomma avec la foi des premiers martyrs de l'Eglise.

Digitized by Google

LETTRES

Et sentimens chrétiens d'un jeune militaire pendant sa détention, après son jugement, et jusque sous le glaive qui termina ses jours à Paris, le 25 février 1794.

LA vraie religion change le cœur des hommes; elle les entraîne vers le bien avec le même zèle qu'une nature dégénérée les incline vers le mal. Le jeune homme dont j'ai sous les yeux les sentimens chrétiens, avoit eu l'adolescence la plus orageuse. Son entrée dans la carrière militaire ne l'avoit pas mis à l'abri de la séduction; mais il avoit reçu le jour de parens très-chrétiens, et il avoit un frère dans la congrégation de Saint-Sulpice, qui l'appeloit à de meilleures mœurs. Les leçons de la vertu, lorsqu'elles sont accréditées par l'exemple, finissent par triompher tôt ou tard des âmes heureusement nées. N..... Bimbenet ne résista pas long-temps à la voix de sa conscience; il réforma sa vie dès l'âge de vingt ans. Nous déplorons

la perte de plusieurs lettres qu'il écrivit alors, soit du milieu des camps, soit du sein de sa retraite.

Dans une de ces lettres, il mandoit qu'au milieu de divers genres de divertissemens auxquels toute sa société prenoit part, son cœur désormais aspiroit plus haut.

Il fit choix de deux ou trois amis véritables avec lesquels il pouvoit penser en commun, et tandis que le grand nombre de ses camarades se livroient sans frein à tous les faux plaisirs, ces deux ou trois amis d'élite se composoient une vie à part, et au milieu même des camps, leur conversation étoit dans le ciel.

Dans une autre de ses lettres, écrites du lieu de sa retraite, il disoit : « Je consacre » tous les jours une demi-heure à la médi» tation, et je commence déjà à y goûter des » douceurs que le monde ne connoît pas ».

Il gémissoit sur lui-même, à la vue de tous les sacrifices que les saints avoient faits pour aller à Dieu, lorsque lui, dont les premières années avoient été si coupables, n'avoit encore rien entrepris pour l'expiation de ses fautes.

Digitized by Google

Mais la Providence se chargea bientôt elle-même du genre de sacrifice qu'elle devoit agréer, et qu'il sembloit prévoir dans une lettre écrite vers le 20 juin 1793, deux mois avant son arrestation.

Dans cette lettre, il donnoit les marques les plus expressives de son respect et de sa piété filiale pour celle qui lui avoit donné le jour; de sa soumission à la volonté de Dieu; du désir de souffrir pour son nom. Il encourageoit ses plus proches parens à faire le sacrifice de sa personne, et à en venir jusqu'à se réjouir de lui voir porter la tête sur l'échafaud, comme du plus grand bonheur qui pût lui arriver.

Si ces fragmens font regretter les pièces entières, nous pouvons du moins offrir à nos lecteurs la suite des lettres écrites par M. Bimbenet, depuis l'époque de son arrestation jusqu'à celle de sa mort. Nous les donnons au public dans l'ordre des dates. Nous y joignons deux autres lettres, écrites par deux personnes très-respectables, dont le témoignage, digne de foi, ne servira qu'à nous inspirer une plus grande vénération pour les sentimens chrétiens de ce jeune

Digitized by Google

homme. De plus, ces deux lettres nous apprennent des circonstances très-intéressantes sur la manière dont il a terminé sa carrière.

Première lettre, en date de la Conciergerie, le 24 septembre 1793, douze jours après son arrestation. (Elle est écrite à un de ses frères).

Tu as dû apprendre, mon bon ami, mon arrestation. Je te fais passer un petit état que j'ai intitulé : *Mes dernières volontés.* En cas que la divine Providence permette que je finisse mes jours dans ce pays, tu voudras bien les remplir religieusement, et avec la plus scrupuleuse attention.

Je t'engage de faire le bonheur de notre respectable mère, de l'embrasser pour moi, si elle sait que je suis ici. Si elle l'ignore, tant mieux. Je te laisse de même auprès de toute ma respectable famille, l'interprète des derniers sentimens d'un parent et d'un ami qui les porte sans cesse dans son cœur, et qui certainement ne les oubliera pas devant Dieu, s'il a le bonheur d'y paroître avant eux.

Surtout, quelque chose qui arrive, *point*

Digitized by Google

de vengeance ; ne pensons qu'à appaiser la colère du Seigneur, justement irrité contre nous.

Je ne manque ici d'aucun secours.... Dieu soit béni! Je te souhaite la paix du cœur, une grande charité, l'accroissement dans l'amour de Dieu, une grande persévérance dans la foi de nos pères : mourir plutôt mille fois que de chanceler sur ce dernier article.

Enfin, je finis en te réitérant que Dieu veut que nous soyons des saints, et que nous serions des lâches d'abandonner l'étendard sacré de la croix, pour suivre les vaines et folles maximes du siècle pervers et corrompu dans lequel nous existons.

L'Hermite (1) a une place chérie dans mon cœur. Je ne m'inquiète pas de lui : je sais sa manière de penser. Guide-toi sur cet ami fidèle. Au surplus, tu en as un devant les yeux, bien capable de jeter dans ton cœur les grands sentimens de religion dont il est animé. Tu en as grand besoin. Tu es d'un âge où l'on ne croit jamais mourir, et où le

---

(1) Un de ses frères, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice.

Digitized by Google

monde a des appas bien dangereux. Prends-y garde, mon bon ami; préfère l'éternité au temps; l'un passera, et peut-être bientôt, et l'autre ne finira jamais. Lis de temps en temps ce que mon amitié pour toi me dicte, et tu me sauras un jour gré de t'avoir donné ces petits avis, qui seront peut-être les derniers de *ton trop heureux et trop fortuné frère et ami*,

B***. LA R***.

P. S. Je te réitère l'amour que tu dois à la plus respectable des mères. Le quatrième commandement de Dieu est terrible, mon cher ami: penses-y souvent; sèche ses pleurs, et n'oublie jamais les douleurs qu'elle a ressenties en te mettant au monde, l'éducation chrétienne qu'elle t'a procurée, etc. etc. etc.

Respecte tes frères comme tes aînés, et applique-toi toujours à faire leur bonheur et leur consolation.

Remplis mes dernières volontés religieusement.... Je ne désire plus rien en ce monde; je vous embrasse tous bien sincèrement, et je suis, dans les entrailles de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, tout votre, etc.

Digitized by Google

Invoque souvent l'illustre Marie, et dis-lui souvent, avec le grand évêque d'Hippone, saint Augustin :

Maria, ô nomen sub quo nemini desperandum! O Mater Dei! memento meî.

Marie, ô le doux nom! sous la protection duquel personne ne doit désespérer de son salut. O sainte Mère de Dieu! souvenez-vous de moi.

Dis-lui souvent, dans les circonstances présentes :

Gaude, Maria Virgo, cunctas hœreses sola interemisti in universo mundo.

Réjouissez-vous, Vierge Marie, seule vous avez terrassé le démon de l'hérésie dans tout l'Univers.

Seconde lettre, le 20 octobre 1793 de Jésus-Christ.

J'ai reçu avec bien de la satisfaction, mon très-cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. (*C'est à l'Hermite que cette lettre a été écrite, ainsi que les deux dernières*).

Digitized by Google

Je n'ai été nullement surpris de vos sentimens de résignation aux ordres de notre divin maître, et je vous en félicite.

Je suis bien content que maman ignore ma position : faites tous vos efforts pour lui procurer tous les motifs de consolation dont elle a grand besoin dans sa situation ; car je sais que depuis plus de deux mois elle garde le lit. J'ai prié le porteur de la présente de ne point parler de moi dans votre pays, dans la seule crainte que j'ai que cette nouvelle ne réveillât tous les sentimens de la nature, et n'abrégeât des jours que je serois trop heureux de conserver au prix des miens.... J'imagine que si sa santé s'affoiblissoit au point de faire craindre pour ses jours, vous trouveriez dans votre prudence et votre sagesse le moyen de lui procurer des secours que son état exigeroit : je me repose sur vous de cette délicate affaire...Vous me marquerez, par le présent porteur, qui part dans deux jours pour revenir ici, l'état de sa santé : ne me déguisez rien ; je m'attends à tout, et, grâce à Dieu, je commence à savoir faire des sacrifices.

J'ai vu ici MM. B. et F., qui ont

Digitized by Google

pris toute la part possible à ma situation. Celui-là surtout n'a pas oublié l'intime liaison qu'il avoit avec mon père, et j'ai vu avec attendrissement couler de ses yeux des larmes que l'amitié seule lui arrachoit sur ma position, qu'il disoit être fort triste. Je lui ai cependant assuré que j'étois plus heureux que lui, et que le but du grand voyage que j'étois sur le point d'entreprendre, avoit pour moi plus d'appas que la fortune de 3 à 400,000 liv. dont il jouissoit.

Ce brave homme a fait pour moi des démarches qu'on ne pourroit attendre que du plus tendre des pères. Je ne l'ai pas vu depuis ce temps; mais on m'a assuré qu'il avoit fait parler à l'accusateur public : son but est d'éloigner au moins mon affaire. Il m'a ouvert son porte-feuille, et m'a forcé de recevoir de l'argent. Je n'en voulois pas, croyant d'abord que je ne ferois pas un long séjour dans cet exil; mais ces messieurs disent qu'il y a des moyens à employer pour se sauver. J'adhère à tout, *pourvu qu'il ne m'en coûte pas le plus léger mensonge.* Au surplus, je leur ai fait connoître mes sentimens; d'après ce, je les regarde comme des instrumens dont

Digitized by Google

la Providence se sert pour faire parvenir tout à ses fins. Si Dieu prolonge mes jours, qu'il soit béni : j'espère, avec sa grâce, ne les employer qu'à sa gloire et à ma sanctification. Je leur ai cependant fait observer que la société ne perdroit pas beaucoup à ma mort, et que j'espérois moi y gagner d'autant plus, que je n'envisage que les biens solides de l'autre monde, infiniment préférables à ceux qu'on goûte sur la terre. De quelque manière que les choses tournent, je suis très-reconnoissant envers ces messieurs; et si je ne me trouve pas à portée de le leur témoigner, c'est une dette sacrée que je vous laisse à payer....

J'ai fait part de votre lettre à notre ami; il est reconnoissant de votre souvenir, et ne vous oublie pas, de même que votre vénérable père (1), qui est ici depuis deux ou trois mois. Il y est tout accoutumé. Nous sommes assez souvent ensemble. Il est, comme vous pouvez l'imaginer, bien résigné. C'est le patriarche de la maison. Nous ne

(1) M. Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice.

manquons

manquons ici d'aucun secours et d'aucunes consolations de toutes les manières. On nous procure de la ville *le résultat de l'instrument précieux* (le corps de notre Seigneur Jésus-Christ); ainsi jugez de notre bonheur. On peut le goûter, le sentir, mais non le dépeindre.

On expédie ici deux à trois personnes par jour, l'un portant l'autre : on y est si familiarisé, qu'on n'y pense plus.

C'est mercredi matin que la reine a été rejoindre son époux. Son jugement commença lundi matin. Nous la vîmes passer dans la cour quatre fois, vêtue bien modestement en noir ; mais le jour de son sacrifice, elle prit une robe blanche : elle a porté jusque sur l'échafaud la noble fierté et le courage mâle dus à son rang et à sa naissance....

Adieu; je suis toujours le même à votre égard, à la vie et à la mort, *et ultrà*.

Je n'ai pas besoin de vous dire de présenter mes respects à toutes les personnes qui me sont attachées. Je les porte toutes dans mon cœur, et elles seront toujours l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Le petit frère m'est fort cher; faites-lui bien sentir les va-

Digitized by Google

nités de ce monde, la brièveté du temps, la longueur de l'éternité, et surtout la tranquillité dont on jouit *quand la conscience n'est point assiégée par les remords.*

Adieu : *oremus pro invicem ;* prions l'un pour l'autre.

Troisième lettre.

Ce 29 décembre 1793.

Ma très-chère et respectable Maman.

Je viens de recevoir des nouvelles du pays, et le cher frère me marque que vous jouissez d'une bonne santé : j'en suis satisfait, et je prie le ciel qu'il vous la conserve.

Recevez, je vous prie, au renouvellement de cette année, les vœux les plus sincères qu'ose former pour vous le plus respectueux des fils..... Veuillez, de grâce, ne vous inquiéter nullement sur ma position ; mais plutôt remerciez Dieu des grâces dont il me comble journellement, et dont je fais peut-être un si mauvais usage. Enfin, que son nom adorable soit béni à jamais. Je suis où la Providence m'a conduit ; et à moralement parler, je ne puis être mieux. Si ce Dieu de

Digitized by Google

bonté veut m'appeler à lui à la fleur de l'âge, par une mort aussi douce qu'honorable, hélas ! ma bonne maman, quelles actions de grâces ne dois-je pas lui rendre, de ce qu'il veut bien penser à moi préférablement à tant d'autres qui le servent infiniment mieux, et me retirer ainsi de ce monde pervers et corrompu, et rompre les liens qui me retiennent sur la terre, pour me donner une récompense qu'il a promise à ceux qui feront la volonté de son père céleste ! Soumettons-nous donc à la divine majesté, si nous voulons régner avec le fils adorable de Marie. Détachons-nous des biens vains et frivoles du siècle, pour ne penser qu'à ceux que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne peuvent nous ravir. Hélas ! ma chère maman, si nous avions de la foi, que nous désirerions les persécutions, les opprobres, les humiliations, et tout ce que les hommes méchans nous font éprouver ! nous les préférerions à tout ce que le monde peut nous offrir de plus agréable, de plus charmant. L'adorable Jésus ne fit pas la conquête de son royaume par la route du Tabor ; et s'il y fit éclater sa gloire un instant, ce n'étoit que pour nous encourager, et pour nous donner

Digitized by Google

une idée du bonheur dont on jouit dans un royaume dont le Souverain étoit revêtu de tant d'éclat et de tant de majesté. Mais cet amoureux Sauveur préféra la route sanglante du Calvaire; et là il cimenta de son sang précieux la religion sainte qu'il avoit prêchée à des ingrats, qui, pour prix de ses veilles et de ses travaux, lui arrachèrent impitoyablement la vie, en lui faisant endurer des tourmens que l'esprit humain ne peut comprendre..... D'après cet exemple, voyez, ma bonne maman, si un chrétien ne doit pas s'estimer fort heureux de souffrir quelque chose, surtout ayant l'espérance du ciel. Les hommes parcourent toutes les mers pour amasser un vil métal qui périra avec eux, et un chrétien ne voudroit pas endurer quelques mois de captivité, quelques légères privations, une mort même très-douce en elle-même, pour faire la conquête d'un royaume où tous les désirs du cœur humain sont remplis, puisqu'on y possède le divin auteur de notre être, l'esprit incréé, qui de rien fit dans le temps tout ce qui existe, et qui, au premier acte de sa volonté, jeta les fondemens de ce vaste Univers avec tout ce qu'il

Digitized by Google

contient : et de plus, il ne fit tout cela que pour nous, pour notre usage, et pour notre commodité et satisfaction. De quels sentimens d'amour, de respect et de reconnoissance ne devons-nous pas être pénétrés à la vue de tant de bienfaits?..... J'espère que vous trouverez dans votre religion un remède efficace à vos peines. Ne pensez plus à moi, que comme je pense à vous, c'est-à-dire, dans vos prières seulement, et toujours selon le bon plaisir et la sainte volonté du Seigneur..... J'en agis ainsi vis-à-vis de toutes les personnes pour lesquelles je me sens de l'attachement, à parler humainement : je fais tous mes efforts pour les oublier, et grâce à Dieu, cela ne me coûte guère.

Quant aux biens et à la fortune où je pouvois prétendre, fi donc, je les méprise souverainement, et je leur dis, de grand cœur, un éternel adieu. Je suis trop ambitieux pour m'attacher à si peu de chose : je préfère le solide, et je suis persuadé qu'au fond de votre cœur, vous dites que j'ai raison... Ainsi, ma très-respectable maman, il faut se détacher peu à peu des biens de ce monde. Ils n'ont jamais été faits pour captiver le cœur d'un

Digitized by Google

chrétien, qui doit penser continuellement à sa fin dernière et au jugement général, où nous nous réunirons, je l'espère, pour posséder ensemble une vie exempte de toutes les infirmités que l'on ressent dans celle-ci. Vous et moi serons peut-être ensemble plutôt que vous ne pensez : qui sait ? Laissez agir la divine Providence : elle sait mieux que nous ce qui nous convient, et elle fera toujours tourner toutes choses à notre avantage, pourvu que, de notre côté, nous n'y mettions aucun obstacle.

Il ne me manque rien ici. Ainsi soyez tranquille à ce sujet..... Ne dites plus, ce que je suis convaincu être sorti de votre bouche, peut-être, hélas ! trop de fois : *Pauvre malheureux !* et mille autres exclamations semblables, qui, dans la bouche d'un chrétien, sont des espèces de blasphèmes ; et je vais vous le prouver. Jésus-Christ nous dit dans son Evangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'ils posséderont le royaume des cieux. Bienheureux !* je ne suis donc pas malheureux, infortuné, ni misérable, car ce sont là les expressions dont se sert le monde. Monde.

Digitized by Google

insensé ! que tu connois bien peu le bonheur de ceux qui souffrent pour la justice et la vérité, et encore moins les délices dont jouissent ceux qui versent leur sang pour la plus juste et la plus sainte de toutes les causes! Ainsi, vous voyez qu'il est de foi que je suis bienheureux. J'espère que vous n'irez pas contre cette sublime vérité qui fait le charme de ma vie. Je vous souhaite donc ce bonheur, et à tous ceux qui partagent votre foi et vos sentimens.

Je finis, etc. etc.

Quatrième Lettre.

Du même jour, 29 décembre 1793.

Je viens de recevoir votre lettre, mon très-cher ami, et je profite d'une occasion favorable pour vous donner signe de vie, et pour (suivant la vieille méthode) vous souhaiter au commencement de ce nouvel an, tout ce qui peut contribuer à votre bonheur spirituel et temporel. Ce que je vous dis ici à vous, s'adresse aussi à tous mes frères, auprès desquels je vous prie d'être l'inter-

Digitized by Google

prête de tous mes sentimens. Je prends, comme vous pouvez bien l'imaginer, une part infinie à leurs peines, et je prie tous les jours le père des miséricordes, qu'il daigne les soutenir par sa grâce, et leur donner la force et le courage de confesser son nom jusqu'à la fin, et de plutôt mourir mille fois que d'abandonner la religion sainte dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître..... Courage, mon cher ami, courage : soutenons généreusement le glorieux titre de chrétiens dont nous sommes revêtus : ne rougissons jamais de le paroître; et n'oublions pas, à ce sujet, les paroles que notre divin maître dit si explicitement à ses disciples, lorsqu'il étoit sur la terre : *Celui qui rougira de moi*, etc.

Ne vous inquiétez nullement à mon sujet; je suis, grâce à Dieu, on ne peut pas mieux, attendant de jour en jour que le vent soit bon pour mettre à la voile; mais le moment n'est pas encore arrivé : Dieu soit béni ! Ne nous inquiétons de rien; la Providence divine sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Je suis fort tranquille à ce sujet, et je prie Dieu tous les jours qu'il m'accorde les mêmes

Digitized by Google

grâces dont il a plu à sa divine bonté de me favoriser jusqu'ici.

Vous me demandez dans votre dernière quelques détails sur mon affaire ; je vais donc, pour vous satisfaire, vous peindre en raccourci ce qui m'est arrivé depuis cet heureux moment (1), qui fut le 12 septembre, dans la nuit que nous nous rendîmes à nos gardes. Ayant appelé du secours, notre maison fut aussitôt investie, et on nous conduisit au corps-de-garde, de là à la maison d'arrêt. Nous fûmes l'un et l'autre (2) dans un même endroit, où nous nous reposâmes assez mal. Le 13 au soir, nous allâmes à la levée de nos scellés : nous demeurâmes au moins trois à quatre heures dans cette expédition, au milieu de la municipalité, qui fit un inventaire de tout ce qu'elle trouva,

---

(1) C'est ainsi qu'il appelle le moment de son arrestation.

(2) Il parle de M. Ploquin, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, et économe du séminaire du même nom, à Paris, qui étoit caché avec lui à Orléans, chez mesdemoiselles Barberon. Ce prêtre vénérable, ces fidèles chrétiennes, furent immolés le même jour avec M. Bimbenet.

Digitized by Google

et que nous signâmes. On nous reconduisit en prison, et on nous tint toute la nuit à nous interroger sur les différens effets, papiers et livres qu'on trouva dans la maison. Le 14, on nous renferma dans nos chambres sur les neuf heures du matin, et un instant après on vint nous chercher les uns après les autres, pour nous faire subir un interrogatoire. Quand ce fut mon tour, j'avançai quelques mensonges, dont je demande bien sincèrement pardon à Dieu, vérité incréée, devant qui on ne doit jamais parler contre sa pensée.

Un gendarme me reconduisit dans ma prison, et me dit en pleurant : *Brave militaire!* et me serra la main.

La nuit suivante (du 14 au 15), à une heure du matin, on vint nous éveiller, et nous faire lever : de bonnes berlines nous attendoient dans la cour, et nous marchons vers Paris, en poste, escortés de trois gendarmes.

Nous eûmes le bonheur, mon compagnon et moi, de voir nos mains chargées de fers.

Nous fûmes traités avec bien de la douceur, et nous arrivâmes, le dimanche 15, à

Digitized by Google

notre nouveau gîte, où nous attendons avec joie le moment qui nous fera posséder les biens solides et durables de l'éternité.

Je ne peux vous céler que je baisai plus d'une fois, le long du chemin, des fers aussi honorables que ceux dont on nous avoit chargés, et mon cœur ne nagea jamais dans tant de délices que pendant ce voyage. Nous vîmes avec attendrissement que la plus grande partie des personnes qui nous approchèrent le long du voyage, avoient la tristesse peinte sur le visage; et delà nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas encore à la hauteur des principes *Montagnards*.

Malgré cette petite gêne (de nos fers), nous fîmes nos petits exercices à l'ordinaire; ce qui attira l'admiration de nos gardes et leur bienveillance, d'un d'entre eux, surtout, qui ayant reçu de l'éducation, et fait d'assez bonnes études, paroît instruit de sa religion, qu'il professe même intérieurement. Nous lui vîmes plusieurs fois verser des larmes, et l'après-dînée, il ne voulut même pas nous mettre nos fers. Nous l'exigeâmes, craignant qu'on ne leur fît un crime de leur humanité, en arrivant ici. Je lui donnai un petit livre

Digitized by Google

de piété, pour se rappeler de moi. Il s'est recommandé à nos prières; et en nous quittant, il dit à mon cher compagnon : *Memento mei, pater;* c'est-à-dire, souvenez-vous de moi, mon père.

On nous conduisit dans une espèce de cachot, où il y avoit une vingtaine de braves gens. Nous nous jetâmes sur une paillasse, après avoir fait notre prière, et nous dormîmes assez bien le reste de la nuit. Le lendemain, 16, on vint nous ouvrir sur les huit heures, et nous nous promenâmes dans la cour. Là nous aperçûmes le cher abbé Sonier, le vénérable père, M. Emery, et nous eûmes bientôt fait des connoissances de notre façon. Le lendemain, mon compagnon eut une chambre à la pistole, et je restai dix-sept jours à la paille, au bout desquels je trouvai une place que je pris; car nous couchions trois à quatre sur une paillasse..... (1).

---

(1) Nous avons su depuis, de personnes qui partageoient alors sa captivité, et qui avoient sa confiance, que c'étoit par amour pour la pénitence et pour l'humilité, que ce disciple de la croix refusa constamment, pendant ces dix-sept jours, la commodité d'une

Digitized by Google

Le surlendemain de notre arrivée, nous montâmes, escortés de quelques gendarmes, à notre interrogatoire, qui dura environ pour chacun de nous, un quart d'heure ou vingt minutes au plus. Après les noms, pays, âge, qualités et choses d'usage, on me demanda si je n'avois rien à changer de mon premier inter-

---

chambre particulière. Il est vrai qu'il couvroit son motif réel du prétexte bien louable en lui-même, de pouvoir parler de Dieu aux scélérats dont il vouloit partager la misère extérieure, afin d'avoir la facilité de les exciter à reconnoître celle de leur âme, et à y remédier; mais on lui fit remarquer qu'il étoit impossible que la nuit il pût ouvrir la bouche sur un semblable sujet; car il n'eût pas manqué d'être entendu par des impies à gage, dont il auroit suscité les blasphèmes et les outrages : qu'ainsi ce ne pouvoit être que par esprit de mortification qu'il vouloit se voir couvert et rongé de vermine. Il ne put rien répondre à cela..... Pour le déterminer enfin à se mettre un peu plus commodément et plus proprement, on lui dit que s'il vouloit continuer à vivre de la sorte, il n'avoit qu'à rester avec sa compagnie privilégiée. L'alternative étoit trop pénible pour son cœur; il se détermina à acquiescer aux désirs de ses amis, dont la société lui étoit trop douce, pour consentir à y renoncer ainsi absolument.

Digitized by Google

rogatoire; je répondis que non : ensuite ils me firent quelques demandes sur le point principal de mon affaire, et je répondis avec fermeté à tout. Ils me demandèrent avec ironie : Vous croyez donc que les peuples ne peuvent se passer de *chef suprême*? *R.* Non; la triste expérience que nous en faisons le prouve assez. *D.* Vous seriez donc charmé qu'il y eût un *chef*? *R.* Oui : je crois que le gouvernement *démocratique*, quoique bon en lui-même, ne convient nullement à mon pays.

Depuis ce moment nous attendions de jour à autre notre acte d'accusation pour monter à notre jugement. Il y a trois mois et demi que nous l'attendons, et il ne vient point. Dieu soit béni! Je ne le hâterai pas d'un instant; mais je n'y mettrai pas non plus aucun obstacle. Je laisse tout entre les mains de la Providence divine. Je le répète, elle sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire, et grâce au Seigneur, je ne me suis pas encore ennuyé cinq minutes dans mon nouveau séjour. Je ressens de plus en plus l'effet de vos bonnes prières, auxquelles je m'unis tous les matins, comme nous en sommes

Digitized by Google

convenus : ainsi ne changez pas l'heure de sept; c'est le moment où je me lève, et nous nous réunissons ensemble au saut du lit d'une manière particulière, pendant vingt à trente minutes. Nous avons, comme je vous l'ai marqué, le résultat de l'instrument précieux (*la sainte Eucharistie*); ainsi, nous n'avons rien à désirer, si ce n'est de souffrir davantage pour l'amour de celui qui a tant souffert pour nous : mais enfin, puisque nous n'en sommes pas là, demandons au moins à ce divin Sauveur l'amour des souffrances; et le désir que nous en aurons, nous sera aussi méritoire auprès du Père céleste, que si nous souffrions véritablement.

Nos petits exercices nous occupent une partie de la journée, de manière que le temps nous paroît bien moins long : j'ai augmenté ma petite bibliothèque d'un Combat spirituel et d'une Introduction à la Vie dévote. Mon petit office de la Vierge que je récite exactement avec celui de l'ange gardien, mon chapelet, ma lecture spirituelle et la méditation, remplissent à peu près notre journée. Je donne en récréation quelques leçons de *Polonois* (sorte de jeu de dames) à nos

Digitized by Google

messieurs. J'y ai été assez fort autrefois, et m'y suis un peu remis.

J'ai souvent des conférences avec le maître de la maison où demeuroit le cher frère. Ce vieillard respectable est ici depuis sept semaines, comme suspect, parce qu'il se servoit dans sa chambre de l'instrument précieux, (c'est-à-dire, qu'il y disoit la messe). Nous mangeons ensemble.....

J'ai fait part de vos sentimens au vénérable père (M. Emery), et au cher frère (M. Ploquin). Ils y sont bien sensibles, et ne vous oublient pas. Ils jouissent d'une assez bonne santé, et se trouvent fort heureux de souffrir pour la justice : *Beati qui*, etc. « Bienheureux ceux qui souffrent persécu- » tion pour la justice, parce que le royaume » du ciel est à eux ». Le maître de la maison de plaisance, où vous avez demeuré quinze à seize mois, est aussi arrêté depuis cinq à six semaines, comme suspect. Il est à la capitale. J'eus l'honneur de le voir une fois pendant une demi-heure. Il m'édifia infiniment; vous n'en doutez pas. Il étoit bien changé; et, depuis ce temps, on m'a dit qu'il étoit presque toujours malade. Je le crois, un si grand serviteur

teur de Marie souffre bien de l'impiété qui triomphe aujourd'hui.

On a reçu des nouvelles des chers frères de Mississipi (dans l'Amérique septentrionale, où les prêtres du séminaire de Saint-Sulpice ont un établissement depuis 1791). Ils se portent bien, et font de grands progrès dans ce pays. Dieu soit béni ! si la foi se perd en France, elle refleurira ailleurs. Dieu n'a pas promis qu'elle seroit toujours dans le même endroit, mais bien sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles.

Le père Dervillé, Mlle. Poullin, et sa domestique, ont été martyrisés le 23 du présent mois de décembre. Vous ne pouvez vous faire une idée du courage qu'ont montré ces généreux athlètes, et devant les juges, et en allant à l'échafaud. Une joie chrétienne et une sainte jubilation étoient peintes sur leurs visages; et le peuple, en criant vive la République, a laissé échapper ces mots : *Ils sont morts en saints*. Quel aveuglement ! Le bon homme réfuta leur impiété et leurs blasphèmes avec beaucoup de chaleur et de force.....

Bénissons le Seigneur qui récompense ses serviteurs d'une manière bien opposée à celle

du monde. Les pauvres d'Orléans ont perdu leur mère, et tous les honnêtes gens une bonne et sincère amie. Elle est maintenant où elle soupiroit d'être depuis long-temps. Je m'en suis réjoui véritablement dans le fond de mon cœur, *in meo corde.*

On parle encore de la mort sainte que fit l'abbé Sonier, que vous connoissiez, et du courage héroïque que montra cette respectable supérieure de l'Hôtel-Dieu de Blois. Ces exemples-là consolent et fortifient ceux qui espèrent y passer.

Deux mots sur la reine. Dans ma dernière, je vous ai donné une idée de son courage. Je sais quelques particularités sur sa mort, qui, je l'espère, n'échapperont pas au burin de l'histoire. D'abord on ne peut se faire une idée des opprobres, des humiliations et des infamies de tout genre dont elle fut abreuvée. Elle quitta son deuil, comme je vous l'ai marqué, pour le jour de son *sacrifice:* elle se revêtit d'une robe blanche; et lorsque le bourreau fut arrivé, sur les onze heures, il lui coupa les cheveux, lui lia les mains derrière le dos; ensuite, d'un pas ferme et assuré, avec une noble fierté et une grandeur d'âme

Digitized by Google

dignes de la fille des Césars, peintes sur son visage, elle monta sur la fatale charrette. On força un prêtre constitutionnel de monter à côté d'elle, malgré le refus réitéré qu'elle en fit..... Elle consomma son sacrifice avec les sentimens de la plus grande piété....

J'ai la montre du père Dervillé; je la garde comme une relique; si je fais mon grand voyage bientôt, je vous fais mon légataire universel; et comme on sait d'avance le jour où l'on monte, je ferai un paquet que je ferai déposer en ville, dans lequel je la mettrai (cette montre), avec ma petite bibliothèque, mon crucifix et mon chapelet : le tout sera pour vous. Vous ferez estimer la montre, qui n'est pas d'un grand prix, et vous en distribuerez le montant aux pauvres, à son intention, et vous la garderez pour l'amour de lui et de moi. Il y aura, dans le paquet, mes dernières intentions; un petit manuscrit (dont l'original a été trouvé sur un prêtre catholique qu'on a fait mourir), que j'ai copié pour ma consolation. Cet écrit vous satisfera infiniment.

Allons, du courage, priez pour moi.... Surtout je vous prie en grâce de n'avoir au-

Digitized by Google

cune inquiétude à mon sujet. Réjouissez-vous, au contraire, de ce que j'ai le bonheur de souffrir quelque chose pour le Dieu que j'adore.

Le vénérable père et le très-cher frère ne travaillent pas mal ici; moi, je suis le chien courant, et j'ai le bonheur de faire sortir de temps en temps le lièvre du gîte : je suis bien payé de mes peines, comme vous pouvez l'imaginer, quand j'ai la consolation de pouvoir aider quelques âmes à se réconcilier avec Dieu.

Au surplus, moi et tous ceux qui partagent mes sentimens, jouissons ici de la plus parfaite estime de la part même de ceux qui se sont déclarés esprits forts.... Il y en a qui soutiennent ce caractère (d'esprits forts) jusqu'à l'échafaud. Hommes aveugles! quelle ne doit pas être leur épouvantable terreur, lorsque le coup de la mort les transporte soudain devant Dieu?

Si vous êtes à portée d'embrasser le petit bon homme (son jeune frère), exprimez-lui ce que je sens pour lui, et surtout combien j'ai à cœur son avancement dans la vertu. Personne ne peut mieux que vous lui impri-

Digitized by Google

mer cette vérité. Répétez-lui souvent ces paroles de l'adorable Jésus : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* De quoi servira d'avoir gagné tout l'Univers, si l'on vient à perdre son âme? Un chrétien qui médite une demi-heure par jour cette vérité, peut, en peu de temps, faire de grands progrès dans la perfection.

Rappelez-lui aussi l'exemple du jeune frère de saint Bernard, qui, resté seul dans le monde, ne profita pas long-temps des prétendus avantages du siècle, et pensa aux solides biens. J'espère qu'il se souviendra quelquefois de moi devant Dieu, et qu'il n'oubliera jamais les grands exemples de vertu qu'il a sous les yeux, et combien il est intéressant pour un chrétien d'avoir, au moment de la mort, le témoignage d'une bonne conscience. Pour lors, au lieu de la redouter, on la désire, on soupire continuellement après elle, puisqu'il n'y a que ce chemin qui puisse nous procurer la *vie*.

Quoique je ne nomme personne, il faut cependant prendre garde que cette lettre ne tombe dans des mains étrangères. Une grande

Digitized by Google

prudence, je vous prie. Vous me marquerez si l'ouvrage va un peu (1) : je crois que les temps sont durs; on gagne difficilement sa vie.... Plusieurs de vos braves sont en captivité, à ce qu'on m'a dit. Dieu soit loué; ils sont véritablement libres, puisqu'ils peuvent servir Dieu partout.

Je sens bien que tous les matins vous ne m'oubliez pas; c'est bon : je ne peux vous en récompenser; mais vous le serez un jour avec usure.

Je finis ma lettre dans le même style que saint Paul; c'est le seul digne de charmer l'oreille d'un chrétien.

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communication du Saint-Esprit, soient avec vous tous : que la paix soit avec vous, mon très-cher frère.

Bulletin du 3 janvier 1794.

Le 1er., à dix heures du soir, un de nos intimes a été jugé à mort pour ses étrennes.

---

(1) C'est du travail apostolique dont il parle à mots couverts.

Digitized by Google

Ce respectable homme étoit prêtre habitué à la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, très-bon catholique. J'ai quelques reliques de lui, que je garde bien précieusement, et que je vous ferai passer lorsque j'aurai le bonheur de le suivre. Il demanda son bréviaire au guichet, où il passa la nuit : il nous le fit remettre le lendemain par le concierge, et il nous écrivit deux mots qu'on nous fit passer, où il nous marquoit, entre autres choses, qu'il avoit passé la nuit très-tranquillement, et qu'il avoit été comblé de consolations. Je n'ai pas de peine à le croire : lorsqu'on avoit vécu comme lui, le moment de la mort paroît fort doux.

Depuis trente mois qu'il étoit chassé de son poste, il n'avoit jamais cessé un instant de se sacrifier pour les fidèles. Il étoit âgé d'environ trente-deux à trente-trois ans. Il est maintenant où nous espérons d'aller sous peu. Il nous a promis, dans son écrit, qu'il ne nous oublieroit pas.

Probablement nous ne nous verrons plus que là-haut : adieu donc, cher bon ami, pour l'éternité. Je soupire tous les jours après cet heureux voyage, au terme duquel je chan-

Digitized by Google

terai éternellement les louanges du Seigneur.

Que l'adorable Jésus, avec sa très-sainte mère, soit toujours avec vous.

Je me recommande aux prières de tous les braves, à qui je souhaite beaucoup de persévérance.

Nous ne sommes pas au bout.

Dernière lettre de ce jeune et généreux Chrétien, écrite la veille de sa mort, à son frère, en date du 24 février 1794.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

J'ai reçu samedi vos lettres; je m'apprêtois à y répondre, et déjà celle de maman étoit faite, lorsqu'on vint nous chercher pour nous transférer à la Conciergerie: en y arrivant, nous reçûmes notre acte d'accusation, et nous montons demain à notre jugement, à neuf heures. Veuillez donc prier pour moi tous les jours de votre vie: de mon côté, je ne vous oublierai point, et vous serez toujours, ainsi que nos frères persécutés, l'objet de mes plus tendres sollicitudes. J'espère que ma mort vous causera plus de joie que

Digitized by Google

de tristesse : faites tous vos efforts pour la faire envisager sous ce point de vue à notre respectable mère. Les lettres qu'elle m'a écrites m'ont bien consolé ; surtout en apprenant qu'on remplira scrupuleusement mes dernières volontés : je vous les réitère de nouveau.

Je crois que l'homme qui nous a dénoncés, et qui étoit locataire de nos demoiselles, est dans la misère ; je désirerois que vous lui fissiez passer 100 livres. Il a plusieurs enfans, et n'a pas probablement reçu cette somme, qui étoit l'espérance de sa dénonciation.

Adieu, mon cher frère et ami, nous nous verrons dans l'éternité, et cela ne sera pas long. Le Seigneur vous réserve à de plus grands maux que nous : que sa sainte volonté soit faite.

Si vous recevez quelques effets que j'ai prié qu'on vous fît passer, vous les garderez en mémoire de moi, et comme un gage sincère de notre amitié, fondée sur les bases les plus sacrées et les plus saintes.

Assurez toutes mes connoissances de mon inviolable attachement ; priez-les de penser

Digitized by Google

quelquefois à moi, comme je penserai à eux jusqu'à l'heureux moment où nous serons tous réunis dans le sein du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Que Dieu vous comble tous de ses bénédictions ; ce sont les vœux que je forme, sur le point de paroître devant son auguste majesté.

Adieu; je suis, dans les entrailles de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère, votre frère et votre ami,

LA R.....

Le cher frère (M. Ploquin) vous embrasse : pensez à lui; il ne vous oubliera pas non plus.

Le petit bon homme (c'est son jeune frère) est dans un métier bien scabreux (dans les dragons). J'ai bien à cœur son salut : veillez-y, s'il vous plaît.

Vive Jésus et Marie.... Amen.

Pour l'éternité.

Digitized by Google

Lettre de madame DE CANDÉ, *à l'un des frères de M. Bimbenet. Paris, le* 27 *novembre* 1794.

C'est avec un nouveau plaisir, Monsieur, qu'au milieu de mes plus amères douleurs, je profite de l'occasion favorable que vous me donnez, pour vous entretenir un moment de l'estimable frère dont vous me demandez quelques détails, et que j'ai eu le bonheur de voir bien souvent pendant les six mois de prison qu'il a supportés, avant de terminer ses jours, à peine commencés sur la terre, mais bien pleins pour le ciel. Il se passoit peu de semaines que je n'allasse, au moins une fois, tant à la Conciergerie qu'aux Carmes, où il avoit été transféré après quatre mois de séjour au premier endroit; que je ne me procurasse le bonheur de lui porter moi-même ce dont il avoit besoin, tel que du linge blanc, en allant chercher son linge sale, que je me chargeois de faire blanchir, et que je raccommodois au besoin. Je lui avois procuré un lit de sangle, matelas, traversin, couvertures, draps, etc., ainsi qu'à son respectable camarade Ploquin, et dont,

Digitized by Google

après leur mort, je n'ai pu rien ravoir. Mais combien plus j'en aurois sacrifié de bon cœur pour les pouvoir conserver ! Le bon Dieu ne l'a pas permis, pour les rendre éternellement heureux, puisqu'ils étoient mûrs pour le ciel, et pour nous laisser avec nos regrets sur leur perte, leurs exemples à suivre. Celui dont vous me parlez étoit, dès sa naissance, prédestiné pour le ciel; tout le temps de sa prison a été employé par lui à soupirer après la mort qui lui étoit préparée, et qu'il désiroit. Il n'étoit sur la terre que par le corps. Son âme, son cœur étoient où étoit son trésor, et il a vu le moment de son supplice, comme le voyoient les premiers martyrs. Aussi puis-je vous assurer, non pas pour l'avoir ni vu, ni entendu moi-même, parce que, pour personne, je n'en aurois eu la force (mais d'après le témoignage de personnes respectables et dignes de foi qui l'ont suivi) qu'en montant l'échelle et mettant le pied sur l'échafaud, il a entonné et chanté le psaume : *Laudate Dominum, omnes gentes.* Sa fin a été digne de sa vie; et n'ayant plus ce frère sur la terre, vous l'avez comme saint dans le ciel.

Digitized by Google

J'avois eu le bonheur de passer avec lui et son camarade, deux heures entières à la prison des Carmes, le samedi d'avant sa mort : ils ont été tous deux ramenés à la Conciergerie, le lundi suivant (24 février), et ont été condamnés et exécutés le lendemain mardi (25 février). Je n'ai su le transférement que le même mardi matin : j'ai été aussitôt à la Conciergerie, espérant qu'ils y resteroient encore quelques jours. Lorsque je fus entrée pour voir d'autres prisonniers, entre autres M. Emery, si bon, si saint, si respectable, il me dit qu'ils étoient au tribunal, et me remit la lettre que je vous ai fait passer presqu'au même moment; ils descendirent condamnés de ce tribunal, et passèrent si près de moi, qu'avec une foi plus vive que la mienne, j'aurois pu me jeter à leurs pieds, et me recommander à leurs prières. Je n'entendis que trop fortement la voix de l'amitié; je fondis en larmes, et je mis mon visage dans mon mouchoir pour les laisser couler sans offenser personne. *Leur visage portoit un calme, une sérénité, une majesté qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire.* Déjà consommés en Dieu, ils ne

Digitized by Google

voyoient que lui. Ils passèrent pour aller dans la chambre que j'appelle la chambre *de l'attente*, y attendre l'heure et le moment de monter dans la charrette.

Voilà, mon cher Monsieur, tout ce que je puis vous donner de détails. Ils sont aussi exacts, pour ce qui m'a été dit, que pour ceux que j'ai vus moi-même; vous y pouvez compter.

Adieu, Monsieur; je désire de tout mon cœur que ma lettre vous fasse plaisir. Elle est vraie dans tout son contenu; ce qui est son seul mérite. Elle me devient précieuse, puisqu'elle me procure le moyen de me recommander à vos prières, ainsi que le reste de ma famille, qui seroit orpheline de tous ses parens et d'une quantité d'amis, si le bon Dieu ne m'eût conservé pendant ma prison, qui a duré quatre grands mois.

C. CANDÉ.

Lettre de M. EMERY, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, à l'un des frères de M. Bimbenet, du 25 janvier 1795.

Je n'ai point reçu la lettre que vous m'é-

Digitized by Google

crivîtes, mon cher B.... Votre frère, en sortant de la prison des Carmes, pour revenir dans son ancienne prison subir son jugement, crut par prudence devoir la supprimer.

Ah! quel frère et quelle consolation pour votre famille! Aucun homme n'a fait plus de sensation, et n'a montré plus de foi dans les lieux de sa détention. J'en ai été témoin à la Conciergerie, et il n'y a que peu de jours qu'un chanoine de Notre-Dame et un chanoine d'Uzès, qui ont vécu avec lui aux Carmes, me disoient successivement qu'il leur avoit paru un ange. Il faisoit à la Conciergerie la fonction d'un apôtre; et tout le temps où il n'entretenoit pas de Dieu quelqu'un des compagnons de sa captivité, il le passoit en prières et en oraison.... Il n'a tenu qu'à lui de s'échapper de la Conciergerie, et il ne l'a pas voulu. Lorsqu'il descendoit du tribunal, où il venoit d'être condamné à mort, il rioit, et il exhortoit en riant les demoiselles qui lui avoient donné un asile, et qui furent condamnées par le même jugement. Un jeune prêtre, qui accompagna jusqu'à l'échafaud la charrette où

Digitized by Google

il étoit avec M. Ploquin, m'a dit que sur toute la route on fut frappé de la sérénité et de la gaieté qui paroissoient sur son visage. Sa joie éclata à la vue de la guillotine; et en la montant, il chanta un psaume. (C'est le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*). Pour tout dire, en un mot, vous êtes assuré d'avoir un frère parmi les bienheureux.

La chère mère a dû recevoir une lettre, dans laquelle il la prioit de faire donner 100 francs à l'homme qui croyoit l'avoir dénoncé avec M. Ploquin. J'ai son chapelet que je vous réserve.

Moriatur anima nostra morte justorum: désirons tous de mourir de la mort des justes.

LA

Digitized by Google

LA CONVERSION

ET LA MORT

DE M. DURAND,

Maire de Montpellier, l'une des victimes du tribunal révolutionnaire.

LA Providence ne juge pas de la nature des vrais biens et des vrais maux, comme les aveugles enfans du siècle; et c'est quelquefois par les plus épouvantables adversités, ou même par les plus sanglantes catastrophes, qu'elle les éloigne de leur propre ruine, les force d'abandonner un monde corrompu qui les abandonne, et ne leur laisse plus d'autre moyen de salut, que celui de revenir à Dieu de tout leur cœur et de toute leur âme. Mais comme la conversion opérée par ces tragiques revers est une de ses grâces les plus signalées, elle ne les prodigue pas envers tous, et on diroit, si l'on en juge par cette révolution, qu'elle distingue dans ce

Digitized by Google

genre de clémence les âmes naturellement bonnes qui n'étoient qu'égarées par la séduction des mauvais principes, mais qui pouvoient offrir du moins au ciel quelques œuvres de miséricorde : car nulle vertu n'est mise en oubli devant le Seigneur, et il en est une surtout qui ne cesse d'appeler sur ceux qui l'exercent, les regards de sa bonté; ce sont les actes de bienfaisance, parmi lesquels ceux qui se rapportent aux ministres de la religion tiennent le premier rang. La conversion de M. Durand, maire de Montpellier, en est une nouvelle preuve des plus frappantes. C'est le prêtre qu'il avoit accueilli dans sa maison, et qui l'assista depuis dans ses derniers momens, qui nous en a transmis le récit fidèle. Nous devons ajouter que ce prêtre étoit son allié; mais combien de plus proches parens se sont montrés sans entrailles envers les prêtres de leur famille, lorsque ceux-ci, dans les mêmes circonstances déplorables, sont venus leur demander la même hospitalité! Quoi qu'il en soit, M. Durand reçut ce digne ministre de Jésus-Christ avec tous les égards dus au malheur, et il souffroit sans peine d'en être souvent contrarié,

Digitized by Google

soit dans ses principes, soit même dans ses actions.

M. Durand, l'un des plus riches particuliers de Montpellier, étoit chéri de ses concitoyens pour ses mœurs douces, aimables et prévenantes. Il étoit alors à la fleur de son âge. Ses qualités personnelles du côté de l'esprit et de la figure, répondoient à sa fortune; mais s'il avoit tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde et pour lui plaire, une fausse philosophie rendoit nuls pour son salut éternel tous ces heureux dons de la nature. Elu maire de Montpellier, il remplit cette place avec distinction, parce qu'il avoit le talent d'improviser avec éloquence. Mais tout entier occupé du soin de se concilier l'opinion de la multitude, ses vœux et sa morale n'alloient pas au delà.

Cependant un jour, une conversation de famille venant à se porter sur les derniers momens de l'homme sur la terre : « Mon » ami, lui dit sa femme, si tu te trouvois » assez malade pour désespérer de tes jours, » et que tu voulusses recourir au ministère » d'un bon prêtre, ne t'adresserois-tu pas » à celui-ci »? (en lui montrant M. de S***,

Digitized by Google

leur allié, présent). Peut-être, dit M. Durand. « Quant à moi, dit M. de S***, je suis, en ce cas, à votre service; mais je crains bien pour vous, avec vos habitudes révolutionnaires, un genre de mort violente ». Eh bien! reprit M. Durand, si ce genre de mort arrivoit pour moi, me donnez-vous votre parole que vous ne me refuserez pas les derniers secours de votre ministère? — Je vous le promets. — Le maire de Montpellier serrant alors la main de son allié : — Mon ami, lui dit-il en souriant, je prends acte de votre bonne volonté, et je compte, en effet, sur vous, si l'événement arrive.

Le règne de la terreur ne tarda pas à venir. Les départemens du Midi s'étant coalisés, tout leur fédéralisme ne servit qu'à causer la mort de leurs auteurs, et de ceux que l'on désignoit comme leurs complices. M. Durand avoit d'abord favorisé ce parti; mais quand il crut s'apercevoir que les fédéralistes l'entraînoient à leur tour plus loin qu'il ne vouloit aller, il se mit à l'écart, et se lassa de les servir; il fit même plus, car il paralysa leur insurrection. Mais il avoit des ennemis, et il étoit riche. Ce qu'il avoit fait

Digitized by Google

pour le fédéralisme ne fut pas mis en oubli. Bientôt accusé devant la convention, un décret le traduisit à la barre de l'assemblée. Sa femme, le prêtre son allié, lui conseilloient de se dérober à l'oppression par la fuite. Je suis irréprochable devant la loi, s'écrioit-il; je confondrai mes ennemis par l'exposition franche et loyale de ma conduite. Vous êtes dans l'erreur, lui disoit son respectable allié, vous périrez victime de votre dangereuse confiance. M. Durand persista dans son opinion, et il ne s'écoula pas deux jours que les gendarmes se présentèrent pour se saisir de lui. Il fut traduit à Paris, où sa femme ne fut pas long-temps à le suivre. D'autres circonstances y conduisirent le prêtre qui nous a transmis cette histoire; et ce prêtre, alors déguisé en simple ouvrier, put entrer à la Conciergerie du palais, lorsque M. Durand y fut prisonnier. C'étoit là que l'on menoit d'ordinaire les victimes, la veille de leur jugement. A la vue de son allié, le maire de Montpellier s'oubliant tout entier lui-même: « Quoi, mon ami, s'écrie-» t-il, c'est vous! Ah! de grâce, cessez de » vous exposer pour moi. Que venez-vous

» faire ici »? — « Je viens acquitter ma » promesse, vous inviter à tenir la vôtre. » Dans trois jours vous êtes jugé ». — « Je » le sais bien; mais j'ai droit de compter sur » mon innocence ». — « Hélas! que sont vos » droits dans la subversion de tous les droits? » et devant un tribunal de sang, qui peut » établir sa sécurité sur son innocence? » Croyez-moi, cher ami, établissez la vôtre » sur votre sincère retour à Dieu ». — « C'est » bien aussi tout mon désir, reprit M. Durand, » et je suis résigné pour mon propre compte; » mais l'idée de laisser ma femme malheu- » reuse par ma propre faute!...». « Ah! re- » prit vivement le ministre de Jésus-Christ, » si vous aimez votre femme, donnez-lui la » preuve la plus consolante, la moins équi- » voque de votre amour, celle de vous jeter » dans le sein des miséricordes éternelles, » et s'il vous faut mourir, de mourir dans » le Seigneur. — J'y consens de toute mon » âme, dit M. Durand; mais le seul bien qui » me manque dans cette prison, et dont je » sens maintenant tout le prix, est un prêtre » vénérable qui daigne m'accorder le temps » et les conseils nécessaires pour me donner

Digitized by Google

» tout entier à Dieu ». — « Vous souvient-il, » dit le ministre de Jésus-Christ, de cet » homme dont vous me parliez à Montpel- » lier, avec tant d'intérêt et d'estime » ? — M. Emery, n'est-ce pas? — Oui, lui-même, maintenant prisonnier avec vous. Venez, adressons-nous à lui sans retard. En disant ces mots, M. de S*** serre la main de M. Durand, le conduit à ce vénérable confesseur de la foi; et après lui avoir exposé le vœu de son parent, il le lui confie, et court annoncer à la femme de cet heureux infortuné, le changement surnaturel que le ciel vient d'opérer dans l'esprit de son mari.

Nul prêtre n'étoit plus capable que monsieur Emery, de consommer, à l'égard d'un philosophe, l'ouvrage de sa conversion. M. Durand trouva en lui ses idées sur la perfection d'un ministre de Jésus-Christ, réalisées. Il y trouva l'union du savoir le plus profond et de la modestie la plus vraie; celle des principes les plus exacts et de la douceur la plus aimable. Le changement de ce philosophe fut entier; il eut le bonheur de faire une confession générale de sa vie, et de recevoir l'absolution. — « Avouez, lui dit son

Digitized by Google

» allié, en le félicitant sur son retour à Dieu, » que les faux sages du siècle vous avoient bien » trompé. — Je l'avoue. — Que votre femme » et moi ne vous sollicitions pas sans raison » de vous éloigner de leurs maximes et de leurs » mœurs ». — « Pourquoi, reprit M. Durand, » craindrois-je de vous en faire l'aveu? Je » sentois dans le fond de ma conscience que » vous disiez plus vrai que moi; mais mon » amour-propre me sembloit trop engagé; » j'aurois eu honte de revenir sur mes pas ». — En disant ces mots, M. Durand se félicitoit d'avoir été conduit par l'injustice des hommes à sa réconciliation avec la justice de Dieu. C'est dans cette dernière visite de son parent et ami, que M. Durand recommanda à M. de S*** l'éducation de ses enfans. « Oh! mon ami, s'écria-t-il dans l'ef- » fusion de son cœur, mon ami, je vous » donne sur eux toute l'autorité d'un père; » je vous les confie pour en faire avant tout de » vrais chrétiens. Elevez-les pour Dieu, pour » la vertu, pour leur mère; vous les aurez » dès lors élevés pour leurs semblables, pour » leur patrie; vous en aurez fait des hommes » véritablement hommes. Me le promettez-

Digitized by Google

» vous »?..... Son allié le lui promit, et ajouta : « Demain vous paroissez devant » le tribunal, et il est difficile que recon- » noissant dans le nombre de vos accusateurs » plusieurs de vos concitoyens, que vous » avez sauvés vous-même des fureurs du » peuple, la nature ne s'indigne en vous, et » que si vous êtes condamné, vous ne soyez » ému contre des juges iniques. S'il en est » ainsi, comptez sur moi. Vous me trouve- » rez à la sortie de la prison. Je vous suivrai » jusqu'à la mort; je vous offrirai les der- » niers secours de la religion ». Il fut ainsi convenu. Le lendemain, M. Durand fut jugé. Son plaidoyer fit couler des larmes. Il intéressa le peuple. Tout le monde le croyoit absous; et lorsque son arrêt de mort fut prononcé, les plus homicides de l'assemblée baissèrent les yeux, et rougirent pour les juges.

La charrette fatale sortoit à peine de la Conciergerie, que l'allié de M. Durand, sous son costume d'ouvrier, s'offrit à ses regards, et lui fit signe de lever les yeux vers le ciel, et d'y porter toutes ses espérances. Il en fut entendu. M. Durand se recueillit en

Digitized by Google

lui-même, leva les yeux au ciel, et se résigna tout entier à la miséricorde divine. Son allié, l'exhortant sans cesse par ses regards, suivoit la charrette, s'exposant sans doute lui-même dans l'exercice de ce ministère divin; mais tous les sentimens sublimes lui commandoient à la fois ces derniers secours offerts à un homme, à un parent, à un chrétien conduit au supplice.

La constance de M. Durand se soutint jusqu'au passage d'une rue dans laquelle sa femme se trouvoit logée, malade dans son lit, des suites d'une fausse couche; assez près pour entendre le roulement des tambours et celui de la charrette fatale: la nature fut près de succomber; le bourreau fut obligé de soutenir sa victime qui défailloit. Mais aussitôt M. Durand semble se reprocher à lui-même cette foiblesse; il se donne une secousse, jette les yeux sur le ministre consolateur à qui sa situation déchiroit les entrailles, reporte de nouveau tous ses vœux vers le ciel. Mais la nature avoit souffert une si grande commotion dans cette rencontre, qu'une sueur de sang couvrit le visage de la victime. M. de S*** s'approcha

Digitized by Google

de plus près pour s'assurer de ce terrible phénomène. C'est de lui, je le répète, que nous tenons toutes les circonstances de ce récit. Enfin, arrivé sur la place de la Révolution, ce bon prêtre fit signe à son allié de s'incliner pour recevoir l'absolution dernière; ce que celui-ci fit avec toutes les marques extérieures d'un repentir et d'une confiance sans bornes.

Le maire de Montpellier avoit toujours fait grand cas des applaudissemens populaires. Il étoit d'ailleurs si fort aimé de ses concitoyens, qu'il ne passoit jamais dans les rues de Montpellier, sans y recevoir des marques répétées de la satisfaction publique. Dans la traversée de la Conciergerie à l'échafaud, le ciel voulut, ce semble, le punir par les contraires, et il reçut plus d'un outrage des terroristes, hommes et femmes, accoutumés à poursuivre les condamnés de leurs cris homicides. M. Durand répondoit à leurs injures par des salutations douces et affables. Le prêtre, son allié, ne voyoit pas sans peine ces soins continuels, de rapporter à la foule des témoignages d'attention, que son ami ne devoit plus désormais qu'à Dieu

Digitized by Google

seul. Il lui fit signe de se recueillir davantage en lui-même, ce qu'il obtint aussitôt. M. Durand cessa dès ce moment de considérer ce qui se passoit autour de lui, pour ne songer plus qu'à la grande affaire de son éternité. Mais combien la justice divine met, ce semble, quelquefois de l'apprêt dans ses rigueurs, à l'égard des enfans des hommes, et combien cette rigueur, qui n'excepte pas les âmes les mieux disposées, doit nous faire trembler pour celles qui meurent avec des fautes inexpiées! Le maire de Montpellier pouvoit mettre au nombre de ces erreurs, l'abus qu'il avoit fait de son talent, pour livrer à l'impression plusieurs écrits révolutionnaires, auxquels il attachoit toute sa gloire mondaine, de philosophe, d'orateur et de politique. La Providence ne voulut pas le laisser croire plus long-temps à cette vaine gloire. Lorsque la charrette, qui le menoit au supplice, fut arrivée au pied de l'échafaud, tous ses écrits révolutionnaires, selon qu'il étoit dit dans l'arrêt de sa mort, furent brûlés en sa présence, par la main du bourreau, et leurs cendres jetées au vent. La victime étoit résignée. Ce spectacle la courba

Digitized by Google

sous le glaive qui la frappoit, mais sans l'abattre. Ce fut en ce moment que M. Durand reçut la dernière bénédiction du ministre de Jésus-Christ, avec des sentimens d'une humilité sans bornes. Soudain le bourreau se saisit de lui, l'entraîna sur l'échafaud. Sa tête tomba sous le tranchant de la hache; son âme s'envola vers les cieux pour y recevoir, nous osons l'espérer, un jugement de miséricorde.

Le fils unique de M. Durand n'a pas perdu le fruit le plus précieux de la mort de son père. M. de S***, selon la parole qu'il en avoit donnée, s'est chargé de son instruction religieuse. Cet enfant est devenu l'exemple de ceux de son âge. C'est le même qui vient de prononcer, au nom de tous les enfans de la première communion de la paroisse de Saint-Sulpice (dans l'église des Carmes, ou des martyrs de septembre), le renouvellement des vœux de baptême. Sa voix pleine d'onction a manifesté le vœu d'une âme prête à tout sacrifier à l'amour de Jésus-Christ et de son Evangile. Puisse-t-il conserver à jamais le même zèle de religion et de vertu! Ses jours seront remplis; il fera la consola-

Digitized by Google

tion de sa pieuse mère; et cette famille aura trouvé, dans ce que les hommes regardent comme le dernier des malheurs, le principe d'une félicité sans bornes.

Digitized by Google

RELATION

DE LA FIN GLORIEUSE

DES RELIGIEUSES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE,

Condamnées à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 17 juillet 1794 (1).

LORSQU'EN 1792 on eut chassé de leur monastère les religieuses Carmélites de Compiègne, quatorze d'entre elles et deux de leurs servantes restèrent dans la ville. Leur amour constant pour leur état leur fit choisir des maisons qui leur tenoient lieu de cloître; car elles voyoient peu les gens

(1) Nous écrivons cette relation d'après le témoignage manuscrit de huit personnes dignes de foi. Nous avons de plus consulté, ou fait consulter, plusieurs religieuses Carmélites de la connoissance de celles de Compiègne, qui certifient les mêmes faits. Une de ces religieuses avoit été professe de cette dernière maison.

Digitized by Google

du monde, mais elles se visitoient entre elles, prioient en commun, et ne cessoient d'édifier les familles chrétiennes par la sublimité de leurs vertus.

Mais l'édification de leurs exemples ne tarda pas à les exposer à toute la fureur des impies. Elles furent toutes arrêtées vers les premiers jours de mai 1794. M. Mulot de la Renardière, cousin d'une des religieuses, leur fut associé comme complice. La femme de M. Mulot étoit en ce moment détenue dans la maison d'arrêt de Chantilly.

Le couvent de la Visitation de Compiègne leur servit de maison d'arrêt. Les religieuses Bénédictines Anglaises de Cambrai s'y trouvoient renfermées contre tout droit des gens. Elles s'étoient mises en route pour passer en Angleterre (1), lorsque leur ordre fut détruit en France. Leurs justes vœux avoient été dénoncés comme coupables, et on les détenoit dans ce couvent, comme l'on eût fait des prisonniers d'Etat. C'eût été pour ces religieuses, comme pour les Carmélites, une

(1) Elles ont obtenu la liberté de s'y rendre après la mort de Robespierre.

grande

Digitized by Google

grande consolation que de pouvoir s'exhorter mutuellement dans leurs maux; mais cette consolation leur fut impitoyablement refusée. La plus affreuse surveillance les empêcha de pouvoir jamais communiquer entre elles.

Le séjour des Carmélites dans cette prison ne fut guère que d'un mois. Elles furent conduites à Paris, le 10 ou le 11 de juin, et menées de suite à la Conciergerie. Quelques satellites du crime se trouvant sur leur passage à leur entrée dans cette dernière ville, les accablèrent d'injures, et appelèrent à grands cris sur elles le tranchant de la guillotine. Leur réponse fut de bénir le Seigneur de les avoir jugées dignes de souffrir pour son nom, et de le prier pour leurs persécuteurs.

M. Mulot, qui fut traduit à Paris, sur la même charrette, souffroit avec peine la rigueur de son sort. La mère prieure des Carmélites eut le bonheur de l'amener à des sentimens plus résignés, en l'amenant à des sentimens plus chrétiens. Elle rendit les mêmes services à l'une de ses tourières ou servantes, qui s'indignoit avec trop d'amertume contre

l'injustice des hommes, et sembloit en accuser la justice même du ciel. La mère prieure réussit à calmer cet esprit et ce cœur insoumis aux volontés de la Providence. Cette pauvre fille s'humilia, dès lors, sous la main qui la frappoit, et fit succéder au murmure les actions de grâce, estimant, comme le plus signalé des bienfaits, celui de se voir associée d'une manière si glorieuse à la croix de Jésus-Christ et à celle de ses saints.

Madame la prieure n'omettoit aucune circonstance pour inspirer à sa communauté le goût de cette morale céleste. Madame de Chamboran, religieuse Carmélite de Saint-Denis, venoit de consommer son sacrifice sur l'échafaud, avec le même héroïsme chrétien que les martyrs des premiers siècles. Elle apprend cette fin sublime : « Mes filles, » dit-elle, nous avons plus de sujet de nous » en réjouir que de nous en affliger. Ah ! si » le Seigneur nous réservoit un sort aussi » beau, souvenons-nous de ce que nous lisons » dans notre sainte règle : *Que nous sommes* » *en spectacle au monde et aux anges.* Il » seroit, en effet, trop honteux qu'une épouse

Digitized by Google

» d'un Dieu crucifié ne sût pas souffrir et » mourir ».

Les religieuses Carmélites de Compiègne furent appelées devant le tribunal révolutionnaire, le 17 juillet 1794. Les trente-cinq jours qu'elles passèrent dans la Conciergerie, furent de leur part une offrande continuelle d'elles-mêmes à Dieu. Nous tenons d'un zélé catholique qui se trouvoit enfermé dans la même prison, qu'il les entendoit toutes les nuits, à deux heures du matin, réciter ensemble leur office. Nous n'avons pas d'autre détail sur le bon emploi de leur temps dans cette prison; mais l'on peut aisément y suppléer par la connoissance des vœux habituels de leurs âmes. L'ancienne prieure défioit, en quelque sorte, le tranchant de la guillotine. Je crois, disoit-elle, qu'avec la grâce de Dieu, ce genre de mort me paroîtroit doux et léger. Je n'en dirois pas autant d'un supplice plus cruel. D'autres religieuses, sans s'arrêter au genre de supplice, témoignoient seulement leur peine de n'être pas assez dignes de mourir pour une si belle cause; et la mère prieure avoit embrassé tendrement, quelques jours avant son arrestation, une

Digitized by Google

de ces saintes filles qui sembloit lui donner l'espérance d'une telle mort (1).

Des victimes aussi bien disposées étoient toutes prêtes pour leur immolation. Le jour

---

(1) Madame la prieure s'étoit rendue à Paris, lieu de sa naissance, peu de temps avant son arrestation. Ce n'étoit pas sans scrupule qu'elle avoit entrepris ce voyage. Mais une mère très-âgée, que des affaires particulières obligeoient de s'éloigner pour plusieurs mois, réclamoit sa présence. Elle se rendit à son invitation. Un jour qu'elle se trouvoit dans la rue Saint-Antoine, avec une religieuse de son ordre, les charrettes des victimes que l'on traînoit à l'échafaud se rencontrèrent soudain sur ses pas. Un frémissement involontaire d'horreur la saisit tout à coup, et elle se repent d'avoir pris cette route. Puis, à la vue même de ces victimes, dont les regards semblent la fixer : *Voyez-vous*, dit-elle à sa compagne, *comme nous sommes fixées par ces victimes. On diroit qu'elles nous appellent à leur suite.* — *Hé, ma mère*, répondit la religieuse, *il est à croire que le même sort nous attend.* — *Quoi !* s'écria la mère prieure, *vous me flatteriez de cette espérance ; venez donc que je vous embrasse; je serois trop heureuse, si vos paroles étoient confirmées par l'événement.* — C'est à son retour à Compiègne qu'elle fut arrêtée en même temps que sa communauté.

Digitized by Google

en étoit venu. Traduites au pied du tribunal, on leur lit les trois chefs d'accusation pour lesquels elles étoient arrêtées.

Le premier chef étoit d'avoir renfermé dans leur monastère des armes pour les émigrés ;

Le second chef, d'exposer le Saint-Sacrement les jours de fête, sous un pavillon qui avoit à peu près la forme d'un manteau royal ;

Le troisième chef, d'avoir des correspondances avec les émigrés, et de leur faire passer de l'argent.

Ce fut à la mère prieure (Thérèse de Saint-Augustin) que le juge du tribunal adressa la parole.

Au premier chef, la mère prieure montra le crucifix que les religieuses Carmélites portent toujours sur elles, et dit au juge en le lui montrant : *Voilà les seules armes que nous ayons jamais eues dans notre monastère, et on ne prouvera pas que nous en ayons eu d'autres.*

Au second chef elle répondit : « Que le » pavillon du Saint-Sacrement étoit un an» cien ornement de leur autel ; que sa forme » n'avoit rien qui ne fût commun aux orne-

Digitized by Google

» mens de cette espèce ; qu'il n'avoit aucun » rapport avec le projet de contre-révolu- » tion dans lequel on vouloit les impliquer à » cause de ce pavillon ; qu'elle ne concevoit » pas qu'on voulût sérieusement leur en faire » un crime ».

Au troisième chef, la mère prieure répondit : « Que si elle avoit reçu quelques lettres » de l'ancien confesseur de son couvent, » (prêtre déporté) ces lettres se bornoient à » des avis purement spirituels. Au surplus, » dit-elle, si c'est là se rendre coupable d'un » crime, ce crime ne peut être celui de ma » communauté, à qui la règle défend toute » correspondance, non-seulement avec les » étrangers, mais avec leurs plus proches con- » citoyens, sans la permission de leur supé- » rieure. Si donc il vous faut une victime, » la voici : c'est moi seule que vous devez frap- » per. Celles-là sont innocentes ». — « Elles » sont tes complices », dit le président du tribunal. La sous-prieure voulut alors parler. Les juges refusèrent de l'entendre. — La mère prieure, ne se rebutant pas, essaya de sauver du moins les deux tourières : « Ces » pauvres filles, dit-elle, de quoi pouvez-

Digitized by Google

» vous les accuser » ? — « Elles ont été tes » commissionnaires à la poste ». — « Mais » elles ignoroient le contenu des lettres et le » lieu de leur adresse ; d'ailleurs la qualité » de femmes gagées les obligeoit de faire ce » qui leur étoit commandé ». — « Tais-toi, » reprit le président, leur devoir étoit d'en » prévenir la nation ».

Après ce court interrogatoire, le tribunal se prétendit suffisamment instruit, et il condamna les quatorze religieuses et les deux tourières à la peine de mort. Le jugement qualifioit les condamnés de royalistes et de fanatiques. A ce dernier mot, ces saintes filles ne purent s'empêcher de faire briller au dehors le sentiment intérieur de leurs espérances immortelles. Car *fanatique* et *chrétien*, étoient alors des expressions synonymes, et s'entendre qualifier ainsi par ses juges, c'étoit en obtenir la preuve par écrit d'une mort soufferte pour la cause de la foi.

M. Mulot, accusé d'être leur aumônier, subit le même jugement. En vain réclama-t-il contre la qualité de prêtre réfractaire qu'on lui donnoit dans l'acte d'accusation ; en vain attesta-t-il ses juges qu'il étoit époux et père,

Digitized by Google

que sa femme se trouvoit en ce moment détenue dans la maison d'arrêt de Chantilly; qu'il n'assuroit rien dont on ne pût se convaincre par les certificats les plus authentiques; en vain invoqua-t-il le témoignage d'un de ses juges, frère du maire de Compiègne, pour qu'il voulût bien certifier la vérité de ses paroles : « Je ne te connois pas, » répondit le juge »; ce qui détermina soudain la sentence du tribunal.

De retour à la Conciergerie, et dans l'intervalle qui se passa depuis leur jugement jusqu'à son exécution, la mère prieure exhorta ses filles à la mort avec une foi pleine d'onction et d'amour divin. C'est ce que l'on tient d'un vigneron d'Orléans, prisonnier à la Conciergerie, qui remplissoit, à l'égard des détenus, l'office d'infirmier, et qui se servit du prétexte d'en exercer les fonctions, pour avoir le moyen de faire ses derniers adieux aux religieuses de Compiègne (1).

(1) Ce prisonnier s'appeloit Blot. C'est un des plus riches vignerons d'Orléans. Il est connu dans ce pays par son zèle pour la religion. Après avoir été renfermé deux mois dans la maison d'arrêt des Minimes d'Or-

Digitized by Google

Ce fervent disciple de Jésus-Christ s'approche d'elles : « Vous touchez, leur dit-il, à » votre dernière heure, Mesdames, et peut-» être ne suis-je pas bien loin de la mienne. » Je viens me recommander à vos prières. » — Eh quoi ! dirent-elles, vous êtes donc » aussi détenu dans ces lieux, et pour quelle » cause ? — Comme fanatique et fauteur de » la fuite de M. Porcher, curé de Fadon-» ville. — Priez donc, vous-même, pour » nous, mon ami, dans le cours de cette » journée, nous en avons grand besoin; mais » nous espérons prier pour vous ce soir, dans » le ciel ». Ce bon vigneron ajoute : « Qu'il » ne sauroit rendre l'impression de respect » que commandoit le dévouement de ces » généreuses victimes ». *Elles avoient l'air*, ajoute-t-il, *d'aller à leurs noces*. Toutes

---

léans, comme responsable de la fuite d'un vertueux ecclésiastique, des gendarmes eurent ordre de le traîner à la Conciergerie de Paris, où sa détention fut de deux mois. Il attribue à son office d'infirmier, qui lui avoit valu la bienveillance du concierge, d'être sorti sain et sauf de cette prison un mois après la mort de Robespierre.

Digitized by Google

soupiroient après le moment de leurs sacrifices; toutes s'invitoient les unes les autres à se montrer fermes et courageuses dans ce dernier combat.

Cependant ces vierges héroïques étoient encore à jeun, et l'heure du supplice pouvoit tarder. Il étoit à craindre que des corps trop épuisés finissent par succomber de fatigue. Leur vénérable mère ne voulut pas les exposer à cette apparence de foiblesse, et pour l'honneur de la religion, elle crut devoir prévenir cet inconvénient. La sous-prieure l'a secondée dans ses vues. La vente d'une pelisse leur avoit donné le moyen de se procurer une tasse de chocolat à toute la communauté. Ces religieuses, après avoir béni la Providence de ce dernier repas, déjeûnèrent avec une tranquillité d'esprit admirable, et ne songèrent plus ensuite qu'à se disposer prochainement à la mort.

On a publié que c'est à cette heure qu'elles entonnèrent un cantique de triomphe, que M. Mulot ou l'une de ces saintes filles avoit composé sur le même rhythme qu'un hymne de victoire, dont la révolution faisoit alors retentir nos armées et nos cités. C'est moins

Digitized by Google

le mérite de la poésie qu'il faut chercher dans ces vers, que celui du sentiment chrétien qui les a dictés.

Dans une première strophe, ces épouses magnanimes du Saint-Esprit s'invitent elles-mêmes à livrer leur cœur à l'allégresse. Le jour de gloire, disent-elles, est arrivé pour nous. L'étendard de Jésus-Christ est levé. Marchons d'un pas ferme vers l'échafaud, et montons-y sans crainte. C'est là, pour nous, le lieu du combat, c'est celui de la victoire.

Dans la seconde strophe, ces vierges de Jésus-Christ estiment que c'est pour de vrais chrétiens le plus grand de tous les bonheurs, de suivre la trace sanglante que Jésus-Christ leur a tracée sur le Calvaire. Leurs regards se portent ensuite vers la France. L'exemple récent des prêtres et des fidèles martyrs généreux de la foi, vient exciter leur émulation. Elles forment le souhait de voir tous les amis de Dieu sceller de leur sang la religion de l'Evangile.

Dans la troisième strophe, ces saintes filles confient à Dieu les pensées et les sentimens contraires que l'aspect du supplice suscite

Digitized by Google

dans leur âme. C'est de Dieu seul qu'elles attendent leurs secours. Elles hâtent par leurs soupirs le moment de leur délivrance.

Dans les quatrième et cinquième strophes, elles invoquent l'assistance de la reine des cieux, d'abord pour elles-mêmes, ensuite pour leur patrie. Elles renouvellent l'acte d'acceptation de leurs supplices; elles espèrent de se voir bientôt unies sans retour avec la société des justes, pour chanter éternellement avec eux les louanges du Seigneur.

Il paroît constant que M. Mulot, dont nos Mémoires ne disent plus rien, ne quitta plus la société de ces vierges chrétiennes, et en reçut ainsi l'inestimable bienfait de se voir associé aux derniers actes de leur vie. C'est dans la récitation de l'Office des morts que toutes ces saintes victimes achevèrent de se fortifier contre les terreurs de l'échafaud, pour lequel on vint enfin les appeler. Elles montèrent sur la charrette qui devoit les y traîner, ayant le visage calme, serein et recueilli, signe non équivoque de la paix, de la sérénité, de la douce méditation de l'âme. On a remarqué qu'elles étoient toutes vêtues de blanc, et que ce costume seyoit bien

Digitized by Google

à la candeur de leurs vertus. Le plus profond silence régnoit sur leurs passages, malgré la foule immense qui les environnoit. Elles récitèrent dans la traversée de la prison à l'échafaud, les prières des agonisans.

Plusieurs prêtres, en divers costumes, étoient dans l'usage, les uns d'accompagner la charrette des victimes, ou de se placer sur leur route, les autres de les attendre sur le lieu même de l'exécution, pour les bénir au nom de Jésus-Christ, et pour répandre secrètement sur elles toutes les grâces qu'il est au pouvoir du sacerdoce d'accorder à l'homme mourant qui va paroître devant son auteur. Ce genre de secours ne manqua point aux religieuses de Compiègne. Tous les prêtres qui se dévouoient à ce pénible ministère, durent le remplir cette fois pour leur propre consolation, et suivre ces saintes victimes de leurs bénédictions et de leurs vœux.

Arrivées à la place de la barrière du Trône, lieu de leur supplice, elles chantèrent le *Te Deum;* et au pied même de l'échafaud, elles récitèrent le *Veni, Creator,* qu'on leur laissa achever. Puis, à haute et intel-

Digitized by Google

ligible voix, elles prononcèrent toutes ensemble la formule de leurs vœux de religion. Une d'entre elles ajouta : *Mon Dieu, trop heureuse, si ce léger sacrifice peut appaiser votre colère, et diminuer le nombre des victimes.* Alors, comme de doux agneaux, elles se présentèrent tour à tour à l'instrument qui devoit leur donner le coup de la mort. La mère prieure, semblable à la mère des Machabées, demanda en grâce, et obtint de n'être immolée que la dernière. Elle profita de cette faveur pour encourager toutes ses filles à mourir avec joie, et à renouveler à Dieu le sacrifice de leur vie. Elle eut la consolation de se voir exaucée. Aucune de ces filles ne dégénéra de la noble fermeté des grandes âmes. Toutes surent mourir en vierges-martyres. La généreuse prieure fut immolée la dernière. Elle alla se joindre à ses filles auprès du divin époux, pour recevoir avec elles la palme du martyre et la couronne de la virginité.

Rapprochons de cette fin glorieuse deux circonstances mémorables.

La première est que, depuis un an, la vénérable prieure faisoit faire chaque jour à sa

Digitized by Google

communauté une prière pour les détenus, dans laquelle les religieuses Carmélites de Compiègne s'offroient à Dieu comme victimes d'expiation, pour obtenir la délivrance de tous les opprimés.

La seconde, c'est que, peu de jours après celui de leur mort, Dieu semblant avoir égard à leurs prières, fit cesser le règne de la terreur, et ouvrit ainsi les portes des maisons d'arrêt à beaucoup de proscrits, qu'une plus longue détention eût conduits au supplice, Paris seul offrant à l'Univers le cruel spectacle de soixante ou soixante-dix victimes traînées chaque jour sur l'échafaud.

Nous avons cru devoir, à l'exemple des premiers chrétiens, terminer cet article par l'honorable liste des religieuses dont nous venons de raconter le martyre.

Noms des religieuses Carmélites de Compiègne; leur âge, l'époque de leur profession, etc.

LIDOINE, âgée de quarante-deux ans, née à Paris, le 23 septembre 1752, fait profession le 14 mai 1775, sous le nom de THÉRÈSE

DE SAINT-AUGUSTIN. (*Mère prieure*). Madame LOUISE, qui l'avoit vue dans le couvent des Carmélites de Saint-Denis, avoit conçu pour elle la plus haute estime. Elle avoit engagé la reine à payer sa dot au monastère des Carmélites de Compiègne, et on lui donna le nom de religion de la princesse.

BRIDEAU, âgée de quarante ans, née à Bedfort, le 7 décembre 1754, fait profession le 3 septembre 1771, sous le nom du SACRÉ-CŒUR. (*Sous-prieure*).

TREZELLE, âgée de cinquante-un ans, née à Compiègne, le 4 avril 1743, fait profession le 2 décembre 1765, sous le nom de sœur de SAINT-IGNACE. (*Dépositaire*).

DE CROISSY, âgée de quarante-neuf ans, née à Paris, le 18 juin 1745, fait profession le 22 février 1764, sous le nom de sœur HENRIETTE DE JÉSUS. (*Ancienne prieure*).

HANNISSET, âgée de cinquante-deux ans, née à Reims, le 18 janvier 1742, fait profession le 28 juin 1764, sous le nom de sœur du CŒUR DE MARIE.

PELLERAT,

Digitized by Google

PELLERAT, âgée de trente-quatre ans, née à Lazart, le 18 juin 1760, fait profession le 22 octobre 1786, sous le nom de sœur MARIE-HENRIETTE. (*Infirmière*).

TOURRET, âgée de soixante-dix-neuf ans, née à Mouy, le 16 septembre 1715, fait profession le 19 août 1741, sous le nom de sœur de LA RÉSURRECTION.

PIÉDECOURT, âgée de soixante-dix-neuf ans, née à Paris, le 9 décembre 1715, fait profession le 2 août 1737, sous le nom de sœur de JÉSUS CRUCIFIÉ. (*Sacristine*).

BRARD, âgée de cinquante-huit ans, née à Bourt, le 10 mai 1736, fait profession le 15 août 1757, sous le nom de sœur de SAINTE-EUPHRASIE.

CHRÉTIEN (veuve), âgée de cinquante-deux ans, née à Beaune, le 30 décembre 1741, fait profession le 14 septembre 1777, sous le nom de sœur SAINTE-JULIE. (*Sacristine*).

DUFOUR, âgée de cinquante ans, née à Beaune, le 4 août 1742, fait profession le

16 mars 1769, sous le nom de sœur du SAINT-ESPRIT. (*Converse*).

MEUNIER, âgée de vingt-neuf ans, née à Saint-Denis, le 29 mai 1765, entrée en religion le 7 mai 1788, prend l'habit le 13 décembre de la même année, sous le nom de sœur de SAINTE-GENEVIÈVE. (*Novice*).

ROUSSEL, âgée de cinquante-deux ans, née le 2 octobre 1741, fait profession le 16 mars 1774, sous le nom de sœur de SAINTE-MARTHE. (*Converse*).

VESOLUT, âgée de trente ans, née le 13 janvier 1764, fait profession le 11 janvier 1784, sous le nom de SAINTE-FRANÇOISE. (*Converse*).

SOIRON, âgée de cinquante-cinq ans, née à Compiègne. Nom de religion, SAINTE-CATHERINE. (*Première tourière*).

SOIRON, âgée de quarante-cinq ans, sœur de la précédente, seconde tourière. Nom de religion, SAINTE-THÉRÈSE.

M. MULOT DE LA RENARDIÈRE, cousin

Digitized by Google

germain de la sœur SAINTE-EUPHRASIE, immolé le même jour que ces vierges chrétiennes.

N. B. Trois religieuses du même monastère avoient survécu. La sœur STANISLAS, née le 18 octobre 1735, professe le 15 août 1757, et la sœur THÉRÈSE DE JÉSUS, née le 19 décembre 1749, s'étoient retirées en Picardie, sur la fin de septembre 1793, chez le frère de la sœur STANISLAS. Cette dernière est morte depuis. — La troisième religieuse est la sœur de L'INCARNATION, connue maintenant sous le nom de MADAME PHILIPPE, née à Paris, le 17 novembre 1762, professe le 22 juillet 1788, aujourd'hui à Orléans, l'un des témoins que nous avons fait consulter pour la rédaction de cet article. La sœur de l'Incarnation étoit retenue à Paris pour affaires, lorsque sa communauté fut arrêtée à Compiègne. Vers la fin de juin, elle s'éloigna de Paris, et eut le projet de passer en Suisse. Elle fut même jusqu'aux frontières; mais les passages n'en étant pas libres, elle se rendit à Besançon. C'est dans une auberge qu'elle apprit la fin

Digitized by Google

glorieuse de ses compagnes, et qu'elle entendit dire à des voyageurs chrétiens : *Il faut espérer que nos maux vont bientôt finir, car ils ont fait mourir plusieurs saintes religieuses.*

Digitized by Google

RELATION

De la fin glorieuse de trente-deux religieuses de divers monastères, condamnées à mort par le tribunal révolutionnaire d'Orange (1).

On avoit réuni dans les prisons d'Orange (2) quarante-deux religieuses de divers monastères des diocèses d'Avignon, de Carpentras et de Cavaillon. Dès le lendemain de leur arrivée (le 2 mai 1794), elles se

(1) On doit cette relation à l'un des prisonniers, destiné, comme ces religieuses, à périr victime du tribunal sanguinaire d'Orange. Il en fut imprimé une copie dans les *Annales religieuses, morales et littéraires*, depuis intitulées : *Annales catholiques*. Cette copie n'est pas exacte dans tous ses détails, surtout dans les paroles et les discours attribués aux religieuses et aux juges. Nous en redressons ici les inexactitudes sur l'un des manuscrits originaux.

(2) La cour de cette prison s'appeloit *le Cirque*. Ne seroit-ce pas là le même cirque arrosé du sang des premiers chrétiens, sous les Néron et les Maxence?

Digitized by Google

rassemblèrent dans la même salle, et là, pleines d'un même esprit, et ne pouvant douter de leur fin prochaine, elles formèrent la résolution de se rallier à une seule règle, et de ne suivre toutes qu'un même plan de vie, sacrifiant ainsi à l'esprit d'union et de charité toutes les différences qu'auroient pu mettre dans leurs pratiques les règles diverses des ordres auxquels elles étoient attachées. Dès ce moment, à l'exemple des premiers fidèles, tout fut commun entre elles, provisions, linge, assignats, etc. etc.

Chaque jour, à cinq heures du matin, leurs exercices commençoient par une méditation d'une heure, suivie de l'office de la sainte Vierge, qui les disposoit à la récitation commune des prières de la sainte messe.

A sept heures, elles prenoient un peu de nourriture ; à huit heures, elles se réunissoient encore pour réciter les litanies des saints, et pour faire leur préparation à la mort; chacune d'elles s'accusoit, à haute voix, de ses fautes, et se disposoit en esprit à la réception du saint viatique.

L'heure de l'audience publique du tribunal suivoit de près ces exercices. Comme toutes

Digitized by Google

ces saintes filles s'attendoient à y comparoître à leur tour, elles récitoient ensemble les prières *de l'Extrême-Onction*, renouveloient les vœux du baptême et les vœux religieux, en s'écriant avec un saint transport : *Oui, mon Dieu, nous sommes religieuses, nous avons une grande joie de l'être. Nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir accordé cette grâce.*

A neuf heures, l'appel commençoit. Toutes espéroient d'être nommées, toutes souhaitoient d'aller au tribunal. Un jour on y appelle les deux sœurs, mesdames *Roussillon*, religieuses du même couvent; on n'en condamne à la mort qu'une seule. *Comment, ma sœur*, s'écrie celle qui étoit condamnée à survivre à l'autre, *vous allez donc au martyre sans moi? Que ferai-je sur la terre, dans cet exil, où vous me laissez sans vous? — Ne perdez pas courage*, lui répondit celle-ci, *votre sacrifice, ma bonne sœur, ne sera pas long-temps différé.* Ne semble-t-il pas entendre le diacre Laurent et le pape Xiste s'entretenant ensemble, et s'encourageant au moment de leur martyre? La prédiction de celle dont le supplice avoit ex-

Digitized by Google

cité une sorte d'envie à l'autre, ne fut pas long-temps sans se réaliser, et le supplice de la seconde les réunit bientôt dans le sein de Dieu.

Les religieuses dont la condamnation n'étoit pas encore prononcée, suivoient par leurs désirs celles que leur martyre avoit déjà couronnées dans le ciel; et au lieu de prier pour ces courageuses compagnes, elles les invoquoient, et demandoient à Dieu par leur intercession, la grâce d'imiter d'aussi beaux modèles et de mériter leurs couronnes. Elles répétèrent dans cette intention les paroles de J. C. sur la croix, les litanies de la sainte Vierge, la salutation angélique, et les prières des agonisans. Le jugement une fois prononcé, elles ne revoyoient plus les condamnées. Celles-ci étoient jetées dans une cour qu'on appeloit *le Cirque*, avec les autres personnes condamnées comme elles; c'étoit là que ces chastes amantes de la croix exerçoient à l'égard des autres victimes dévouées à la mort une sorte d'apostolat. Elles fortifioient les foibles, instruisoient les ignorans, encourageoient les lâches, relevoient ceux qui se seroient laissé aller au désespoir. Elles mon-

Digitized by Google

troient à ceux que la perte de leurs femmes, de leurs enfans retenoient par des liens trop charnels à la vie, des espérances plus solides, un héritage dont la vue adoucissoit l'amertume des plus grands sacrifices; et il n'étoit pas rare de voir des condamnés, après avoir jeté derrière eux des regards de tristesse et de regrets, reprendre des forces nouvelles, à la voix consolante de ces martyres, et faire à leur exemple le généreux sacrifice de leur vie, dans l'espérance d'une vie meilleure. Il est enfin peu de prisonniers qu'elles n'aient gagnés à J. C. Nous ne pouvons omettre le trait miraculeux d'une d'entre elles, qui, voyant le père d'une nombreuse famille tomber dans le désespoir, à la seule idée du supplice qui alloit faire tant d'orphelins, passa une heure entière, les bras étendus en croix, pour le préserver d'un tel malheur. Ce nouveau Moïse ne pria pas en vain. Cet infortuné mourut avec la plus grande résignation chrétienne.

Fidèles au règlement général qu'elles s'étoient donné, ces vierges chrétiennes avoient changé leur prison en une sorte de temple, où elles n'avoient plus d'autre soin que celui

Digitized by Google

de louer le souverain Seigneur, et de faire connoître ses miséricordes infinies aux prisonniers qui partageoient leurs fers. Chaque heure étoit marquée par un exercice particulier dont rien ne pouvoit les distraire, ni l'attente de leurs jugemens, ni les injures et les cris de mort de leurs satellites. Elles alloient un jour se réunir pour la prière : à l'instant, la voix du geôlier se fait entendre. Plusieurs sont appelées pour se rendre devant le tribunal : *Nous n'avons pas dit nos vêpres*, dit l'une d'elles ; *nous les dirons au ciel*, répondit l'autre.

Ces bonnes religieuses partageoient l'honorable mission de prêcher J. C., et de le confesser avec plusieurs prêtres fidèles, qui avoient préféré d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, sans craindre les tourmens dont on les avoit menacés, et qu'ils étoient assurés de subir. Soumis aux lois civiles, ils en prêchoient l'observation, au moment même où ces lois qui n'avoient pas de plus zélés défenseurs, servoient de prétexte à leur condamnation. On les entendoit, en allant au supplice, bénir ceux qui les y menoient, et leur parler de la cité de Dieu et de sa justice, la seule

Digitized by Google

à craindre ; ils les plaignoient de les voir condamnés à leur survivre, et de les voir exposés à tant de dangers sur une terre où tout n'étoit qu'erreur et corruption, quand ils alloient jouir de l'éternelle vérité. Qu'elles étoient éloquentes ces bouches qui alloient pour jamais se fermer à la vie du temps ! D'autres prêtres, jusque-là moins fidèles, et prisonniers comme eux, comme eux condamnés au dernier supplice, se jetoient aux pieds de ces confesseurs de la foi et de ces saintes religieuses, en leur demandant, comme dans le beau siècle de saint Cyprien, un de ces billets d'indulgence que les premiers martyrs accordoient, au moment de leur supplice, aux pénitens publics. Nous avons, leur disoient-ils, reconnu notre erreur, et nous l'abjurons de nouveau à vos pieds : « Pardon, » mille fois pardon des scandales que nous » avons donnés aux foibles. Nous voulons » mourir comme vous dans le sein de la reli» gion catholique, apostolique et romaine ».

Une joie douce succédoit à ces marques publiques de repentir, et ces prêtres, convertis à la foi, mouroient avec la même résignation que ceux auprès de qui ils sollicitoient

Digitized by Google

la grâce de la réconciliation. Les gendarmes chargés de les accompagner à l'échafaud, ne pouvoient s'empêcher de l'avouer : *Ces misérables*, disoient-ils, *meurent tous dans la joie de leur âme.* Mais ils admiroient, surtout, le courage héroïque des religieuses, qui ne se démentoit pas à leur dernière heure ; car, si l'on vit une ou deux de ces saintes victimes éprouver quelques momens de terreur avant leur condamnation, toutes, à l'heure même de leur supplice, furent animées des mêmes vœux immortels. La paix et le calme de leur conscience se montrèrent à la sérénité de leur visage. Les profanes témoins de ces scènes sanglantes, voyoient avec étonnement qu'on pût ainsi aller à la mort comme on iroit à un festin.

A cinq heures du soir, nos vierges chrétiennes terminoient la psalmodie de leur office.

A six heures, le bruit du tambour, les cris de mort annonçoient la prochaine exécution de celles de leurs compagnes que l'on avoit appelées en jugement ; elles récitoient alors à genoux les prières des agonisans, et de la recommandation de l'âme.

Digitized by Google

Quelques instans après, et quand elles présumoient que le jugement des hommes étoit subi, et que celui de Dieu avoit couronné leurs compagnes, elles se levoient, récitoient le *Te Deum*, et le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, etc., et elles se séparoient en se félicitant les unes les autres du bonheur d'avoir pu donner au ciel de nouveaux habitans, et elles s'exhortoient à l'envi de marcher sur les mêmes traces pour arriver aux mêmes récompenses.

C'est le 4 juillet que le tribunal commença à décider du sort de ces quarante-deux religieuses. On les interrogea, une à une, sur leur état, leur profession, et sur le serment que l'on avoit exigé d'elles.

La sœur Desage, religieuse Bernardine à Caderousse, âgée de quarante-huit ans, reçut, la première, la palme du martyre.

La sœur Suzanne Saint-Martin Gaillard, religieuse du Saint-Sacrement à Bolène, âgée de trente-deux ans, fut condamnée le lendemain.

La sœur Rocher, menacée d'être traduite aux prisons d'Orange, incertaine du parti qu'elle devoit prendre, consulte son père,

Digitized by Google

vieillard octogénaire, d'une grande piété, qui n'avoit que cette fille pour le servir sur la fin de sa carrière. Telle fut la réponse du vieillard religieux : « Il me seroit bien facile de vous cacher, ma chère enfant, et de vous dérober aux poursuites des persécuteurs. Mais examinez bien devant Dieu, si, en fuyant, vous ne vous écartez pas des desseins qu'il a sur vous. Peut-être veut-il votre mort comme celle d'une victime qui doit appaiser sa colère. Je vous dirai, comme Mardochée à Esther, que vous n'existez pas pour vous, mais pour son peuple ».

Un conseil aussi généreux fit sur l'âme de la religieuse tout l'effet que produisit autrefois sur *Esther* le discours de *Mardochée*. Elle ne balança plus sur le parti qu'elle devoit suivre ; elle se montra, comme à l'ordinaire, dans les oratoires qu'elle avoit coutume de fréquenter. Elle y fut prise, comme l'avoient été déjà quelques-unes de ses compagnes, et conduite en prison. Elle y fut comblée de grâces extraordinaires. Dieu lui fit connoître le jour de son sacrifice. La veille de sa mort, elle demanda pardon à toutes ses compagnes des scandales qu'elle

Digitized by Google

avoit pu leur donner, se recommanda à leurs prières, en les assurant qu'elle auroit le bonheur d'être condamnée le lendemain. Elle le fut en effet, et lorsque sa sentence lui fut prononcée, elle en remercia ses juges comme d'un bienfait.

Le 7 juillet, Agnès Roussillon (St-Louis), âgée de quarante-six ans, et Gertrude de Lausier (Sainte-Sophie), âgée de trente-cinq ans, Ursulines de Bolène, furent condamnées et exécutées. Elles allèrent à la mort avec une joie si grande, qu'elles baisèrent l'instrument de leur supplice, et remercièrent aussi leurs juges et leurs bourreaux. La sœur Sophie s'étoit réveillée dans la nuit, pleine de l'idée d'un bonheur, qui lui avoit fait répandre des larmes : « Je suis, disoit-elle, » dans une sorte d'extase, et comme hors de » moi-même ; je suis certaine que demain je » mourrai et je verrai mon Dieu ». Ensuite elle craignit que ce ne fût là une tentation et un mouvement d'orgueil, et elle eut besoin d'être rassurée sur le principe qui la faisoit agir.

Le 8 juillet, le tribunal condamna à mort Elisabeth Peleysier (Sainte-Thérèse), âgée

Digitized by Google

de cinquante-quatre ans; Rosalie Bès (Sainte-Pélagie), âgée de trente-quatre ans; Marie Blanc (Saint-Martin), âgée de cinquante-deux ans, religieuses du Saint-Sacrement de Bolène, et Marguerite Bavasre (Sainte-Sophie), Ursuline au Pont-Saint-Esprit, âgée de cinquante-quatre ans. A l'instant même où leur jugement fut prononcé, la sœur Pélagie sortit de sa poche une boîte remplie de dragées, qu'elle distribua à ses compagnes: *Ce sont-là*, dit-elle, *les dragées que j'avois réservées pour le jour de mes noces.*

Le 9 juillet, furent jugées et exécutées Magdeleine Taillien (Saint-Xavier), âgée de quarante-six ans; Marie de Génès-Chansolle (Saint-Sacrement), âgée de trente-cinq ans, religieuses du Saint-Sacrement à Bolène; Louise-Eluse (Bon-Ange), âgée de vingt-neuf ans, converse au même couvent, et Eléonore de Justamont (Saint-Henri), âgée de quarante-six ans, religieuses de Sainte-Catherine d'Avignon.

Du 9 au 13 du même mois, on sursit au jugement des autres religieuses, afin d'en condamner à la fois un plus grand nombre.

Le

Le 13, six furent condamnées : Anastasie de Rocard (Saint-Germain), supérieure des Ursulines de Bolène; Marie-Anne Lambert (Saint-François), âgée de cinquante-quatre ans, converse au même couvent ; la sœur Sainte-Françoise, âgée de trente-huit ans, converse chez les Ursulines, à Carpentras ; et trois religieuses du Saint-Sacrement à Bolène : Elisabeth Verchière, âgée de vingt-huit ans; la sœur Alexis Mincette, âgée de cinquante ans, et Henriette Laforge, âgée de vingt-six ans. La sœur Sainte-Françoise disoit aux autres sœurs, la veille de leur condamnation : « Ah ! mes chères sœurs, quel » jour que celui qui se prépare !... Demain » les portes du ciel s'ouvrent pour nous, nous » allons jouir de la félicité des saints ».

Le 16 juillet vit périr sept autres religieuses qui montrèrent le même désir de la mort, le même calme et le même courage : madame Justamon, Ursuline à Perne, âgée de cinquante ans; Marie-Anne Doux (Saint-Michel), âgée de quarante ans, converse; madame Gardon (Aimée-de-Jésus), et Marie Decqui (Saint-Joachim), toutes deux âgées de soixante ans, religieuses du

Saint-Sacrement à Bolène ; Marie Lage (Saint-André), âgée de soixante-deux ans, Ursuline à Bolène. La veille de sa mort, celle-ci tomba dans une grande tristesse, craignant que Dieu ne la jugeât pas digne de la couronne du martyre ; mais sur l'autel de son sacrifice, elle montra plus de force qu'elle n'avoit montré, la veille, d'abattement et de tristesse. On vit une autre Ursuline de Bolène, âgée de quarante ans, Jeanne Roussillon, qui avoit témoigné un grand désir de mourir un des jours consacrés à quelque fête de la sainte Vierge, consommer son sacrifice avec la sœur Magdeleine-Dorothée de Justamon, âgée de quarante ans, qui avoit demandé la même grâce. Celle-ci, montée sur le char de mort, dit à ses gardes : *Nous avons plus d'obligation à nos juges, qu'à nos pères et à nos mères : ceux-ci nous ont donné une vie temporelle et périssable ; nos juges nous procurent une vie éternelle.* Un de ses gardes fut touché de ses paroles jusqu'aux larmes, et un paysan voulut lui toucher la main, par le même principe de foi qui faisoit dire à la femme de l'Évangile à la vue de Jésus-Christ : *Qu'il*

Digitized by Google

me soit seulement donné de toucher le pan de votre robe.

Le 26 juillet, cinq autres religieuses subirent le même sort. Qui es-tu, demanda le président du tribunal à la première qui fut traduite devant lui? c'étoit la supérieure des Ursulines de Sisteron, Thérèse Consolon: *Je suis fille de l'Eglise catholique*, répondit-elle. Claire Dubac (Sainte-Sophie), âgée de cinquante-deux ans, répondit à la même question, qu'elle étoit religieuse, et qu'elle le seroit jusqu'à la mort, de cœur et d'âme. Les compagnes de leur sacrifice furent Anne Cartier (Saint-Basile), âgée de soixante-huit ans, Ursuline au Pont-Saint-Esprit; Marguerite Bonnet (Saint-Augustin), religieuse du Saint-Sacrement, âgée de soixante-quatorze ans, et Magdeleine-Catherine de Justamon, âgée de soixante-dix ans.

Encore une martyre de ce nom si privilégié. Quelle admirable miséricorde en faveur de cette heureuse famille! Des tantes, des nièces, des sœurs immolées en un même jour et sur le même autel, vont se retrouver ensemble dans la grande famille, où il n'y a

plus qu'une paix inaltérable et un bonheur éternel.

Telle fut la fin glorieuse de ces saintes vierges, l'honneur et la gloire de l'Eglise de France.

Le 9 thermidor empêcha le supplice de celles qui restoient encore dans les prisons d'Orange. Quatre y avoient été condamnées, et six l'auroient été le lendemain. Elles furent obligées de survivre à celles dont elles avoient partagé les fers; et il fallut les consoler de n'avoir pas été trouvées dignes de mourir pour la cause de Jésus-Christ. Puisse le sang de leurs bienheureuses compagnes leur mériter la grâce d'arriver un jour à la même récompense, par l'exercice des mêmes vertus! Puisse-t-il ce sang innocent intercéder pour ceux qui le firent couler, et obtenir aux dénonciateurs de ces religieuses, leurs juges et à leurs bourreaux, la grâce d'un repentir et d'une conversion sincères!

Quant aux prisonniers associés aux fers de ces saintes filles, plusieurs d'entre eux se félicitoient d'avoir été dans les mêmes liens que ces vierges de Jésus-Christ, et d'avoir pu jouir ainsi de l'édification de leurs vertus. Un

jeune homme d'Alais protestoit surtout que la réforme de sa vie seroit entière; qu'il se donnoit sans retour à Dieu; qu'il ne mettroit plus désormais sa confiance dans les biens périssables, et ne cesseroit d'avoir présent à l'esprit les grands et mémorables exemples de résignation et de piété, de force et de constance dont ces religieuses l'avoient rendu l'heureux témoin.

Digitized by Google

LETTRE

Sur la destruction des monumens, et les ravages du vandalisme en Provence, écrite d'Aix en 1795 (*an* 3).

Les Gaulois nos ancêtres ravagèrent l'Italie et la Grèce, mais ils ne détruisirent pas leurs propres monumens. Ce phénomène dans l'histoire étoit réservé à la France dans le temps du terrorisme. Les fureurs de l'ignorance, les convulsions de la vengeance, le délire de l'impiété, voilà les causes des destructions que l'homme de lettres et l'artiste déplorent. Depuis 1791 jusqu'en 1794, on n'a pas cessé, en Provence, comme partout ailleurs, de mutiler ou d'anéantir les anciens monumens. Il existe cependant encore l'arc de triomphe, et le mausolée de Saint-Remy, le pont Surian, plusieurs antiquités de la ville d'Arles, les cariatides de Toulon, et le bas-relief de la consigne à Marseille, (ces deux derniers morceaux comptés parmi les plus beaux ouvrages de Puget). L'écusson, de la

Digitized by Google

main de cet habile sculpteur, représentant les armes de la ville de Marseille, n'a point échappé. L'antique abbaye de St.-Victor renfermoit des monumens grecs, romains et chrétiens, des tombeaux païens et chrétiens, placés dans l'église souterraine, de belles colonnes de granit, des tableaux peints sur bois, des bas-reliefs qui retraçoient l'état des arts, d'une manière presque continue, depuis les premiers siècles jusqu'au quatorzième. Plusieurs tombeaux ont été mutilés, plusieurs tableaux ont été enlevés. Néanmoins, les bas-reliefs de Puget, gravés sur le roc dans les cryptes de cette église, plusieurs tombeaux antiques, la belle colonne d'ordre corinthien qui soutient la voûte de l'église souterraine, et le mausolée du pape Urbain V existent encore.

Ce que nous avions à Aix de monumens du moyen âge ne subsiste plus. Le tombeau de Charles III, dernier comte de Provence, placé dans le sanctuaire de la cathédrale, a été détruit. A la vérité ce monument, bâti dans le genre gothique, n'avoit de remarquable que son élévation. Mais je regrette infiniment le mausolée de Raimond Bérenger, beau-père de saint Louis, qui étoit placé

Digitized by Google

dans l'église de Saint-Jean. Le bas-relief du tombeau représentoit les cérémonies d'un enterrement, exprimoit les costumes du clergé, des moines, des chevaliers, des hommes, des femmes du treizième siècle. Ce bas-relief, composé de vingt à trente figures, est évidemment de l'an 1250. Il n'en reste plus que les dessins, qui sont dans les portefeuilles d'un amateur d'antiquités. J'en dis autant d'un autre mausolée, élevé au baron de Vins, chef des ligueurs en Provence, tué à Grasse, en 1589. C'étoit l'ouvrage de deux bons sculpteurs d'Italie; et l'on y avoit employé deux colonnes d'un beau marbre qui faisoient partie d'un temple antique à Marseille.

A l'époque du 10 août 1792, une collection de tableaux qui avoient décoré le palais de justice d'Aix, fut déchirée et brûlée. Les uns, peints par Finsonius, représentoient les membres du Parlement, en 1616, entre autres le célèbre Peiresc. Quelques portraits étoient de Mignard et de Fauchier. La collection des rois de France, peints en 1619, d'après les anciens monumens, par les soins et sous la direction de Peiresc, ont eu le

Digitized by Google

même sort. Quelques tableaux d'église, peints par Mignard, Daret, Vanloo, ont été conservés. Celui de la main du roi René, qu'on voyoit aux Carmes, existe encore, ainsi qu'un bas-relief d'albâtre représentant Notre-Dame de Pitié, par Michel Ange, donné, en 1564, par le comte de Tende aux pénitens de l'Observance (1).

J'ignore ce que sont devenus tous les beaux tableaux que l'on admiroit dans les églises et dans les maisons d'Avignon. Ce fut par cette ville que les ouvrages de Giotto, et de l'école de Florence, commencèrent à

---

(1) On pourroit ajouter aux destructions que le vandalisme a causées à Aix : 1°. l'enlèvement de la caisse qui contenoit le corps de Charles II, dit *le Boiteux*, roi de Naples. Elle étoit conservée dans l'église de Saint-Barthélemi d'Aix, occupée par des religieuses dominicaines que ce prince avoit fondées. On voyoit dans cette caisse le corps embaumé et desséché de Charles II, des fragmens de sa robe et de son manteau; sa couronne, une boule, un sceptre et des sceaux.

2°. L'exhumation des corps des archevêques d'Aix, faite pour enlever le plomb qui couvroit leurs cercueils.

Digitized by Google

s'introduire en France. ..... J'ai appris que plusieurs tableaux de Mignard, qui ornoient la chapelle des Pénitens, située dans l'enceinte du couvent des Dominicains, existent encore. Mais le fameux tableau, dit *de la Mort*, peint par le roi René, qui étoit dans une des salles du couvent des Célestins, a été enlevé. Il fut, dit-on, pris par un muletier, qui s'en est servi pendant quelques mois pour couvrir la charge de ses mulets; bientôt après il est tombé en pièces. Tous les mausolées des papes d'Avignon ont été détruits. Ils étoient dans la cathédrale d'Avignon; une chapelle latérale renfermoit le tombeau de Benoît XII, et des cardinaux morts de la peste, qui, en 1348, fit de grands ravages dans toute l'Europe, et enleva presque toute la cour romaine. On sent bien que les Chartreuses de Villeneuve et de Bompar n'ont pas été épargnées. Ces monastères renfermoient un grand nombre de monumens. A Villeneuve étoit le tombeau du pape Innocent VI, fondateur de la Chartreuse, et une très-belle inscription, composée par Nicole, incrustée sur un marbre noir, re-

Digitized by Google

levé par quatre bases en bronze. Ce dernier monument avoit été élevé à la mémoire du prince de Conti, frère du grand Condé, gouverneur de Languedoc, et enterré dans l'église de la Chartreuse. A Bompar on voyoit le mausolée du cardinal Cabassolle, bienfaiteur de cette maison : tous ces monumens ont été détruits.

Digitized by Google

MÉMOIRE

Sur l'Eglise de Baltimore, dans le Maryland.

C'EST sous le règne du malheureux Charles, roi d'Angleterre, que la religion catholique pénétra dans le Maryland avec ses premiers colons. Charles avoit donné cette province au lord Baltimore, pour ceux de la vraie religion qui voudroient y aller chercher un asile contre la sévérité des lois pénales que cet infortuné monarque, soit défaut de fermeté ou de pouvoir, n'osoit adoucir. Un grand nombre de catholiques de toutes les conditions et de tous les âges sortirent de l'Angleterre et de l'Irlande, et accoururent dans ce nouvel établissement, avec l'espérance d'y jouir du repos qui leur étoit refusé dans le sein de leur patrie. La persécution les suivit au delà de la mer Atlantique. Elle vint les priver jusque dans ces terres, à peine défrichées, des doux fruits de leurs travaux, et leur enlever sans pudeur toutes les places

Digitized by Google

utiles ou honorables dans ces mêmes colonies qu'ils avoient fondées. Le zèle de l'intolérance fut plus loin ; on voulut ravir à ces malheureux expatriés toutes les consolations religieuses. On éloigna leurs pasteurs, et on les força d'entretenir à leur place des ministres protestans ; mais comme la foi se nourrit dans les contradictions, et se fortifie dans les traverses, tous les efforts que l'on prodigua pour la détruire dans le Maryland furent vains, et tous les moyens de persécution auxquels on eut recours, ne servirent qu'à multiplier des victimes et des martyrs, et à rendre la vérité plus chère à ses adorateurs.

Le père André Withe, jésuite anglais, d'un zèle et d'une piété éminente, avoit accompagné les premiers colons, en 1632, et depuis cette époque jusqu'à la dernière révolution américaine, l'église catholique du Maryland et de la Virginie fut gouvernée par des missionnaires envoyés successivement de l'Angleterre, et tirés la plupart de la même société.

Vers l'année 1720, le père Grayton, aidé de quelques autres religieux, prêcha la foi

Digitized by Google

catholique en Pensylvanie, et ce ne fut pas sans succès. Mais l'époque la plus favorable à l'accroissement de la vraie religion dans ces vastes contrées, a été celle de la nouvelle constitution américaine, où les anciennes lois pénales ont été abolies, et où il a été permis à tous les missionnaires de prêcher et d'enseigner publiquement la saine doctrine. C'étoit, sans doute, le moment de donner plus de stabilité et de dignité à la religion catholique, et à son culte plus de majesté. Le clergé du Maryland l'a compris, et il a témoigné son vœu au pape pour l'élection d'un évêque, et la création d'un siége à Baltimore. Le pape y a consenti avec la joie d'un père, qui est souvent consolé par la piété filiale de ses plus jeunes enfans, des chagrins cuisans que ses aînés lui causent.

Le choix d'un évêque ne pouvoit être longtemps douteux. Un homme vraiment apostolique, un ancien supérieur des missions, avoit des droits acquis depuis plusieurs années à l'estime et à l'amour du clergé et du peuple. C'est le docteur Jean Carrol, qu'une voix unanime a porté le premier sur le siége pontifical de Baltimore.

Digitized by Google

A la réception de ses bulles de Rome, il partit aussitôt pour l'Angleterre, où la renommée de son mérite l'avoit devancé. On sent combien son arrivée dut être le sujet d'une douce consolation pour le clergé et les fidèles de l'église de Londres, et combien surtout le jour de son sacre fut, pour cette église, un jour de gloire et de triomphe. C'est l'honorable et révérend docteur, Charles Walsmeley, évêque de Rama, doyen des vicaires apostoliques de la religion catholique à Londres, qui présida à la cérémonie de la consécration, le 15 août de l'année 1790.

Rien ne fut omis de ce qui pouvoit ajouter à une si auguste solennité. L'évêque consécrateur et l'évêque élu étoient accompagnés chacun de leurs assistans, prêtres et clercs, suivant le rit du pontifical romain. L'autel étoit décoré, à la fois, avec simplicité et magnificence, et tout se réunissoit pour porter à l'âme ces impressions profondes qui ne s'effacent jamais. Le concours du peuple fidèle, l'édification du clergé, le chant des psaumes, la vue de ce missionnaire vénérable, de ce premier pasteur des pays

Digitized by Google

septentrionaux de l'Amérique, qui venoit recevoir la mission du vicaire de Jésus-Christ, pour la transmettre ensuite à une nouvelle génération de pontifes, l'authenticité de cette mission, dont tous les catholiques présens étoient, pour ainsi dire, autant de témoins au nom des églises du Maryland et de Pensylvanie, tout se réunissoit, dis-je, dans cette auguste solennité, pour élever vers le ciel les pensées des fidèles, et pour leur communiquer des affections sublimes. Mais lorsque tant d'objets à la fois pénétroient déjà tous les esprits et tous les cœurs de la majesté de notre religion sainte et de sa suprême beauté, la parole de Dieu vient ajouter ses délices et son instruction à ces sentimens célestes. C'est au moment même du sacre, et au milieu du plus parfait recueillement des fidèles, que la voix d'un ministre de Jésus-Christ se fit entendre :

« Après avoir vaincu, dit-il, les puissan-
» ces de l'enfer par le triomphe de sa croix,
» notre divin rédempteur s'est formé sur la
» terre un royaume composé des élus de
» toutes les nations, qu'il a rendues siennes
» par droit de conquête. Le soleil de justice

» qui

» qui s'est levé dans l'Orient, doit éclairer
» dans ses progrès toutes les régions du globe.
» Et le royaume de Jésus-Christ, l'église,
» sous le gouvernement de son vicaire et de
» ses premiers pasteurs, doit embrasser suc-
» cessivement toutes les parties de l'Univers.
» Les siècles ont succédé aux siècles, les Em-
» pires aux Empires, mais le royaume de Jésus-
» Christ est demeuré toujours un, et toujours
» le même, toujours persécuté, et toujours
» triomphant. Toutes les révolutions hu-
» maines l'ont servi, loin de lui nuire. Tout
» paroît nous l'annoncer, que dans le gou-
» vernement des affaires de ce monde, la
» formation du royaume de Jésus-Christ est
» l'objet final des dispositions de la Provi-
» dence. Cette vérité fut-elle jamais plus
» sensible que dans le dernier démembre-
» ment de l'Empire de la Grande-Bretagne,
» lorsque la main du Très-Haut s'est servie
» des plus violentes secousses, pour appeler
» à l'existence un nouvel Empire, et pour
» créer dans l'Amérique septentrionale une
» puissance dont les destinées, nous osons l'es-
» pérer, seront le tendre et continuel objet de
» sa bienveillance paternelle? Prenez garde

» en effet, mes frères, de ne voir dans cet
» événement mémorable que l'ouvrage des
» passions humaines, lorsque son fruit le
» plus précieux a été l'extension du royaume
» de Jésus-Christ, et la propagation de la
» religion catholique. Quoi ! cette religion
» jusque-là resserrée par des lois rigoureuses,
» maintenant elle vient de secouer ses fers;
» elle vient d'acquérir la liberté, et de dé-
» ployer toute l'énergie de la divine parole.
» Déjà le catholicisme s'est étendu jusqu'aux
» confins de l'immense Amérique; des mil-
» liers d'hommes ne demandent qu'à être
» instruits de la vérité, et appellent avec ins-
» tance des instituteurs catholiques. Pénétrés
» de respect pour le Saint-Siége, centre de
» l'unité religieuse, tous les chrétiens de ces
» vastes contrées, réunis dans un même esprit
» et dans un même cœur, ont demandé au suc-
» cesseur de saint Pierre un évêque ortho-
» doxe, dont l'expérience et les lumières puis-
» sent établir la foi catholique sur la ruine de
» toutes les erreurs. Ainsi dans les temps an-
» ciens nous avions reçu la foi de l'église ro-
» maine par saint Grégoire et son apôtre saint
» Augustin; ainsi après un intervalle de douze

Digitized by Google

» siècles, ce vénérable prélat, l'héritier des » vertus et des travaux d'Augustin, doit en ce » jour, par le vœu du successeur de saint Gré- » goire, être consacré le premier père et le » premier évêque de cette nouvelle église, hé- » ritière sans doute des bénédictions que l'in- » gratitude des premiers n'a pas craint de » rejeter (1).

» Mais que ce jour est glorieux, mes frères, » où l'église de Dieu voit des nations nou- » velles entrer dans son sein; qu'il est glo- » rieux pour le prélat élu qui va conquérir ces » nations à Jésus-Christ, non par les efforts » d'un pouvoir humain, mais par le seul se- » cours de la parole; car il n'est aidé d'au- » cun moyen extérieur qui commande l'obéis- » sance et la soumission; mais il est puis- » sant en piété, puissant en zèle, puissant » dans la pauvreté évangelique, et dans une » ferme confiance en la protection de celui » qui l'a envoyé; jour encore glorieux pour » la multitude de ses enfans spirituels à qui » ses vertus l'ont rendu cher; jour consolant » pour ceux qui lui sont unis par les liens de

(1) Allusion au schisme de l'église anglicane.

Digitized by Google

» l'éducation, de la profession ou de l'amitié; » mais surtout, mes frères, jour d'éternelle » mémoire, pour cette église particulière qui » sera révérée dans les siècles futurs, par » cette génération nouvelle d'églises qui vont » s'élever dans les pays septentrionaux de » l'Amérique, et qui se rappelleront avec » la même reconnoissance, ce sanctuaire » heureux et privilégié où leur épiscopat et » leur hiérarchie auront pris naissance, etc. ».

L'orateur a parlé ensuite de la fête du jour, qui étoit celle de l'Assomption, et il a fini par implorer l'assistance de l'Esprit-Saint, et les prières des fidèles pour l'évêque élu qui alloit être consacré.

Relation du voyage de plusieurs Prêtres Français et Anglais, partis de France le 8 avril 1791, pour aller fonder un séminaire à Baltimore.

Il n'est point de contrée dans l'Univers qui assure au zèle du ministère pastoral de plus vaste conquête que cette province des Etats-Unis d'Amérique, connue sous le nom de *Maryland*, et tous les pays immenses qui l'environnent. C'est dans ces nouvelles régions,

Digitized by Google

les unes habitées par un peuple nouveau, les autres par des hordes encore sauvages, que l'on trouve des esprits, et des cœurs simples et dociles, avides d'enseignement divin, et qui n'attendent peut-être que l'arrivée d'un bon prêtre pour se convertir au catholicisme, s'ils n'y sont déjà attachés par leur première instruction, comme plusieurs catholiques répandus sur les terres du Maryland depuis le règne du malheureux Charles premier, et comme ces Français Canadiens qui habitent aujourd'hui, sans culte extérieur, sans prêtres et sans autels, les bords de l'Ohio, de l'Illinois ou du Mississipi.

Nous avons déjà parlé des commencemens de l'église de Baltimore. C'est, avons-nous dit, à la persécution élevée en Angleterre sous Charles Ier. qu'elle doit son origine. Un grand nombre de catholiques de toutes les conditions et de tous les âges, avons-nous ajouté, sortirent à cette époque de l'Angleterre et de l'Irlande, et accoururent dans cette terre lointaine, avec l'espérance d'y jouir d'un repos qui leur étoit refusé dans le sein de leur patrie. Ainsi le germe immortel de la foi ne périt point, et il survit à tous

Digitized by Google

les ébranlemens des Empires, à toutes les lois des tyrans, à tout le fanatisme des peuples, semblable à ces germes féconds de la nature que la fureur des vents et la violence de la tempête peuvent arracher quelquefois à un sol fertile, et semblent disperser et ensevelir dans l'abîme des mers; ils surnagent sur les flots, et toute l'impétuosité des courans ne sert qu'à les pousser sur de nouvelles terres qu'ils vont enrichir de leurs fruits précieux.

L'église du Maryland a été gouvernée par une succession de missionnaires anglais depuis 1632, jusqu'à l'époque de la nouvelle constitution américaine, qui, en abolissant les anciennes lois, a permis aux ministres catholiques de prêcher et d'enseigner publiquement leur doctrine.

C'est le moment que la divine Providence avoit choisi dans sa miséricorde pour répandre ses plus abondantes bénédictions sur cette église. Elle n'avoit été encore présidée que par un préfet apostolique. Le clergé et les fidèles désiroient également un évêque à Baltimore, capitale de toute la province. La nécessité d'un évêché placé dans une ville, centre

Digitized by Google

d'une population qui chaque jour doit s'accroître et s'étendre dans toute l'Amérique septentrionale, se fait assez sentir. Le souverain pontife envoya ses bulles au docteur Jean Carrol, qu'une voix unanime portoit au premier siége érigé dans cette partie du monde, et qui fut sacré en Angleterre le 15 août 1790.

Ce nouvel évêque repartit au printemps d'après, pour se rendre dans son diocèse. Il fut précédé ou suivi de plusieurs prêtres et ecclésiastiques qu'il eut soin d'associer à son apostolat, pour fonder un séminaire dans sa ville épiscopale, et élever sous ses auspices une génération de pasteurs propres à seconder ses grandes vues. A la tête de ces dignes prêtres se trouva M. Nagot, directeur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris. Le zèle de la gloire de Dieu et de la propagation de la foi, l'avoit engagé à aller à Londres offrir les services de son ministère à M. Carrol, qui l'accueillit avec les plus vifs sentimens de reconnoissance. Le Saint-Siége ayant approuvé de son côté l'établissement du nouveau séminaire, M. Nagot partit pour s'y rendre avec trois prêtres pieux et habiles, auxquels se joignit M. de Lavau, chanoine de

Digitized by Google

Tours; et pour commencer, aussitôt après leur arrivée, les exercices du séminaire, ils emmenèrent avec eux cinq ecclésiastiques, dont deux Anglais et deux Américains.

Le récit que l'on va lire est extrait de diverses lettres de M. Nagot, ou des prêtres français qui l'accompagnèrent à Baltimore.

« Nous sommes partis de Saint-Malo, le 8 avril 1791, et nous ne sommes arrivés à Baltimore que le 10 juillet. Ainsi une traversée qui n'est ordinairement que d'un mois dans la belle saison, a été pour nous de trois mois. Aussi avons-nous été singulièrement contrariés par les vents, et nous avons couru fréquemment de grands dangers.

» Le 3 de mai, nous nous sommes trouvés à la vue des Açores. La première de ces îles que nous découvrîmes est celle du Pic; dans un beau jour, on voit le Pic de 40, et même de 50 lieues. Le besoin de provisions nous fit relâcher à celle de ces îles qui porte le nom de *Gracieuse*. On mit la chaloupe en mer, et le lieutenant du vaisseau, avec quelques-uns de nos confrères, descendirent à terre, et furent très-bien accueillis; la nécessité d'attendre qu'on eût pu trouver des provisions,

Digitized by Google

leur donna le loisir de visiter ce qu'il y avoit de plus remarquable dans l'île. Elle a trois lieues de tour ; elle est bien cultivée, presque toute formée de monticules qu'on croit être d'anciens volcans; et cette conjecture est fondée sur la tradition des habitans, sur la quantité de pierres volcanisées qu'on y rencontre, et sur les éruptions qui ont encore lieu de temps en temps dans les îles voisines. La vue du pavillon français avoit mis tous les esprits de la ville en mouvement. C'étoit à qui viendroit interroger par signes, ou du moins contempler les nouveaux débarqués; la conversation devint plus animée et plus facile, lorsqu'un religieux franciscain qui parloit anglais, eut découvert qu'un de nos confrères parloit la même langue.... Les hommes seuls se montrent en public : malgré la très-grande sensation qu'avoit faite dans toute la ville le bruit de l'arrivée de quelques Français, la curiosité des femmes se borna à entr'ouvrir les fenêtres, pour les regarder sans se laisser apercevoir. Le curé, qui donna l'hospitalité jusqu'au lendemain à nos Messieurs, mit le comble à son honnêteté, en se faisant conduire avec son père à notre na-

Digitized by Google

vire avant notre départ, accompagné de deux ou trois autres notables de l'île.

» Avant de reprendre la suite de notre navigation, je dirai quelques mots des exercices de piété qu'on fait pour l'équipage, conformément aux ordonnances du roi : prière commune, partie récitée, partie chantée, quatre fois le jour, à quatre et à huit heures le matin, et le soir, à cinq et demie et à huit; le *Veni, Creator*, les litanies de la sainte Vierge, l'*Ave, Maris stella*, le *Salve, Regina*, le *Magnificat*, certaines hymnes convenables aux différens jours de la semaine, comme *Pange lingua* le jeudi, *Vexilla regis* le vendredi, et plusieurs cantiques de M. de Montfort. Voilà les prières que nous avons eu la consolation d'entendre, et de faire retentir sur les eaux pendant tout notre voyage. On a pu célébrer la sainte messe tous les jours d'obligation, et le soir, on chantoit les vêpres sur le pont, à deux chœurs. Combien de fois ai-je pensé alors à ces paroles du psalmiste, *Vox Domini super aquas?* M. de Lavau, M. Levadoux et M. Garnier ont profité de leur bonne santé pour servir spirituellement l'équipage pendant le cours du voyage, et surtout pendant

Digitized by Google

la sainte quinzaine, soit en instruisant et en prêchant, soit en confessant et disposant les matelots à faire leurs pâques. Nous avons eu le bonheur de voir la divine parole porter son fruit, et un fruit plus abondant qu'on ne l'avoit d'abord espéré.

« Depuis le 4 mai, jour de notre départ des Açores, jusqu'au 23, les vents nous ont conduits au grand banc de Terre-Neuve, si célèbre par la pêche de la morue. A *Gracieuse* nous éprouvions les grandes chaleurs de notre été en France, et aux approches du grand banc, c'étoit le froid d'un hiver rigoureux. Nous relâchâmes à l'île Saint-Pierre, sur la proposition du capitaine, et nous y acquiesçâmes d'autant plus volontiers, que nous ne buvions plus que de très-mauvaise eau, et que j'avois grand besoin de respirer l'air de terre. Le curé du lieu, instruit de notre arrivée, vint au-devant de nous, et nous conduisit dans son presbytère. Nous fûmes obligés, par différens incidens, de séjourner jusqu'au 8 de juin. Notre consolation dans un aussi triste séjour, étoit de visiter le Saint-Sacrement, que depuis si long-temps nous ne pouvions adorer que de loin dans les

Digitized by Google

différens temps de la journée. Nous assistâmes à tous les offices de la paroisse, les jours de fête et de dimanche. Nous fîmes les processions des Rogations. Je prêchai le jour de l'Ascension. Jamais on n'avoit vu un clergé si nombreux à Saint-Pierre, ni les offices faits avec tant de solennité.

» Quelques jours avant notre arrivée à cette île, un navire anglais, richement chargé, y avoit fait naufrage : tout l'équipage, avec deux dames canadiennes, durent la conservation de leur vie à un jeune Américain qui se jeta à travers les flots, gagna le rocher contre lequel le vaisseau s'étoit brisé, avec une corde, à la faveur de laquelle tous les naufragés passèrent sur le rocher. Le commandant de l'île, après avoir pourvu à leurs besoins les plus pressans, leur procura, en différens navires, le moyen d'achever leur voyage. La divine Providence nous fit tomber en partage la personne du libérateur commun et celle d'un enfant de quatorze ans, l'un et l'autre protestans. Nous avons travaillé à leur conversion, et nous avons dans le moment la plus grande espérance du succès.

» Nous partîmes de Saint-Pierre le 8 juin;

Digitized by Google

il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire, à raison des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les mauvais bancs et les écueils. Nous éprouvâmes, durant cette traversée, bien des accidens et des contrariétés; mais enfin nous arrivâmes à la baie de Chesapeak, et ce fut avec une satisfaction infinie que nous découvrîmes la terre qu'on ne voit qu'à six ou sept lieues, parce qu'elle est basse. Un bateau pilote accourut à nous, pour rendre le service ordinaire en pareil cas. Le maître de ce petit bâtiment prit aussitôt possession de notre vaisseau pour le gouverner jusqu'à Baltimore, qui est à soixante lieues de l'entrée de la baie. C'étoit un homme d'une agilité singulière; sa physionomie douce et intéressante me fit dire intérieurement de lui : Quel dommage que de telles gens ne soient pas catholiques! Je m'entretenois dans cette pensée, lorsque notre petit Anglais vint nous dire avec empressement qu'on avoit demandé à notre pilote, pendant qu'il soupoit, s'il étoit catholique, et qu'il avoit répondu : *Oui, je le suis, par la grâce de Dieu.* Cette nouvelle nous remplit de consolation; et cette conso-

lation augmenta le lendemain, qui étoit un dimanche, par la manière dont il assista à ma messe, un livre de prières à la main, et dans le maintien le plus respectueux. Je me rappelai, à son occasion, les paroles de saint Grégoire sur les Anglais, lorsque la vue de quelques esclaves de cette nation lui donna la pensée de leur procurer le don de la foi.

« Arrivés à huit lieues dans la baie de Chesapeak, nous avons été forcés, par les vents contraires, de jeter l'ancre, et de nous arrêter pendant trois jours. Dans cet intervalle, quelques-uns de nos Messieurs se détachèrent pour chercher des provisions sur le rivage voisin. Pendant que M. de Lavau parloit à l'Américain qui nous les vendoit, survint un père de famille du voisinage; c'étoit un homme âgé de soixante-quatre ans, d'une figure et d'une taille imposante, vivant au milieu de sept cents arpens de terre qu'il fait cultiver par ses nègres. C'est là, sans doute, dit-il à l'Anglais de notre bord, qui accompagnoit M. de Lavau, *un ministre de la religion catholique?* (Il savoit déjà que nous venions de France). Oui, lui répondit-on. Il s'empresse alors d'adresser la

parole à l'abbé de Lavau, et voit avec le plus grand regret que celui-ci ne sachant encore que quelques mots d'anglais, il ne pourra facilement s'entretenir avec lui; il le fait cependant comme il peut, avec le secours de l'interprète qui étoit présent. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans l'entretien, fut l'indifférence qu'il témoigna pour sa religion, ou, pour mieux dire, pour la religion de ses compatriotes. M. de Lavau profita de cette disposition, pour lui faire entendre le désir qu'il auroit de le voir catholique. Sa réponse fut : Je vous avoue, Monsieur, que je ne crois pas toutes les rêveries de nos protestans méthodistes, anabaptistes, etc. J'ai une bibliothèque bien fournie; je lis tous les jours les livres qui traitent de la religion, et je vois qu'aucune n'est comparable à la religion catholique : c'est la plus ancienne; et si j'en changeois, je n'en voudrois point embrasser d'autre. Le lendemain, M. Risdel, notre interprète, qui lui-même est un Américain nouvellement converti, retourna pour lui faire une visite; et après lui avoir fait sa propre histoire, il lui suggéra une courte prière qu'il a promis de faire à

Digitized by Google

Dieu tous les jours, *pour obtenir de connoître et d'embrasser la vérité, au péril même de sa fortune et de sa vie.* Le bon vieillard montra une grande envie de s'entretenir encore avec M. de Lavau. Celui-ci se propose de lui écrire, et de suivre, autant que la Providence lui en fournira les moyens, cette lueur de catholicisme.

» Nous arrivâmes enfin à Baltimore, le dimanche 10 juillet, entre huit et neuf heures du matin : il étoit temps, car nous n'avions pas eu de quoi souper la veille. Débarqués à neuf heures, nous nous rendîmes à la maison de l'évêque : nous y fûmes reçus par M. Serval, son représentant, le seul prêtre qui soit dans la ville; l'évêque étoit absent, et à deux journées de Baltimore. Nous assistâmes à la messe publique, qui se dit à onze heures, sans autre cérémonie que quelques chants avant et après : on chante cependant encore pendant l'élévation, et ce sont les Allemands qui font ici ce que font leurs compatriotes à Paris dans l'église de Saint-Sulpice. Nous allons former un clergé assez nombreux, pour donner une nouvelle forme à l'office public.

» Le

Digitized by Google

» Le jour même de notre arrivée, nous reçûmes une députation de deux négocians qui, au nom de tous les catholiques de la ville, vinrent nous témoigner leur joie de notre arrivée, dont ils étoient prévenus, et qu'ils attendoient avec le plus vif empressement. Ils nous firent offre de leurs services avec une honnêteté et une charité qui nous touchèrent infiniment. Plusieurs autres personnes s'empressèrent de nous visiter, et je fus fort surpris d'en voir deux qui m'ont connu à Paris, et qui me firent l'accueil le plus gracieux. C'est à qui nous rendra service parmi les Français.... Ce qui précède étoit écrit le 19 juillet; je reprends ma narration le 24, pour vous dire que M. l'évêque arriva de Philadelphie le 21, à la fin de la journée. Il nous envoya sur-le-champ donner avis de son arrivée : nous nous empressâmes d'aller lui rendre nos devoirs; il nous reçut comme un père reçoit des enfans pour qui il est plein de tendresse. Le lendemain il nous visita, et nous trouva dans les embarras de notre ménage, sur lequel il a la complaisance d'entrer dans le plus grand détail. Il ne cesse de nous témoigner la joie et la con-

solation que lui donne notre séjour auprès de lui.

»La maison que nous occupons aujourd'hui, est plus convenable que celle que nous avons occupée dans les premiers jours : elle est située hors la ville, sur un petit coteau, environnée de lieux très-propres à la promenade, et où l'air est fort sain. M. l'évêque la juge, avec raison, trop petite; et pour peu que notre nombre augmente, elle seroit insuffisante. Il auroit un grand désir de faire construire un bâtiment propre à servir de séminaire; mais ses facultés et celles des catholiques, qui ne sont pas riches, ne permettent pas d'espérer que cette construction puisse avoir lieu sitôt. Je vous avoue que si je pouvois faire une course à Paris, je solliciterois de tous côtés pour une œuvre si digne d'intéresser le zèle des vrais enfans de l'Eglise. En attendant ce qu'il plaira à la divine Providence de disposer sur ce point, nous tournons toutes nos vues vers l'édifice spirituel dont nous devons être les architectes et les ouvriers ».

A Baltimore, le 26 juillet 1791.

Digitized by Google

Un des collègues de M. NAGOT *écrivoit à la même époque:*

Nous tâchons de donner au service divin, dans cette église, le plus de dignité que nous pouvons. Nous chantâmes hier la grand'-messe avec diacre et sous-diacre. La nouveauté du spectacle a attiré beaucoup de protestans. Les catholiques, et surtout les Français, étoient pleins de joie en voyant cette pompe de cérémonies qu'ils ne connoissoient pas, ou dont ils étoient privés depuis si long-temps.

Dans des lettres du 28 *août et du* 9 *octobre* 1791, *M. Nagot donne les détails suivans :*

Depuis ma lettre, en date du 28 août, nous avons acquis la maison que nous occupons : cette acquisition, quoique peu considérable pour le prix, a épuisé nos finances; mais elle étoit nécessaire, parce que nous ne pouvions pas nous loger convenablement, sans dénaturer toutes les parties intérieures de la maison : avec une distribution économique, nous aurons une quinzaine de cellules, et nous doublerons ce nombre quand

Digitized by Google

la Providence nous aura procuré les moyens d'élever la maison d'un étage. Nous recevons demain, dans le séminaire, deux jeunes Américains; l'un pour la philosophie, l'autre pour achever d'apprendre assez de latin pour suivre cette classe. On désire fort qu'un de nos Messieurs, et c'est aussi le vœu de notre évêque, donne, aussitôt qu'il saura assez bien parler anglais, des leçons de mathématiques aux jeunes gens de la ville, qui se présenteront trois ou quatre fois la semaine. M. Tessier ou M. Garnier, habiles l'un et l'autre dans les mathématiques, pourront commencer au printemps prochain.

Nous avons établi deux catéchismes dans la ville, qui feront, à ce que j'espère, beaucoup de bien. Enfin le collége de Georges-Town, ville peu éloignée de Baltimore, s'ouvre au commencement du mois prochain. M. l'évêque l'a annoncé dans les papiers publics. M. de Mondésir sera un des régens, et en conséquence nous quittera dans peu de jours. Ce collége sera la pépinière du séminaire, comme le séminaire sera celle du clergé.

Une lettre arrivée de Baltimore, en date du

Digitized by Google

30 *novembre* 1791, *annonce ce qui suit:*

« Le 7 de ce mois (novembre), M. l'évêque a tenu son premier synode, qui a duré quatre jours : nous y avons assisté. M. l'évêque n'a pu y rassembler que dix-huit autres prêtres, d'environ quarante-cinq qui travaillent dans son diocèse, qui a quinze cents lieues de long, sur huit ou neuf cents de large. On y a dressé des articles de discipline sur les objets les plus urgens, et bientôt M. l'évêque les publiera par un mandement. La plupart de ces dignes ecclésiastiques qui nous ont comblés d'amitié, sont de précieux restes de la compagnie de Jésus. Il étoit bien nécessaire de former promptement un séminaire, pour perpétuer la race sacerdotale dans ces contrées ».

La divine Providence vient encore de procurer une autre œuvre analogue à la précédente, et qui intéresse infiniment la religion.

L'évêque de Baltimore étant à Londres en 1790, *écrivoit le* 3 *septembre :*

« Il est encore un objet bien digne de l'attention des bons prêtres qui veulent bien se dévouer à l'éducation du clergé catholique des Etats-Unis : je ne l'offre que comme

Digitized by Google

l'objet d'un zèle pur et désintéressé ; car pour les avantages de ce monde, il n'en offre aucun. Avant le démembrement du diocèse de Québec, on voyoit sur la rivière d'Ouabache, qui tombe dans l'Ohio, et sur l'Illinois, des missions florissantes. Elles ne sont pas fort éloignées des nouveaux établissemens qu'a formés dernièrement une colonie de Français sur le Scioto, à sa jonction avec l'Ohio. Une partie des anciens habitans français et de leurs descendans, y subsiste toujours.... Comme toute cette contrée se peuplera avec rapidité, il seroit bien intéressant et bien consolant pour moi qu'elle fût incessamment cultivée par des ouvriers dont le mérite me seroit connu.... Cependant, après des réflexions plus mûres, je vous prie de suspendre le départ des prêtres qui voudroient bien se destiner à cette œuvre, jusqu'à ce que j'aie fait des arrangemens pour leur réception; ce sera un de mes premiers objets en arrivant en Amérique ».

Le même évêque, arrivé à Baltimore, écrivoit le 11 *mars* 1791 :

« Depuis mon retour, j'ai pris des informations aussi exactes que me le permettoit

la grande distance des lieux, touchant la situation des Français Canadiens renfermés dans l'enclave des Etats-Unis, et qui habitent les bords de l'Ohio, de l'Illinois et du Mississipi; et voici le résultat de mes recherches :

» 1°. Au poste Vincennes ou Saint-Vincent, sur la rivière d'Ouabache, qui se perd dans l'Ohio, il y a une population de deux cents familles, toutes catholiques, parlant français, actuellement sans prêtres, qu'on dit être de très-bonnes gens, et conservant leur attachement à la religion et à ses devoirs. Il y a un beau terrain appartenant à la cure, et un autre pour l'emplacement du presbytère, qui a été démoli pendant la dernière guerre. Le climat et le sol y sont délicieux. J'ai déjà prévenu les habitans de la probabilité qu'il y avoit d'envoyer un pasteur pour leur service durant le cours de l'année. M. Vigo, un des habitans les plus considérables, désire fortement le recevoir et le loger chez lui.

» 2°. Le village de Kaskashias, sur l'Illinois, qu'on représente comme situé dans le meilleur terrain de toute l'étendue des Etats-

Digitized by Google

Unis. Il y a une population au moins de trois cents âmes, toutes catholiques : cette population s'accroît tous les jours par le retour de ceux qui, pendant les troubles de l'Amérique, avoient passé sur les terres d'Espagne, de l'autre bord du Mississipi. Il y a une belle église, bien meublée; le beau presbytère qui s'y trouvoit a été brûlé depuis peu par accident. Kaskashias est éloigné du poste Vincennes de cinquante lieues de beau chemin. A l'église de Kaskashias et aux villages voisins appartient un très-vaste terrain qui, sous une bonne administration, pourra devenir, en peu d'années, une ressource immense pour la religion.

» 3°. Près du *Rocher*, à cinq lieues de Kaskashias, environ quinze familles de bonnes gens, et très-bien disposées; église et presbytère, mais point de prêtre.

» 4°. Saint-Philippe, à huit lieues de Kaskashias, cinq ou six familles, et une petite église.

» 5°. Kahohias : population d'environ cinq cents âmes, à vingt-deux lieues de Kaskashias; on y trouve un prêtre, envoyé autrefois par les évêques de Québec.

Digitized by Google

» Jusqu'ici j'ai fait peut-être trop peu d'attention aux catholiques de ces contrées; je doutois qu'ils fussent de ma juridiction, parce qu'autrefois tout le pays dépendoit de l'évêque de Québec; mais il vient d'être attribué à mon diocèse.

» Voilà, Monsieur, ce qui se présente d'abord, pour répondre au zèle de ces vertueux ecclésiastiques qui désirent se consacrer aux fonctions apostoliques : ils trouveront dans ces régions très-peu d'agrémens humains ; mais ils pourront contribuer à étendre, plus peut-être qu'on n'ose le dire en ce moment, le règne de la vraie foi....

» Je suis, etc. ».

Les dernières paroles de l'évêque de Baltimore sont très-remarquables, et l'on conviendra qu'il n'y a rien d'exagéré dans ses sentimens, si l'on fait attention de quelle importance il seroit pour la religion, d'établir un foyer de christianisme fervent, et de catholicité éclairée, dans une contrée située au centre de l'Amérique septentrionale, qui en est la plus belle et la plus riche partie, et qui donnera infailliblement le ton à

Digitized by Google

toutes les parties adjacentes, à mesure qu'elles se peupleront.

Or, les vœux de M. l'évêque viennent d'être accomplis : trois prêtres, accompagnés de deux catéchistes, se sont embarqués dans les premiers jours de janvier; et après avoir fait quelque séjour dans le séminaire de Baltimore, et pris les ordres et les instructions de M. l'évêque, ils se rendront dans la contrée dont nous venons de parler, et qu'on estime distante de Baltimore de quatre ou cinq cents lieues.

N. B. *Nous donnerons des détails ultérieurs sur l'état de l'église de Baltimore, dans la suite de ces Mémoires.*

Digitized by Google

PRÊTRES ET RELIGIEUSES

Immolés à Privas (département de l'Ardèche), pour la cause de la foi, sous le règne de la terreur. Leur interrogatoire et leur jugement.

Cinq prêtres et trois religieuses furent immolés le même jour à Privas (en 1793), pour la cause de Jésus-Christ.

Le crime des trois religieuses fut d'avoir accueilli chez elles l'un de ces prêtres, pour y célébrer les saints Mystères.

Les cinq prêtres furent condamnés pour le seul crime de s'être trouvés sur le territoire français, lorsque la loi de la déportation les en avoit bannis. Cette loi, néanmoins, ne leur étoit pas également applicable. Nous copions, mot à mot, l'extrait du procès-verbal de leur interrogatoire et de leur jugement.

Digitized by Google

FRANÇOIS-AUGUSTIN ROUVILLE, prêtre,

Ex-jésuite, professeur de rhétorique au collége d'Aubenas, mis à mort à Privas, le 8 *thermidor an* 2. — *Interrogatoire au prétoire du tribunal criminel du département de l'Ardêche, séant à Privas, le* 27 *messidor an* 2, *à onze heures du matin. Extrait sur l'original déposé au greffe.*

D. Quels sont tes noms, surnoms, âge, qualité et demeure?

R. François-Augustin Rouville, né le 28 août 1734 (style esclave), prêtre, ci-devant professeur au collége d'Aubenas, que j'ai quitté depuis environ deux ans, originaire d'Aix, département des Bouches-du-Rhône.

D. Où as-tu habité depuis que tu as quitté Aubenas?

R. J'ai passé où j'ai pu, je n'ai rien à répondre là-dessus.

D. As-tu prêté le serment prescrit par les lois?

Digitized by Google

R. Ma conscience ne me l'a pas permis.

D. Etois-tu instruit que tu étois inscrit sur la liste des émigrés, et n'es-tu pas sorti du territoire de la République?

R. Je l'ai ignoré, et ne suis jamais sorti du territoire de la République.

D. Depuis que tu as quitté Aubenas, n'as-tu point eu de domicile fixe?

R. Je persiste dans ma précédente réponse.

Sur sa réquisition, je lui ai fait lecture du procès-verbal d'interrogatoire par lui prêté devant la municipalité d'Aubenas, aux réponses duquel il a persisté, en observant qu'il est prêtre, qu'il le sera toujours, et que mal à propos on l'a qualifié de ci-devant prêtre.

Lecture à lui faite, etc. *Signé,* Rouville, prêtre; ..... président; ..... greffier.

Son interrogatoire devant la municipalité d'Aubenas, du 24 messidor, est le même au fond.

Interrogé chez qui il se cachoit, et sommé de le déclarer.

Digitized by Google

A répondu : *Vous pouvez me faire mourir, mais je ne le déclarerai pas.*

Etant devant le tribunal, il dit : Je vois parmi mes juges M. V....., qui a été mon écolier; il dira si jamais j'ai nui au bien public, ou enseigné des maximes condamnables.

Le P. Rouville, pendant environ vingt ans qu'il a été professeur à Aubenas, n'a cessé d'y mener une vie pleine d'édification et de bonnes œuvres.

BARTHELEMI MONTBLANC, prêtre.

Son interrogatoire, du 28 prairial an 2, à deux heures après-midi, au prétoire du tribunal criminel à Privas.

D. Quels sont tes noms, prénoms, âge, qualité et demeure ?

R. Je m'appelle Barthelemi Montblanc, prêtre catholique, apostolique et romain, âgé de trente-quatre ans, natif de Cruzi, près de Narbonne, dans le ci-devant Languedoc, n'ayant actuellement aucun domicile fixe.

Digitized by Google

D. As-tu été fonctionnaire public en qualité de curé ou vicaire, et dans quel temps as-tu cessé tes fonctions?

R. J'ai desservi une annexe appelée Rance, près Givord; j'y restai jusqu'au 2 février 1791, et j'en sortis au moment où je vis que l'on alloit exiger le serment, que je n'étois pas dans l'intention de prêter, parce que je le regardois comme contraire à ma religion et à ma conscience.

D. As-tu prêté celui de maintenir la liberté et l'égalité, prescrit par la loi du 14 août 1792?

R. Non; d'ailleurs il ne m'a pas été demandé.

D. N'as-tu pas dit la messe le 21 du courant, et jours précédens, au lieu de Vernose, dans la maison dite des sœurs de Saint-Joseph?

R. Je l'ai dite quand je l'ai pu; mais je n'indique ni le lieu, ni le jour, pour ne compromettre personne.

D. Veux-tu dire d'où tu sortois le jour de ton arrestation?

R. Je ne puis pas le dire par la même raison. J'observe seulement qu'un citoyen de

Digitized by Google

la garde nationale, du nombre de ceux qui m'arrêtèrent, déclara d'abord qu'il ne savoit pas d'où j'étois sorti, et prétendit ensuite que j'étois sorti de chez les sœurs, sur le fondement que la porte d'une maison voisine étoit fermée à son retour. Je lui démontrai l'absurdité de cette conséquence, et sur mes observations, la municipalité refusa son témoignage. Cependant, j'ai appris qu'il avoit été entendu depuis.

D. Où prenois-tu les ornemens nécessaires dans les différens lieux où tu disois la messe?

R. Je n'en avois point en propre. Les personnes chez qui je la disois, me les procuroient, ou tâchoient de se les procurer.

D. Pourquoi t'es-tu abstenu de déclarer que tu avois dit la messe chez les sœurs de Vernose, le 21 du courant, et jours précédens, tandis qu'Antoinette Vincent, leur supérieure, a déclaré que tu y avois dit la messe pendant trois ou quatre jours, et que tu y avois couché pendant cet intervalle de temps?

R. La déclaration d'Antoinette Vincent m'est indifférente, et n'ayant jamais eu l'intention

l'intention de compromettre personne, je n'ai jamais déclaré les lieux où j'ai dit la messe, ni ceux où j'ai demeuré dans les environs d'Annonay.

J'observe que le juge qui m'a précédemment interrogé, avoit dit à la citoyenne Vincent que j'avois couché dans leur maison et dit la messe, tandis que je n'ai jamais fait cet aveu.

Lecture de nouveau faite, etc.

Signé, MONTBLANC, prêtre catholique; ..... président; ..... accusateur public provisoire; ..... greffier.

Son interrogatoire au prétoire du district du Mezenc, à Annonay, des 22 et 25 prairial an 2, est le même en substance. J'y lis de plus :

D. L'année dernière ne fus-tu pas arrêté et constitué prisonnier?

R. Quelques citoyens, soupçonnant que j'étois prêtre, m'arrêtèrent à Peluzin, district de Commune-d'Armes (Saint-Etienne-en-Forez), le 21 mai 1793. Je fus d'abord traduit à la municipalité de Peluzin, ensuite à Saint-Chamond, et successivement à Commune-d'Armes et à Commune-Affranchie

(Lyon), où je fus reclus dans une prison appelée de Roane, puis dans celle de Pierre-Cise, où je fus détenu jusqu'au 4 septembre suivant, jour où l'on me donna la liberté, ainsi qu'à quatorze ou quinze de nos co-détenus. C'étoit pendant le siége de Commune-Affranchie.

D. Te réunis-tu aux rebelles Lyonnais qui soutenoient le siége?

R. On me proposa de prendre les armes; mais je m'y refusai, attendu que j'étois prêtre. De crainte d'éprouver, à cet égard, quelque violence, je me tins caché dans une maison de la rue Saint-Joseph, où je restai jusqu'au 8 décembre, jour de mon évasion de Commune-Affranchie.

D. Où te rendis-tu après cette évasion?

R. Je vins dans les environs d'Annonay.

Interpellé, etc..... A répondu qu'ayant quitté Rance, près Givord, le 2 février 1791, il se retira chez son frère à Condrieux, où il resta jusqu'au mois de juin ou juillet suivant; que depuis lors il n'a pas eu de demeure fixe, errant d'un lieu à l'autre.

Interpellé, etc..... Il a répondu avoir plusieurs fois dit la messe, confessé et donné

Digitized by Google

la communion. Qu'en cela il suivoit les impulsions de sa conscience et les préceptes de sa religion; mais qu'il a toujours exhorté ceux qui s'adressoient à lui, à porter une entière soumission aux lois civiles de l'Etat.

Signé, MONTBLANC, prêtre catholique.

JACQUES-JEAN-ANDRÉ BAC, prêtre.

Interrogatoire du 22 prairial an 2, à sept heures du matin, au prétoire, etc.

D. Quels sont tes noms, prénoms, âge, qualité et demeure?

R. Jean-Jacques-André Bac, originaire de Saint-Julien-Labrousse (diocèse de Viviers), ci-devant curé de la commune de Mente), district de Grenoble, département de l'Isère.

D. Où as-tu resté depuis ton remplacement dans la cure que tu occupois?

R. Dans mon lieu natal, où je vaquois publiquement à mes affaires, et j'observe que mon remplacement eut lieu, parce que j'avois fait précéder mon serment d'un

Digitized by Google

discours dans lequel je disois que je voulois être obéissant à Dieu, et que, fidèle à cette religion, je jurois, etc.

D. As-tu prêté le serment de la liberté et de l'égalité?

R. Je l'ai prêté devant la municipalité dudit Saint Julien-Labrousse, et dans les délais prescrits par la loi; l'extrait du procès-verbal est avec d'autres papiers me concernant, entre les mains du citoyen V...., à qui je les remis, il y a environ huit jours, et il contient des observations religieuses.

D. Connois-tu la loi des 29 et 30 vendémiaire dernier, qui ordonne aux prêtres réfractaires de se présenter devant l'administration, pour y faire la déclaration relative à leur déportation, et sais-tu si cette loi a été enregistrée et publiée dans la commune de Saint-Julien-Labrousse ?

R. Je n'en ai aucune connoissance, et j'ignore, par conséquent, si elle a été publiée et enregistrée à Saint-Julien.

Lecture faite, etc. *Signé*, BAC; ... juge; .... accusateur public provisoire; ... greffier.

Digitized by Google

LOUIS GARDÈS.

Interrogatoire du 28 prairial an 2, à six heures et demie de relevée, au prétoire, etc.

D. Quels sont tes noms, surnoms, âge, qualité, origine et demeure ?

R. Je m'appelle Louis Gardès, âgé d'environ trente-neuf ans, ex-curé de la commune de Cairac, département du Gard, district de Saint-Hippolyte, originaire de la commune du Béage (diocèse de Viviers), retiré de ladite commune de Cairac depuis le mois d'août 1791, temps auquel fut faite la réunion de cette ci-devant cure à celle de Saint-Hippolyte, n'ayant pas eu depuis lors de domicile fixe.

D. Quels sont les lieux principaux que tu as habités depuis ta sortie ?

R. En arrivant de ce pays, je restai environ quatre mois à Montpezat, après cela cinq mois dans la commune du Béage. J'ai été ensuite errant, obligé, pour ma subsis-

Digitized by Google

tance, de visiter mes parens et mes amis, et depuis lors je n'ai pas du tout été fixé.

D. As-tu prêté les divers sermens prescrits par la loi?

R. Non. Le premier laissant la liberté de ne pas prêter le serment en perdant son traitement, je me décidai à n'en point prêter. Un second exigeant un serment, à peine d'être remplacé sous huitaine, je préférai encore le remplacement. Un arrêté du département du Gard ordonna que chaque fonctionnaire restât à son poste, jusqu'à ce qu'il fût remplacé, et j'ai resté en conséquence jusqu'au mois d'août 1791, qu'on me notifia de cesser toute fonction.

D. Depuis cette cessation n'as-tu fait ailleurs aucune fonction curiale, soit en prêchant ou confessant?

R. Non, depuis que les décrets les ont absolument interdites.

D. Où étois-tu lorsque les complots de l'infâme Saillant éclatèrent à Beaune et dans les environs?

R. J'étois au Béage, à ce que je crois, ayant resté quelques jours à Mazillac à la même époque.

Digitized by Google

D. N'étois-tu pas sur la montagne ces jours-ci, au nombre de ceux qui s'y sont réfugiés?

R. Non. Lorsque j'ai été arrêté, j'étois avec un de mes frères, endormi sur le chemin qui va de Lafare à la Chapelle-Graillouse, du moins à ce qu'on me dit; car je ne connois point ce pays-là, n'y ayant passé que cette seule fois.

D. Qu'étoit-ce qui te conduisoit là, et où devois-tu ensuite porter tes pas?

R. Je fuyois, dans la crainte d'être arrêté par les troupes qui venoient dans le pays. J'étois dans le dessein, après que ces troupes seroient passées, de me retirer où je pourrois.

D. Ne connoissois-tu pas le ci-devant prieur de Chambonas, Allier, (partisan de Saillant)?

R. Non.

D. N'avois-tu pas connoissance de la loi des 29 et 30 vendémiaire, qui oblige les prêtres insermentés à se présenter dans les dix jours de sa publication devant les administrateurs du département pour se faire déporter?

Digitized by Google

R. Non. Si je l'avois connue, je m'y serois conformé.

Lecture faite, etc. *Signé*, GARDÈS, etc.

PIERRE-FRANÇOIS DALLEMAND, prêtre.

Interrogatoire du 22 messidor an 2, à onze heures du matin, au prétoire, etc.

D. Quels sont tes noms, prénoms, âge, profession et demeure?

R. Pierre-François Dallemand, âgé de trente ans, ci-devant curé de Saint-Julien de Vocance, aujourd'hui Vocancel, sans domicile fixe depuis le 11 nivôse dernier.

D. As-tu prêté les sermens prescrits par les lois aux fonctionnaires publics et autres?

R. J'ai prêté le premier serment avec les réserves et restrictions que ma conscience et ma religion m'obligeoient d'y insérer, et je croyois que cela m'étoit permis. Je prêtai le second, qui étoit celui de la liberté et de

Digitized by Google

l'égalité, avec à peu près les mêmes restrictions et par les mêmes motifs.

D. A quelle époque as-tu prêté celui de la liberté et de l'égalité?

R. Je crois que ce fut au mois de septembre 1792 (vieux style), époque à laquelle la municipalité me donna connoissance de la loi.

D. N'as-tu pas rétracté ces deux sermens le 22 avril 1793 (vieux style)?

R. J'ai laissé subsister le premier avec les restrictions que j'y avois apposées.

D. Tu connoissois cependant les lois qui prononçoient des peines contre les ecclésiastiques qui n'avoient pas prêté ou qui avoient rétracté leurs sermens.

R. Je les connoissois, et alors elles n'infligeoient d'autre peine que la privation de leur traitement.

D. Tu as dû connoître aussi celle des 29 et 30 vendémiaire, qui prononce la déportation contre les prêtres réfractaires.

R. Je ne l'ai pas connue, et d'ailleurs je ne me suis pas cru dans le cas d'être déporté.

Digitized by Google

D. Tu devois savoir au moins que tu ne pouvois continuer tes fonctions.

R. Je me tais là-dessus.

D. Puisque tu ne croyois pas être sujet à la déportation, pourquoi quittois-tu ta commune ?

R. N'ayant plus de poste fixe, j'étois obligé de me retirer, et de passer où je pouvois.

D. Quelles sont les maisons que tu as fréquentées depuis cette époque ?

R. Je n'ai rien à dire là-dessus, parce que je ne veux compromettre personne.

D. N'as-tu pas passé plusieurs jours et plusieurs nuits dans les bois ?

R. J'y ai passé plusieurs jours et nuits, et je changeois souvent de position.

D. Comment te procurois-tu alors les alimens nécessaires à ta nourriture ?

R. Je ne peux pas dire comment, ni par quel moyen.

D. As-tu été arrêté la nuit ou le jour, et où ?

R. J'ai été arrêté sur les onze heures du soir, au grand chemin, près de Vocancel,

Digitized by Google

par le citoyen Sausse, capitaine de la garde nationale de ladite commune.

Lecture faite, etc. *Signé*, DALLEMAND, prêtre; ..... président, etc. etc.

Son interrogatoire, du 18 messidor an 2, au prétoire du district d'Annonay, est le même au fond.

JUGEMENT

Rendu par le tribunal criminel du département de l'Ardèche, du 27 messidor an 2, à onze heures du matin.

Vu les procès-verbaux de la municipalité d'Aubenas, contenant l'interrogatoire de François-Augustin Rouville, prêtre, ci-devant professeur du collége d'Aubenas, né le 28 août 1734, à Aix, département des Bouches-du-Rhône, n'ayant, depuis envion deux ans, aucun domicile fixe; et l'interrogatoire par lui prêté aujourd'hui devant le président du tribunal. — Ouï l'accusateur public. — Considérant que ledit Rouville n'ayant prêté aucun serment étoit sujet à la déportation, et ne

Digitized by Google

s'étant pas présenté, à cet effet, dans la décade portée par l'article XIV de la loi des 29 et 30 vendémiaire, il a encouru les peines portées par les articles V et XV de ladite loi. — Le tribunal ordonne que ledit Rouville sera livré à l'exécuteur des jugemens criminels, pour être mis à mort sur la petite place de cette commune, dans le délai de vingt-quatre heures; déclare ses biens confisqués au profit de la République, conformément aux articles cités, et à l'article XVI. Ordonne que le présent jugement sera exécuté à la diligence de l'accusateur public. — Fait et prononcé au prétoire, lesdits jour, mois et an. *Signé*.....

JUGEMENT DU MÊME TRIBUNAL.

Du 22 messidor an 2, à dix heures du matin, au prétoire du tribunal criminel du département de l'Ardèche, séant à Privas.

Vu l'interrogatoire de Pierre-François Dallemand, ci-devant curé de Vocancel,

Digitized by Google

âgé de trente ans, traduit hier dans la maison de justice, et celui prêté le 18 messidor devant le directeur du jury, à Annonay, la rétractation par lui faite, le 22 avril 1793 (style esclave). — L'accusateur public entendu. — Considérant que, non-seulement, ledit Dallemand avoit apposé des restrictions aux deux sermens par lui prêtés; mais qu'il fit encore une rétractation, le 22 avril 1793 (style esclave). — Le tribunal déclare, en conformité de l'article X de la loi des 29 et 30 vendémiaire, et autres lois antérieures, que ledit Dallemand étoit sujet à la déportation, et attendu qu'il ne s'est pas rendu, dans la décade, etc. (comme ci-dessus).

JUGEMENT DU MÊME TRIBUNAL.

Du 26 prairial an 2, etc.

Vu l'extrait du procès-verbal des séances du directoire du district du Mezenc, des 24 floréal et 17 prairial courant, ce dernier portant que, *Jean-André Bac*, prêtre, ci-devant curé de Mente, département de l'Isère,

Digitized by Google

habitant actuellement à Saint-Julien-Labrousse, sera traduit au tribunal ; l'interrogatoire par lui prêté ; le certificat de la municipalité de Brousseval, ci-devant Saint-Julien-Labrousse, du 25 courant, portant que la loi des 29 et 30 vendémiaire y a été publiée et affichée le 16 nivôse dernier : ouï ledit Bac, lequel a déclaré avoir prêté le serment au mois de janvier 1792, et avoir été déplacé de sa cure au mois de septembre suivant, à cause des restrictions apposées à sondit serment, et qu'il fit les mêmes réserves à celui prescrit par la loi du 14 août 1792. — Considérant que la loi du 9 janvier 1791 ordonne que le serment sera prêté purement et simplement, sans que les ecclésiastiques puissent se permettre aucun préambule, explication ni restriction ; que celle du 26 août suivant prononce la déportation contre ceux qui, ne l'ayant pas prêté, ne seroient pas sortis dans quinzaine du territoire de la République ; que l'article X de la loi des 29 et 30 vendémiaire déclare sujets à la déportation, les évêques, ci-devant archevêques, les curés conservés en fonctions, et ceux qui ont prêché dans quelque

Digitized by Google

église que ce soit, depuis la loi du 5 février 1791, qui n'auroient pas prêté le serment prescrit; que l'article XIV de la même loi leur enjoint de se rendre, dans la décade de la publication, auprès de l'administration de leur département, qui prendra les mesures pour leur arrestation, embarquement et déportation; que ledit Bac n'a point profité de ce délai. — Le tribunal déclare que ledit Bac étoit sujet à la déportation, et faute par lui de s'être présenté dans le délai prescrit à l'administration du département, ordonne que ledit Bac sera livré, etc. (comme ci-dessus).

JUGEMENT DU MÊME TRIBUNAL.

Du 10 *messidor an* 2, etc.

Vu l'interrogatoire de *Louis Gardès*, prêtre, originaire de la commune du Béage, ex-curé de celle de Cairác, district de Saint-Hippolyte, département du Gard, âgé de 39 ans. Ouï de nouveau ledit Gardès, amené à cette audience, et l'accusateur public en

Digitized by Google

ses conclusions. — Considérant que ledit Gardès, ayant fait les fonctions de ci-devant curé jusqu'au mois d'août 1791, étoit obligé à prêter le serment prescrit aux ecclésiastiques, fonctionnaires publics, par la loi du 27 novembre 1790; qu'il a déclaré n'avoir point prêté ledit serment; qu'il n'a pas prêté non plus celui prescrit par la loi du 14 août 1792. — Le tribunal déclare que ledit Gardès étoit sujet à la déportation, conformément, etc. (comme ci-dessus).

JUGEMENT DU MÊME TRIBUNAL.

Du 20 *messidor an* 2, etc.

Vu les mandats d'arrêt, etc. décernés, le 22 prairial, par le directeur du jury du tribunal du district du Mezenc, contre Barthelemi Montblanc, prêtre; Jeanne Vincent, Madeleine Dumoulin, et Marianne Senovert, ci-devant sœurs de Saint-Joseph de Vernose; Marie-Louise Tracol, et Jeanne-Marie Marthe, d'Annonay, leurs interrogatoires, le procès-verbal de visite domiciliaire chez ladite

ladite Tracol, les papiers trouvés chez ladite Tracol, l'ordonnance du directeur du jury, du 25 dudit, portant, etc. — Ouïs à l'audience les témoins produits par l'accusateur public; ouï aussi ledit Montblanc (âgé de trente-quatre ans, ci-devant prêtre, natif de Cruzi, près de Narbonne, ancien vicaire de Baune) et les autres accusés, ainsi que l'accusateur public. — Considérant, 1°. que ledit Montblanc, ci-devant fonctionnaire public, n'a prêté, ni le serment prescrit par la loi du 27 novembre 1790, ni celui du 14 août 1792, qu'il étoit conséquemment sujet à la déportation, qu'il ne s'est pas présenté dans la décade de la publication de la loi des 29 et 30 vendémiaire, ce qui lui fait encourir la peine de mort, tant par la déposition des témoins, que par les aveux des accusés. — 2°. Qu'il est constant que lesdites Vincent, Dumoulin et Senovert, ci-devant sœurs de Saint-Joseph, ont donné asile audit Montblanc, dans leur maison, à Vernose, et ont cherché à favoriser son évasion, le 21 prairial dernier, époque postérieure à la publication de la loi du 22 germinal, qui déclare les recéleurs complices des prêtres ré-

Digitized by Google

fractaires, et les soumet aux mêmes peines.— 3°. Qu'il est constant que ladite Tracol a reçu chez elle ledit Montblanc, au mois d'août 1792, qu'il y passa environ deux mois, qu'il se montra publiquement dans la commune d'Annonay, et qu'il se faisoit passer pour s'occuper de la chirurgie, et que plusieurs de ses effets ont été trouvés chez elle, qu'elle a entretenu avec lui des intelligences et correspondances, mais qu'il n'est pas établi chez elle depuis ladite époque, et qu'elle ne peut conséquemment pas être soumise aux peines portées par les lois des 29 et 30 vendémiaire et 29 floréal dernier. — 4°. Qu'il est constant que ladite Thomasson étoit en correspondance avec ledit Montblanc, entretenoit avec lui et avec ladite Tracol des intelligences fanatiques; mais qu'il n'est pas établi qu'elle l'ait recélé, ni qu'elle lui ait procuré ou cherché des asiles. — 5°. Enfin, que ladite Jeanne Marlhe n'est pas convaincue de complicité dans lesdites intelligences et correspondances; mais qu'elle est convaincue d'avoir voulu soustraire à la recherche de la justice une aube de prêtre avec son cordon, appartenant à ladite Tra-

Digitized by Google

col, au moment de la visite domiciliaire qui fut faite chez elle. — Le tribunal ordonne que ledit Barthelemi Montblanc, prêtre; Antoinette Vincent (âgée de 63 ans, native de Bardigne, ci-devant supérieure de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph, habitant à Vernose, canton d'Audance, près Annonay); Magdeleine Dumoulin (âgée de trente-un ans, sœur de ladite congrégation, native de la commune de Sigolène, et habitant audit lieu de Vernose); et Marianne Senovert, âgée de quarante ans, native d'Ampurany, ci-devant sœur de ladite congrégation, habitant audit lieu), seront livrés dans les vingt-quatre heures à l'exécuteur des jugemens criminels, pour être mis à mort sur la petite place de cette commune, et déclare leurs biens confisqués, etc. — Déclare suspectes lesdites Marie-Louise Tracol (âgée d'environ cinquante-six ans, native d'Annonay, et y habitant), et Etiennette Thomasson (âgée de trente-huit ans, née et domiciliée à Palma, commune et canton de Bresle, près de Commune-Affranchie, département du Rhône); ordonne qu'elles seront recluses dans la mai-

Digitized by Google

son de détention du département, à Viviers, et que leurs biens seront séquestrés. — Ordonne que ladite Marlhe (âgée d'environ quarante-six ans, fille de service de ladite Tracol), demeurera détenue pendant six mois. — Fait et prononcé, etc.

Nota. Les parenthèses ne sont pas dans le jugement; mais leur énoncé est dans le préambule.

Quelques jours avant l'exécution de ces jugemens, plusieurs personnes conseillèrent aux prêtres de s'évader. Ils avoient fait une ouverture au mur de leur chambre; mais la femme du geôlier s'en aperçut. Elle vomit contre eux les injures les plus atroces, auxquelles ils se contentèrent de répondre avec douceur : Nous avions cru qu'étant détenus injustement, il nous étoit permis de profiter d'un moyen que la Providence sembloit nous offrir pour nous mettre en sûreté; elle a voulu qu'il ne pût pas réussir, nous sommes très-résignés, mais cessez de nous injurier, et d'offenser Dieu par vos blasphèmes.

Digitized by Google

Ils ne pensèrent qu'à se préparer à la mort par des prières continuelles aux pieds du crucifix, en se purifiant de plus en plus dans le tribunal de la réconciliation, en s'encourageant les uns les autres, et se félicitant de la mort glorieuse à laquelle ils étoient réservés.

La nuit qui précéda leur supplice, ils la passèrent en prières; ils chantèrent tout l'office des morts, et ensuite la messe de *Requiem*. Un des juges, avec un greffier, vinrent leur lire leur sentence, et leur firent des excuses sur le pénible ministère qu'ils étoient obligés d'exercer à leur égard. Un des prêtres (M. Montblanc), leur répondit : C'est un vrai bonheur que vous venez, Messieurs, nous annoncer; nous vous pardonnons de tout notre cœur, et nous prions Dieu qu'il vous pardonne de faire verser le sang innocent. Le juge et le greffier eurent peine à remplir leur ministère, et sortirent tout tremblans, et saisis de la sécurité et de la douce fermeté de ces confesseurs de la foi.

Je dois à la vérité de dire que la plus jeune des sœurs ne partagea pas cette héroïque fermeté. Dès que la sentence eut été lue,

Digitized by Google

elle s'abandonna aux pleurs et aux sanglots, se récriant contre l'injustice de ses juges, disant qu'elle n'avoit pas même fait le prétendu crime pour lequel on la condamnoit, étant alors absente de la maison, etc. Ses sœurs, ainsi que les prêtres, firent valoir à ses yeux les motifs les plus puissans de la foi. M. Montblanc, surtout, se distingua par son zèle à pénétrer cette vierge de Jésus-Christ d'une sainte résignation. Elle se calma un peu, et se confessa de nouveau. Cependant le bourreau entra. Il eut la brutalité de vouloir embrasser les trois religieuses en leur liant les mains. La plus jeune se montra alors plus émue que jamais; elle se précipitoit autour d'une table devant le bourreau, qui la suivoit pour la saisir. On la raisonna de nouveau; on lui rappela l'exemple des saints martyrs, et surtout de Jésus-Christ, qui s'étoit laissé conduire à la mort comme un agneau. Elle parut plus résignée. Mais sa sensibilité ne la quitta point, et arrivée au pied de l'échafaud, il fallut l'y porter, et des personnes disent qu'il ne coula point de sang quand l'instrument fatal lui coupa la tête (ce qui n'est point constaté).

Digitized by Google

Reprenons. Les deux autres sœurs de Saint-Joseph (1) marchèrent à la mort avec une sérénité et une piété angélique. La plus jeune mêloit, disons-nous, un grand trouble à ses sentimens. Elles récitoient, à voix haute, les litanies, le *Miserere*, et plusieurs autres prières, qu'elles continuèrent jusque sur l'échafaud.

Les prêtres furent mis à mort immédiatement après ces vierges chrétiennes. Dès le matin ils s'étoient fait couper et arrondir les cheveux, et faire la tonsure cléricale; ils avoient eu aussi l'attention de changer de linge. Ce qui fit dire au peuple, lorsqu'ils furent exposés à ses regards, dépouillés de leurs habits, qu'ils avoient l'air de prêtres revêtus de surplis. A la porte de la prison, ils entonnèrent, d'une voix mâle et sonore, le *Miserere*, ajoutant à chaque verset,

---

(1) Dans le Vivarais, il y avoit plusieurs établissemens de ces sœurs de Saint-Joseph, destinées à instruire la jeunesse. Elles formoient une petite congrégation, sous l'autorité de l'ordinaire, faisoient les trois vœux de religion; mais elles n'étoient pas cloîtrées.

Digitized by Google

Parce, Domine, parce populo tuo, etc., qu'ils continuèrent de chanter jusqu'au pied de l'échafaud. Leur voix ferme, leur démarche assurée, mais modeste, la joie qui brilloit sur leur visage, tout en eux inspiroit un religieux saisissement. L'horreur de cette scène impie et barbare avoit engagé la presque totalité des habitans de Privas, ou à sortir de la ville, ou à s'enfoncer dans l'intérieur de leurs maisons. Mais ces voix angéliques, ce chant si nouveau depuis la révolution, qui retentissoit dans toute la ville et au loin dans la campagne, firent accourir un grand nombre de personnes saintement curieuses de voir un spectacle aussi touchant. L'impression fut des plus grandes. Arrivés à l'échafaud, ces généreux ministres de Jésus-Christ y montèrent l'un après l'autre avec le même courage. Le premier essaya de parler au peuple : il commençoit à dire qu'ils mouroient pour leur religion ; le bourreau l'empêcha de continuer. Un autre embrassa le bourreau sur l'échafaud, et ensuite baisa l'échafaud même, d'où ses frères venoient déjà de monter au ciel. A mesure que l'un d'eux avoit la tête coupée, les autres ré-

Digitized by Google

citoient tout haut, *Requiem æternam dona ei, Domine*, etc. Leur mort eut lieu le 8 thermidor an 2.

Une chose horrible, et digne de ces temps d'aveuglement et de corruption, c'est que le bourreau, qui fut déposer les saintes dépouilles de ces prêtres et de ces saintes filles au cimetière, porta l'avidité et l'indécence jusqu'à dépouiller en entier leurs corps vénérables, et les laissa entièrement nus, exposés aux regards de la brutalité, sans que l'on prît aucune mesure pour empêcher une telle infamie.

Ces précieux restes furent mis dans une même fosse.

La piété des fidèles l'a remarquée avec soin. Dès que des jours plus tranquilles furent arrivés, on y courut en foule. En 1795 et 96, il s'y trouvoit souvent, surtout dans la belle saison, jusqu'à deux et trois cents personnes prosternées en prières. Après le 18 fructidor, le concours y fut moindre; cependant on n'a jamais cessé de s'y rendre, malgré que l'on y ait envoyé quelquefois des gens armés pour disperser ceux qui s'y trouvoient réunis. Les dimanches et fê-

Digitized by Google

tes, les fidèles de Privas, n'ayant point d'église, s'y réunissoient en assez grand nombre, pour y faire les exercices de la religion. Cette affluence n'a cessé que lorsque les prêtres ont eu plus de liberté, et que les fidèles ont pu fréquenter les oratoires, et participer aux saints mystères.

Deux des juges qui avoient émis leur voix de mort dans ces jugemens, en ont fait une réparation publique, à Privas, en présence des autels.

Digitized by Google

ÉTAT DES PRÊTRES

DU DIOCÈSE DE VIVIERS,

Faisant aujourd'hui partie de celui de Mende, pendant le cours des années 1792 *et suivantes.*

DEPUIS 1792, après le décret de déportation, jusqu'au mois d'août 1794 (9 thermidor), un grand nombre de prêtres infirmes et sexagénaires, du département de l'Ardèche, furent enfermés au séminaire de Viviers, et au couvent de la Visitation, à Bourg-Saint-Andéol. Dans le nombre de ces prêtres, il s'en trouva quelques-uns de constitutionnels, arrêtés pour avoir été surpris exerçant les fonctions de leur ministère, et qui ne tardèrent pas à se réunir aux premiers d'esprit et de cœur. Plusieurs personnes, de tout âge et de tout sexe, furent aussi renfermées dans les mêmes maisons. Les prêtres eurent d'abord la liberté de célébrer la sainte messe. On laissa même la bibliothèque du séminaire

Digitized by Google

à leur disposition. Quelques mois après ils furent plus gênés dans la manifestation de leur culte. Cependant ils eurent le moyen, dans tous les temps, d'offrir en secret les saints mystères, auxquels étoient admis tous les catholiques détenus. Ces catholiques, et ceux du dehors, pourvurent constamment et avec générosité aux besoins de leurs prêtres. Ceux-ci ne recevoient rien de la nation; et on exigeoit de plus qu'ils payassent la garde nationale de Viviers, qui veilloit à leur consigne.

Nul doute qu'ils ne fussent des victimes destinées à la mort. La cour du séminaire de Viviers étoit déjà remplie de charrettes qui devoient les transporter à Orange, et on annonçoit l'arrivée de celui-là même qui présidoit aux exécutions de cette ville. Mais le ciel ne permit pas que ce nouveau crime se consommât. Le 9 thermidor arriva. Les détenus furent sauvés, et une foule de proscrits que l'on vouloit immoler dans chaque commune, furent rendus à la vie.

Après le 18 fructidor, trente-huit prêtres, environ presque tous du diocèse de Viviers, furent arrêtés dans le département de l'Ardèche.

Digitized by Google

Un d'eux s'échappa de sa prison; un autre fut mis en surveillance, après avoir passé une année dans la maison d'arrêt de Privas (respectable vieillard, qui faillit y mourir); un troisième apostasia à son interrogatoire. Il ne tarda pas à se rétracter. Quatre, parmi lesquels trois vieillards d'un mérite reconnu, furent traduits à la commission militaire de Montpellier, comme inscrits sur la liste des émigrés, et y furent élargis. Un autre, de l'âge de la réquisition, fut condamné à aller joindre l'armée en Italie. Il prit sa feuille de route, et fut rejoindre la paroisse où il étoit vicaire; deux autres furent conduits à l'île de Ré. L'un y est mort, l'autre en est revenu depuis le 18 brumaire. Tous les autres furent renfermés au château de Beauregard, sur les bords du Rhône, vis-à-vis de Valence, où Pie VI venoit d'être conduit. Des aumônes abondantes leur furent envoyées par les catholiques du diocèse, pour suffire à leur nourriture et à leur entretien. M. l'archevêque de Corinthe, aujourd'hui son éminence monseigneur le cardinal Spina, l'un des signataires du Concordat, voulut lui-même, après la mort du

Digitized by Google

pape, partager avec les détenus ses ressources alors très-modiques. Le commandant de la place traita ces détenus avec tant d'égards, qu'il s'est acquis des droits éternels à leur estime, et à la reconnoissance de l'église catholique.

Les saints jours de dimanches et de fêtes, les confesseurs de la foi se délassoient dans leur prison en chantant les prières de la messe (car ils ne pouvoient offrir le sacrifice), et les vêpres. Ce ne fut que vers la fin de leur détention, qu'ils eurent le bonheur de célébrer, en secret, cet adorable sacrifice. Le 18 brumaire leur ouvrit successivement les portes du château de Beauregard.

Parmi les personnes du diocèse de Viviers qui se distinguèrent par leurs inépuisables charités, une dame de la ville de Privas mériteroit d'être citée, si sa modestie ne nous faisoit une loi de taire son nom. Son zèle la mit à la tête de la distribution des aumônes, et lorsqu'il fut possible d'obtenir la mise en liberté des détenus, elle n'eut de repos qu'après leur élargissement général.

Digitized by Google

LETTRE

D'ANDRÉ-GEORGES BRUMAULD DE BEAUREGARD,

Chanoine, théologal, chancelier, et vicaire général de Luçon, à sa mère, le 26 juillet 1794, veille de sa mort sur la place de la Révolution, à Paris.

Je suis à la veille de comparoître à ce redoutable tribunal, où je suis traduit sans savoir pourquoi. Ma conscience ne me fait aucun reproche : je ne suis pas pour cela justifié. Le sort qui m'est destiné va, selon toute apparence, mettre fin pour moi aux épreuves de cette malheureuse vie.

Grâce à Dieu, il n'est pas imprévu. Prêt à paroître devant Dieu, il me reste encore des devoirs à remplir. Je vois en vous son image; c'est entre vos mains, ma digne et tendre mère, que je veux renouveler l'expression des sentimens que vous prîtes soin de transmettre à vos enfans.

Je crois tout ce que croit et m'enseigne l'Eglise sainte, catholique, apostolique et

Digitized by Google

romaine, dépositaire de la vraie foi qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes, et hors laquelle il n'y a point de salut. Je veux mourir comme j'ai vécu, dans un fidèle attachement à sa doctrine.

Je rends grâce à Dieu des faveurs dont je suis redevable à sa providence paternelle. Je lui demande pardon des fautes sans nombre dont je me suis rendu coupable à ses yeux, et je m'humilie devant les hommes, des scandales que je leur ai donnés.

J'implore l'assistance de mon ange gardien, l'intercession de saint André, mon patron, et des Saints en qui j'eus une dévotion particulière; celle de la sainte Vierge, à qui je fus dévoué dès mon enfance, et par une vocation marquée de la Providence, j'éprouvai plus d'une fois des effets sensibles de sa protection toute-puissante; j'espère qu'elle ne m'abandonnera pas à cet instant de ma vie, le plus important pour mon salut.

Plein de confiance en la divine miséricorde, qui se déclare d'une manière plus éclatante pour les plus grands pécheurs, j'ac-

cepte

Digitized by Google

cepte en esprit de pénitence, pour l'expiation de mes péchés, le sacrifice de ma vie; je l'accepte avec un cœur pénétré de reconnoissance, ce sacrifice que la foi me présente comme la plus précieuse de toutes les grâces. Plus j'en suis indigne, plus j'ai lieu d'attendre de la prédilection divine le fruit qu'elle attache à cette insigne faveur.

Qu'il me soit permis de le dire, ma chère bonne mère, en vous ouvrant mon cœur, je dois à la bonté de Dieu ce témoignage: dans les épreuves auxquelles il a permis que je fusse soumis, j'ai déjà ressenti les consolans effets de son infaillible parole. C'est de vous que j'appris à la connoître, et lorsque je médite ce que promet à ceux qui seront jugés dignes de souffrir pour lui, celui qui est la vérité, la vie, je crois encore entendre de votre bouche ces exhortations touchantes d'une mère de sept enfans, qui sacrifiant au premier de ses devoirs ses plus chers intérêts, transmit à la postérité l'exemple le plus mémorable de sa tendresse et de sa foi. Je sens cette vertu puissante m'élever au-dessus de moi-même, et avec elle la joie, la confiance, se répandre dans mon

âme. Si le moment du combat est si consolant, que sera-ce de la victoire? Ne vous affligez donc pas, oh! la plus tendre des mères, de la situation de votre fils : dans l'épreuve d'un moment vous voyez la voie qui conduit à la vie. Eh! que sont toutes les tribulations du monde en proportion de cette vie qui n'aura pas de fin?

Soyez, je vous prie, ma chère bonne mère, l'interprète de ce que je voudrois pouvoir exprimer à tous mes frères, dans ces derniers momens. Vous savez combien fut étroite l'amitié qui nous unit : jamais elle ne souffrit la moindre altération : les liens que vous prîtes soin de former pour votre consolation et notre bonheur ne sont pas rompus; j'ai cette confiance, plus forte que la mort, ils nous réuniront dans une meilleure vie.

Je ne saurois assez reconnoître les marques d'amitié que je reçus de mon frère aîné, dans tous les temps, et les sacrifices qu'il fit au désir de vous être utile et à nous tous. Je prie Dieu qu'il soit la récompense de sa vertu, et qu'il conserve auprès de vous votre consolateur et votre appui.

Digitized by Google

Je prie Monfolon (1) de recevoir aussi l'expression de mes tendres sentimens, et de ma reconnoissance de tout ce que le zèle et l'amitié lui inspirèrent de faire pour moi. Je sens tout ce que son cœur souffre de ce que nous sommes privés de la consolation de nous embrasser.

Le mien gémit encore de l'éloignement de celui de mes frères (2), à qui la Providence avoit pris soin de m'unir de plus près; faites-lui parvenir, je vous prie, dès que les circonstances le permettront, les tendres expressions de mon amitié, fondée sur l'estime et la confiance, et de mes vœux pour lui.

Puisse-t-il être l'interprète de mes sentimens auprès de ce digne évêque (3) que

(1) Un de ses frères, qui habitoit Paris à la date de cet écrit.

(2) Jean Brumauld, chanoine, chantre, et vicaire général de Luçon, autre frère, envoyé depuis à Cayenne. Dieu lui a fait la grâce d'échapper à la barbarie de ses tyrans et au climat brûlant de cette île. Le 18 brumaire l'a rendu à sa famille et à sa patrie.

(3) M. de Mercy, aujourd'hui archevêque de Bourges.

Dieu, dans sa miséricorde, donna pour chef à l'église de Luçon ; de ces vénérables confrères, de ces dignes pasteurs qui m'offrirent de si grands exemples de zèle et de vertu! Ils savent combien m'étoient chers les liens qui nous unissoient. Je renouvelle avec eux la profession des religieux sentimens qui nous furent communs; je les prie de recevoir l'expression de ma vénération, de ma reconnoissance ; d'oublier les scandales que je leur ai donnés, et de se souvenir de moi dans leurs prières.

Je ne désire pas moins d'être rappelé au souvenir de ces dignes et vénérables confrères de ma captivité (1). Je mets au rang des grâces les plus précieuses l'instruction et l'exemple que je trouvai parmi eux : j'espère de leur charité, qui fut pour moi si indulgente, qu'ils voudront bien ne me pas oublier.

J'embrasse ces chers enfans pour lesquels

(1) Les ecclésiastiques reclus à Poitiers, avec lesquels M. de Beauregard avoit été réuni pendant plusieurs mois, avant son transférement aux prisons de la Conciergerie, à Paris.

Digitized by Google

je partage avec vous les sentimens de la plus tendre amitié. Ma consolation étoit de les voir croître sous vos yeux, et j'ai cette confiance que la semence que vous et leur vertueuse mère (1) prenez soin de répandre dans leur cœur ne sera pas infructueuse : puisse ma situation devenir pour eux une leçon utile ! Je recommande à l'aîné de graver dans son cœur, et de transmettre à ses frères, le dernier avis qu'il a reçu de moi verbalement, le plus important de tous ceux que j'ai pu lui donner.

Je voudrois pouvoir rappeler ici tous ceux à qui je tiens par les liens du sang et de l'amitié, ou par les devoirs de l'attachement et de la reconnoissance; vous serez l'interprète de mes sentimens que vous connoissez auprès de ceux qu'il ne m'est pas permis de nommer.

Je prie mon ami (2) de lire dans mon cœur ce que je regrette tant de ne pouvoir

---

(1) Anne-Julie Brumauld, sa sœur, veuve de J. J. A. Parent de Curzon.

(2) M. Defresne, doyen, et vicaire général de Luçon.

Digitized by Google

lui exprimer. Nommer mon ami, c'est assez vous faire connoître à qui est dû ce titre qu'il possède depuis long-temps. Puisse une famille chérie (1), qui fut pour nous l'objet de tant de soins, recevoir aussi l'expression de mes tendres sentimens! Je n'ai jamais douté de son attachement; je recommande à son souvenir celui qui ne cessa de s'occuper d'elle.

J'unis, ma digne et tendre mère, le sacrifice de tout ce qui fut cher à mon cœur aux sentimens que Jésus-Christ mon Sauveur conserva jusqu'à la fin pour sa sainte mère, et pour ceux qu'il daigna appeler ses frères et ses amis. C'est au pied de la croix que, vous embrassant pour la dernière fois, je vous offre l'expression de ma soumission, de mon respect, de mes plus tendres sentimens, et le regret des mécontentemens que je vous ai occasionnés. C'est pour vous, la plus chérie des mères, et pour tout ce que vous aimez, c'est pour l'intérêt de la religion, pour notre malheureuse patrie, pour la per-

(1) Le pensionnat de Luçon, formé par les soins de M. de Beauregard. Il étoit supérieur de cette maison.

Digitized by Google

sévérance des justes, pour la conversion des pécheurs, c'est pour tous ceux qui furent la cause ou l'occasion de nos peines, c'est pour mes péchés, qu'uni par la foi à Jésus-Christ mon Sauveur, souffrant et mourant pour moi, plein de confiance en ses mérites, à sa parole, à ses divines promesses, je fais à Dieu le sacrifice de ma vie; je remets mon âme entre ses mains.

Certifié conforme à l'original qui est entre mes mains.

J. E. BRUMAULD DE BEAUREGARD.

Digitized by Google

EXTRAIT DE LA LETTRE D'UN PRÊTRE DÉPORTÉ A ROCHEFORT, EN 1798 (1).

Sur son arrestation, son interrogatoire, son voyage à Rochefort, et l'état des prêtres détenus dans cette ville.

J. F. D., par la grâce de Jésus-Christ, prêtre, confesseur de la foi, et détenu dans les prisons de Rochefort,

*Aux habitans de la paroisse d***, et à tous les fidèles que j'ai visités durant la carrière de ma mission, salut, paix, affermissement dans la foi, et consolation en notre Seigneur Jésus-Christ.*

VOUS m'êtes toujours présens, mes très-chers frères, et ma plus douce consolation

(1) Cette lettre contient, à la suite, des faits que

dans mes liens, est de m'occuper de vous, de me rappeler votre foi, votre attachement à notre sainte religion, et les marques de sensibilité et de zèle que vous me donnâtes lorsque vous me vîtes arrêté et traduit en prison. Je me représente encore, avec une tendre émotion, la consternation que cet événement répandit dans votre bon village; l'affliction et les gémissemens de ceux d'entre vous qui vinrent me visiter dans les liens; leurs prières et leurs pressantes sollicitations pour ma délivrance; leurs larmes et leurs sanglots, quand ils me virent partir, lié, garrotté, escorté comme un criminel. Je pleurai aussi d'attendrissement et de reconnoissance; plus je m'éloignai de vous, plus je m'absorbai dans la douleur de l'abandon où je vous laissois. Que ne m'est-il donné de vous rendre tout ce que j'éprouvai, tout ce que j'éprouve encore pour vous de crainte et de sollicitude, d'affection et de zèle!

Je bénis le Seigneur de pouvoir encore

---

nous transcrivons, mot à mot, des avis et des conseils adressés aux fidèles, et une apologie des prêtres. Nous avons dû nous borner à la partie historique.

Digitized by Google

vous faire entendre ma voix du fond de ma prison, de satisfaire, par le récit de mon voyage, votre religieux intérêt pour moi, de fortifier ainsi votre attachement à la religion par l'exemple et les souffrances de ses ministres, et vous donner, dans mes derniers avis, le dernier gage de mes sentimens pour vous, et de mes vœux pour notre infortunée patrie.

Je ne vous raconterai pas tout ce qui m'est arrivé dans la longue route qu'il m'a fallu parcourir : vous vous imaginerez aisément les divers genres de souffrances auxquels un prêtre est exposé, quand il est devenu la proie des persécuteurs. J'avois été surpris, comme vous le savez, dans l'exercice d'une de mes plus douces et plus importantes fonctions; instruisant la jeunesse, la formant à la connoissance, et à l'amour de la religion et de la vertu. Oh ! que cette circonstance m'offre de consolation et de joie ! Jeunes gens, ô mes enfans en Jésus-Christ, que je chérissois avec toute la tendresse d'un père ! n'oubliez jamais que mon amour pour vous me livra entre les mains des persécuteurs, et que l'impression de douleur et

Digitized by Google

d'effroi, dont vous fûtes saisis à la vue de mon arrestation, soit la gardienne et le supplément des leçons que je vous ai données.

Les soldats qui m'avoient arrêté, ne m'épargnèrent, sur la route, ni les railleries, ni les outrages, ni les coups. J'adressai quelquefois des paroles de paix et de douceur à deux des plus furieux : elles ne les calmoient point ; il me sembloit voir en eux ces satellites qui conduisirent saint Ignace d'Antioche à Rome, et que ce saint évêque, dans le récit de son voyage, comparoit à des léopards irrités, même du bien qu'on leur fait : ils redoubloient de fureur, quand je leur rappelois quelques vérités de la religion ; ils se répandoient en blasphèmes, et mon plus grand supplice fut d'entendre tout ce qui sortoit de leurs bouches. La plupart de leurs camarades avoient l'air de leur applaudir ; quelques-uns cependant rougissoient de leurs excès, et réclamoient pour moi les sentimens d'humanité.

Dieu m'a fait la grâce de posséder mon âme dans le calme, la patience, même dans la joie. Tantôt je me rappelois ces paroles consolantes de notre divin maître : « Vous

» serez heureux, lorsque les hommes vous » maudiront, lorsqu'ils vous persécuteront, » et qu'ils vous chargeront d'outrages et de » calomnies, à cause de moi ; réjouissez- » vous alors et tressaillez d'allégresse, parce » que votre récompense est grande dans le » ciel; car c'est ainsi qu'ils ont traité les pro- » phètes qui vous ont précédés ». Tantôt je me représentois Jésus-Christ lui-même en différentes circonstances de sa passion, et je me disois : J'ai donc le bonheur de partager les humiliations et les souffrances de mon Sauveur..... Eh ! qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce qu'il a souffert pour moi ? Puis, me pénétrant d'une profonde compassion pour ces malheureux, je répétois cette prière du Sauveur : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Nous rencontrâmes successivement sur notre route plusieurs bons catholiques (grâces à Dieu, il n'en manque pas dans votre canton); aussitôt mes gardes me montroient à eux, me donnant, comme vous vous l'imaginez bien, ces qualifications absurdes et dégoûtantes, qui font tout notre crime

Digitized by Google

et toute la *philosophie* de nos persécuteurs. *Je suis prêtre*, m'écriois-je, *j'ai le bonheur d'être un confesseur de la foi. Mes amis, ne me plaignez pas, priez pour moi, et restez fermement attachés à notre sainte religion.* Ces paroles étoient étouffées par des cris de rage de mes conducteurs, et quelquefois par des coups qui m'entrecoupoient l'articulation de la voix.

Enfin nous arrivâmes au chef-lieu d'administration. Mes gardes se rangèrent en ordre de bataille, me placèrent au milieu de leurs rangs, et par la fierté de leur attitude, ils sembloient conduire les trophées d'une des plus brillantes victoires. Beaucoup de personnes s'étoient rassemblées; mais on apprend que c'est un prêtre que l'on conduit : on se retire avec un bruit confus de murmures, et quelques voix me crièrent : *Courage, brave prêtre,... que Dieu vous protége.* Nul homme dans la foule qui me lâchât un mot d'insulte. Je fus déposé dans la prison, et mis au cachot. J'y restai deux jours et deux nuits sans être entendu.

Enfin, le troisième jour, je fus traduit par des fusiliers devant le tribunal du juge

de paix. L'audience fut publique et nombreuse ; presque tous les visages m'y parurent tristes, et je pensai qu'il s'y étoit rendu un grand nombre de personnes religieuses pour m'encourager par leur présence, et m'aider par leurs prières à confesser la foi de Jésus-Christ. J'étois debout en face du tribunal. Le juge m'interpellant brusquement, me demanda quel étoit mon nom. Je le lui déclarai.

Le juge. Quelle est ta patrie ?

R. C'est le bourg d ***.

Le juge. Quel est ton état ?

R. Je suis prêtre, par la grâce de Jésus-Christ.

Le juge. As-tu prêté le serment prescrit par la constitution civile du clergé ?

R. Non. Mais comment m'interrogez-vous sur un serment dont la loi a été abrogée. . . ?

Le juge. Pourquoi as-tu émigré ?

R. Je n'ai pas émigré : j'ai obéi à un décret qui m'exiloit injustement de ma patrie. . . .

Le juge. Hypocrite ! n'est-ce pas l'orgueil et la cupidité qui t'ont fait désobéir à la loi ?

Digitized by Google

R. En n'obéissant qu'à ma conscience, je me suis dévoué aux humiliations, aux outrages, à l'exil et à la misère.

Le juge. N'es-tu pas sorti pour conspirer contre ta patrie?

R. Je n'ai jamais fait que des vœux et des prières pour son bonheur.

Le juge. Quand es-tu rentré?

R. Il y a environ trois ans, lorsqu'on eut proclamé la liberté des cultes.

Le juge. Cette liberté n'étoit pas pour toi.

R. J'ai cru que cette liberté étoit aussi pour les ministres de la religion catholique, qui est la religion de nos pères et de la généralité de la France....

Le juge. Pourquoi es-tu rentré?

R. Pour travailler à la sanctification de mes frères, et à la conservation de la religion dans notre patrie.

Le juge. Tu as donc fanatisé?

R. Si vous compreniez le sens de ce mot, vous ne me feriez pas cette question. Il n'y a pas de *fanatisme* à annoncer les vérités, et à exercer le culte d'une religion sainte et divine, qui n'inspire que la vertu et ne con-

Digitized by Google

damne que le crime ; qui ne prêche que douceur, paix et charité ; qui fait également la consolation des hommes et le bonheur des sociétés. Mais proscrire cette religion, calomnier et persécuter ses ministres, voilà le *fanatisme*, et le fanatisme le plus aveugle et le plus cruel.

Cela est vrai, cela est vrai, s'écrient plusieurs voix dans l'assemblée.

Le juge. Tu m'insultes sur mon tribunal.

R. Ma réponse est d'une vérité sensible. Si vous la prenez pour une insulte, ce n'est pas ma faute, ni mon intention.

Le juge. Où as-tu exercé ton ministère?

R. Dans un grand nombre de paroisses, que j'ai successivement parcourues.

Le juge. As-tu exercé publiquement?

R. Oui, j'ai quelquefois célébré la messe en plein air, devant une multitude immense de fidèles.

Le juge. Quelle audace! Pourquoi as-tu commis un si grand crime?

R. Je n'ai point commis de crime : j'ai satisfait la piété empressée d'un peuple qui couroit à moi de plusieurs paroisses.

Le

Digitized by Google

Le juge. N'as-tu point aussi exercé dans les églises ?

R. Les églises ont été bâties pour cela. J'y ai exercé, quand la prudence l'a permis.

Le juge. N'as-tu pas aussi exercé dans les maisons ?

R. Cela est vrai.

Le juge. Dans quelles églises, et dans quelles maisons as-tu exercé ?

R. Je ne peux vous nommer ni les paroisses, ni les maisons : la charité me défend de compromettre personne.

Le juge. Pour exercer ton culte, as-tu fait les déclarations prescrites ?

R. Vous savez très-bien que votre loi, implacable contre les prêtres déportés, ne leur accorde, à aucune condition, la liberté de leur ministère, ni celle de leur personne. C'est une atroce perfidie de vouloir rendre les prêtres catholiques coupables, aux yeux du peuple, de n'avoir pas rempli de prétendues formalités, que la loi elle-même leur interdit.

Le juge. Laisse tes subtilités, et avoue

plutôt que toi et tes semblables bravez les lois pour exciter des troubles, des séditions et des révoltes.

R. Je n'ai jamais exercé qu'un ministère de paix et de charité, et les prêtres catholiques n'en connoissent point d'autre ; c'est en vain que, pour nous ravir la gloire de la confession de la foi et du martyre, l'on nous accuse de délits civils : nous en sommes tous innocens, et quel est l'homme de bonne foi qui ose encore répéter ces calomnies répandues par les ennemis de la religion contre ses ministres ? N'ont-elles pas été mille fois confondues ? Depuis huit ans qu'une haine aveugle persécute les prêtres, et que pour justifier ses fureurs, elle les accuse de toutes sortes de forfaits, en a-t-elle prouvé un seul contre une seule de ses victimes ? De tous les prêtres arrêtés dans ce département, il n'en est pas un qui ait été convaincu ni même accusé juridiquement d'aucun délit. On ne daigne même pas nous juger, nous sommes condamnés d'avance et en masse ; et semblables aux premiers chrétiens persécutés par les tyrans, tout notre crime, c'est notre nom.

Digitized by Google

Le juge. On sait que les prêtres sont mal-intentionnés contre la patrie.

R. Il n'appartient qu'à Dieu de juger les intentions, et jamais chez un peuple policé, il n'y eut des lois et un tribunal pour les punir.

Le juge. Ne sont-ce pas les prêtres qui ont fait massacrer les patriotes?

R. Une telle accusation demanderoit au moins une preuve : mais non, il est notoire que les prêtres se laissent massacrer, et qu'ils ne font massacrer personne. Nous prêchons le pardon des injures, l'amour même des ennemis, et nous en donnons l'exemple. Je pourrois vous nommer plusieurs de nos persécuteurs à qui j'ai moi-même sauvé la vie, et les prêtres exercent partout le même ministère de charité envers leurs plus cruels ennemis.

Le juge. Il s'agit bien de charité ! vous êtes tous des fanatiques, des scélérats, des monstres.

R. Dieu vous le pardonne.

On murmuroit, on crioit dans l'assemblée : *C'est une calomnie, une horreur. Les prêtres ne font de mal à personne; ils*

sont nos compatriotes, nos parens, nos amis.

Le juge. Pourquoi se trouvent-ils sur une terre qui les a proscrits?

R. Ce n'est point notre patrie qui nous a proscrits; ce sont les ennemis de la religion que nous voulons lui conserver.

Le juge. Nous n'avons que faire de ta religion.

R. Vous avez peut-être le malheur d'en méconnoître le prix; mais il n'est pas moins vrai qu'elle est toujours chère à la plupart des Français, et qu'ils gémissent de l'abolition de son culte et de la persécution de ses ministres.

Une foule de voix: *Nous en sommes indignés; oui, nous voulons notre religion et ses ministres.*

Le juge. Tu excites ici une sédition.

On crie dans l'assemblée: *Il est innocent.*

Le juge. C'est un des plus grands criminels, un des fanatiques les plus dangereux.

Plusieurs voix: *Ce sont les bourreaux de nos prêtres, qui sont les fanatiques et les criminels.*

Le juge. Silence, ou je requiers la force

armée. Et toi, scélérat, pourquoi violes-tu les lois qui te défendent l'exercice de ton prétendu ministère?

R. Ma réponse est celle que firent les apôtres aux magistrats de Jérusalem, qui leur avoient défendu d'annoncer le nom de Jésus-Christ; arrêtés, comme moi, pour la même cause que moi; interrogés comme moi, ils répondirent : *Jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu.*

Le juge. Il est convaincu de fanatisme, de contravention aux lois. Qu'on le remène au cachot pour être traduit, chargé de fers, dans les prisons du chef-lieu de département.

R. Je rends grâces à Dieu.

C'est le jugement de Pilate contre Jésus-Christ, s'écria quelqu'un. — Plusieurs voix : *Quelle injustice ! quelle barbarie !* — D'autres : *Voilà donc comme on veut conserver notre religion ! Les prêtres n'ont d'autre crime que de vouloir la défendre.* La salle d'audience retentissoit d'un bruit confus de murmures, de plaintes et de gémissemens. J'adressai à ce grand nombre de

Digitized by Google

fidèles des paroles de paix, d'encouragement et de consolation, et j'en fus comblé de vœux et de bénédictions. Mes frères, louez-en Dieu avec moi: cette séance fut un vrai triomphe de la religion dans la personne de son captif.

Les soldats eurent peine à s'ouvrir un chemin parmi la foule pour me reconduire en prison; je fus accompagné d'une multitude de personnes pieuses, qui ne cessèrent de me marquer leur douleur, leurs regrets et leurs souhaits. Oh! que leur foi me donna de consolations! de quelle joie je fus rempli! Heureuses, glorieuses chaînes que je portois pour Jésus-Christ! je ne vous aurois pas préféré le sceptre des maîtres du monde. J'entrai dans la prison, et je fus mis au cachot les fers aux pieds. C'étoit onze heures du matin.

Vers le midi, je vis entrer le guichetier m'apportant à manger, d'un air de satisfaction. *Vous avez eu*, me dit-il, *une forte matinée. Voici de quoi vous remettre, et ne craignez pas d'être indiscret, car l'on a apporté six dîners pour vous.* Je le priai d'en donner quelques parts aux prisonniers les plus

Digitized by Google

nécessiteux, et de remercier les braves gens qui m'avoient fait cette libéralité.

J'ai su que l'après-midi, plusieurs fidèles s'étoient présentés à la porte de la prison pour me visiter : mais les ordres étoient rigoureux ; l'entrée leur fut absolument refusée.

Le lendemain, de grand matin, deux gendarmes entrent dans mon cachot, me lient les bras, m'ôtent les fers des pieds, et me conduisent de la prison à la porte de la ville. Trois autres gendarmes nous attendoient là ; on m'y fait monter à cheval, et je pars sous cette petite escorte.

Ces gendarmes étoient d'assez bonnes gens. Ils me firent quelques railleries, auxquelles je répondis gaiement : puis la conversation s'engagea sur les prêtres. Je plaidois notre cause avec une douce et naïve simplicité. Je m'aperçus que je les intéressois.

Nous savons bien, me dit l'un d'eux, que les prêtres ne sont pas des monstres, tels qu'on veut le faire croire.

Non, lui répondis-je, nous ne sommes pas des buveurs de sang.

Digitized by Google

Mais pourquoi, me dit un autre, vous faites-vous arrêter?

R. Nous vous dispenserions bien de cette peine, si cela tenoit à nous.

Le gendarme. Ne savez-vous pas vous tenir tranquilles, et vous abstenir de toutes vos fonctions?

R. Nous ne sommes pas prêtres pour nous seuls, et quand nous voyons le loup faire de si horribles ravages dans la bergerie, nous devons le combattre, et lui arracher du moins le plus de brebis qu'il nous est possible.

Le gendarme. De quel loup parlez-vous?

R. Je parle du démon qui est lâché sur la terre, qui anime ses esclaves de sa fureur, et qui donne tous les jours la mort à un grand nombre d'âmes.

Le gendarme. Nous ne voyons point ce démon.

R. On ne voit que ce qui est visible, mais tous les êtres ne le sont pas: vous ne voyez pas votre pensée, votre volonté, votre âme, Dieu; cependant tout cela existe. Eh bien! nous savons par la sainte Ecriture qu'il existe des esprits malins et réprouvés, qui agissent sur les hommes à peu près comme

Digitized by Google

notre âme agit sur notre corps ; qui leur inspirent leur malice, leur haine contre la religion, et les portent à des excès dont la seule perversité humaine ne seroit pas capable.

C'est là du fanatisme, dit un autre gendarme.

R. C'est une vérité reconnue par tous les chrétiens, même par les hérétiques ; et pour détruire les vérités de la religion, il faut autre chose que le mot *fanatisme*, que l'on répète sans le comprendre, et qui ne convient pas plus à la religion, que le mot *ténèbres* convient à la lumière.

Le gendarme. Le diable vous a donc vaincu, puisque vous voilà enchaîné.

R. Non, les chaînes sont pour moi, comme elles ont été pour les martyrs, une victoire sur les démons : il n'a vaincu que les impies qui m'ont fait arrêter.

Le gendarme. Voudriez-vous nous faire entendre que nous sommes les satellites du démon ?

R. Je ne dis pas cela ; mais, à vous parler franchement, quand vous arrêtez un mi-

Digitized by Google

nistre de Jésus-Christ, vous ne faites pas un métier fort chrétien.

Le gendarme. Vous avez de la rancune contre nous.

R. Dieu m'en préserve; je vous plains, et je désire de tout mon cœur votre salut.

Le gendarme. Nous crois-tu hors la voie du salut?

R. Il ne me paroît pas que vous en preniez le chemin.

Le chef des gendarmes nous interrompant brusquement : Cessez cette conversation.

Nous arrivions vers un village considérable par sa population, et renommé par son attachement à la foi. C'étoit un jour de dimanche. Quelques hommes se trouvoient à l'entrée du village, et nous observoient de loin; le groupe s'augmentoit, et il s'y manifestoit divers mouvemens. Le chef des gendarmes dit à sa petite troupe : *Serrez-vous près du prisonnier, sabres nus, et bonne contenance.* L'on avoit appris dans ce village mon interrogatoire de la veille; on conjectura que j'étois le prisonnier, et l'on fit le projet de m'enlever. Entrés dans la ville, nous nous trouvâmes environnés d'une haie im-

Digitized by Google

pénétrable d'hommes, de femmes et d'enfans. Des jeunes gens accouroient en avant, avec des fusils armés de baïonnettes, des femmes avec des tridens, et quelques hommes avec des faux..... Un bruit confus de cette multitude ne formoit qu'un cri : *Rendez-nous ce prêtre ; lâchez-le.* Le chef des gendarmes crioit : *Au nom de la loi, retirez-vous ; laissez passer.* Mais sa voix étoit étouffée par les cris redoublés de cette multitude. Je m'efforçai de me faire entendre, et ayant obtenu quelque silence, je dis : « Mes amis, je vous remercie ; mais, » au nom de Dieu, point de sang répandu, » hors le mien ». *Nous ne voulons point de sang*, s'écrioient toutes les voix ; *c'est vous que nous voulons.* « Cela n'est pas possible ; » ne vous exposez pas à des malheurs ». Un cri général : *Nous ne craignons rien.* « Vous » attirerez une vengeance sur votre paroisse, » et me rendrez à moi-même un mauvais » service. C'est ma gloire, mon bonheur, » d'être prisonnier pour notre sainte religion. » Laissez-moi aller ». *Non, non*, s'écrient plusieurs voix : *on nous enlève tous nos prêtres, pour nous faire vivre et mourir*

sans religion, comme des bêtes; vous n'irez pas plus loin.... « Je vous en con- » jure, repris-je, point de violence. Je ne » veux pas d'une liberté que j'acquerrois » à ce prix. Si Dieu veut me délivrer, il n'a » pas besoin de vos armes, il le fera sans » compromettre votre sûreté. S'il m'appelle » à le glorifier dans les fers, pourquoi vous » opposeriez-vous à sa volonté, à mon bon- » heur, à la gloire de la religion? Je vous » le demande en son nom : ouvrez le passa- » ge ». La multitude émue s'ébranla.... Les gendarmes restoient immobiles. Je leur dis : *Avançons.* Nous marchâmes à travers deux colonnes qui se formoient au-devant de nous, et saluant gaiement ces braves gens, à droite et à gauche : « Je vous remercie, leur dis-je; » je prierai pour vous. Priez aussi pour » moi; restez fidèles à Dieu, et ne perdez » pas la confiance en sa miséricorde ».

Nous étions sortis du village, et les gendarmes étoient à peine revenus à eux-mêmes. *Vous êtes un brave homme*, me dit le chef. *Je suis fâché de l'ordre que nous avons de vous traduire; mais nous aurons bien soin de vous.* « Je n'ai besoin

Digitized by Google

» d'aucun soin, lui répondis-je; mais je vous » prie, par l'intérêt que vous me marquez, » d'oublier ce qui vient de se passer, et de » ne porter aucune plainte contre ces bra- » ves gens qui vouloient me délivrer ». Il me le promit; il me fit même dégager de mes liens, et nous continuâmes à voyager comme des frères.

Mes conducteurs me régalèrent de leur mieux au dîner, et me laissèrent une entière liberté. Je n'en abusai pas. Un gendarme me fit signe de m'évader; il me le dit ensuite à l'oreille. « Non, lui répondis-je, » je ne veux pas abuser de vos égards, et » vous compromettre ». *Brave homme*, me dit-il d'un ton pénétré, *vous méritez un meilleur sort.* « Aux yeux de la foi, le mien » est fort heureux, lui répliquai-je ».

Nous nous remîmes en route; nous fîmes encore cinq lieues, et arrivâmes au chef-lieu du département. Les gendarmes, en me consignant dans les prisons, me recommandèrent au concierge, et me quittèrent d'un air triste.

Je fus d'abord logé au cachot, selon l'usage. Mais le lendemain, il me fut permis

Digitized by Google

d'en sortir, et je me rendis dans une grande chambre, où étoit un grand nombre de prisonniers. Quelle fut ma consolation d'y trouver plusieurs de mes confrères, dont j'avois appris l'arrestation ! Nous nous embrassâmes tendrement ; ils me firent raconter mon histoire, et me racontèrent chacun la leur. « Ayons courage, nous dit ensuite l'un » d'entre eux, distingué par ses cheveux » blancs, et par un air de vertu qui inspiroit » la vénération ; notre sort est plus entre les » mains de Dieu, que dans celles des hom- » mes. Eh ! que peut-il nous arriver qui ne » tourne à notre bonheur ? Les souffrances » sont la voie du ciel. Bénissons Dieu, et ne » lui demandons qu'une grâce, celle d'ac- » complir sa sainte volonté sur nous, et de » lui rester à jamais fidèles ». *Oui*, lui répondîmes-nous, *soyons tous unis en Dieu, et pour la vie et pour la mort.*

Je passai trois semaines dans cette prison, et j'y vis encore successivement arriver plusieurs prêtres, confesseurs de la foi, à qui je tâchai, en particulier, de rendre le bon accueil que j'y avois reçu.

Nous y étions, il est vrai, mal nourris,

Digitized by Google

traités durement par le concierge, et souvent outragés par des prisonniers laïques, détenus pour différens délits; c'étoit pour nous des bénédictions. Ce qui nous étoit insupportable, c'étoit d'entendre les blasphèmes, les obscénités, les juremens, les imprécations, les cris de fureur et de désespoir qui sortoient de ces bouches impures. Ces malheureux, privés de l'appui de la religion, souffroient comme les damnés, sans mérite et sans consolation. Nous en avions une profonde compassion, nous plaignions leur sort, et nous tâchions de gagner leur confiance par les services et bienfaits qui dépendoient de nous, pour parvenir à leur inspirer de meilleurs sentimens. Nous vivions d'ailleurs entre prêtres, nous nous soulagions les uns les autres avec une tendre et religieuse affection; notre sort nous paroissoit doux, et les jours ne nous sembloient pas longs.

Mais je ne sais pour quelle cause nous fûmes tous subitement relégués dans les cachots, d'où il ne nous fut permis de sortir que deux heures le matin et autant l'après-midi, pour prendre l'air dans une cour, où le soleil pouvoit à peine plonger. J'avoue

Digitized by Google

que cette nouvelle situation me parut pénible; mais elle ne dura que huit jours, après lesquels nous fûmes conduits à Rochefort.

Avant d'arriver à cette époque, je dois vous raconter un prodige de la grâce dont j'eus le bonheur d'être l'instrument dans les prisons. Dieu y bénit souvent la charité et le zèle de ses ministres par la conversion des pécheurs et des impies; et combien se féliciteront toute l'éternité d'avoir trouvé leur salut dans un lieu où ils n'étoient entrés qu'avec le poids du crime et l'horreur de la nature! La conversion dont j'ai à vous parler, fut subite comme celle du bon larron. Deux prisonniers prévenus d'assassinat, avoient été condamnés à mort. Aussitôt qu'ils eurent entendu leur arrêt, ces malheureux s'abandonnèrent à la rage, et à toutes les fureurs du désespoir. Ils rompirent leurs fers, et dépavèrent la chambre dite *des criminels;* ils poussoient des cris qui retentissoient dans toute la prison, et menaçoient de massacrer le premier homme qui s'approcheroit d'eux. Les guichetiers et les archers n'osoient, en effet, s'en approcher, et l'on ne savoit comment on les saisiroit pour les conduire

duire au supplice. Je me trouvois dans la cour; je proposai au concierge d'aller calmer ces deux malheureux, et je fus introduit dans leur chambre. « Mes amis, leur dis-je, » je suis un prisonnier comme vous; voyez » mes fers, et reconnoissez-moi; mais je suis » prêtre, et je viens vous consoler, vous ex- » horter à faire un meilleur usage du temps » qui vous reste à vivre. Pourquoi vous li- » vrer au désespoir? Cette misérable vie » vous est-elle donc si chère, et craignez- » vous d'aller trop tôt en paradis »? Les deux condamnés restèrent immobiles en ma présence, tremblans de l'agitation où je les avois surpris, les yeux fixés sur moi, l'air du visage mêlé de divers caractères de colère et de timidité, de crainte, d'espoir et d'étonnement. « Oui, continuai-je, le sort de votre » vie est décidé, et c'est en vain que vous » voudriez résister; mais la vie éternellement » heureuse vous est assurée, le ciel vous est » ouvert, si vous profitez de vos derniers » momens ». A ces paroles, les deux condamnés tombent à genoux à mes pieds, les yeux plus fixement attachés sur moi. Interdit d'abord, attendri jusqu'aux larmes, je

bénis le Dieu des miséricordes; et plein d'une vive confiance, je m'efforçai de ranimer dans ces âmes flétries par le crime, la foi et l'espérance des biens à venir. Je leur dis sommairement, mais d'un accent pénétré, que Dieu nous a créés pour une meilleure vie que celle-ci; que la terre est un passage, et le ciel notre patrie; que la vie présente est un songe plus ou moins pénible, et la mort un réveil où nous commençons à vivre; que la mort n'est par conséquent pas tant à craindre; que les saints l'ont désirée; que les martyrs l'ont soufferte avec joie, au milieu des plus cruels supplices, et qu'elle est toujours pour nous le plus grand des biens, si nous mourons saintement; qu'heureusement cela dépend de nous; que le nombre et la gravité de nos péchés trouveront un remède assuré dans le prix du sang de Jésus-Christ répandu pour nous; que ce divin Sauveur n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs; que saint Pierre avoit eu le malheur de le renier, saint Paul de le persécuter; que le bon larron s'étoit converti sur la croix..... *Pouvons-nous donc espérer*, me dirent-ils d'une voix trem-

Digitized by Google

blante? « Oui, mes amis, leur répondis-je, » vous pouvez, vous devez tout espérer de » la bonté de Dieu; votre salut dépend de » vous. Si vous voulez sincèrement vous con- » vertir, si vous voulez profiter des grâces » du sacrement de la réconciliation, ayez » courage : la miséricorde de Dieu est infi- » nie; elle vous pardonnera, et votre sup- » plice se changera en triomphe ». *Oui, oui*, s'écrient-ils, *nous voulons nous confesser; ayez pitié de nos âmes;* et ils m'embrassoient les genoux. Plusieurs personnes avoient été témoins de ce spectacle; je m'approchai du concierge, et lui dis de prier que l'on retardât l'heure de l'exécution. Je revins aussitôt aux deux condamnés; ils se confessèrent. L'heure fatale arrivée, ils se laissèrent lier comme des agneaux. Ils me demandèrent encore à genoux ma bénédiction au sortir de la prison; je la leur donnai, je les embrassai, et leur dis : « Mes amis, n'oubliez pas vos promes- » ses, la présence de Dieu, et le bonheur qui » vous attend ». Toute la ville avoit été informée des excès de fureur auxquels ces deux malheureux s'étoient d'abord livrés, et de

Digitized by Google

la crainte qu'ils avoient inspirée; on ne revenoit pas d'étonnement, en les voyant marcher au supplice avec calme et résignation, levant les yeux au ciel, priant et demandant des prières à la multitude rassemblée. Montés sur l'échafaud, l'un s'écria : *Soyez fidèles à la religion ; c'est pour l'avoir oubliée, que j'ai commis le crime qui me conduit à la mort ;* l'autre : *Nous devons notre salut à un prêtre : Dieu vous conserve les ministres de la religion.*

Cet événement fit une grande sensation dans la ville et les environs. Les gens de bien en bénirent Dieu ; les impies eux-mêmes rendirent hommage à la puissance de la religion. On voulut profiter de cette heureuse disposition des esprits pour demander l'élargissement des prêtres détenus; on en fit la pétition au département, dans un grand concours de fidèles; elle fut rejetée, sur le motif que la loi s'y opposoit, et il fut pris une détermination secrète de nous déporter aussitôt.

Le lendemain de grand matin, l'on nous fit partir, au nombre de douze, sur deux chariots, placés deux à deux de front, liés

Digitized by Google

les bras derrière les reins. Notre bon vieillard lui-même fut du nombre, malgré les ordres qui exemptent les sexagénaires de la déportation. L'aurore commençoit à poindre; il tomboit de la pluie, et un vent froid souffloit. Un piquet de gendarmes entouroit les chariots. Plusieurs personnes nous regardoient tristement de leurs fenêtres. Une dame, qui ne vit que pour les bonnes œuvres, nous apporta un secours en argent, qu'elle remit à notre vieillard, en nous disant, les larmes aux yeux : *Respectables prêtres, Dieu vous protége, et vous ramène un jour! priez pour nous.* Nous lui répondîmes par des souhaits de bénédictions. Nous voyageâmes trois jours avec des souffrances de toute espèce, et nous arrivâmes dans une ville du département voisin. Nous ne nous attendions pas à y être moins maltraités que dans le nôtre; mais nous fûmes heureusement trompés. Bénissez, avec nous, la divine Providence, qui vient au secours des siens. Quelque long que dût être notre voyage, nous en avions déjà fait le trajet le plus pénible; et il nous étoit réservé de voir accroître notre

soulagement et nos consolations, à mesure que nous nous éloignions de la contrée qui étoit la plus chère à nos cœurs.

A peine arrivés à la prison, nous y fûmes visités par deux femmes respectables, qui nous montrèrent, non la simple sensibilité d'une compassion humaine, mais le vif intérêt de la charité chrétienne et du zèle religieux; nous étions mouillés et saisis de froid: elles nous firent faire un grand feu; elles s'informèrent de nos besoins avec la plus affectueuse sollicitude, nous pressèrent d'accepter quelques secours pécuniaires, nous promirent de nous revoir, si nous devions séjourner en cette prison, et nous annoncèrent qu'elles nous enverroient à dîner. Les expressions nous manquoient pour leur marquer notre reconnoissance. *Dignes confesseurs de la foi*, nous répondirent-elles, *c'est pour nous conserver la religion, que vous êtes dans les fers; vous nous soutenez par votre courage; vous intéressez le ciel en notre faveur par vos vertus et vos souffrances; vous êtes nos pères spirituels, les images de Jésus-Christ persécuté et souffrant pour nous..... Ah!*

Digitized by Google

c'est à nous à vous marquer notre reconnoissance, notre respect.... et pouvons-nous le faire assez? Elles nous quittèrent les larmes aux yeux, et nous laissèrent dans un saisissement d'admiration, de reconnoissance, d'attendrissement religieux, que je ne saurois vous exprimer. *Quels anges*, nous dîmes-nous les uns aux autres, *Dieu nous a envoyés pour nous visiter dans nos prisons! Que la foi donne aux âmes d'élévation et de grandeur! Quelle différence entre ces religieuses dames, et les femmes mondaines dans qui l'impiété semble avoir flétri le germe même de la sensibilité si naturelle et si honorable pour leur sexe!*

Quelques heures après, nous fûmes encore visités par deux zélés catholiques. Après nous avoir marqué, avec affection, l'intérêt qu'ils prenoient à notre sort, ils gémirent avec nous sur les maux de l'Eglise; ils nous demandèrent des nouvelles de l'état de la religion dans notre département, et parurent étonnés du degré de persécution qui s'y exerçoit encore contre ses ministres. « Dans notre département, nous dirent-ils, » les prêtres ne font pas de fonctions publi-

Digitized by Google

» ques depuis la journée de fructidor, mais » ils exercent le culte en des lieux privés et » assez spacieux ; ils y font l'instruction et » administrent les sacremens ; ils visitent les » fidèles dans les maisons, et sont partout » accueillis avec joie et reconnoissance. » Grâces à Dieu, nous ne manquons point de » secours ; nous avons des prêtres dans la » plupart des paroisses, et il n'y a guère » contre eux de dénonciations, ou de recher- » ches ». — Vous habitez, leur répondîmes-nous, une terre de bénédictions. « Le peu- » ple, à la vérité, n'est pas mauvais chez » nous ; il reste généralement attaché à la » religion, et les hommes même qui ont » le malheur d'en méconnoître la vérité et » d'en rejeter les bienfaits, ne voudroient » pas que l'on persécutât les ministres. Mais » le démon de la persécution transporte en- » core une certaine classe d'hommes qui ne » cessent d'exciter les gendarmes et les sol- » dats à la poursuite des prêtres, et de pro- » voquer les administrateurs à l'exécution » de ce qu'ils appellent la loi. Cette préten- » due loi, nous répliquèrent-ils, n'est plus » regardée chez nous que comme un reste

Digitized by Google

» de la tyrannie de Robespierre. Il n'y a » pas un honnête homme qui ne convienne » de l'innocence des prêtres, et qui n'en dé- » teste la persécution; le peuple en a une » extrême horreur, et quel que soit l'esprit » des administrations, on y repousse les » provocateurs de la persécution, et l'on y » respecte généralement l'humanité, la jus- » tice et le vœu du peuple. Nous savons que » le même esprit de modération gagne les » administrations de divers autres départe- » mens; nous espérons que Dieu donnera » enfin la paix à son église, et qu'il lui ren- » dra les dignes ministres que nous voyons » aujourd'hui dans les fers ». Nous partîmes de cette ville le lendemain.

Je ne vous continuerai pas le récit de notre voyage : les détails en seroient trop longs. De la ville où nous fûmes si bien accueillis, il nous restoit encore plus de cent vingt lieues de route pour arriver à notre destination. Nous eûmes, sans doute, diverses peines à supporter durant ce long trajet : toujours enchaînés, exposés aux injures de l'air dans une saison rigoureuse, conduits souvent par une troupe impie et

Digitized by Google

insolente, assaillis en quelques lieux d'outrages et de mauvais traitemens, déposés chaque nuit en de nouvelles prisons.... Il ne nous manqua pas d'occasions de partager les humiliations et les souffrances de notre divin maître. Mais par combien de consolations il plut au Seigneur d'adoucir nos maux, et d'alléger le poids de nos chaînes; je ne parle pas des doux effets de la grâce qui soutient, encourage et remplit de son onction les âmes souffrantes : Dieu nous les fit éprouver dans sa grande bonté; je ne parle pas des sujets extérieurs de consolation que nous avons trouvés dans l'attachement des fidèles à la religion, et dans leur charité pour les confesseurs de la foi.

Presque partout nous reçûmes, sur notre route, de la part du bon peuple des campagnes, des marques d'une compassion religieuse, des acclamations de souhaits et de bénédictions, même des offres de secours. Dans les villes, si quelquefois des hommes égarés ont insulté à nos chaînes, des gens de bien, en plus grand nombre, des membres même d'administrations, nous ont paru les honorer. Des fidèles sont venus nous visiter

Digitized by Google

dans les prisons, nous ont apporté des secours, et nous ont marqué un religieux dévouement. Ils prolongeoient leurs visites le plus long-temps qu'ils pouvoient; ils s'entretenoient avec nous des intérêts de la religion; ils nous parloient du nombre des martyrs qu'ils avoient vu couronner, de la multitude des confesseurs de la foi qui avoient résisté aux violens orages de la persécution, des conversions qui s'étoient opérées, du nombre et de la situation des ministres qui leur restoient, enfin de l'état général de la religion dans leur contrée. Réjouissez-vous-en dans le Seigneur, mes frères, le résultat de ces rapports étoit infiniment consolant. Ces fervens chrétiens vouloient ensuite nous encourager, nous flatter de la douce espérance du retour dans nos églises; ils nous disoient que la Providence nous faisoit parcourir la France pour la gloire de la religion, pour réveiller et encourager la foi, pour apprendre aux fidèles ce qu'ils doivent à Dieu, et aux impies leur impuissance sur l'âme des justes; ils nous marquèrent une vénération dont nous étions humiliés, et souvent ils se prosternoient à nos pieds, pour

Digitized by Google

demander notre bénédiction. Soyez loué, ô mon Dieu, de la foi et de la charité de ces vrais chrétiens qui, dans un temps de perversion et de scandales, nous représentoient si vivement les chrétiens de la primitive église.

Je ne vous cacherai pas cependant que, dans plusieurs des contrées que nous avons parcourues, il y a une grande disette de prêtres, et que dans d'autres le pauvre peuple est séduit par des ministres d'erreur. Quelles actions de grâces vous avez à rendre à Dieu de vous avoir ménagé dans sa miséricorde le secours d'un si grand nombre de prêtres fidèles! Mais pensez aussi que ce sont des grâces dont vous aurez un terrible compte à rendre à sa justice, si vous n'en retirez pas des fruits de salut.

Enfin, après cinq semaines, tant de route que de séjour, nous sommes arrivés à Rochefort.

Cette ville, à deux lieues de l'Océan, est peu commerçante, et d'une foible population. Des marais voisins en rendent l'air insalubre, et il y règne, surtout dans les mois d'août et de septembre, des fièvres opiniâtres

Digitized by Google

et dangereuses. C'est ici qu'en 1794, une multitude de prêtres souffrirent un long et cruel martyre. Ils étoient sur deux vaisseaux dans la rade du port, au nombre d'environ neuf cents. Six cents y périrent d'une mort lente. Ceux qui survécurent furent débarqués, quelques mois après la chute de Robespierre; mais ils avoient le sang en dissolution, et ils moururent presque tous peu de temps après. Nous ne sommes pas embarqués, mais dispersés dans les prisons et dans l'ancien hôpital *de la Charité*, au nombre d'environ cent quatre-vingt-dix prêtres, et plusieurs laïques, tant hommes que femmes, destinés aussi à la déportation dans les îles. Je suis à l'hôpital avec mes compagnons de voyage, et cent vingt autres prêtres. Nous y sommes assez bien nourris, et traités avec humanité. Il y a d'ailleurs ici, comme dans les principaux endroits où nous avons séjourné sur notre route, des personnes pieuses, qui nous procurent les soulagemens qui sont en leur pouvoir. Leurs ressources sont bien affoiblies par la multitude des besoins auxquels elles ont pourvu dans une ville où il y a toujours eu, depuis le

Digitized by Google

commencement de la révolution, un si grand nombre de prisonniers ; mais leur charité bénie du ciel trouve toujours des secours pour les prisonniers les plus nécessiteux.

Nous n'avons pas la consolation de célébrer le saint sacrifice, ni de participer à la sainte eucharistie. Pour y suppléer, nous nous réunissons chaque matin ; l'un d'entre nous récite, à haute voix, l'ordinaire de la messe, et nous nous unissons d'intention au souverain pontife, aux évêques, et aux prêtres qui célèbrent dans la catholicité. — Nous faisons une longue pause au *Memento* des vivans, pour y exposer à Dieu, avec les nécessités générales de l'église, les besoins particuliers de nos diocèses et de nos paroisses. C'est surtout en ce moment, mes très-chers frères, que mon cœur s'attendrit sur vous, que je vous vois tous présens, famille par famille, personne par personne, que je vous embrasse tous dans le sein de la charité, que je vous présente tous au Seigneur, et que je m'offre avec l'hostie sainte en victime pour vous.

Digitized by Google

Plusieurs prêtres ont eu le bonheur d'apporter ici leur bréviaire ; c'est pour nous la plus douce consolation de réciter l'office, et d'implorer, en commun, la miséricorde de Dieu sur son Eglise. Nous passons le reste de la journée en méditations, en lectures de piété, en entretiens spirituels, et nous nous encourageons les uns les autres à supporter nos peines présentes, et à attendre avec confiance le sort qui nous est réservé.

Nous ignorons quelle est notre dernière destinée. Serons-nous embarqués pour des îles sauvages? périrons-nous dans la mer? finirons-nous nos jours dans les prisons, ou serons-nous délivrés pour être rendus à l'Eglise.....? Dieu seul le sait, il l'a réglé dans la sagesse de ses conseils : quels que soient ses décrets, nous les adorons, nous les bénissons, nous en attendons l'exécution avec résignation, et même avec joie. La vie n'est que de quelques momens, et l'éternité n'a point de fin. Quand on a le bonheur de souffrir et de mourir pour la cause de Dieu, que les souffrances sont courtes! que la mort, même la plus effrayante

Digitized by Google

pour la nature, a de douceurs et d'attraits ! Est-on jamais plus assuré d'être glorifié avec Jésus-Christ, que lorsqu'on souffre et que l'on meurt pour lui ?

RELATION

Digitized by Google

RELATION

De la fin glorieuse de dom BONAVENTURE FROMENT, *religieux de l'ordre de Saint-Bruno, condamné à mort pour la cause de la foi, dans la ville de Nismes, le 21 avril* 1794.

DOM BONAVENTURE FROMENT, religieux de l'ordre de Saint-Bruno, joignoit à l'esprit de méditation et de recueillement inséparable de la vie cénobitique, tout le zèle de la religion et des mœurs qui distinguent un vrai ministre de Jésus-Christ. C'est au moment où l'Eglise de Nismes se vit privée de tout secours spirituel par l'exil, l'emprisonnement ou la mort de ses anciens pasteurs, qu'il crut se devoir tout entier aux fonctions du sacerdoce.

Le talent qui dominoit en lui, étoit celui de la persuasion. Les âmes ne résistoient point à l'impression de ses discours, et surtout à celle de ses exemples. Il parloit de Dieu, de son royaume, de ses mystères

Digitized by Google

avec une abondance de cœur supérieure à toute éloquence humaine, et les conversions qu'il opéroit étoient nombreuses.

Un tel homme devoit exciter toute la fureur des impies. Depuis long-temps on cherchoit à se saisir de sa personne. Mais aidé du secours et de la vigilance d'une de ses sœurs, madame Françoise-Magdeleine Froment, religieuse au couvent de la Visitation d'Avignon, il s'étoit soustrait à toute la surveillance des persécuteurs.

C'est dans la maison d'un jardinier qu'il avoit fini par fixer sa demeure habituelle. Ce jardinier, homme sensible, chrétien fidèle, lui rendoit tous les services d'une hospitalité généreuse, compatissante, dévouée. La sœur de dom Froment ne logeoit pas sous le même toit; mais souvent elle venoit y visiter son frère. C'est d'elle-même que nous tenons les principaux traits de cette relation. Elle les a consignés dans une lettre écrite à un religieux Chartreux, qui depuis le 9 thermidor s'occupoit à recueillir les faits mémorables de ceux de son ordre. Ce qui nous a paru le plus digne de mériter à la lettre de cette vierge de Jésus-Christ une

Digitized by Google

juste confiance, c'est le silence qu'elle garde sur son propre compte, toutes les fois que l'occasion de se montrer se présenteroit naturellement ; comme lorsqu'il s'agit de son interrogatoire particulier devant le comité révolutionnaire, dont elle ne dit mot. C'est là le caractère propre de l'humilité chrétienne. Partout où on le trouve, on est sûr aussi de trouver la vérité.

Dom Froment célébra la sainte messe la veille de son arrestation, avec une piété qui sembloit se surpasser elle-même. Son action de grâces se prolongea jusqu'à midi. Le jardinier qui lui servoit de clerc, et qui le vit pendant et après la messe dans un état de contemplation et d'extase, tenant, à ses yeux, du prodige, s'en émut jusqu'aux larmes. Il en conclut que le saint religieux étoit au moment de son dernier sacrifice.

Son dîner ne fut qu'une simple réfection, pendant laquelle son entretien n'eut d'autre objet que le bonheur de ceux qui meurent pour la cause de Jésus-Christ.

Edifié, ravi de la sublimité de ses paroles, le jardinier lui dit : « En vérité, mon véné» rable père, je crois que vous monteriez

Digitized by Google

» plus volontiers à l'échafaud, pour y sacri-
» fier votre corps à Jésus-Christ, que vous
» ne vous mettez à table pour nourrir ce
» même corps. De plus, j'ignore si vous
» n'irez pas vous livrer à vos bourreaux ».
— Non, répondit le saint religieux, je ne
ferai rien pour hâter en ma faveur un tel
sacrifice, parce qu'il faut toujours se mé-
fier de sa propre foiblesse; « mais, ajouta-
» t-il en souriant, si sans avance de ma part
» on venoit m'arrêter, mon sort ne seroit-il
» pas digne d'envie »?

La sœur de dom Froment vint le sur-
prendre dans cette conversation. « Tu en-
» tres, ma sœur, fort à propos, lui dit-il,
» nous traitons un sujet qui doit ranimer ton
» zèle ». — « J'en suis sûre, dit celle-ci,
» vous vous entretenez d'arrestation, de
» prison et de mort, c'est-à-dire, de tout ce
» qui peut nous affliger ». — « Femme de peu
» de foi, reprit le bienheureux confesseur, tu
» serois donc, en vérité, très-affligée, si tu
» comptois un de tes frères au nombre des
» martyrs de Jésus-Christ »? Et, portant la
main à son cou : « Vois-tu, ma sœur, con-
» tinua-t-il, un seul coup là, et à l'heure

Digitized by Google

» même en paradis » ! A ce geste, la timide sœur frissonna, les larmes lui vinrent aux yeux. « Rassure-toi, poursuivit dom Fro- » ment, je suis loin de mériter un tel genre » de mort; et toi-même, te reconnois-tu di- » gne d'avoir un frère martyr » ? Madame Froment resta trois heures environ avec son frère, qui lui fit entendre le langage de la spiritualité la plus parfaite, surtout en ce qui concerne la soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans les divers événemens de la vie.

Cette pieuse sœur sembloit pressentir ce qui devoit arriver le lendemain. Elle ne pouvoit obéir à la voix de son frère, qui l'avoit déjà plusieurs fois invitée de lui laisser le loisir de vaquer à ses prières.

Lorsqu'elle s'éloigna, dom Froment lui fit promettre de communier le lendemain à son intention, et un peu de bonne heure. Sa sœur en a conclu depuis que le ciel l'avoit apparemment instruit de son arrestation, car c'est à l'heure même qu'elle s'unissoit, en son nom, au saint des saints, dans le sacrement de l'eucharistie, que les satellites mettoient la main sur sa personne.

Digitized by Google

C'est une demoiselle du voisinage qui vint l'annoncer à madame Froment, et d'une manière bien cruelle. « Vous m'avez » caché, lui dit-elle, la demeure de votre » frère, mais je sais enfin de ses nouvelles; » je puis vous en donner. Vous n'avez qu'à » mettre le pied dans la rue, vous le verrez » au milieu des gendarmes qui le traînent » en prison ».

Cette demoiselle n'achevoit pas ces mots, qui furent un coup de foudre pour madame Froment, que les mêmes gendarmes vinrent saisir cette vierge de J. C., et la conduisirent, comme suspecte, dans l'église des Jésuites, où quatre à cinq cents personnes avoient été renfermées le même jour. Elle ne se doutoit point d'y rencontrer son frère, qu'elle supposoit être dans une autre prison. Triste de cette pensée, fatiguée du flux et du reflux des détenus qui se heurtoient involontairement les uns les autres, elle étoit près de se trouver mal, lorsqu'elle découvrit à ses côtés plusieurs marchés de bois qui lui servirent d'asile. C'est là que dom Froment s'offrit soudain à ses regards. « Ah! mon frère, s'écria-t-elle, » je vous vois donc encore une fois ». Ce

cri fut si tendre, si perçant, qu'il eût ébranlé le courage de dom Froment, si la foi de ce saint religieux avoit pu fléchir devant les circonstances. Il se remit à l'instant du trouble qu'il éprouvoit, leva les yeux au ciel, et après s'être rassuré dans ses immortelles espérances: « Ma sœur, dit-il, qu'est » devenue votre foi? Cessez, je vous en con» jure, cessez de verser des larmes indi» gnes d'une chrétienne. Ne savez-vous pas » qu'à pareil jour (le jeudi saint), votre » divin maître a été conduit devant les tri» bunaux? Quoi donc, s'il nous a tant aimés » qu'il ait voulu nous rendre conformes à » lui dans sa passion, devons-nous, ô ma » sœur, nous récrier contre ce témoignage » de son infinie miséricorde? Certes, nous » ne méritions, ni toi, ni moi, cette grâce » des grâces. Unissons-nous, ô ma sœur, » pour l'en remercier en commun ». Après avoir dit ces mots, il se recueillit quelques instans en lui-même.

Madame Froment voulut savoir comment son frère avoit été pris: « J'étois à faire ma » méditation, répondit-il; le jardinier entre » tout épouvanté dans ma chambre. — Mon-

» sieur, on fait des visites très-rigoureuses.
» Nous sommes perdus. — Ne vous troublez
» pas, lui ai-je dit, je vais sortir. — Dieu
» vous en préserve, a-t-il repris, vous se-
» riez arrêté à la porte. — Que faut-il donc
» que je fasse? — Vous habiller en jardi-
» nier, et vous ferez semblant de bêcher la
» terre. — Non, je ne saurois le faire;
» j'aime mieux sortir. — Il ne l'a pas voulu
» permettre pour le moment; mais il m'a
» donné la clef d'une porte qui est au fond
» du jardin, ajoutant qu'il m'avertiroit d'un
» signe, dans le cas où les gendarmes en-
» trant chez lui, ma fuite deviendroit né-
» cessaire. — J'ai suivi son conseil; et, des-
» cendu dans le jardin, je me suis mis tran-
» quillement au pied d'un arbre, pour y
» réciter mon office ». J'allois le terminer, lorsque j'ai vu des gendarmes pénétrer dans le jardin, et des hommes d'une maison voisine leur faire signe que j'étois sous l'arbre. Dès lors il me paroissoit inutile de tenter une sortie; mais la pensée que mes généreux hôtes seroient peut-être compromis si j'étois arrêté dans ce même lieu, m'a fait courir vers la porte dont j'avois en main la clef. Je

Digitized by Google

l'ai ouverte sans être aperçu; mais à deux pas de distance, je suis tombé dans un peloton de gardes nationaux. « A leur qui vive, » j'ai répondu : *Froment.* — Pourquoi, m'ont-» ils dit, ne pas changer un nom aussi ca-» pable de réveiller, à ton égard, l'animad-» version des lois? J'ai répondu : Mon nom » ne me déshonore point; Dieu me fasse la » grâce de ne pas le déshonorer moi-même. » Puis ils m'ont demandé si j'étois prêtre. » — Oui, je le suis ». — Ils ont ajouté : Pourquoi nous l'avouer ? En gardant le silence sur ton état, tu nous empêchois de te perdre. — Je leur ai dit : Ma réponse du moins ne sauroit perdre mon âme. L'un de ces gardes me regardoit avec un air pénétré de respect. Il a dit aux autres : Croyez-moi, ne trempons point nos mains dans le sang de ce prêtre, nous les en retirerions pleines d'opprobre. Rendons-lui sa liberté. Ce n'est pas sans peine que cet homme, craignant Dieu, est venu à bout de persuader ses camarades. Il a fini par y réussir. — « Allez-vous-en, » m'ont ils dit, sauvez-vous, doublez le pas; » car il vous seroit autrement impossible de » n'être pas arrêté de nouveau par une autre

Digitized by Google

» patrouille. J'ai remercié de mon mieux ces
» braves gens, et quoique l'idée de me sau-
» ver ne me sourît point, je n'ai pas laissé
» de le tenter, pour ne pas rejeter leurs
» vœux, ni contrarier les desseins de la
» Providence. — Mais en vain ai-je préci-
» pité ma course; je n'ai pas tardé à ren-
» contrer plusieurs soldats qui m'ont aussi-
» tôt environné. Mêmes demandes que
» les premiers, mêmes réponses de ma part.
» Ceux-ci se jettent sur moi comme des
» bêtes féroces. Ils poussent des hurlemens
» de joie plutôt que des cris. Ils me traî-
» nent après eux comme s'ils alloient m'im-
» moler sur leurs pas. Enfin, ils ne m'accor-
» dent un peu plus de liberté dans la marche,
» que pour accélérer mon arrivée dans ces
» lieux ».

Dom Froment ajouta : « Je dois t'avouer,
» ma bonne sœur, qu'au moment où l'on a
» mis la main sur moi, j'ai ressenti le plus
» grand bouleversement dans tout mon être.
» Je ne saurois t'exprimer ce genre de dou-
» leur. Il est affreux à la nature; mais deux
» secondes ont suffi pour me remettre. Je
» suis à présent aussi tranquille dans mon

Digitized by Google

» âme que si j'étois à l'autel pour y célébrer » les saints mystères ».

La sœur de dom Froment n'avoit pas écouté ce récit sans en être plus d'une fois émue, troublée jusqu'aux larmes. Comme son frère la vit derechef pâlir : « Ma sœur, » lui dit-il, je ne te reconnois plus à cette » crainte pusillanime. Vierge de Jésus-» Christ, où est ton courage ? Dieu n'est-il » pas l'être souverainement bon ? Il est de » foi qu'il ne nous tentera pas au-dessus de » nos forces ». Dom Froment, par ce peu de paroles, remit entièrement l'esprit de sa sœur, et la soumit sans retour à la volonté suprême.

Dom Froment fut appelé vers les onze heures pour comparoître devant le comité révolutionnaire. Toutes ses réponses honorèrent le sacerdoce de Jésus-Christ. On lui demanda s'il avoit prêté le serment : la réponse fut négative ; d'ailleurs la loi ne le concernoit pas. Il n'étoit point fonctionnaire public. On l'interrogea sur l'exercice de ses fonctions sacerdotales. « As-tu fait les fonc-» tions de prêtre » ? — « Oui, je les ai faites,

» et je serois encore prêt à les faire, si j'en » avois la liberté ».

Cette fermeté d'âme lui valut le titre de fanatique au premier chef. Il fut conduit comme tel à la prison du Palais, où, par un dessein spécial du ciel, ainsi que je le remarquerai bientôt, le geôlier refusa de le recevoir, alléguant que tous les autres prêtres étoient renfermés dans le fort, et que celui-ci devoit aller joindre ses confrères. On l'emmena donc au fort, où, parmi beaucoup d'autres prêtres confesseurs de la foi, quelques religieux de son ordre se trouvoient aussi détenus. L'un d'eux, en le voyant entrer dans sa chambre, en fut si fort attendri, qu'il ne put lui rendre les expressions de sa sensibilité. Dom Froment, sans rien perdre de sa gaieté naturelle, lui reprocha, d'une manière tout aimable, cet excès d'attendrissement. « Eh! quel homme êtes-vous, lui » dit-il; ne savez-vous pas (en faisant al- » lusion à son nom) qu'il faut que le fro- » ment soit moulu pour remplir sa des- » tinée » ?

Notre généreux disciple de saint Bruno resta libre dans le fort jusqu'à six heures

Digitized by Google

du soir. Il étoit vivement inquiet sur le compte de sa sœur, lorsqu'il la vit amener prisonnière. « Ma sœur, lui dit-il (après avoir connu son interrogatoire et ses réponses), c'est ici le plus beau jour de notre » vie, puisque nous avons eu le bonheur de » confesser notre foi. Nous serions des monstres » d'ingratitude, si nous n'en témoignions à Dieu toute notre reconnoissance ». Il continuoit ce doux entretien, lorsque le geôlier vint le prendre pour le mettre sous le verrou, dans un cachot où six malheureux proscrits gémissoient enfermés.

Ce fut, comme je l'ai dit plus haut, par un trait de la divine miséricorde, que dom Froment fut conduit dans le fort. En effet, un de ces six malheureux, qui depuis deux ans étoit traîné de cachots en cachots, ne cessoit pas d'attendre l'arrivée d'un ministre de Jésus-Christ. A la vue de ce vénérable religieux, il se jette à son cou, et lui dit à l'oreille, en l'embrassant : « Oh ! mon » père, que les miséricordes de Dieu sont » grandes ! Depuis deux ans je ne cesse de » lui demander avec ardeur la grâce qu'il » me fait aujourd'hui. Souvenez-vous que

» c'est pour moi qu'il vous a conduit dans » ce cachot. Mais soyons toutefois pru- » dens; car il en est un des six dont nous » avons de justes motifs de nous défier ». — « Ayez confiance, Monsieur, lui répon- » dit dom Froment; si Dieu m'a réellement » conduit ici pour votre salut, il saura bien » nous en faciliter les moyens et la fin. Ayez » confiance en lui ».

En effet, le lendemain les autres cinq prisonniers sollicitèrent vivement auprès du geôlier la permission de respirer l'air dans la cour, une heure dans la journée. Ils représentèrent que leur cachot étoit d'une infection d'autant plus intolérable, que les latrines qui s'y trouvoient étant remplies, tout ce qu'on y ajoutoit d'ordures versoit dans l'intérieur même du cachot. Le geôlier les refusa d'abord avec dureté. Il accusa dom Froment d'être l'auteur de cette demande, et le menaça de tout son courroux. Mais un autre religieux de l'ordre de Saint-Bruno, prisonnier dans le fort, ayant eu connoissance de ce refus inhumain et de ces menaces, vint à bout d'appaiser le geôlier, et il obtint de plus la grâce que de-

Digitized by Google

mandoient ces infortunés détenus. Il espéroit que dom Froment y seroit compris. Mais le geôlier fut inflexible à son égard, et en ouvrant aux autres les portes de leur cachot, il dit à ce fidèle confesseur de Jésus-Christ : « Quant à ce qui te regarde, tu » ne sortiras d'ici que pour aller à l'échaf» faud, et tu ne dois pas ignorer que le » même sort attend ton infâme sœur, qui » ne vaut pas mieux que son frère. Tu vou» drois la voir ; tu ne la verras que le jour » de son supplice et du tien ».

Cependant celui des six premiers habitans du cachot, qui vouloit se confesser, dit au geôlier : « Tu me permettras de ne pas user » cette fois de la liberté que tu nous donnes, » car je n'ai point envie d'en profiter aujour» d'hui ». Le geôlier consentit à ses vœux.

Le temps fut mis à profit par le confesseur et son pénitent. Celui-ci se jetant au pied de l'homme de Dieu, lui ouvrit en entier son âme. Sa douleur, sa contrition étoient extrêmes. La paix qui succédoit aux alarmes de sa conscience ne sauroit se décrire. Le lendemain, à la même heure, il put finir sa confession, et le jour de Pâques

il eut l'inestimable bonheur de communier en viatique. Ce religieux Chartreux, dont j'ai parlé plus haut, ayant eu ses entrées libres dans le cachot, apporta les saints mystères à dom Froment; et celui-ci, après avoir participé lui-même au corps et au sang de Jésus-Christ, y fit participer aussi son heureux pénitent.

Maintenant, ô lecteur chrétien, considérez combien les voies de Dieu sont admirables à l'égard de ses élus! Le lendemain de Pâques, où ce prisonnier qui, depuis deux ans, soupiroit en vain après la visite d'un prêtre sans avoir pu l'obtenir encore, le lendemain de ce jour où son désir le plus ardent est exaucé, le lendemain du jour si solennel, où il avoit reçu l'absolution de ses péchés et la communion eucharistique, le lendemain de ce jour, il arrive des ordres absolus de Montpellier. Il faut sur-le-champ y traduire un des prisonniers du fort. Mais lequel; au milieu d'un si grand nombre de victimes? Lequel? Un des prisonniers du cachot. Mais le cachot en renferme sept!

Le geôlier, le commissaire, les gendarmes se présentent. C'est l'homme qui venoit, la veille,

Digitized by Google

veille, de se réconcilier avec le ciel, et de s'unir sans retour à Jésus-Christ, que l'on appelle. La victime est prête pour être immolée. L'heureux pénitent est conduit à Montpellier le lundi de Pâques, et il fut mis à mort le mercredi. Lorsqu'il alloit au supplice, un zélé catholique s'approcha de lui pour lui donner quelques paroles de consolation, et l'exciter à des actes d'un repentir sincère de ses fautes, qui lui tinssent lieu de sacrement de pénitence. « Monsieur, lui dit-il, je com-» prends à votre discours que vous êtes un vrai » chrétien. Il est juste que lorsque vous voulez » me consoler, je vous console à votre tour. » Grâces immortelles en soient rendues à » Jésus-Christ, et à l'un de ses plus fidèles mi-» nistres, je suis en paix avec ma propre con-» science. J'ai trouvé dans les prisons de » Nismes un saint religieux à qui j'ai fait une » confession générale de tous mes péchés. » Ah! ce religieux, appelé dom Bonaventure » Froment, n'est pas un homme pour moi, » c'est un ange descendu du ciel. Je vais » mourir; mais je vivrois des siècles sur la » terre, que je me rappellerois toujours avec » fruit ses touchantes exhortations. J'avois

» une horreur extrême de la mort. Il me l'a » tellement ôtée, que ma plus grande crainte » est, à présent, qu'on ne révoque l'arrêt » porté contre moi. J'ai eu le bonheur de » communier de sa propre main, dimanche » passé. J'ai une joie indicible de penser » qu'aujourd'hui même je le verrai dans le » ciel, où il m'a prévenu de deux jours. » Ainsi, je l'espère de la miséricorde de » Dieu ».

Dom Froment avoit été pris le jeudi-saint, et il croyoit qu'aux termes de la loi contre les prêtres, il seroit jugé, condamné, exécuté dans les vingt-quatre heures. Mais la Providence qui avoit ses desseins, comme nous venons de le voir, mit un sursis à son jugement. Un de ses confrères, dom Jérôme Lafond, le visitoit, avons-nous dit, dans son cachot. Il fut le dernier confident de ses pensées. « Mon père, lui disoit dom Fro- » ment, prenez part à mon bonheur. Jésus- » Christ m'unit à sa passion et à ses triom- » phes. Il est vrai que ma joie est mêlée de » tristesse. L'état dans lequel je laisse ma » mère et ma sœur m'accable. Hélas ! elles » auront beaucoup à souffrir à cause de moi.

Digitized by Google

» Mais en les mettant sous la sauvegarde » du bon Dieu, je les confie aux soins du » plus tendre des pères. Voilà le sujet de » mon inaltérable confiance ».

Dom Froment voulut ensuite se tenir prêt à comparoître devant le tribunal, et il exigea de son confrère qu'il le prévînt de l'heure et du moment où l'appel devoit avoir lieu. Malgré la pureté habituelle de son âme, cet humble religieux exigea de plus que dom Lafond se trouvât sur son passage, à côté d'une porte de sortie, pour lui donner une dernière absolution. Ce qui arriva selon ses désirs.

C'est le jour même de Pâques, sur les deux heures, après qu'il eut reçu Jésus-Christ des mains de dom Lafond, et qu'il eut donné lui-même la communion à cet heureux pénitent dont nous avons décrit la mort, qu'il fut conduit à la prison du Palais. Il y renouvela sa confession entre les mains d'un respectable prêtre, son ancien condisciple, et lui-même passa une grande partie de la nuit à confesser des prisonniers. M. Domergue, de Beaucaire, qui mourut à l'hôpital, étoit de ce nombre. Ce détenu ne se lassoit

pas, au lit même de la mort, de parler de la sainteté de dom Froment, et des services immortels qu'il lui avoit rendus dans une seule nuit.

Cette nuit précieuse devoit être suivie pour dom Froment, du grand jour de son immolation. Ce vénérable prêtre, jadis son ancien condisciple, maintenant son émule dans les fers, l'aborda dès le lundi matin : « N'avez-» vous plus rien, lui dit-il, qui gêne votre » conscience? Hâtez-vous, les momens sont » courts. J'entends qu'on va, dans le jour, » vous mener au tribunal ». Ces paroles atterrèrent l'humble religieux. Il resta demi-heure dans une sorte de stupeur qui ne lui permit pas d'articuler seulement le moindre mot. Une sueur abondante couvroit son visage; ses gestes exprimoient le plus grand des combats. C'est donc ainsi, divin Sauveur des hommes, qu'ayant éprouvé vous-même le sentiment de la douleur, et tout l'effroi que peut occasionner à notre nature la vue du supplice, vous n'en exemptez pas ceux de vos élus que vous appelez à vous par les voies sanglantes de votre passion. Mais votre miséricorde veille sur l'excès de leurs souf-

Digitized by Google

frances; et si d'un côté vous ne permettez pas qu'ils soient exempts des maux que vous avez soufferts, de l'autre vous savez empêcher que ces maux ne les surmontent.

Après une demi-heure de semblables tourmens, le bienheureux confesseur revint à lui-même. Le calme fut rendu à son âme. « Ah ! mon cher ami, dit-il à son ancien » condisciple, en se jetant dans ses bras » pour lui faire ses derniers adieux, quel » moment vient de s'écouler pour moi ! Je ne » saurois vous dire ce que j'ai souffert, si » ce n'est que toutes les paroles de l'homme » seroient impuissantes pour vous en donner » la plus légère idée. Mais enfin le calme, » grâces au ciel, a succédé à la tempête. Je » me sens comme renaître de nouveau. Par» donnez-moi la crainte que je vous ai ins» pirée, et soyez désormais tranquille sur » mon compte. Je meurs content, et très» content, et je serois bien fâché de ne pas » mourir ».

Dom Froment fut conduit, sur les dix heures, au tribunal, où il parut avec la modestie et la sainte assurance des premiers martyrs. Il fut interrogé par le trop fameux

Digitized by Google

Giret, prêtre apostat. Après les premières questions d'usage sur le nom, l'état et la profession, le juge lui demanda s'il avoit fait ses fonctions de prêtre?

Il répondit : Oui, par la grâce de Dieu, j'ai eu ce bonheur.

Le juge. Y a-t-il long-temps?

Dom Froment. Hier soir encore.

Le juge. Quelles fonctions as-tu fait?

Dom Froment. J'ai confessé, j'ai baptisé, j'ai donné la bénédiction nuptiale, j'ai administré les sacremens; j'ai été assez heureux pour pouvoir célébrer tous les jours la sainte messe. J'ai enfin exercé toutes les fonctions de mon ministère.

Le juge. Il faut que tu nous nommes ceux que tu as mariés et administrés, et dans quel endroit tu as fait tes ridicules fonctions.

Dom Froment. Je ne suis point un délateur.

Le juge. Ne savois-tu pas, malheureux, que tu ne pouvois remplir un ministère qui t'est défendu sous peine de mort?

Alors un des autres juges dit à Giret : « Quand il a agi de la sorte, il ignoroit

» l'existence de la loi qui le lui défendoit. » Et d'ailleurs vous voyez, par ses réponses, » qu'il a l'esprit aliéné. Il est dans une en» tière démence ».

Ce juge, dit-on, vouloit le sauver. Mais, soit que son dessein fût tel, ou que son langage ne fût qu'une simple ironie, dom Froment n'eut garde de s'en prévaloir; car Giret continuant à l'interroger :

Le juge Giret. Connoissois-tu la loi qui te défendoit, sous peine de mort, d'exercer ton ministère de prêtre?

Dom Froment. Je connoissois la loi des hommes; mais j'ai dû préférer d'obéir, avant tout, à celle de mon Dieu. Ne croyez pas, d'ailleurs, que je sois en démence. Vous devez juger à mon air de la tranquillité de mon esprit. Je suis prêt, au surplus, de vous réitérer les mêmes aveux. Oui, j'ai à présent la douce satisfaction de ne m'être point épargné moi-même, ni le jour ni la nuit, pour exercer les œuvres du saint ministère qui m'avoit été confié.

Giret se levant alors avec fureur de son siége : « Qu'on fasse sortir, dit-il, ce monstre » de fanatisme de l'enceinte du tribunal. Il

» est digne de mort. Dans cinq minutes je » lui lirai sa sentence. Nous verrons, en ce » moment, si son prétendu courage ne l'a- » bandonnera point ». Le juge fut obéi. Dom Froment fut reconduit à la prison du Palais.

Plusieurs catholiques fidèles l'accompagnèrent dans le trajet, et se montroient jaloux, soit de lui présenter quelque nourriture, soit de l'entretenir un dernier instant. Il leur fit agréer ses remercîmens, et il pria qu'on le laissât seul se recueillir avec Jésus-Christ, et lui consacrer en paix ses dernières pensées mortelles.

Au bout de quelques minutes on vint l'appeler pour lui communiquer sa sentence. Il en écouta la lecture d'un air si respectueux, si soumis et si modeste, qu'il arracha des larmes à tous les spectateurs, et les ravit d'admiration.

Après la sentence lue, dom Froment fit signe qu'il auroit quelque chose à dire. Giret lui dit de parler. C'est à lui-même qu'il adressa la parole : « Ministre de Jésus-Christ, » lui dit-il, quelle place occupez-vous là? » Ne craignez-vous pas que tant de sang in-

Digitized by Google

» nocent que vous faites verser ne retombe » à la fin sur vous »?

Giret l'interrompant à ces mots : « Fana- » tique, tu veux donc encore nous fanatiser » jusque dans ces lieux »?

« Je dois exercer mon ministère, reprit » dom Froment, tant que j'en ai la liberté. » Recevez mes actions de grâce pour le ju- » gement de mort que vous venez de porter » contre moi. C'est une grande miséricorde » que je n'aurois jamais osé demander à » Dieu : c'est par votre canal qu'il me l'ac- » corde, tout indigne que j'en suis. Je vous » en remercie de toute mon âme ». Puis il ajouta : « Mais vous, quel contraste? vous » étiez, par état, destiné à vous abreu- » ver tous les jours au saint autel, du » sang de l'agneau sans tache, et aujour- » d'hui, par le plus déplorable renversement, » tout le sang humain que vous faites verser » n'est pas capable d'étancher votre soif, il » ne fait au contraire que l'irriter ».

Giret ne pouvant, sans frémir, entendre ce discours, se retiroit la rage dans le cœur. Dom Froment lui fit entendre ces dernières paroles : « Sachez que vous mourrez bientôt,

Digitized by Google

» et d'une mort qui vous rendra l'horreur et » l'exécration du peuple ».

Le généreux confesseur de Jésus-Christ fut aussitôt conduit dans la chapelle du palais, où après s'être mis d'abord à genoux, il eut le temps d'acquitter envers Dieu le tribut des prières ecclésiastiques du jour. Il récita debout tout son office, se remit à genoux, et ne se releva plus jusqu'au moment de l'exécution, c'est-à-dire, qu'il fut encore deux heures et demie dans le recueillement, la méditation ou la prière.

Dès qu'il entendit battre la caisse, il comprit qu'on venoit le chercher : il se leva, et s'ôta lui-même son habit et ses souliers. « Il » n'est pas nécessaire, lui dit le bourreau, » que tu marches sans souliers ». « Laissez- » moi faire, dit le ministre de Jésus-Christ, » il me convient d'aller humblement au sup- » plice ». Le bourreau lui prit les deux mains, et les lui attacha derrière le dos, ce qu'il ne faisoit pas aux autres victimes, et il serra si fort le nœud, qu'à l'instant ses mains devinrent livides et comme noires. Un des gardes nationaux présens s'en aperçut; et dans un moment d'indignation, il s'ap-

Digitized by Google

proche du bourreau, le heurte rudement avec la cuirasse de son fusil : « Malheureux, » lui dit-il, n'as-tu pas honte de faire souf- » frir ainsi ce bon religieux » ? et il lui fit relâcher la corde. Pour dom Froment, il n'ouvrit plus la bouche. Son air étoit éclatant de candeur, et capable d'inspirer de la vénération aux anges même. Sa conversation étoit dans le ciel. Il sembloit ne faire plus aucune attention à tout ce qui se passoit autour de lui sur la terre.

Lorsqu'il fut sur l'échafaud, il jeta vers le ciel un coup d'œil si perçant, que le bourreau fit deux pas en arrière, comme pour délibérer s'il oseroit faire tomber sur la tête de ce bienheureux, le tranchant de la guillotine. Mais l'heure de l'éternel repos étoit arrivée pour dom Froment. Le jugement fut exécuté le 21 avril 1794, le lundi de Pâques.

Dom Bonaventure Froment fut immolé dans la cinquantième année de son âge. Il avoit passé trente années de sa vie dans l'ordre de Saint-Bruno. Sa dernière maison fut celle de Villeneuve-d'Avignon; il avoit été successivement vicaire de deux autres mai-

Digitized by Google

sons. Ses juges, ou plutôt ses bourreaux, étoient tellement convaincus de sa sainteté, qu'on changea, à son égard, l'ordre de la sépulture des suppliciés. Aussitôt après l'exécution, la gendarmerie se retiroit, et les corps étoient portés à l'hôpital de Saint-Joseph, où on les enterroit dans le cimetière des pauvres. On se flattoit, à l'hôpital, de posséder les restes précieux de dom Froment, et des personnes pieuses se proposoient de lui assigner une place où l'on pût le retrouver un jour. Le tribunal sanguinaire devina ces précautions; et pour poursuivre sa victime, même après sa mort, l'ordre fut donné à la gendarmerie de faire conduire le cadavre au cimetière public, et de ne désemparer qu'après avoir vu recouvrir une fosse profonde qu'on fit creuser dans la partie la plus fréquentée, pour éviter et rendre impossible toute reconnoissance.

Nous ne terminerons pas cette relation, sans ajouter que les dernières paroles adressées par dom Froment, au prêtre apostat, ne tardèrent pas à se réaliser. Ce n'est pas que nous prétendions leur donner le caractère d'une prophétie. Certes, l'on pouvoit,

Digitized by Google

sans être prophète, annoncer à des hommes aussi coupables une mort honteuse. Mais enfin il faut le dire pour l'instruction de la postérité : le 9 thermidor ayant changé la face des affaires politiques, les juges du tribunal sanguinaire de Nismes furent arrêtés. L'un se brûla la cervelle à la tribune du club ; l'autre, le prêtre apostat, se pendit de désespoir dans son cachot. Son cadavre, jeté à la voirie, y fut, tout à la fois, exposé à l'insulte des hommes et à celle des animaux, et ses déplorables restes ne furent soustraits à cette vengeance populaire que par les soins charitables de M. de Rochemaure, vicaire général du diocèse ; et ce digne ministre de Jésus-Christ n'auroit pas souffert les excès que la religion désapprouve, s'il en avoit eu d'abord connoissance. Mais on diroit que la Providence voulut le lui cacher au premier moment, pour que la prédiction du bienheureux martyr, contre ce malheureux, s'accomplît ainsi jusque sur son cadavre.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Le triomphe de la foi sur tous les efforts des impies, ou examen critique du rapport de Robespierre sur son culte prétendu naturel. — Introduction. Page 1

Chapitre premier. *Aveux mémorables.* 3

Premier aveu. — *L'homme dégénéré.* 4

Second aveu. — *Toute philosophie irréligieuse violente le genre humain, et tend à la destruction des gouvernemens établis.* 6

Troisième aveu. — *Deux sortes d'égoïsme; l'un vil, l'autre généreux.* 7

Quatrième aveu. — *La morale est le fondement de la société.* 8

Cinquième aveu. — *La raison insuffisante pour nous porter au bien, et l'autorité humaine également insuffisante pour nous l'ordonner.* 9

Digitized by Google

Sixième aveu. — *La nécessité d'une sanction divine dans les préceptes de la morale reconnue.* Page 9

CHAPITRE II. *Faussetés historiques, politiques ou morales.* 11

CHAPITRE III. *Calomnies contre les prêtres ; le vrai sacerdoce méconnu.* 25

CHAPITRE IV. *Philosophes interrogés à leur tour.* 78

CHAPITRE V. *Du culte de la religion prétendue naturelle.* 84

CHAPITRE VI. *Du culte de Robespierre, ou de la religion prétendue naturelle, comparé avec le culte catholique.* 91

Article premier. *Idées religieuses, morales ou politiques, faisant partie du culte de la religion théophilantropique de Robespierre, puisées dans la religion catholique.* 93

Article II. *Idées religieuses, morales ou politiques de la religion prétendue naturelle, qui n'ont rien de commun avec le culte catholique.* 124

CHAPITRE VII. *De la religion prétendue naturelle de nos sophistes, comparée*

Digitized by Google

avec les divers autres cultes existant aujourd'hui sur la terre. Page 129

CHAPITRE VIII. *De la religion prétendue naturelle de nos sophistes, comparée avec l'ancien paganisme.* 136

CHAPITRE IX. *Insuffisance religieuse, morale et politique de la religion prétendue naturelle.* 143

CHAPITRE X. *Que de la propagation du culte de Robespierre dans une vaste étendue de pays, l'on n'en auroit rien pu préjuger contre la foi.* 152

CHAPITRE XI. *Que l'on peut conclure de ce dernier effort de la philosophie humaine contre la foi : que les portes de l'enfer ne sauroient prévaloir contre elle.* 159

MÉMOIRE HISTORIQUE sur l'Eglise de Marseille, dans les temps de la terreur révolutionnaire 1793-1794. — CHAPITRE PREMIER. *Etat de l'Eglise de Marseille à la fin de* 1793. *Prêtres dévoués au secours de cette Eglise abandonnée. Convocation faite par eux d'une assemblée de catholiques députés de diverses paroisses. Zèle des catholiques. Leur promesse*

Digitized by Google

messe de vivre et de mourir pour la foi. Page 173

CHAPITRE II. *Plusieurs habitans de Marseille cherchent leur salut dans la fuite; les montagnes de Séon, des Pènes, de la Nerte et du Rove, leur offrent un asile. Eloge des catholiques de ces cantons.* 176

CHAPITRE III. *Visite des prêtres de Marseille dans le canton de Séon et les montagnes voisines. Leur départ de la ville, en habit de cultivateur et de berger. Misère et piété des fugitifs. Conversion d'un magistrat; ses sentimens sublimes sur le pardon des injures. Confessions et communions dans les bois et les cavités des rochers. Arrivée des prêtres au milieu de la nuit, à une grotte considérable. Six cents catholiques réunis dans l'intérieur ou à la porte de cette grotte. Danger imminent auquel l'amour de leur culte les rend insensibles. Repas fraternel. Autres grottes visitées. Nouvelle réunion des catholiques, indiquée pour le 2 février.* 179

CHAPITRE IV. *Dom Joseph, prêtre, reli-*

gieux de l'ordre de Saint-Bruno, exerce les fonctions du saint ministère, à Marseille. Son zèle, ses vertus sacerdotales, ses travaux apostoliques, sa mort édifiante. Page 191

CHAPITRE V. *Seconde assemblée des fidèles dans les montagnes du Rove. Deux prêtres de Marseille s'y rendent à travers tous les périls; ils s'égarent dans les bois, au milieu des précipices; ils découvrent une grotte de réunion, où cinq cent cinquante catholiques les attendent. Conversion d'un jeune proscrit. Première communion de divers jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Repas fraternel. Départ des deux missionnaires.* 195

CHAPITRE VI. *Assemblée tenue dans une grotte vis-à-vis du port de Marseille, le jour où les croix furent abattues, et traînées publiquement dans cette ville. Edification de cette assemblée; amende honorable des fidèles. Leur promesse de vivre et de mourir catholiques; quelques-uns sont arrêtés; aucun d'eux ne succombe sous la hache des bourreaux.* 202

Digitized by Google

CHAPITRE VII. *Familles obligées de quitter Marseille pour se conformer au décret de la Convention. Piété de plusieurs de ces familles. Leur départ est une calamité pour les catholiques de cette ville. Comment elles se préparent à ce départ. Communion en viatique ; pardon des ennemis. Esprit de sacrifice. La religion vengée des calomnies de ses oppresseurs, par la générosité des sentimens qu'elle inspire à ses disciples.* Page 204

CHAPITRE VIII. *Les familles de Marseille, exilées à Aix, visitées par leurs prêtres. Conversion d'un luthérien à la foi catholique. Fermeté de ses principes ; son zèle pour la propagation du vrai culte.* 207

CHAPITRE IX. *Condition déplorable des familles chassées comme nobles, de Paris, et des villes frontières et maritimes. Familles marseillaises à Aix : leur état d'oppression, leur arrestation. Prières publiques adressées au ciel en leur faveur : leur délivrance ; elle n'est point l'effet du hasard, elle est l'œuvre de la Providence.* 210

Digitized by Google

CHAPITRE X. *Utilité des afflictions. Malheur de l'homme qui n'en profite pas. Vaine philosophie de plusieurs détenus à Paris. Quelques-uns d'entre eux recourent à la divination. Conduite des détenus de Marseille dans les maisons d'arrêt à Aix. Leur innocence de mœurs. Eloge des plus jeunes d'entre eux. Vœux que l'auteur de ces Mémoires leur adresse.* Page 214

CHAPITRE XI. *Soins attentifs de la Providence pour les gens de bien. Maison de campagne habitée par deux sœurs, modèles de la virginité chrétienne. Quatre jeunes orphelines, leurs nièces, trouvent auprès d'elles un asile sacré : tableau de leurs journées; elles désirent ardemment la visite d'un ministre de Jésus-Christ. Dieu exauce leurs vœux.* 218

CHAPITRE XII. *Jeunes époux saisis aux pieds des autels le jour de leur mariage. Ils aiment mieux être mis en prison que de trahir leur conscience, et de déclarer le prêtre qui les a mariés. Ils sont conduits au tribunal sanguinaire d'Orange*

Digitized by Google

avec leurs père et mère. Leur délivrance. Page 225

CHAPITRE XIII. *Vaines tentatives des persécuteurs pour se saisir de la personne des prêtres catholiques exerçant le saint ministère à Marseille. Anecdote singulière touchant le vénérable dom Joseph.* 230

CHAPITRE XIV. *Oubli des injures et des outrages. Pardon des ennemis.* 236

CHAPITRE XV. *Nouveaux détails sur les missions des prêtres de Marseille dans les montagnes de la Nerte, des Pènes et du Rove, par un jeune ecclésiastique attaché à ces missions.* 240

Relation de la mort de M. de Nolhac, curé de Saint-Symphorien, né au Puy-en-Vélay, l'une des victimes du massacre de la Glacière, à Avignon. 246

Mort édifiante de deux frères, Jean-Joseph et André Boscus, prêtres, immolés à Rodez, le 2 juin 1794, pour la cause de la foi. 256

Histoire des derniers momens de madame Duretal, l'une des victimes du tribunal révolutionnaire. 268

Digitized by Google

Lettre de M. de Parseval-Frileuse, ci-devant fermier général, à sa femme et à ses enfans, écrite de l'hôtel des Fermes, où il étoit détenu avec ses confrères, son beau-père, son frère aîné, et deux de ses beaux-frères, pour la reddition des comptes de la ferme générale, au moment où les fermiers généraux apprirent qu'un décret les traduisoit devant le tribunal révolutionnaire. Page 272

Relation de la fin glorieuse de Jacques Damborges, natif de la ville de Salies, prêtre du diocèse de Dax, mis à mort dans la ville de Tartas. 279

Mort glorieuse de deux dames chrétiennes (madame d'Argicourt et madame Boirou-Doet), *victimes du tribunal sanguinaire de Bordeaux, dans le temps de la terreur.* 284

Lettres et sentimens chrétiens d'un jeune militaire pendant sa détention, après son jugement, et jusque sous le glaive qui termina ses jours à Paris, le 25 février 1794. 295

La conversion et la mort de M. Durand,

Digitized by Google

maire de Montpellier, l'une des victimes du tribunal révolutionnaire. Page 337
Relation de la fin glorieuse des religieuses carmélites de Compiègne, condamnées à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 17 juillet 1794. 351
Relation de la fin glorieuse de trente-deux religieuses de divers monastères, condamnées à mort par le tribunal révolutionnaire d'Orange. 373
Lettre sur la destruction des monumens, et les ravages du vandalisme en Provence, écrite d'Aix en 1795 (*an* 3). 390
Mémoire sur l'Eglise de Baltimore, dans le Maryland. 396
Prêtres et religieuses immolés à Privas (département de l'Ardèche), pour la cause de la foi, sous le règne de la terreur. Leur interrogatoire et leur jugement. 427
État des prêtres du diocèse de Viviers, faisant aujourd'hui partie de celui de Mende, pendant le cours des années 1792 *et suivantes.* 459
Lettre d'André-Georges Brumauld de Beauregard, chanoine, théologal, chan-

Digitized by Google

célier, et vicaire général de Luçon, à sa mère, le 26 juillet 1794, *veille de sa mort sur la place de la Révolution, à Paris.* Page 463

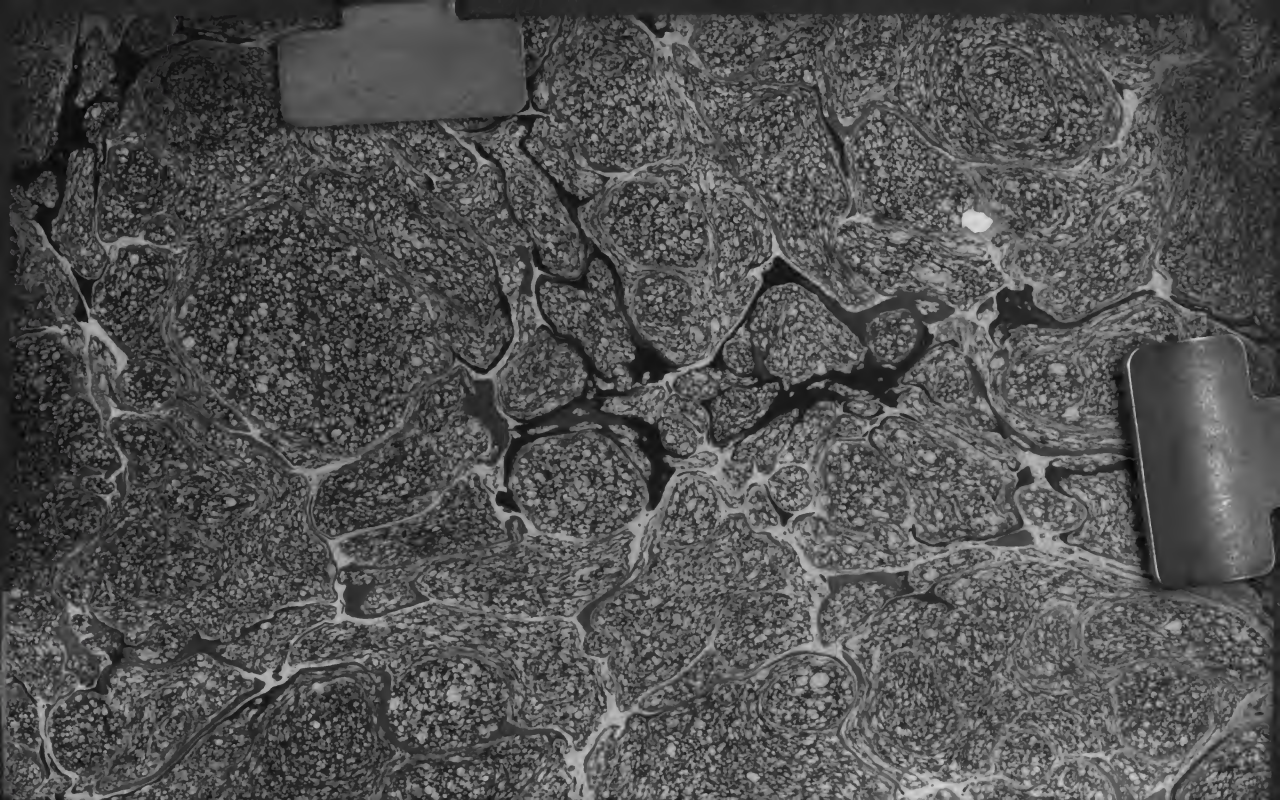
Extrait de la lettre d'un prêtre déporté à Rochefort, en 1798, *sur son arrestation, son interrogatoire, son voyage à Rochefort, et l'état des prêtres détenus dans cette ville.* 472

Relation de la fin glorieuse de dom Bonaventure Froment, religieux de l'ordre de Saint-Bruno, condamné à mort pour la cause de la foi, dans la ville de Nismes, le 21 *avril* 1794. 513

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google